SOCIÉTÉ DES TEXTES FRANÇAIS MODERNES



MAURICE SCÈVE

DELIE

OBJECT DE PLUS HAULTE VERTU

ÉDITION CRITIQUE

AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES

PAR

EUGÈNE PARTURIER

Deuxième tirage



PARIS

LIBRAIRIE E. DROZ

38, RUE SERPENTE

1931

40 fr.

DELIE

OBJECT DE PLUS HAULTE VERTU

Il a été tiré de cet ouvrage soixante-cinq exemplaires sur papier Van Gelder.

Tous ces exemplaires sont numérotés et parafés par le Secrétaire général de la Société.

SOCIÉTÉ DES TEXTES FRANÇAIS MODERNES

MAURICE SCÈVE

DELIE

OBJECT DE PLUS HAULTE VERTU

ÉDITION CRITIQUE

AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES

PAR

EUGÈNE PARTURIER



LIBRAIRIE E. DROZ

38, RUE SERPENTE

1916

INTRODUCTION

Non seulement par son étendue matérielle, mais aussi par sa valeur au point de vue de l'histoire littéraire, la *Délie* est l'œuvre capitale de Maurice Scève[1], presque la seule à propos de laquelle

1. Il ne s'agit point ici d'étudier sa vie et ses œuvres. Je dois simplement préparer le lecteur à l'étude de la *Délie*. Voici cependant des renseignements bibliographiques où l'on trouvera tout ce qu'on peut savoir sur la biographie de Scève :

ANONYME. — *Bulletin du Bibliophile*, juin 1839 (article sur Scève, qui doit être de Breghot du Lut).

BAUR (Albert). — *Maurice Scève et la Renaissance lyonnaise*. Paris, Champion, 1906.

BOURBON (Nicolas). — *Nugarum libri octo*. Lyon, S. Gryphius, 1538 (lib. VIII, carm. LI, pp. 456-457).

BOY (Ch.). — *Œuvres de Louise Labé*. Paris, Lemerre, 1887, t. II, pp. 8, 16, 56, 123, 151.

BREGHOT DU LUT et PÉRICAUD aîné. — *Biographie lyonnaise*. Paris et Lyon, 1839 (Bibl. Nat. Ln[25] 57).

BUILLOUD. — *Lugdunum sacro-profanum* (Bibl. de Lyon, mss. Coste, n° 8711, t. II, fol. 290 A et 291 A).

COLLETET (Guillaume). — *Notice sur Scève* (Bibl. Nat., mss. nouv. acq. fr. 3073, p. 456 sqq.).

COLONIA (de). — *Histoire littéraire de Lyon*, t. II, pp. 507 sqq.

DOLET (Est.). — *Carminum libri IV*. Lyon, 1538 (Bibl. Nat. Rés. m Y c. 772), pp. 20-22. = *Genethliacon*. Lyon, 1539 (Bibl. Nat. Rés. m Y c. 776), fol. C 2 v°. = *Commentarii linguae latinae*, t. II, Lyon, 1538 : v° *Lingua*, p. 403 (Bibl. Nat. Rés. X. 171).

DOUEN (O.). — *Clément Marot et le Psautier huguenot*. Paris, Impr. Nat., 1878, 2 vol. in-8°, t. I, p. 236, note, et p. 458.

DUCHER (Gilbert). — *Epigrammaton libri duo*. Lyon, 1538 (Bibl. Nat. Rés. p Y c. 1237), pp. 94, 98, 101, 104, 113, 118, 129, 155.

DU VERDIER. — *Bibliotheque Françoise*, éd. Rigoley de Juvigny, t. III, pp. 50-51. — *Prosopographie*, éd. de 1605, t. III, p. 2466 (à l'année 1550).

GERIG (John L.). — *The family of Maurice Sceve*, 1909 (voir plus loin, *Bibliographie générale*). — Bibl. Gaston Paris, G. P. 1665.

GIRINET (Philibert). — *Le Roi de la Basoche, traduit par C. B.* (Breghot du Lut), 1838, p. 24 (Bibl. de la Sorbonne, LL, p. 38). Cet ouvrage est la publication d'une copie des *Notes sur l'histoire de Lyon*, du P. Menestrier (Bibl. de Lyon, mss., n° 1358). Il n'a donc qu'une mince valeur documentaire. [Voir pour cette fête de la

son nom soit cité par ceux qui s'occupent de la poésie vers le milieu du XVI[e] siècle.

Parue en 1544, l'année même de la mort de Marot, cinq ans avant les premières œuvres de Ronsard et de du Bellay, elle prend, à cette date, une signification jusqu'ici insuffisammen définie. L'étude du texte et la recherche de ses sources permettront de mieux marquer cette signification.

J'ai à rendre compte ici de l'enquête que j'ai dû faire ; à dire dans quelles conditions l'ouvrage de Scève fut composé, sous l'influence de quelles idées et de quels modèles ; enfin, cherchant quelles furent sa fortune et son influence, à préciser le plus possible la position de Maurice Scève et de la *Délie* vis-à-vis des poètes de 1550.

* * *

Si l'on met à part les dates de ses œuvres[1], ce que nous savons de Maurice Scève se réduit à quelques faits, qui prêtent eux-mêmes à la conjecture. Je les signale sans y insister :

1° En 1533, il étudie à Avignon en compagnie de jeunes Italiens ses amis, et là, il participe aux fouilles qui, dans la chapelle

Basoche, où Scève joua un rôle important, Colonia, *op. cit.*, t. II, pp. 578 sqq.]

La Croix du Maine. — *Bibliotheque Françoise*, éd. Rigoley de Juvigny, t. II, pp. 112-113.

Menasci (Guido). — *Nuovi saggi di letteratura francese.* Livourne, 1908, pp. 75 sqq.

Paradin. — *Mémoires de l'histoire de Lyon.* Lyon, Gryphius, 1573, in-fol., pp. 329-351.

Pernetti. — *Les Lyonnais dignes de mémoire. Recherches pour servir à l'histoire de Lyon.* Lyon, chez les frères Duplain, 1757, 2 vol. in-8° (Bibl. Nat. Lk7 4304), t. I, pp. 264 sqq.

Scheuring (N.). — *Préface* à son édition de la *Délie*. Lyon, 1862.

Roville (G.). — *Il Petrarca con dichiarazioni più stampate.* Lyon, G. Roville, 1558, p. 14.

Roville (J.). — *Promptuaire des Medailles.* Lyon, J. Roville, 1577, p. 251 (Bibl. Nat., Inv. J. 4730).

Texte (J.). — *Note sur la vie et les œuvres de Claude de Taillemont* (Bulletin historique et philologique, 1894).

Tournes (J. de). — *Il Petrarca per Giovan di Tournes.* Lyon, 1545. Préface (Bibl. de l'Arsenal, B. L. 4397, in-16).

Visagier ou Vulteius (J.). — *Epigrammatum libri IIII.* Lyon, 1537, pp. 38, 44, 90, 187, 230, 240, 244, 249, 256, 197, 175, 181.

1. Voir plus loin la *Bibliographie des écrits de Maurice Scève.*

des Cordeliers, aboutirent à la découverte du prétendu tombeau de Laure [1].

2° Il débute dans les lettres en 1535, par la publication d'une traduction de l'Espagnol Juan de Flores, *la Deplourable fin de Flamete* [2], et par la composition du *Blason du Sourcil* [3], qui lui valut les éloges de Marot et commença sans doute sa réputation.

3° Il est, en 1548 [4], l'un des organisateurs des fêtes données à Lyon pour l'entrée de Henri II.

Voilà les seuls faits certains que l'on connaisse de son existence, c'est-à-dire à peu près rien. La date de sa naissance, celle de sa mort sont également ignorées. Après la publication de son dernier ouvrage, le *Microcosme*, en 1562, sa trace se perd complètement. Il semble d'ailleurs lui-même avoir pris soin de se dérober à notre curiosité; il n'a jamais signé ses écrits autrement que par ses initiales ou des devises énigmatiques [5]; dans

1. Sur ce fait, voir les préfaces aux édit. de Pétrarque par Roville et par J. de Tournes, citées plus haut. Cf. aussi de Sade, *Mémoires pour la vie de F. Petrarque*, Amsterdam, 1764-1767, notes à la fin du t. I, et t. III, p. 38; — Bartoli, *Storia della lett. italiana*, Florence, 1884, t. VII, p. 198 sqq.; — Gustav Kœrting, *Petrarca's Leben und Werke*, Leipzig, 1878, p. 693 sqq.; — Baur, *op. cit.*, p. 28. — L'affaire fit du bruit, et c'est sans doute pour s'en moquer que Rabelais a raconté (liv. I, chap. 1) la découverte de la généalogie de Gargantua dans un tombeau de Touraine.

2. L'ouvrage de Juan de Flores est introuvable. Je crois qu'il n'existe qu'à la bibliothèque de Madrid. Pascual de Guayangos, l'éminent érudit espagnol, en a donné une reproduction photolithographique tirée à 107 exemplaires, très rare elle-même. C'est un in-8° de 114 pages, gothique, sans lieu ni date, ni titre. Le titre de la reproduction est le suivant : *Breve tractado* | *de* | *Grimalte y Gradissa* | compuesto por | Johan de Flores | Madrid | MDCCCLXXIII. On en trouvera l'analyse dans Reynier, *le Roman sentimental avant l'Astrée*, p. 86 sqq.

3. Voir Picot, *Français italianisants*, t. I, p. 236, n. 1. — Cf. *Delie*, diz. 270, et n. 2.

4. Voir plus loin, *Bibliographie des écrits de Maurice Scève*, année 1548.

5. Souffrir se ouffrir (*Deplourable fin de Flamete*); Souffrir non souffrir (*Delie*); Non si non la (*Microcosme*). — Les deux premières devises sont inspirées par Pétrarque. La dernière avait été la devise de ce Guillaume de Byssipat, seigneur de Hanaches, dont Guillaume Cretin a pleuré la mort (*Œuvres de J. Lemaire*, éd. Stecher, t. III, p. 156):

Le bon viconte ha pris pour son dismage
A coups de traict, lances. piques et haches.
Ce mot portoit : Non sinon la, hanaches.
Jesus luy doint Paradis, s'il ne l'ha,
Et jamais n'aille ailleurs, *non sinon là*.

toutes ses productions, sa pensée s'enveloppe de nuages, disparaît sous des images et des symboles, et, inconvénient très grave, quand il s'agit d'un poète dont les intentions sont si difficiles à comprendre, nulle part il n'a jamais exposé dogmatiquement ses idées.

La femme qu'il a chantée sous un nom supposé, et qui fut peut-être Pernette du Guillet [1], reste également mystérieuse, et s'il a éprouvé pour elle une passion profonde, aucun accent de réalité vivante n'en a passé dans ses vers [2].

Les seuls documents positifs que nous possédions sur lui sont 'es écrits, épigrammes, sonnets, pièces françaises ou latines, que ses amis lui adressent ou dans lesquels ils parlent de lui. Nous pouvons également tirer quelques conclusions utiles de la présence de plusieurs de ses écrits dans les recueils collectifs du temps ; mais ici encore bien des bizarreries nous embarrassent, bien des problèmes se posent. C'est ainsi que les premiers vers de ce pétrarquisant nourri de platonisme, de cet idéaliste grave et sérieux, de cet italianisant délicat et précieux, se rencontrent, en très

1. Buche (J.), *La Délie de Maurice Scève* (Mélanges Brunot).

2. On ne saurait, je crois, soutenir la thèse de l'irréalité de Délie ; ce qu'on peut dire, c'est que, sous ce nom, Scève n'a pas chanté une femme, mais l'idéal féminin. Qu'il ait aimé P. du Guillet, c'est fort possible, même très probable d'après les vers de cette dernière ; mais il parle de plusieurs amours, dans la *Délie*. En effet, dans la préface de sa traduction de la *Flamete* de J. de Flores, il parle, en 1536, de son « experimentée tourmente d'amours », et se compare au « marinier en la naufrageuse mer d'amour », d'où il déclare qu'il s'est « eschappé ». Voilà donc un premier amour antérieur à 1536. En 1537, Visagier nous parle de Délie, que Scève chante *nomine ficto* (éd. de 1537, p. 90), ce qui fait un second amour. Enfin le dizain 224 de la *Délie* semble bien nous en montrer un troisième. Délie représente donc toutes les femmes que l'auteur put aimer, c'est-à-dire un idéal. Qu'on remarque d'ailleurs ce que Boyssonné écrit à Visagier au sujet d'une certaine Glaucia, dont ce dernier ne sépare pas le nom de celui de Délie (Daelia Rhodano, jam Glaucia nota Garumnae..., p. 90) : « Quae de Glaucia scribis, scis quid aliquando ad Christophorum Richerium scripserim, illam esse deam quae favere ingeniis ab Homero dicta est, Palladem scilicet, quam nos, ficto nomine, omni cura diligentiaque perpetuo colendam duximus. » C'est évidemment une femme réelle, puisque Visagier déplore qu'elle ne soit pas née d'un sang illustre (nec claro sanguine nata) ; mais l'auteur de la lettre en parle comme si elle n'était qu'un prétexte à faire des vers. (Cf. Buche, Rev. Lang. Rom., juillet 1894, *Correspondance de J. de Boyssonné*.)



fâcheuse compagnie, dans des recueils érotiques et grossiers, où la licence est poussée jusqu'à la gravelure et l'obscénité. Il est représenté par deux pièces en 1542 dans *la Fleur de Poësie francoyse*[1], recueil d'inspiration gauloise et réaliste, alors que dans le recueil de 1534, *les Fleurs de Poësie francoyse*, anthologie d'inspiration idéaliste, on le chercherait en vain[2].

Ses relations avec les poètes contemporains de la première moitié du siècle nous apprennent peu de chose, et nous laissent fort embarrassés pour décider de ses préférences littéraires. Il est lié avec Marot et les amis de Marot qui fréquentent à Lyon : Charles Fontaine, François Habert, Charles de Sainte-Marthe, peut-être même Mellin de Saint-Gelays et Bonaventure des Périers[3] ; par son frère, l'humaniste Guillaume Scève, il connaît le groupe littéraire du Toulousain Jean de Boyssonné[4], Jean Visagier (Vulteius), Antoine du Moulin, Nicolas Bourbon de Vandeuvre ; Etienne Dolet est son ami, ainsi qu'Antoine du Saix[5], peut-être Héroët[6], et l'imprimeur Jean de Tournes. D'après leurs écrits et les éloges qu'ils lui décernent, Scève apparaît comme le chef aimé de tous les littérateurs et savants de Lyon, dès les années 1537 et 1538. Il est même apparenté à quelques-uns, tels que les frères de Vauzelles[7] et le bailli du Dauphiné, Guillaume

1. Voir *Bibliographie des écrits de Maurice Scève.*

2. *Hecatomphile, de vulgaire italien tourné en langaige francoys. Ensemble les Fleurs de Poësie francoyse.* Lyon, F. Juste, devant nostre Dame de Confort, s. d. (Bibl. Nat. Rés. Ye. 3437). — On lit, en tête des *Fleurs*, un prologue où il est dit que, par ce livre, « on pourra congnoistre que c'est que de l'amour mondain. Quelle est sa source originelle. Qui sont les gardes de, son corps, ses adherens & ses complices, a quelles choses il s'amuse qui luy donnent honneurs divins. Et finablement les salaires dont il paye tous ses servantz... »

3. Le recueil de Psaumes de Poictevin, qui renferme les psaumes de Scève, contient également des vers de des Périers (voir *Bibliographie des écrits de Maurice Scève*). — Sur Ch. Fontaine, voir Rev. d'Hist. litt. de la France, 1894, p. 439, n. 4; 1897, p. 412 : E. Roy, *Ch. Fontaine et ses amis.*

4. Sur ce groupe, voir Buche (*Lettres inédites de Jean de Boyssonné et de ses amis*, Rev. Lang. Rom., années 1895, 1896 et 1897). — A. Cartier et Ad. Chenevière, *Antoine du Moulin, valet de chambre de la reine de Navarre* (Rev. d'Hist. litt. de la France, 1895 et 1896).

5. Sur A. du Saix, voir Texte, *de Antonio Saxano...* (thèse latine), 1895.

6. Voir Gohin, édition d'Héroët, Paris, 1909, p. XV sqq.

7. Sur les frères de Vauzelles, Georges, Jean et Mathieu, voir Colonia

du Choul [1]. Dans sa famille, la science et la poésie sont en honneur; ses sœurs, Claudine et Sibylle, sont comptées parmi les poètes.

A partir de 1540 environ, jusqu'à l'apparition de la Pléiade, c'est-à-dire entre Marot et Ronsard, il est le plus considérable peut-être de tous les poètes français. C'est alors, en 1544, qu'il fait paraître la *Délie*.

*
* *

Elle fut publiée, à Lyon, l'année même de la mort de Marot. Scève n'avait jusque là donné aucune œuvre importante. Les *Blasons* [2] n'avaient été que des jeux d'esprit ; la *Deplourable fin de Flamete* était une traduction ; quant à l'*Eclogue sur le trespas du Dauphin Françoys* (1536), c'était une pièce de circonstance, publiée dans un recueil collectif, et qui n'avait que 228 vers [3]. La *Délie* avait une autre signification ; c'était le recueil impatiemment attendu par les amis et les admirateurs. Scève dut le commencer dès l'année 1527 environ ; le texte même de l'ouvrage nous en apporte la preuve. En effet, comme l'avaient fait autrefois Dante et Pétrarque, et suivant la coutume de presque tous les pétrarquisants, Maurice Scève a placé dans son recueil un certain nombre d'allusions à des évènements qui datent les dizains où elles se trouvent [4]. La composition de la *Délie* s'étendrait ainsi entre les années 1527 et 1544. Cette thèse est d'ailleurs appuyée par des témoignages contemporains. La *Délie* était connue dès 1537 parmi les amis de Scève; Jean Visa-

(*Hist. litt. de Lyon*, t. II, p. 569 sqq.); Picot, *Français italianisants*, I, chap. x ; L. de Vauzelles, *La vie de Jacques, comte de Vintimille*. Orléans, 1865, p. 27 sqq.

1. Baur, ouvr. cité, p. 15.

2. Pour les blasons composés après le *Blason du Sourcil*, voir *Bibliographies des écrits de Maurice Scève*.

3. Brunet cite une édition séparée d'*Arion, Eclogue sur le trespas de Françoys, Daulphin de France*. Lyon, F. Juste, 1536. Je n'en ai trouvé aucun exemplaire.

4. Voir les dizains 19, 20, 21, 28, 53, 54, 55, 85, 115, 116, 298, 305, 318, 323, 389, 437, 448.

gier en parle dans une épigramme [1] publiée à cette date, et peut-être composée quelques années auparavant. En 1538, Etienne Dolet, ami des deux Scève, Guillaume et Maurice, se plaint à ce dernier du retard qu'il apporte à publier ses vers : « Tu fais trop longtemps tort à ta gloire, lui dit-il. Aie de l'audace [2]. » Vers le même temps, Nicolas Bourbon, l'auteur des *Nugae,* adressait à Scève, exactement le même reproche, pour le même motif. La petite pièce suivante, qui n'existe pas dans les *Nugae* de 1533 et parut pour la première fois en 1538 [3], fut écrite entre ces deux dates, sans que nous puissions en fixer l'année ; elle prouve que les amis de Scève savaient alors qu'il avait en portefeuille des vers qu'il ne voulait pas publier. Si à cela on ajoute qu'il était alors question de la *Délie*, comme nous venons de le voir, la conclusion s'impose, que notre auteur y travaillait déjà. Voici la pièce de Nicolas Bourbon :

MAURICIO SCAEVAE LUGDUN.

Quae scribis, esse lectu quam dignissima
Fatemur omnes omnia :
Fatemur, & scimus, nos, qui probe ingeni
Lumen tui perspeximus.
Quur ergo tuos fœtus exire non sinis ?
Tantumque nobis invides
Thesaurum ? At addictus Deo, plausum fugis
Vanamque gloriam : sapis.

1. *Johannis Vulteii Remensis Epigr. lib. IV.* Lyon, 1537, p. 90 :
Daelia Rhodano, jam Glaucia nota Garumnae...

2. *Stephani Doleti Galli Aurelii Carminum libri IV.* Lyon, 1538, p. 22 :
AD EUMDEM [M. SCAEVAM], UT VERSUS SUOS IN LUCEM EMITTAT.
Lates, heu nimium diu sepultus
Obscuris tenebris : diutiusque
Quam est par, Scaeva, tuae invides perenni
Famae. Jam aude aliquid. Fatebor ultro,
Qui rem non teneat marinam, in aestus
Marinos temere ratem, soluta
Ora, exponere : sed qui et arte et usu
Excellens facere id potest, si in altum
Securam dare differat carinam,
Ignavum et timidum putabo nautam.

3. *Nicolai Borbonii Vandoperani Lingonensis Nugarum libri octo.* Lyon, Seb. Gryphius, 1538, p. 456.

Scève a-t-il hésité, reculé devant la publication, par timidité et par crainte ? ou n'est-ce pas plutôt qu'il n'avait pas, à cette date, encore rempli son dessein ? Toujours est-il qu'en 1544, la publication de *Délie* fut peut-être un peu tardive, et que l'auteur devait en avoir lu bon nombre de vers à ses amis. Il en avait même publié quelques-uns. Il avait placé en tête de la *Deplourable fin de Flamete*, en 1536, une première ébauche du dizain 37 [1] ; et en 1542 avaient paru, dans la *Fleur de Poësie francoyse*, les premières rédactions des dizains 82 et 89 [2]. Brunetière s'est donc trompé, en disant que le recueil de Scève diffère du *Canzoniere* de Pétrarque parce qu'il ne s'est pas formé « successivement au cours du temps et de la vie, mais d'un seul coup, comme une œuvre d'art [3] ». Non, l'ouvrage ne fut pas composé d'ensemble et d'un seul coup, comme le furent plus tard les *Amours de Méline* par Baïf. C'est bien un recueil d'épigrammes écrites à différentes époques, à de longs intervalles peut-être, dont quelques-unes remontent à la jeunesse de l'auteur, et qui furent réunies sous un titre qui seul leur servit de lien.

Cependant, un tel jugement serait inexact, s'il restait trop absolu. On ne peut nier que Scève ait conçu, après coup peut-être, l'idée d'un ensemble coordonné, et qu'il ait groupé et disposé ses dizains d'après un dessein très arrêté. La *Délie* est en effet conforme au plan traditionnel de tous les *canzonieri* pétrarquistes, plan qu'on retrouve dans tous les romans d'amour italiens, dans la *Fiammetta* de Boccace, aussi bien que dans le chansonnier de Pétrarque. L'auteur raconte d'abord comment il devint amoureux de sa dame, du premier jour qu'il la vit ; comment la beauté de cette dame, révélatrice de l'idéal, agit sur son âme par le moyen des sens, la vue, l'ouïe, même le toucher et l'odorat. Il décrit toutes les parties de sa personne physique, ce qu'il appelle ses « conditions », rappelle les vicissitudes des sentiments par lesquelles il passe : crainte et désir,

1. Voir diz. 37.
2. Voir diz. 82 et 89.
3. Brunetière, *La Pléiade française*. Revue des Deux Mondes, 15 décembre 1900.

espoir, honte, jalousie, d'après la psychologie scolastique des traités d'amour inspirés de Platon ; puis les diverses circonstances dans lesquelles l'objet aimé lui apparaît, la tristesse de ses nuits, la douleur de la séparation et de l'absence, la joie du retour. A mesure qu'on avance dans la lecture du recueil, le sentiment s'épure, malgré des réveils et des regains de l'amour charnel; il s'élève enfin jusqu'à l'amour pur, triomphe de la raison, à la contemplation sereine de la beauté, et le livre se termine sur la pensée de la mort libératrice, victoire définitive de la volonté libre, sur la promesse et l'espoir de l'immortalité. On ne peut donc dire qu'il n'y ait pas dans la *Délie* une composition organique. Les lignes en sont, sans doute, assez flottantes, mais il n'en est pas moins vrai que la disposition générale n'est pas arbitraire; parfois même certains dizains forment une suite et se prolongent l'un par l'autre. Ce plan général fut certainement préconçu du jour où Scève résolut de faire un *chansonnier* d'épigrammes; mais il ne s'ensuit pas que l'ordre chronologique des dizains soit celui de leur disposition définitive. Il y a donc une part de vérité dans l'opinion de Brunetière; il y a eu volonté arrêtée de l'auteur de disposer son recueil conformément à la marche de la dialectique platonicienne.

*
* *

La *Délie* est le plus obscur de tous les recueils pétrarquistes. On chercherait en vain, même en Italie, une poésie plus énigmatique, sauf peut-être quelques pièces particulièrement artificielles de Dante et de Pétrarque. Le commentaire qui, dans la présente édition, accompagne le texte, est le résultat de l'enquête que j'ai dû faire pour tenter de le comprendre, pour éclaircir les énigmes que sont un grand nombre de ces dizains. Je ne me flatte pas d'avoir retrouvé toutes les sources de la pensée de Scève, ni d'avoir compris toutes ses intentions. Ce genre de recherches est toujours affaire très délicate, qui demande beaucoup de prudence, et une information qui ne saurait jamais être trop étendue. J'ai fait de mon mieux, mais je dois dire que, si j'avais voulu n'avoir

plus, à cet égard, ni regrets ni remords, cette édition n'aurait sans doute jamais paru. J'ai dû borner mes investigations à la France et à l'Italie; peut-être aurais-je dû les étendre également à l'Espagne, lire des poètes tels que Iñigó Lopez de Mendoza ou Garcilaso de la Vega, auxquels il est possible que Scève doive quelque chose; mais je ne pouvais aboutir qu'en me limitant. C'est assez dire qu'outre les erreurs que j'ai pu commettre, on pourra certainement me reprocher des omissions.

Une autre difficulté m'a encore embarrassé, qui tient aux habitudes littéraires des imitateurs de Pétrarque. Les pétrarquisants italiens et français se ressemblent tous; ils ont reproduit les mêmes thèmes avec les mêmes procédés, les mêmes images, les mêmes mouvements de style. Il est parfois très difficile, pour ne pas dire impossible, quand rien de saillant et de caractéristique n'affirme l'évidence de l'imitation, de reconnaître, parmi tant d'auteurs qui se copient, celui qui fut le modèle de l'autre. J'ai bien souvent, au cours de mes lectures, cru tenir une source de la *Délie*, et découvert ensuite qu'il y en avait d'autres semblables. J'ai cité cependant en note quelques-uns des passages de ce genre, ou j'en ai donné la référence, pensant qu'il était utile d'indiquer que tel ou tel endroit de mon auteur, loin d'être original, n'était qu'une banalité, un cliché, un procédé traditionnel. Quelques-unes de ces citations ont eu d'ailleurs à mes yeux l'avantage d'éclairer parfois le sens d'une expression, d'une idée obscure et, au premier abord, inintelligible. J'ai même jugé bon, à cet égard, de citer des écrits postérieurs à 1544, quand ils pouvaient aider le lecteur à résoudre les difficultés du texte. Maurice Scève s'amuse à nous étonner par des détails savants, par des allusions à la Bible, à la mythologie, par une science étrange, empruntée aux *Lapidaires*, aux *Bestiaires*; il connaît des animaux et des plantes, des « faitz de nature », comme on disait alors, qui n'ont jamais existé que dans les *Tresors* ou les *Miroirs*, et qui, pour la plupart, viennent de Pline l'Ancien. Chaque fois que j'ai pu expliquer ces allusions, déconcertantes pour le lecteur moderne, je n'y ai pas manqué, essayant ainsi de dépouiller l'auteur de tous les symboles, de tous les mystères sous lesquels il a dérobé sa pensée.

C'est ainsi qu'on trouvera dans le commentaire :

1° Des rapprochements destinés à montrer la banalité de l'idée ou de l'expression ;

2° Des éclaircissements sur des détails obscurs ou des allusions difficiles à comprendre ;

3° L'indication de sources certaines, entre lesquelles il faut distinguer deux catégories : d'abord, les sources philosophiques, celles où l'auteur a puisé ses conceptions de l'amour, de la poésie, peut-être aussi son symbolisme, celles qui sont comme le ressort caché de son esthétique ; puis, les sources purement formelles, passages de poètes ou de prosateurs qu'il a imités ou même traduits, et qui lui ont fourni ses thèmes, ses mouvements de style, souvent aussi ses expressions.

*
* *

Il ne m'est guère possible, en si peu d'espace, d'insister sur les premières; autant vaudrait, en effet, écrire l'histoire de la diffusion des théories platoniciennes. Celles-ci furent, après la publication des ouvrages de Marsile Ficin, rapidement vulgarisées en Italie [1]. Dès les dernières années du XVe siècle, Bembo les met, dans ses *Asolani*, à la portée du grand public [2] ; Castiglione fait de même dans son *Cortegiano* [3] ; puis paraissent, toujours sur le même sujet de l'amour, les ouvrages de Mario Equicola [4], de Leone Hebreo [5], et enfin, en 1542, les *Dialogues d'Amour* de

1. Les *Asolani* de Bembo parurent pour la 1re fois en 1505 (Brunet). Alde en donna une édition en 1515 ; il y en eut une autre en 1540. La traduction de Jehan Martin n'est que de 1545 (Bibl. Ars. BL. 19367, in-8°).

2. Le *Commento* que Lorenzo dei Medici fit de quelques-uns de ses sonnets ne parut qu'en 1554 dans l'édition aldine; mais il circula certainement en manuscrit bien avant cette date, car Scève l'a plusieurs fois imité.

3. Le *Cortegiano* est de 1528.

4. *Libro di natura d'Amore di Mario Equicola.* La 1re édition parut en 1525 (Brunet, *Manuel du Libraire*, art. EQUICOLA).

5. La 1re édition parut à Rome en 1535 (Bibl. Ars. BL. 19403a, in-4°). Voir sur Léon Hebreu : Bourciez, *Les mœurs polies et la littérature de cour sous Henri II* (Paris, Hachette, 1886, p. 120).

Sperone Speroni [1]. Que ces théories aient été connues de bonne heure à Lyon, cela est certain. Dès 1503, Symphorien Champier, l'ami de Maurice Scève, s'en fait l'écho dans sa *Nef des Dames vertueuses* [2] ; et c'est peut-être par l'intermédiaire des Lyonnais qu'elles furent bientôt connues en France. En 1542, parut à Paris sous le nom de Gilles Corrozet la *Diffinition & Perfection d'Amour*, suivie du *Sophologe d'Amour*, et cinq ans auparavant, en 1537, Claude de Cuzzi avait publié le *Philologue d'Honneur* [3]. C'étaient des vulgarisations des idées de Bembo. Maurice Scève, platonicien et pétrarquisant, ce qui, à bien des égards, est la même chose [4], dut être initié de bonne heure aux idées qui, au delà des Alpes, avaient donné à la poésie de Pétrarque un regain de fortune. Ce qui est certain, c'est qu'on trouve dans la *Délie* des imitations évidentes et même des traductions des *Asolani* de Bembo et des *Dialoghi* de Speroni [5].

1. Sur Speroni et ses *Dialogues*, voir Pierre Villey, *Les sources italiennes de la Deffense... de Joachim du Bellay*. Paris, Champion, 1908, p. 14 sqq.

2. *La Nef des dames vertueuses par... Simphorien Champier... contenant quatre livres. Le premier est intitulé la fleur des dames. Le second est du regime de mariage. Le tiers est des prophetics des Sibilles. Et le quart est le livre de vraye amour*. Lyon, J. Arnollet, 1503. (Bibl. Nat. Rés. Vélins, 1972). — Champier distingue les deux amours, le premier, désir de beauté de l'âme (entendement), le second, désir de beauté du corps, dont les yeux sont l'instrument, ainsi que les oreilles (beauté de la voix). Le goût et l'odorat sont délaissés à l'appétit sensitif. — Il cite Platon dans son *Banquet* (fol. v 1 v°), et emploie la phraséologie amoureuse qui caractérisera les écrits platoniciens du XVIe siècle : « L'homme qui ayme meurt, Et en amour est une mort & deux resurrections : l'homme qui ayme meurt en aymant quand il se délaisse pour aultruy aymer & resuscite en celluy qui est aymé... O la bonne mort de laquelle deux vies proviennent... O le merveilleux guain quant d'ung homme est fait deux par amour... », etc. (fol. x 3 r°).

3. *La Diffinition & Perfection d'Amour. — Le Sophologe d'Amour. Traictez plaisantz & delectables oultre l'utilité en iceulx contenue*. 1542. G. Corrozet, privilège du 7 7bre 1542. — *Philologue d'Honneur faict & presenté par Claude de Cuzzi*. Paris, Ch. l'Angelier, 1537 (Bibl. Nat., Rés. Y^e 3437).

4. La distinction qu'établit entre les deux M. Laumonier (*Ronsard poète lyrique*, p. 480) est un peu subtile. En fait, Maurice Scève est à la fois platonicien et pétrarquisant. Si l'amour platonicien est exempt de toute souffrance, c'est après avoir triomphé des épreuves de la passion, absolument comme l'amour pétrarquiste.

5. Sur le platonisme dans la 1re moitié du XVIe siècle, voir A. Lefranc, *Marguerite de Navarre et le Platonisme de la Renaissance* et *Le Platonisme*

Quant à la seconde catégorie de sources que j'ai indiquée, je ne saurais mieux faire, pour montrer où il les faut chercher, que de citer en les traduisant quelques pages du *Libro di natura d'Amore*, de Mario Equicola [1], que Scève a pu connaître, et qui nous donnent en résumé presque toute la matière de la *Délie*, avec ses lieux communs et sa phraséologie. C'est le chapitre intitulé : *Comment les poëtes latins et grecs, les jongleurs provençaux, les rimeurs français, les écrivains toscans, et les troubadours espagnols ont loué leurs dames et décrit leurs passions amoureuses.*

Après avoir analysé l'expression de ces sentiments chez Catulle, Horace, Virgile, Properce, Tibulle et Ovide, il passe aux poètes de l'*Anthologie grecque* [2]. « Parcourons, dit-il, les épigrammatistes « grecs, parmi lesquels je rencontre d'abord Méléagre. Celui-ci « ne sait où fuir, parce qu'Amour est toujours avec lui et ne le « laisse pas en repos. Il prie les moustiques de ne pas piquer son « amie, pour ne pas l'empêcher de dormir... Il prie Amour « d'exaucer ses désirs, faute de quoi il mourra... Il s'étonne que « Vénus, née de l'eau de la mer, puisse brûler comme elle fait, « et il aime mieux entendre la voix de sa dame que la lyre d'Apol- « lon. Amour s'enfuit-il ? Il va se blottir dans les yeux de Zéno- « phile... Les lys, les roses, les narcisses et les autres fleurs sont « moins belles que celle qu'il aime, la plus aimable entre les « fleurs... — Paul le Silentiaire se lamente d'avoir les mains liées « par un cheveu ; il s'en est ri d'abord, se persuadant de pouvoir « le délier à son gré ; mais lorsqu'il connaît que le lien est indis- « soluble, il soupire et souffre de voir sa vie attachée à un lien

et la Littérature en France à l'époque de la Renaissance, articles recueillis dans ses *Grands écrivains français de la Renaissance*, 1914. — V. aussi Bourciez, *Les mœurs polies*, etc., liv. I, chap. IV.

1. *Libro di natura d'Amore di Mario Equicola, novamente stampato.* Venise, 1531, p. 175 sqq. : « Como Latini & Greci poeti, joculari Provenzali, rimanti Francesi, dicitori Thoscani, & trovatori Spagnoli habbiano loro amate lodate, & le passioni di loro stessi descritte. »

2. L'*Anthologie* de Planude avait paru à Florence en 1494. En 1503, les Aldes l'avaient rééditée à Venise sous le titre de *Florilegium diversorum epigrammatum in septem libros, graece.* Autre édit. en 1519 à Florence, chez les Junte ; une quatrième à Venise, 1521 ; enfin, une cinquième à Paris, 1531.

« si frêle, grâce auquel son amie le conduit où elle veut... Il se « sent mourir vivant et vivre avec la mort à côté de lui. Il n'a « plus désormais rien à craindre des flèches de Cupidon, qui a « vidé sur lui tout son carquois, et qui, pour ne plus le quitter, « s'est coupé les ailes dans son cœur. L'amant se plaint de ses « yeux même, qui souffrent d'avoir trop fixement regardé la « beauté qui les a baignés de froides larmes; son âme soupire « pour la dame qui fut la cause d'un si grand feu. — Macedo- « nius, pour pouvoir contempler plus longuement l'aimée, prie « le soleil de se cacher et de ralentir sa course. Il supplie Amour « de cesser de frapper son cœur et son foie... Il a une grande « plaie d'où coulent continuellement ses larmes; ses blessures ne « se fermeront jamais, et Machaon serait impuissant à les guérir. « Seule, son amie pourrait les cicatriser, et être pour lui ce « qu'Achille fut pour Télèphe. — Agathon le Scolastique pleure « toute la nuit; endormi vers l'aurore, le jour le réveille et le « replonge dans les larmes; l'absence de celle qu'il aime est pour « lui une nuit très obscure ; sa présence au contraire est la « lumière et la clarté du jour. — Lucilius dit à son amie : « Sauve- « moi, car je suis perdu ; rends-moi mon esprit qui déjà s'enfuit. » « S'il la voit passer dans la rue, sans aucun voile qui lui couvre « le sein, il désire être le vent » (fol. 180 v°).

Equicola passe ensuite aux Provençaux [1]. « Il est juste, dit le « Provençal, que je chante d'Amour, parce qu'Amour est pur de « tout vice. De lui viennent la vaillance, l'honneur et la vertu. « Amour abat orgueil, garde de vilenie, chasse la paresse, etc... « Cause de tous les nobles élans, il est la source de tout bien... « Il fait de deux une seule volonté, cause plus de plaisirs que de « tourments, plus de joie que de douleur... Sans doute, il y a en « lui une part de mal ; mais celui qui aime de « *fin cœur* » non « seulement ne s'en repent pas, mais encore ne voudrait pas, s'il « le pouvait, se libérer d'une telle infirmité ; tant est doux le « souffrir, tant est doux le venin. Cet amour *engrave* dans mon

1. Sur les poètes provençaux, voir Ant. Thomas, *Francesco da Barberino*, Paris, Thorin, 1883, et Gebhart, *Origines de la Renaissance en Italie*, p. 202 sqq.

« cœur votre beauté, vos cheveux d'or, votre front plus blanc « que lys, votre nez droit et « traictif » (bene seguito)... Nature « vous donna beau corps, figure plaisante, à un degré qu'elle ne « peut dépasser... De vous se peut bien dire sans mentir que vous « êtes semblable au soleil... Le soleil brille et aveugle qui le « regarde... Qui regarde votre aspect, bien que vous soyez « humble et sans orgueil est forcé de baisser les yeux... J'ai joie « en ma douleur de voir *si beau semblant*, et vous ouir vaut plus « que jouir de toute autre... Il ne vous manque que la pitié ; « car si *quelque merci* se trouvait en vous, vous seriez *accomplie* « (compiuta)... Pour vous servir, le tourment, la douleur dont « je meurs, me plaisent ; aussi souffré-je le martyre sans chercher « de *refrigere* à mon feu... et tel le *papillon*, de si folle nature, « vole vers la lumière enflammée, tel, à votre clarté, je sens péril « de mort... Ce mal vaut pour moi beaucoup plus qu'autre bien ; « et *je préfère vous aimer sans espoir que d'avoir de toute autre ma* « *volonté*... Les souffrances d'amour ne sont pas telles que *dans* « *l'amer ne se goûte le miel*... C'est être fou qu'*aimer plus autrui* « *que soi-même*... Je vous ai donné mon cœur en otage, et *si peu* « *vous en chaut, vôtre sera le tort et mien le dommage* (fol. 183- « 185). Je vous demande que vous entendiez si je vous aime, *si* « *je meurs et renais cent fois le jour*... La douleur de *l'absence* n'a « pas la force de me tuer ; si *en sa présence* je l'osais regarder sans « crainte, je ne souffrirais plus, car *celui qui ne craint pas n'aime* « *pas*... A vous, Dame, je me donne, je suis en votre prison, d'où « je n'ai pas la force de me retirer... Tel enlève qui croit donner ; « *en moi seul est l'erreur, si c'est erreur que trop aimer*. »

C'est ensuite le tour du *Roman de la Rose*, dont l'influence en Italie au XVe siècle ne saurait être niée [1] ; puis l'auteur parle de Dante, dont il connait la *Vita novella* ; enfin il parle des Espagnols : « Les nommer, dit-il, serait superflu, parce qu'ils sont « nombreux et qu'ils ont été publiés. L'amant espagnol est un

1. Voir à ce sujet L. F. Benedetto, *Il « Roman de la Rose » e la letteratura italiana*, Halle, 1910, in-8. Il y est question d'Equicola aux pp. 191-195.

« aveugle qui voit ; il persévère et se repent, se lamente et est « heureux, est à la fois libre et prisonnier, tranquille et inquiet ; « il parle et se tait, contredit et est d'accord, se perd et se retrouve, « parce qu'Amour est douleur joyeuse, raison folle, timidité cou- « rageuse... et mort qui donne vie. Il *se desaime* lui-même, « parce que sa dame ne l'aime pas. Il ne veut ni ne cherche la « vie, parce qu'il est mort dans la *mémoire* de celle qu'il aime, « de celle qui ne cesse de le brûler et de le *convertir en cendres*. « Ainsi sont pleins de morts les écrits espagnols, et Amadis de « Gaule chante ainsi sous le nom de *ténébreux* : « Bien que la vic- « toire qui m'était due me soit refusée, il est glorieux pour moi « que la vie meure, là où meurt la gloire. »

On me pardonnera cette longue citation, si l'on remarque qu'on y trouve condensée presque toute la matière, thèmes, concetti, antithèses, de la *Délie*, et qu'elle est une indication précieuse sur les sources auxquelles puisaient ceux qui servirent de modèles à Scève. Il est fort possible que ce dernier ait connu le livre d'Equicola ; toujours est-il qu'un grand nombre des passages précédents pourraient servir de commentaires à bon nombre de ses dizains, et il est certain qu'il a puisé lui-même, directement ou indirectement, aux sources indiquées par le *Libro di natura d'Amore*. Son pétrarquisme d'ailleurs, bien loin d'être pur, est au contraire, comme celui des Italiens qui ont précédé la réforme bembiste, chargé et compliqué d'éléments de provenances diverses :

1° Aux anciens, Scève doit très peu de chose. Plusieurs dizains semblent inspirés de Théocrite et de l'*Anthologie* de Planude ; mais il est possible que Scève les ait tirés des nombreuses imitations qu'en avaient faites les Italiens du quattrocento et aussi les néo-Latins. De l'antiquité latine, il semble n'avoir guère connu que ce que connaissaient avant lui les rhétoriqueurs, un Octovien de Saint-Gelays ou un Jean Lemaire de Belges. Sa mythologie vient tout entière d'Ovide, le grand maître du Moyen Age. Si l'on ajoute un souvenir de Properce, une ou deux réminiscences de Virgile et de Lucrèce, un mouvement lyrique emprunté à Horace, on aura le bilan de ses connaissances sur l'antiquité ; encore les passages auxquels je viens de faire allusion avaient-ils été si

souvent imités par les Italiens, qu'on peut se demander s'il n'a pas imité les imitateurs [1].

2° La vérité, très probablement, c'est qu'il a tout pris à l'Italie ou du moins presque tout, car nous verrons qu'il a pratiqué aussi les Français. Quelqu'un qui l'a bien connu, Jean de Vauzelles [2], écrivant à l'Arétin à propos de la *Délie*, en parle comme d'un ouvrage qui peut rivaliser avec ceux des Italiens. Aussi bien devait-il savoir ce qu'il en était. A Pétrarque d'abord, que Scève reconnaît comme son maître, qu'il appelle le « thuscan Apollo », qu'il sait par cœur, dont les réminiscences éclatent sans cesse dans ses vers, il doit le ton hautain de sa poésie, et son horreur du vulgaire,

Du vulgaire au vil gain intentif.

De Dante [3], je n'ose rien dire. On ne connaissait alors en France que la *Divine Comédie*, à laquelle Scève ne semble avoir rien pris [4]; quelques dizains de la *Délie* rappellent certains endroits de la *Vita nuova*, de même que plus tard le *Microcosme* fera penser au *Convivio* [5]; mais on n'en peut conclure aucune imitation certaine.

Ses vrais modèles, ce sont d'abord les précieux strambottistes de la fin du XVe siècle, et avant tous les autres, le plus alambiqué, Serafino dell'Aquila [6]; puis Chariteo, Antonio Tebaldeo de Fer-

1. Quant aux néo-Latins, je ne vois guère que Marulle et Angeriano, à qui il puisse devoir quelque chose; mais les quelques emprunts que ces poètes firent à l'*Anthologie* et qui se retrouvent dans la *Délie*, Scève les a rencontrés également chez ses modèles italiens. De Vulteius, Scève a traduit une seule pièce. C'est tout ce que lui ont fourni les poésies néo-latines, du moins à ma connaissance.

2. *Lettere scritte al signor Pietro Aretino...* Venise, 1551... — Voir Picot, *Français italianisants*, I, 156, et Gerig, ouvr. cité, p. 473.

3. Voir Arturo Farinelli, *Dante e la Francia*, Ulrico Hœpli, Milano, 1908, t. II, le chap. intitulé : *Il secolo degli italianeggianti in Francia* (p. 242, à la fin).

4. Le dizain 22 m'en semble cependant inspiré. Dante en effet, dans la *Divine Comédie* (*Enfer*, chant IX et chant X, v. 79-81), parle de la triple déesse Hécate-Proserpine-Luna, qui règne sur les ombres. Voir à ce sujet : Hauvette, *Dante*, Paris, 1911, pp. 312 et 313.

5. Voir plus loin, p. XXIX, n. 1, un souvenir de Dante à la fin du *Microcosme* de Scève.

6. Pour Serafino et la bibliographie de ses œuvres, voir Mario Menghini, *Le Rime di Serafino dé Ciminelli dell'Aquila*, Bologna, 1894, dans

rare, le comte Baltazar Olimpo de Sassoferrato [1], Panfilo Sasso [2], Francesco Cei, et d'autres moins connus, tels que Girolamo Britonio [3], l'auteur de la *Gelosia del Sole*, et Lodovico di Lorenzo Martelli. Ceux-là, il les imite de très près, et quelquefois même il les traduit. Il connaît Sannazar, mais lui doit peu, le trouvant sans doute trop simple, de même que Politien et Laurent de Médicis. Il a lu et parfois traduit les lyriques du début du siècle, Bembo et les néo-pétrarquisants, Arioste et Vittoria Colonna.

3° En France, il continue à certains égards l'école des rhétoriqueurs, et, malgré son symbolisme tout nouveau, pratique encore la froide allégorie du *Roman de la Rose*, toujours très en faveur et souvent réédité. Il a d'ailleurs des devanciers dans la pratique de l'imitation italienne : le *Jardin de Plaisance & Fleur de Rhétorique* [4], qui date de la fin du XVe siècle, renferme des pièces où l'on sent déjà l'influence de Serafino dell'Aquila. Lemaire de Belges n'a-t-il pas emprunté au même Serafino le premier de ses *Contes de Cupido & Atropos* [5] ? Déjà, dès 1528, l'italien est très pratiqué

Collezione di opere inedite o rare... diretta da Giosuè Carducci. — Pour Chariteo, voir *Le Rime del Chariteo a cura di Erasmo Pèrcopo*, Napoli, 1892, 2 vol. — Sur Serafino, Chariteo, Tebaldeo, Panfilo Sasso, Bernardo Accolti, voir Alessandro d'Ancona, *Del Secentismo nella poesia cortigiana del secolo* XV, dans *Studi sulla Letteratura italiana de' primi secoli*, Milano, Fratelli Treves, 1891. — Vianey, *L'influence italienne chez les précurseurs de la Pléiade*, Bull. ital., t. III, n° 2, avril-juin 1903 ; *Le Pétrarquisme en France au* XVIe *siècle*, Montpellier et Paris, 1909. Enfin, consulter sur l'italianisme en France : Flamini, *Le lettere italiane alla corte di Francesco I re di Francia*, dans *Studi di storia letteraria*, Livourne, 1895.

1. Sur Sassoferrato, voir Tiraboschi, *Storia della lett. ital.*, t. VII, parte III, p. 1132 de l'éd. de Modène, 1792 ; — Quadrio, *Storia e ragione d'ogni poesia*, Milan, 1741, t. II, p. 227.

2. Sur Panfilo Sasso, voir Tiraboschi, *Biblioteca Modenese*, Modene, 1784, t. V, p. 22 sqq.; et d'Ancona, *op. cit.*

3. Sur Britonio, cf. Quadrio, t. II, p. 225.

4. *Sensuyt le Jardin de Plaisance...* Martin Boullon, s. d., in-4° (Bibl. Ars. BL. 6378). — On a remarqué qu'il est difficile d'établir ce qui, chez nos auteurs du début du XVIe siècle, est dû à l'imitation italienne, de nombreux traits communs se rencontrant entre les deux littératures ; par ex. le goût des proverbes, des poésies rapportées, des allégories, visions, jeux de mots sur les noms propres. Voir à ce sujet H. Guy, Rev. d'Hist. litt. de la Fr., 1903, p. 578. — Sur l'italianisme chez les grands rhétoriqueurs, cf. A. Hamon, *Jean Bouchet*, pp. 25, 51, 88.

5. Paru en 1525 chez Galliot du Pré (éd. Stecher, t. III, p. 39 sqq.).

en France ; « plusieurs nobles hommes de France frequentans les Itales, se delectent et exercitent audit langage Toscan [1] ». Les noms de Dante, de Pétrarque, de Boccace reviennent constamment sous la plume d'Octovien de Saint-Gelays [2]. Le *Recueil Jehan Marot* décèle d'évidentes imitations italiennes ; Clément Marot lui-même, Saint-Gelays sont des italianisants [3] ; on en peut dire autant de François Habert, le *Banny de liesse*, de Charles de Sainte-Marthe [4], de Michel d'Amboise [5], l'*Esclave fortuné*, dont un grand nombre de pièces ont avec les dizains de la *Délie* une étrange ressemblance. Le roi lui-même et son entourage lisent et pratiquent Pétrarque et même Dante [6], ils imitent les mêmes modèles que Scève ; il suffit, pour s'en convaincre, de lire les poésies du roi et de sa sœur [7] ; on y retrouvera les lieux communs et les images de la *Délie*.

On peut donc conclure de ce qui précède que la matière de la

1. Lemaire de Belges, *Traicté intitulé la Concorde des deux langages* (1513), éd. Stecher, III, 99.

2. Par exemple, dans le *Séjour d'Honneur*, Paris, A. Verard, 1519 (Bibl. Ars. BL. 6438 *bis*), fol. 54 v°, fol. 237 v°. — Au fol. 27, il traduit même un vers de Pétrarque :

> Qui ne m'entend toutesfois je m'entends.
> Intendami chi puó, che m'intend'io.

Voir encore la *Chasse & depart d'Amours*, Paris, A. Verard, 1509 (Bibl. Ars. BL. 6437), fol. m 4 v°.

3. Voyez Vianey, *Pétrarquisme en France*, p. 45 sqq.

4. Cf. *Délie*, p. 43, n. 1.

5. Michel d'Amboise, fils naturel de Charles d'Amboise, amiral de France, né dans le royaume de Naples au début du siècle, resta jeune sans ressources. Il fit un mariage d'amour avec une demoiselle Isabeau du Bois, qui lui donna un fils ; la mère et l'enfant moururent ensemble au moment de l'accouchement. Michel passa sa vie à chercher des protecteurs, et mourut pauvre vers 1547. Voir Lacroix du Maine, t. II, p. 117-118. Du Verdier, t. III, p. 59, donne une longue énumération de ses œuvres. Voir encore Niceron, t. XXXIII, p. 333 ; Goujet, t. X, p. 327. Du Bellay s'est moqué de son surnom dans la *Deffence*, liv. II, chap. XI.

6. Ms. fr. 1722, fol. 77 v° : une pièce du roi ou de sa sœur :

> Me recorder au temps de la misere
> De l'heur passé de ma felicité...

et au fol. 69 r° :

> Douleur n'y a que au temps de la misere
> Se recorder de l'heureux & prospere,
> Comme aultreffois en Danthe j'ay trouvé.

7. Publiées par Champollion-Figeac. Paris, Impr. roy., 1847.

Délie n'est pas originale, même en France, à la date de 1544, et que Scève n'a guère dit autre chose que ce que disaient ses contemporains. Ses modèles même ne lui appartiennent pas exclusivement. Il ne s'est distingué que par son obscurité.

*
* *

Cette question de l'obscurité de la *Délie* ne saurait être résolue que par une étude longue et minutieuse de son symbolisme et de ses sources [1]. Je dois dire cependant dès maintenant que Scève, par cette recherche du mystère que nous révèle son œuvre, continue une tradition très ancienne, répandue au Moyen Age en France et en Italie, et dont l'origine se trouve dans le *De Continentia Virgilii* de F. Planciades et le *Timée* de Chalcidius. D'après cette tradition, les poètes auraient caché sous des fables les plus profonds secrets de la science et de la philosophie. Pétrarque [2] lui-même, le grand maître de Scève, s'est fait l'écho de ces idées, qui furent communément adoptées au Moyen Age, et, comme avait fait Dante avant lui, il usa souvent d'un symbolisme obscur. Le chantre de Laure même se vante à plusieurs reprises de l'intention qu'il a de se faire difficilement comprendre, et pense que la poésie doit être mystérieuse. Au XVIe siècle, ces théories sont toujours vivaces, et l'on se fait toujours de la nature et de l'art la même conception symboliste. La poésie, dit Marsile Ficin, est par sa nature même remplie

1. Cf. Mâle, *L'art religieux au* XIIIe *siècle en France*, Colin, 1902, p. 43 sqq. Il faudrait citer ici les ouvrages de Marsile Ficin, de Pic de la Mirandole, de H. C. Agrippa, etc. Je renverrai seulement aux ouvrages suivants : Fr. Fiorentino, *Il risorgimento filosofico nel quattrocento*, Naples, 1885, et surtout A. della Tore, *Storia dell' Accademia platonica di Firenze*, Florence, 1902, in-4° ; — Mabilleau, *Etude historique sur la philosophie de la Renaissance en Italie*, Paris, Hachette, 1881 ; — A. Lefranc, articles cités plus haut.

2. Pétrarque, *Rer. senil.* lib. IV, ep. 4. *De quibusdam fictionibus Vergilii* p. 785 (éd. de Bâle, Henricpetri, 1554). — *De contemptu mundi*. Dial. II, p. 351, *Contra medicum quemdam*..., passim, et p. 1092 : « Poetae studium est veritatem rerum pulchris velaminibus adornare, ut vulgus insulsum... lateat, ingeniosis autem studiosisque lectoribus et quaesitu difficilior et dulcior sit intentu. » — *Epist.*, lib. II, Ep. Zoilo :

d'énigmes[1]. » Castiglione, dans le *Cortegiano* (1528), met dans la bouche d'un des interlocuteurs de son dialogue la défense d'une véritable théorie de l'obscurité dans l'art. « Si les paroles, dit-il, dont on use dans la conversation, ont en elles quelque obscurité, le sens ne pénètre pas dans l'âme de l'auditeur, et, passant sans être entendu, est en pure perte ; mais cela n'arrive pas à la parole écrite ; car si les mots dont use l'écrivain portent en eux un peu, je ne dirai pas de difficulté, mais de subtilité cachée (acutezza recondita), ils donnent en quelque sorte plus d'autorité au style, font que le lecteur avance plus lentement, s'élève au-dessus de lui-même, considère plus attentivement ce qui lui est dit, se délecte de l'esprit et de la doctrine de l'auteur, et avec bon jugement, se fatiguant un peu, goûte le plaisir qu'on éprouve à la poursuite des choses difficiles[2]. » Plus loin, il dit encore : « Mais nous, bien plus sévères que les anciens, nous nous imposons hors de propos certaines lois ; ayant devant les yeux les chemins battus, nous cherchons à marcher par les chemins de détour. Aussi, dans notre propre langue, dont l'office est, comme celui de toutes les autres, d'exprimer clairement les idées, nous délectons-nous de l'obscurité ; nous voulons user, dans notre langue vulgaire, de paroles qui sont incomprises du vulgaire, aussi bien que des hommes qui ont reçu une éducation littéraire. » (Ed. Cian, 1910, p. 86.)

L'Italie avait donc ses partisans de l'obscurité. En France, Rabelais se moquait de cette manie des énigmes[3], tout en la

quaedam divina Poetis
Vis animi est, veloque tegunt pulcherrima rerum,
Ambiguum quod non acies, nisi lyncea rumpat.

Cf. encore Pétrarque, canz. 22 et 24 :

Intendami chi può, che m'intend'io...
Una chiusa bellezza è piu soave.

(Voir de Nolhac, *Pétrarque et l'Humanisme*, Paris, Bouillon, 1892, p. 110 sqq.)

1. Marsile Ficin, *Commentarii in Platonem* (1548), lib. VI, 2e *Alcib.*, p. 33, — Nicolas de Cusa, vers 1454, écrivait déjà que les choses invisibles de Dieu se connaissent par les choses visibles des créatures. (Cf. Fiorentino, *Il risorgimento filosofico*... Naples, 1885, p. 118.)

2. Voir l'éd. V. Cian, Florence, 1910, p. 72.

3. Rabelais (I, LVIII) : « l'énigme trouvé es fondemens de l'abbaye des Thelemites ».

pratiquant lui-même dans son obscur et symbolique ouvrage. Enfin, à la cour même, le roi, sa sœur cachaient le sens de leurs vers sous des symboles empruntés à l'antiquité et à la pseudo-science du temps. Je trouve dans le manuscrit 1722 de la Bibl. Nat. (fol. 76 v°), un rondeau du roi ou de Marguerite, qui ne le cède en rien aux dizains les plus obscurs de Scève :

Quelle douleur je voy ? La pourrons nous scavoir ?
C'est de graces le dueil qui mort veult depourveoir,
Pour qui en est la pompe, à la seulle estimee
Qui mect en cendre odeur ceste amour consumée.
Le feu vient du quarquaz n'ayant plus de pouvoir.
Mais qui brusle en ce feu ? Les doulceurs qu'on peult veoir
En corps qui peult chascun justement esmouvoir,
Par quoy tout est hay apres l'avoir aymee.
Quelle douleur !
Qui aura pleurs assez pour ses oz recevoir,
Venus qui la pleurant a droict faict son debvoir.
O soit trop malheureux qui sert la Renommée
De beaulté glorieuse estant si bien formee
Si petit feu nous rend indignes de la veoir
Quelle douleur [1] !

Si Maurice Scève est difficile à comprendre, on voit qu'il n'est pas le seul dans ce cas ; il se conforme à une tradition, et l'on pourrait presque dire qu'il suit une mode.

La tendance du siècle dès son début est de compliquer l'expression des idées et des sentiments. A la nudité de la poésie allégorique et abstraite, riche de proverbes et d'adages, s'ajoute l'illustration des emblèmes. On va blasonner, c'est-à-dire peindre ; et la poésie devient une peinture [2]. Les Italiens sont là pour fournir les images ainsi que la manière d'en user. On

1. Cette pièce a paru dans les *Poésies du roi François Ier*, éd. Champollion-Figeac. Paris, 1847, p. 126.
2. Cf. B. Aneau, *Picta poesis*. Lyon, M. Bonhomme, 1552, in-8°.

a compris que toute la différence de leur langage avec celui des Français, c'est que

Celui depeinct ce que cestuy veult dire.

« Le Thuscan a plus d'affection », c'est-à-dire plus d'imagination et de sensibilité ; « le Français parle plus proprement », c'est-à-dire d'une façon plus abstraite [1]. Scève plus que personne a travaillé à l'enrichir d'ornements, d'images et de symboles, et son mérite sur ce point n'a pas échappé à tous ses contemporains. Guillaume des Autelz, en 1553, le reconnaîtra : « Il n'y « a que quatre ou cinq ans, au plus, que lon estimoit la souve- « raine vertu des paroles françoyses, non moins en vers qu'en « prose, estre la proprieté : opinion tant dommageable, qu'elle « nous bannit de la plus feconde partie de l'elegance, & con- « traint noz rimes de se trainer tousjours, comme les serpens, « sur la terre. Donc nous sommes bien tenuz à la *Delie*, laquelle « (combien qu'elle ayt quelques ans demeuré sans credit sus le « vulgaire) a enhardy tant de bons espritz à nous purger de « telle peste [2]. » Sous l'influence des théories platoniciennes qui font de nos sens les premiers degrés de l'échelle par où l'on accède à la beauté, et qui n'accordent guère cette vertu qu'à la vue et à l'ouïe, la poésie, pour Scève, doit devenir une peinture et une musique. C'est en effet par les symboles que notre âme doit s'élever jusqu'aux idées. Cette préoccupation de parler avant tout aux yeux est sensible dans la *Délie* ; de là les cinquante emblèmes dont elle est ornée. Quant au souci musical de Scève, il n'est guère contestable non plus. Son vers est le premier dans notre langue qui emprunte à l'harmonie et au rythme une valeur indépendante des idées. On sait l'importance que Scève attachait à la musique, dont il avait conseillé l'étude à Marot ; et, si l'on considère, comme je crois qu'il le faut faire,

1. Pernette du Guillet, éd. de 1544. — Réimpr. de Perrin, Lyon, 1856, p. 50.

2. *Amoureux Repos de Guillaume des Autelz Gentilhomme Charolois.* Lyon, J. Temporal, 1553, fol. a 8 v° (Bibl. Ars. BL. 6477).

que Pontus de Tyard, dans ses *Discours philosophiques* [1], a exprimé bien des idées familières à son « extremement aimé amy [2] » Scève, qu'on n'oublie pas de quelle importance les théories musicales sont dans ces *Discours*, où elles sont précisément considérées dans leurs rapports avec la poésie [3].

L'intention symbolique de la *Délie* se révèle d'ailleurs extérieurement par la disposition mathématique du recueil que Brunetière a le premier remarquée [4] : « Qu'il y ait là dedans, dit-il, de la Cabale, ainsi qu'on dit familièrement, nous n'en pouvons guère douter. » Oui, certainement ; et même il faut prendre le mot *Kabbale* dans son entière et primitive acception. La Kabbale et les sciences occultes ont influencé la conception poétique de Scève. Dès 1525, avait paru à Venise l'ouvrage symbolique et cabalistique de Fr. Georges [5] ; Léon Hebreu, dont Scève connut certainement les *Dialoghi d'Amore*, est un cabaliste ; et Taillemont, le disciple de Scève, en est un également, lorsque, faisant de sa dame un symbole divin, il parle de « son sainct nom Tétragramme [6] ». On ne peut douter de l'intention cachée sous la disposition mathématique de la *Délie* ; elle n'est pas un pur hasard dans l'œuvre de Scève. Plus tard, en 1562, il écrira le *Microcosme* en trois livres, de chacun 1.000 vers exactement,

1. *Solitaire premier* (1552). *Solitaire second* (1555). *Sceve, ou Discours du Temps, de l'An & de ses Parties* (1556). *Premier Curieux* (1557). *Second Curieux* (1578). — Une édition qui réunit tous ces ouvrages parut en 1587 sous le titre : *Les Discours philosophiques de Pontus de Tyard, seigneur de Bissy, & depuis Evesque de Chalon*, à Paris, chez Abel l'Angelier... 1587, in-4°. Le *Solitaire premier* est particulièrement intéressant pour le symbolisme.

2. *Solitaire second* (éd. 1587, fol. 51 b).

3. *Solitaire second, ou Discours sur la musique.*

4. Revue des Deux Mondes, 15 décembre 1900, p. 905. 449 dizains divisés par les emblèmes en $5 + (9 \times 49) + 3$. Les emblèmes sont au nombre de 50 et séparent les dizains en groupes de 9.

5. *Georgius Fr. Venetus, Minoritanae familiae. De Harmonia mundi totius cantica tria*. Venise, Bern. de Vitalibus, 1525, in-fol. — La traduction de Guy Le Fevre de la Boderie est de 1578 : *L'Harmonie du monde divisée en trois cantiques... premierement composé en latin par François Georges Venitien, & depuis traduict & illustré par Guy Lefevre de la Boderie*. Paris, Jean Macé, 1578, in-fol.

6. Dans *La Tricarite plus quelqes chants, an faveur de pluzieurs Damoëzelles : par C. de Taillemont Lyonoes*. Lyon, Jean Temporal, 1556 (Bibl.

et pour que cette division et ces chiffres n'échappent pas à l'attention du lecteur, il la fera remarquer en trois vers additionnels qui terminent le poème :

> Universelle paix appaisoit l'univers [1],
> L'an que ce Microcosme en trois livres divers
> Fut ainsi mal tracé de trois mille & trois vers.

Par là encore, d'ailleurs, Scève se rattachait à Dante et à Pétrarque ; on sait l'importance que Dante attache au chiffre 9 dans la *Vita nuova* [2] ; le souci qu'il a du symbolisme des nombres est encore plus saisissant dans la composition de la *Divine Comédie* [3] ; Pétrarque, lui aussi, croyait à la vertu et à

Ars. BL. 6512). Taillemont est un disciple de Scève, dont il fait l'éloge (p. 72) :

> Sève at produi du Laurier borg'ons vers
> Dont meints rameaux avant l'Arbre ont corone,
> Maes mon advis, por le mieus, an corone :
> Sève premier le pere de nots vers :
> Car si leur vol prènent par l'univers
> Fureurs, amours, è tote leur seqelle,
> Etre ne peut que sus l'aele de celle
> Dont amplumés se sont oëzeaus divers :
> Celle je di qi de son cler revers
> Clere Delie, d'ignorance a rompue
> La nue au nós ; maes par clarté reçue
> De son soleil penetrant a travers.

1. Scève se souvient ici d'un passage du *Convivio* de Dante. Ce dernier remarque (éd. Sonzogno, 1897, p. 192), que la Providence avait tout préparé d'avance pour la venue du Christ sur la terre. Quand il créa la race de David, d'où devait naître Marie, il envoya Enée fonder Rome : preuve de l'élection de Rome pour être la cité sainte du Christ. Les astrologues prouvent par leurs calculs que jamais l'état du ciel ne fut plus favorable ; jamais jusque là le monde n'avait été mieux gouverné, puisqu'il était tout entier sous l'autorité d'un seul homme. Et Dante ajoute : « *Pace universale era per tutto*, che mai più non fu nè fia : che la nave dell' umana compagnia dirittamente per dolce cammino a debito porto correa. » Or le Microcosme de Scève, c'est Adam, figure du Christ, auquel l'auteur fait une invocation à la fin du poème, et qui est l'archétype du monde. Il faut entendre symboliquement les vers de Scève ; car on ne voit guère à quelle date le monde de son temps jouit de la paix universelle. Il déroute volontairement le lecteur.

2. Dante, *Vita nuova*, XXIX, XXX.

3. Sur le symbolisme des nombres dans la *Divine Comédie*, voir Hauvette, *Dante*, Hachette, 1911, pp. 220 sqq. et 286-287.

la valeur mystique des nombres [1]. Equicola, à une date plus rapprochée de Scève, déclare qu'il a écrit son *Libro di natura d'Amore* en 6 livres, parce que 6 est multiple de 3, que l'âme est composée de 3 parties, Raison, Volonté (Ira) et Appétit, qui se traduisent par les rapports de *Diapason*, *Diapente* et *Diatessaron* [2]. « Donc, conclut-il, que l'œuvre de mes veilles soit parfaite par le *Senaire*, nombre parfait, dont l'excellence est prouvée par les lettres sacrées dans la création du monde et de l'homme : c'est au 6e âge du monde qu'apparaît le Rédempteur [3]. » Je n'insisterai pas davantage sur ce symbolisme érudit et complexe, qui rend si souvent la *Délie* inintelligible. Je remarquerai seulement qu'il n'y est pas toujours une cause d'obscurité. Un certain nombre de dizains se comprennent facilement, ou ne doivent leur difficulté qu'au vocabulaire de Scève ou à sa syntaxe souvent bizarre, trop hardie dans les inversions, et trop rapprochée de la tournure latine ou italienne.

∴

Si l'attrait du mystère fut, pour l'œuvre de Scève, la cause d'un succès passager, par contre son obscurité lui fit bientôt du tort. Les contemporains furent très divisés dans les appréciations qu'ils en donnèrent. Des Autelz dit que la *Délie* demeura « quelques ans sans crédit sus le vulgaire [4] ». Elle semble dès son apparition avoir provoqué de très vives critiques. Sebilet, le théoricien de l'école de Marot, le constate en 1548, dans son *Art poëtique* [5] : « L'envie, dit-il, tousjours compaigne de vertu, gardera jusques au bout sa meschante nature, qui est de trouver neu au jonc, & à redire en ce qui est bien & ingenieusement inventé :

1. Pétrarque, *De Contemptu mundi*; *de Reb. Sen.*, VIII, 1 (éd. Henricpitri, Bâle, 1554, pp. 352 et 829).
2. Equicola, *Lib. de nat. d'Amore* (Venise, 1531), fol. 195 r° et v°.
3. Voir le livre IV de Rabelais, et en particulier ce qu'il dit au chap. XXVII du nombre 9720, « nombre composé de unité passante en quadrinité & la quadrinité entiere quatre foys en soy doublée, puis le tout cinq fois multiplié par solides triangles ».
4. Passage cité plus haut, p. XXVII.
5. Ed. Gaiffe, p. 32-33.

comme elle a naguéres fait en la *Delie* de Sceve, poëme d'autant riche invention qui pour le jourd'huy se lise, en laquéle fait tous les jours impression de sés agües dens de chien, & trouve à reprendre en cés tant doctes epigrammes la rudesse de beaucoup de mos nouveaus, sans lesquelz toutesfois l'énargie dés choses contenues celée & moins exprimée, eut fait ignorer bonne part de la conception de l'autheur, laquéle avecques tout cela demeure encores malaisée a en estre extraite. » Sebilet est un chaud partisan de la *Délie.* A la même époque, François Habert, dans son *Temple de Chasteté* (1549), fol. F1 r°, parle de Scève en termes élogieux et le place presque au rang de Marot [1].

Les envieux dont parle Sebilet furent peut-être Charles Fontaine et Jacques Peletier du Mans. Le premier en effet s'exprime ainsi, s'adressant à Scève :

Tes vers sont beaux & bien luysants,
Graves & pleins de majesté,
Mais pour leur haulteur moins plaisants :
Car certes la difficulté
Le grand plaisir en a osté.
Brief ilz ne quierent un lecteur,
Mais la commune autorité
Dit qu'ilz requierent un docteur [2].

Peletier est encore plus sévère dans son dizain intitulé : *A un Poete escrivant obscurement*, qui semble bien viser l'auteur de la *Délie* :

Tes vers obscurs donnent à maintz espriz
En les lisant, fascherie & torment :

1. Lion aussi, ville plaisante & belle,
Ne pourroit mieulx en louange florir
Que de laisser de la semence d'elle
Seve, duquel le nom ne peult mourir.
(Bibl. Nat. Rés. Y^e. 1692.)

C'était déjà en 1538 l'opinion de Dolet : « Gallicae linguae primas partes tenuit nostra aetate Clemens Marotus... Maroti laudi proximus est Mauricius Scaeva. » *Comment. linguae latinae tomus secundus*, p. 403.

2. 1er livre des *Epigrammes*, à la suite de *la Fontaine d'Amour* (1546). Cité par Chamard, *Deffence et illustration*, Paris, 1904, p. 183-184.

Pource qu'on croit que tu les as escriz
Pour parapres y faire le comment,
Ou bien affin, & je ne say s'on ment,
Qu'en eux ne soit ta pensee choisie :
Or s'il y a fruit en ta Poesie,
On le deust lire à clair sans commentaire :
Mais si tu veux cacher ta fantaisie,
Il ne faudroit seulement que te taire [1].

Enfin, en 1549, dans sa *Deffence*, du Bellay [2], sans nommer Scève, mais le visant certainement, déplore cette « obscurité aussi difficile à eclersir... aux plus sçavans comme aux plus ignares ». Le reproche portait juste, il faut le reconnaître ; et je ne vois guère que des Autelz [3], le cousin de ce Pontus de Tyard qui sera le dernier à rester fidèle à la mémoire de Scève [4], pour

1. Peletier écrit en 1547 (*Œuvres poëtiques*, fol. 89 r°). — Il revient en 1555, dans son *Art poëtique*, sur la question de l'obscurité en poésie (chapitre intitulé *Des vices de Poësie*, p. 48 de l'éd. de Jean de Tournes et Guill. Gazeau). Le premier vice de la poésie est l'obscurité, dit-il ; « car il n'i a point de diferance antre ne parler point e n'etre point antandu ». Cependant Peletier n'est pas ennemi de la poésie : difficile, pourvu qu'elle reste intelligible. Il continue en effet, « Mes il i a maniere de juger les obscuritez. Car si le Poete n'use point de moz trop loin cherchez, ni trop afectez, ni impropres : s'il n'ét point trop brief : s'il a suivi bon ordre (qui sont les poinz qui garanticet d'obscurité) : alors s'il n'ét antandù, ce sera la faute du Lecteur, e non pas de l'Auteur. Comme si pour quelque Fable aleguee par ateinte : si pour quelque neu de Filosofie mis par anrichicemant : si pour quelque histoere touchee par brief incidant : somme, si pour quelque bonne alusion, le Lecteur ét tard à comprandre : qu'il s'an acuse, e non pas l'Auteur. » Peletier reprochait donc à Scève que son obscurité provînt non de sa science, mais de son vocabulaire, de ses termes affectés et impropres, et de son manque d'ordre dans le développement. Peut-être est-ce encore à lui qu'il pense, quand il ajoute (p. 49) : « E panse que le tans n'ét plus de ceus qui se delectet es choses obscures, pour prandre ocasion de se glorifier de les avoèr comprises : ou pour s'an rejouir, non pas comme de les avoèr aprises, mes comme de les avoèr invantees. »

2. *Deffence et illustration*, éd. Chamard, p. 182-183.

3. *Amoureux repos*, 1553. Epitre « A sa Sainte » en tête de l'ouvrage cité par Chamard, *ibidem*, p. 184, note.

4. En 1556, P. de Tyard intitule du nom de *Scève* un de ses ouvrages en prose. Voir p. XXVIII, n. 1.

défendre l'auteur de la *Délie*, et lui faire un mérite d'avoir renoncé à laisser la poésie « se trainer tousjours, comme les serpens, sur la terre [1] ».

Il semble qu'il y ait eu, à l'époque, une certaine incertitude sur la façon dont il convenait de juger la *Délie*; et rien n'est plus significatif à cet égard que l'ambiguïté de l'attitude des poètes de la Pléiade. Du Bellay, après avoir attaqué Scève dans la *Deffence*, lui consacre un éloge à la fin de l'*Olive* (son. 105) et dans la *Musagnœomachie* (1550). En 1553, nouveaux éloges [2]; mais en 1558, s'adressant à Pontus de Tyard, il blâmera le poète qui se tient sans cesse dans les hauteurs de la contemplation platonicienne [3], critique qui, derrière Pontus de Tyard, atteint Maurice Scève. De même J.-A. de Baïf, dans sa *Meline* (1552), déclare qu'il ne veut pas s'égarer trop haut, et qu'il tient surtout à rester intelligible. Lui aussi pense à Scève, en disant :

Autre que moy s'égare en ses discours,
Non entandu, ni s'entandant luy mesme [4]...

Enfin Ronsard, après avoir reconnu Scève comme un précurseur dans la préface de ses *Odes* (1550) [5], blâme bientôt la *Délie*

1. En dehors de toute préoccupation littéraire, les partisans de la cause féministe étaient grands admirateurs de Scève. C'est ainsi que François de Billon (*Le Fort Inexpugnable de l'honneur du Sexe Femenin*, Paris, Jan d'Allyer, 1555, fol. 35 r°) écrit ceci, en parlant des sœurs de notre poète : « Les compositions desquelles (si bien étoient recueillies) ou bien, que par le loyer de labeur studieux les Femmes feussent aussi ardamment induyttes a cela, que les Hommes y sont poussez, moins n'auroient elles decoré tout leur païs, l'une pour sa Science de Poesye : & l'autre pour ses tretz de nayve Charité & assidue contemplation eschoses divines, qu'a fait & s'efforce faire celluy qui portant le nom de Maurice & pareil surnom qu'elles deux, semble estre leur frere, & de qui aumoins, les œuvres (bien commentez) pourront un jour avoir l'heür du Petrarque. »

2. Voir le sonnet adressé à Scève par du Bellay lors de son passage à Lyon en mai 1553 (éd. Chamard, t. II, p. 288). Dans les *Regrets* de 1558 (t. II, p. 163), voir le sonnet 137 :

Sceve, je me trouvay comme le filz d'Anchise...

3. Voir p. xxxiv, n. 3.

4. *Amours de Meline*, éd. Augé-Chiquet, p. 90.

5. « La Poësie Françoise avant nous foible & languissante (je excepte toujours Heroet, Sceve & Saint-Gelais)... » *Odes* de Ronsard, éd. Blanchemain, II, 11; éd. Laumonier, I, 46.

de ce qu'elle a de trop constant dans l'effort métaphysique. Voici comment il s'exprime dans le *Bocage* de 1554 [1] :

...Tousjours il ne fault pas
Que le bon menestrier acorde
Tousjours un chant sus une corde,
Et qui voudra bien plaire, il faut
Ne chanter pas tousjours le haut.
La donques, ma petite lyre,
Sonne, & laisse à la France dire
Cela que dire elle voudra :
L'homme grave qui ne prendra
Plaisir en si basse folie,
Aille fueilleter la *Delie* [2].

Scève fut donc, pour Ronsard et ses amis, l'astrologue qui ne regarde jamais à ses pieds [3]; leurs tendances naturalistes les éloignaient de ce rêveur mystique qui ne cherchait dans le ré l que le symbole de l'Idée. Ils sentirent d'abord tout le mé...

1. Bibl. Nat. Rés. p Y[e] 124, fol. 31 v°. Voir la pièce intitulée *le Fourmy*, pièce citée par Laumonier, *Ronsard poète lyrique*, p. 132-133.
2. Ronsard, par tempérament, répugne évidemment aux spéculations mystiques. Il a écrit sur Léon Hebreu, l'auteur des fameux *Dialogues d'Amours*, des vers qui prouvent son peu de sympathie pour le platonisme (éd. Blanchemain, I, 419):

Leon Hebrieu, qui donne aux dames cognoissance
D'ún amour fabuleux, la mesme fiction ;
Faux, trompeur, mensonger, plein de fraude & d'astuce.
Je croy qu'en luy coupant la peau de son prepuce,
On luy coupa le cœur & toute affection...

3. Du Bellay, *Regrets*, son. 155 (éd. Chamard, II, 176) :

Contemplons donc, Thiard, ceste grand' voulte ronde,
Puis que nous sommes faits à l'exemple du monde :
Mais ne tenons les yeux si attachez en hault,
Que pour ne les baisser quelquefois vers la terre,
Nous soyons en danger, par le hurt d'une pierre,
De nous blesser le pied ou de prendre le sault.

Aux mystiques idéalistes tels que Scève, Rabelais faisait le même reproche (liv. IV, chap. XLIV), en décrivant l'ile de Ruach, ou des gens qui vivent de vent.

nouveau de cette poésie du mystère, où l'on entendait, suivant le mot de Pétrarque,

il cantar che ne l'anima si sente ;

ils comprirent la beauté de ces analogie secrètes, qui font « *symboliser* » l'âme humaine et la nature entière, et qui sont la justification de la métaphore poétique dont ils allaient eux-mêmes user avec excès; ils ne purent manquer enfin de reconnaître que Scève avait substitué, suivant la remarque très juste de des Autelz, à la propriété nue du style de l'école précédente, la richesse des images et des sons ; mais leur bon sens, épris de clarté, leur soufflait en même temps que les symboles ne doivent jamais étouffer la lumière de la pensée, qu'enfin la poésie ne saurait se résoudre en une cryptographie, et que la clarté de la métaphore était la limite du symbolisme.

A un autre point de vue, s'ils reconnaissaient que Scève avait, à l'école de Platon et de Pétrarque, pressenti un idéal poétique bien supérieur à celui de Marot et de ses contemporains, ils ne pouvaient, d'autre part, ne pas comprendre que la *Délie* n'en était qu'une insuffisante et très imparfaite réalisation.

Ils ne pouvaient non plus manquer de constater que la science de Scève était somme toute assez restreinte, surtout sa connaissance de l'antiquité, qui ne semble pas avoir été plus riche que celle des vieux rhétoriqueurs, dont il pratique les équivoques et les allitérations ; qu'enfin, bien qu'imitateur des Italiens, Scève appartient à l'école de l'épigramme, tandis que l'école nouvelle sera l'école du sonnet. Sebilet en 1548 ne l'avait-il pas présenté comme le maître de ce genre, comme un émule de Marot ? Cela seul suffisait à faire regarder définitivement comme un des chefs de l'école finissante, cet homme qui, par son âge, ses amitiés, ses procédés littéraires, et son mysticisme retardataire, représentait plutôt une fin qu'un commencement [1].

1. Il eut comme disciples et continuateurs Philibert Bugnyon et Claude de Taillemont. — Sur le premier, voir Brunot : *de Philiberti Bugnonii vita et eroticis versibus* (thèse latine). Lyon, Storck, 1891. — Sur le second, voir Texte : *Note sur la vie et les œuvres de Claude de Tail-*

Et pourtant, s'il représente la fin de l'autre école, Scève fut véritablement l'initiateur de la nouvelle. Tous les poètes de la Pléiade [1] furent gênés pour l'avouer franchement, mais tous lui doivent beaucoup plus qu'on ne l'a dit jusqu'ici [2]. C'est lui qui leur a indiqué les modèles qu'ils allaient suivre, les sujets qu'ils allaient traiter dans leurs recueils de sonnets ; ils ont tous pratiqué la *Délie*, ils l'ont tous imitée ; et l'*Olive*, les *Amours de Cassandre*, de *Marie* et d'*Hélène*, de *Francine* ou d'*Amalthée*, en sont la postérité directe, quoique inavouée. Je n'ai pas fait la recherche complète de tous les passages où Ronsard, du Bellay, Baïf, se sont souvenus de la *Délie* ; mais ceux que j'indique ici sont déjà suffisamment nombreux, pour nous édifier sur l'influence énorme que le recueil de Scève eut sur les recueils ultérieurs. De l'*Olive* jusqu'aux *Amours* de Desportes, et peut-être jusqu'aux vers de l'*Astrée*, tout le monde reprendra les thèmes et même la phraséologie de la *Délie*.

lemont, poète lyonnais (Bulletin historique et philologique, 1894). C'est l'article dont le *Manuel bibliographique* de M. Lanson (XVIe siècle, p. 73, n° 757 *bis*) donne inexactement le titre, en l'attribuant par erreur à un *Anonyme*.

1. Il faut naturellement excepter Pontus de Tyard, qui semble bien le reconnaitre comme un maître. Il lui consacre les deux sonnets qui ouvrent chacun des deux premiers livres des *Erreurs amoureuses*. Au sonnet XXVIII du livre II, il dit à sa Dame :

> Je t'auroy jà en mille vers chanté,
> Voire tiré de la rive oublieuse
> (Faisant de toy la Delie euvieuse)
> Ton nom de grace, & ton nom de beauté.

Il imite en effet constamment Scève dans ses deux premiers livres, et il serait facile de relever les thèmes, les images, les expressions et parfois même les vers entiers qu'il lui a empruntés. Pontus de Tyard, Guillaume des Autelz, Claude de Taillemont, Philibert Bugnyon et Claude de Pontoux forment un groupe à part, qui se réclame de Maurice Scève et peut être considéré comme son école. Si l'on songe d'ailleurs que le début du *Microcosme* de Scève ressemble étrangement au début du *Siecle d'Or* de Berenger de la Tour, paru en 1551, peut-être peut-on conjecturer que ce dernier fut en rapports avec l'école de Lyon et en fit partie. — Voir encore ce que Pontus dit de Scève dans ses *Vers liriques* (*Chant en faveur de quelques excellents poëtes de ce temps*, éd. de 1573, p. 120).

2. Ne sont-ils pas ces « borg'ons vers » qui « ont corone avant l'arbre » dont parle Claude de Taillemont, en 1556 ? Ces « oëzeaus divers amplumés de l'aile de la Delie » ? (Voir p. XXVIII, n. 6, la pièce de Taillemont.)

SCEVE	DU BELLAY	RONSARD — Ed. Buon 1623, t. I.	RONSARD — Ed. Blanchemain t. I.	BAIF — Amours éd. de 1572	BAIF — Ed. Marty-Laveaux t. I
Diz. 2	Ol. 64	Am. I, 199	p. 20		
6		Am. I, 59	p. 35		
12		Hél. II, 50	p. 344		
17				f. 99 b f. 100 b	p. 174 p. 176
18	Regr. 5				
24				f. 76 b	p. 137
37				f. 2 b	p. 16
44				f. 184 a	p. 315, 316
46		Am. I, 90	p. 52	f. 74 a	p. 133
48				f. 78 a	p. 139
62		Am. I, 125	p. 70		
63		Hél. II, 25	p. 330		
77	Ol. 51		p. 9		
78				f. 173 b	p. 298
80				f. 78 a	p. 140
87 (et Emblème)		Am. I, 122	p. 69		
96	Ol. 53				
98	Ol. 47				
106	Ol. 47			f. 7 b	p. 24
111	Ol. 54	Am. I, 149	p. 86	f. 86 b	p. 154
119	Ol. 35				
126	Ol. 14			f. 64 a f. 104 b f. 105	p. 117 p. 182 p. 183
128	Ol. 83				
129	Ol. 38			f. 102 b	p. 179
138		Hél. II. 19	p. 327		
141	Ol. 43	Am. I, 199	p. 113	f. 177 a	p. 304
142	Ol. 64	Am. I, 99	p. 20		
144	Ol. 28,64			f. 81 b	p. 146
147		Am. I, 200	p. 113		
148		Am. I, 131	p. 73		
154	Am. 21				
155, 156	Ol. 65, 66				
157		Am. I, 205	p. 116		
158	Ol. 11	Am. I, 143	p. 80		
159	Ol. 70				
165	Ol. 81				

SCEVE	DU BELLAY	RONSARD		BAIF	
		Ed. Buon 1623, t. I	Ed. Blanchemain t. I	Amours éd. de 1572	Ed. Marty-Laveaux t. I
166		Am. I, 166	p. 96		
168 (et Emblème)	Am. 1	Am. I, 119	p. 67		
172		Hél. II, 52	p. 345		
178		Am. I, 208, 214	pp. 117, 120		
189	Regr. 13				
193		Am. I, 212	p. 119		
198				f. 58 b	p. 108
207		Am. I, 180	p. 103		
223	Ol. 28	Am. I, 214, 215	p. 120	f. 50 a	p. 94
224		Hél. II, 10	p. 323	f. 163 b	p. 282
261	Ol. 84, 99				
262		Am. II, 25 Hél. I, 26	p. 170 p. 296	f. 90 b f. 96 b f. 110 a	p. 160 p. 169 p. 191
265		Am. I, 43	p. 26		
276 (Emblème)				f. 84 b	p. 150
306	Ol. 65				
310			p. 421		
329		Hél. I, 33	p. 300		
331	Regr. 52				
336		Hél. II, 24	p. 330		
342		Am. I, 196	p. 111		
344	Am. 22				
347				f. 59 b	p. 110
352				f. 71 a	p. 133
356		Am. I, 58	p. 34		
357		Am. I, 166	p. 96	f. 175 a	p. 301
368	Ol. 27				
389		Am. I, 201	p. 114		
411		Am. I, 201	p. 114		
417				f. 102 a f. 107 a	p. 178 p. 186
418				f. 183 b	
423 [cf. diz. 262]					
436 [cf. diz. 389 et 411]					
443				f. 3 b f. 77 b	p. 17 p. 138
449		Hél. II, 2	p. 318	f. 110 b f. 111 b	p. 191 p. 193

Quoi qu'il en soit de cette influence, sur laquelle je ne puis m'étendre plus longuement, Scève, malgré le rapprochement qui se fit entre les deux écoles, l'ancienne et la nouvelle, semble s'être tenu à l'écart des nouveaux venus, avec lesquels Pontus de Tyard [1] fut pour lui un inutile trait d'union.

Il continua de vivre à part, dans cette ville de Lyon, où la suprématie poétique ne pouvait lui être disputée [2]. Son âge, ses habitudes littéraires, son goût pour la solitude et la méditation, l'autorité dont il jouissait à Lyon [3], ne lui permettaient guère d'aller s'enrôler sous la bannière de ces jeunes gens. Il se sentait différent d'eux par ses tendances, plutôt philosophe érudit et archéologue que poète. La nature des études vers lesquelles il était tourné désormais, et qui devaient aboutir à la publication du *Microcosme*, nous est indiquée par les *Discours philosophiques* de Pontus de Tyard. Il avait une prédilection pour la science, la retraite et la solitude. Dès 1547, son églogue de la *Saulsaye*, où, suivant la coutume traditionnelle de la pastorale [4],

1. Voyez E. Roy, Rev. d'Hist. litt. de la Fr., 1897, p. 421 ; Flamini, *Du rôle de Pontus de Tyard dans le pétrarquisme français* (Rev. de la Ren., 1901, pp. 43-55).

2. En 1557, Ch. Fontaine, malgré sa critique de 1546 (cf. p. XXXI) réunit dans le même éloge Tyard, Scève et des Autelz, qui semblent bien faire un groupe à part, et leur promet l'immortalité, sans doute pour les consoler de la gloire grandissante de Ronsard et de ses amis :

A Pontus de Tyart, Maurice Sceve & Guillaume des Autelz.

Vos clers-vifs esprits bien ouvers
Montrent vos proses & beaux vers
En nostre langue maternelle ;
(Mais que ne dy-je paternelle ?)
Beaux vers qui point ne tomberont,
Ains tousjours sur leurs piez seront :
Sinon que la langue Françoise
Tombast un jour en Ecossoise.

Odes, Enigmes et Epigrammes... par Charles Fontaine Parisien. Lyon, Jean Citoys, 1557, p. 95 (Bibl. Nat. Rés. Ye 1681 *bis*).

3. Pour le rôle qu'il joua dans le cercle de Louise Labé, voir l'édition des œuvres de cette dernière par Ch. Boy, Lemerre, 1887, t. II.

4. Voir sur l'allégorie bucolique, Francesco Macri-Leone, *La Bucolica latina nella letteratura italiana del secolo* XIV *con una introduzione sulla bucolica latina nel medioevo*, Turin, Lœscher, 1889, et P. de Nolhac, *Pétrarque et l'Humanisme*, Bouillon, 1892, p. 110 sqq.

il se met lui-même en scène sous le nom de Philerme, nous le montre déjà désabusé. Dans les vers préliminaires du *Microcosme*, il apparaît comme un homme las et découragé. Que s'est-il donc passé ? Et que devient Scève à partir de ce moment ? Cette fin est mystérieuse. On n'entend plus parler de lui [1]. La *Délie* eut une seconde et dernière édition à Paris en 1564, mais Scève n'y dut avoir aucune part ; ce n'est guère qu'une réimpression du texte de 1544, dont certaines fautes évidentes sont reproduites. A partir de ce moment, le nom de Scève descend peu à peu dans l'oubli. Louis Le Caron [2], Guy Le Fevre de la Boderie [3], Et. Pasquier (*Recherches*, liv. VII, chap. VII), d'autres encore, le mentionneront avec éloge. Guillaume Colletet lui consacre une notice où il constate après tant d'autres la difficulté de l'entendre, et où il le compare à Lycophron pour l'obscurité de ses vers. Il dut être rapidement oublié au XVIe siècle, puisqu'en 1571, dans l'anthologie publiée par le fils de Gilles Corrozet [4], plusieurs extraits de la *Saulsaye* sont donnés comme « *d'auteur incertain* [5] ». Au XVIIIe siècle, son nom reparaît dans la *Bibliothèque Françoise* de l'abbé Goujet [6]. En 1828, Sainte-Beuve, dans son *Tableau de la poésie française au* XVIe *siècle* [7], le men-

1. Il y a quelques années, j'ai entendu dire à M. Brunot, professeur en Sorbonne, qu'un professeur de Lyon, M. Buche, avait découvert sur les dernières années de Scève des documents intéressants. D'après ces documents, Scève aurait été protestant, aurait fui de Lyon après les troubles de 1560, et aurait gagné l'Allemagne, où il serait mort. Je n'ai pu savoir sur quoi s'appuyaient ces assertions.

2. La *Poesie de Loys Le Caron Parisien*. Paris, Sertenas, 1554 (voir la pièce intitulée *le Ciel des Grâces*).

3. *La Galliade, ou de la Revolution des arts & sciences*, par Guy Le Fevre de la Boderie. Paris, Guill. Chaudiere, 1578, in-4° (5e cercle).

4. Voir *Bibliographie des écrits de Scève*. — En cette même année 1571, la première édition des *Epithetes de M. de La Porte, Parisien* (Paris, Gabriel Buon), mentionne Scève. La Porte l'appelle *Maurice le Sceve*. « Il a fait, dit-il, paroistre des premiers l'affection qu'il portoit à nostre langue Francoise par la publication de sa *Delie*, combatant ceste monstrueuse ignorance poetique, laquelle regnoit de son temps » (fol. 241 r°.)

5. Vauquelin de la Fresnaye (*Art poët.*, I, 336) est parmi les derniers qui ont parlé de Scève et « *des vers eslevés de sa haute Delie* ».

6. *Bibliotheque Françoise*, t. XI, p. 442 sqq.

7. Edit. Charpentier (1843), in-12, pp. 42 et 52.

tionne à plusieurs reprises ; le premier au XIXe siècle, il a tiré de l'oubli quelques dizains, tout en déclarant la *Délie* « à peu près illisible ». Vers la fin du siècle dernier, lorsque la critique s'attaqua aux œuvres des symbolistes, appelés aussi *décadents* (Mallarmé, Moréas, Laforgue, etc.), le nom de Maurice Scève reparut. On l'opposa aux novateurs pour leur prouver qu'ils n'avaient rien inventé, et que Scève avait eu, avant eux, le monopole de l'obscurité [1].

*
* *

Nous trouvons des portraits de Maurice Scève dans les deux éditions de la *Délie*. Celui de 1564 est aussi banal que celui de 1544, mais le profil est tourné à droite. Il en existe un troisième dans le *Promptuaire des Medailles* de Guill. Roville (éd. de 1577, p. 251) [2]. Il nous faut enfin dire quelques mots de celui qu'on voit en tête de cette édition. C'est la reproduction d'un dessin à la mine de plomb sur vélin, que j'ai acquis à la librairie Morgand. J'ignore comment et quand il y vint, mais il m'a paru présenter tous les caractères de l'authenticité. Il reproduit la ressemblance linéaire des portraits imprimés, mais il possède ce que ces derniers n'ont pas, la vie. On sent à la souplesse des lignes, à la reprise de certains traits, le travail accompli directement en présence du modèle. Si ce dessin, qui représente indéniablement Scève, avait été exécuté après sa mort d'après les bois des éditions imprimées, ou même d'après quelque autre portrait aujourd'hui perdu, il n'aurait pas à un tel degré ce caractère ; la banalité s'y serait accrue. Les portraits imprimés me semblent morts, inexpressifs. Celui-ci est vivant et j'ai cru qu'il méritait de trouver place ici.

1. Cf. Maurice Peyrot : *Symbolistes et décadents*, dans la *Nouvelle Revue* du 1er décembre 1887.

2. Un ouvrage paru au début du XVIIe siècle, sans nom d'auteur, intitulé *Pourtraictz de plusieurs hommes illustres qui ont flory en France depuis l'an 1500 jusqu'à présent*, ouvrage connu sous le nom de *Chronologie collée*, renferme un autre portrait de Scève au n° 117.

*
* *

La présente édition reproduit le plus exactement possible l'édition originale, respectée jusque dans ses fautes, sauf le cas d'erreur typographique évidente. L'orthographe a été scrupuleusement conservée. On s'est contenté de faire la distinction de l'*i* et du *j*, de l'*u* et du *v*. Pour éviter au lecteur tout embarras dès la lecture des premiers vers, je l'avertis d'une particularité orthographique de notre auteur : sauf quelques rares exceptions, qui sont autant d'inadvertances, il ne met pas l'accent grave sur *a* préposition, et accentue au contraire *à*, 3e personne de l'indicatif présent du verbe *avoir*[1]. J'ai scrupuleusement suivi la ponctuation, bien qu'elle soit arbitraire et bizarre, souvent même évidemment fausse. Toutefois, dans quelques cas où elle eût été trop choquante, je l'ai corrigée, mais en relevant dans l'appareil critique l'état original. Dans un texte aussi obscur, dont le sens prête souvent à discussion, j'ai pensé que toute autre correction de ponctuation impliquait une interprétation personnelle, déplacée dans un document qui doit avoir une valeur objective.

Les chiffres placés entre crochets, à droite du texte, indiquent la pagination de 1544. Les emblèmes, reproduits ici par procédé photographique, sont, dans l'édition de 1544, d'une exécution un peu grossière, et c'est à cette cause qu'il faut attribuer l'aspect un peu lourd qu'on leur reprochera peut-être dans notre édition. Nous les avons mis à la place qu'ils occupent dans le texte, mais les nécessités typographiques de mise en feuilles ne nous ont pas permis de les placer toujours au lieu qu'ils occupent dans la page de l'original. Dans l'édition de 1544, ils viennent tous en tête de page, tous les neuf dizains ; ici, l'appareil critique et

1. L'édition de 1564 rétablit sur ce point l'orthographe actuelle, sauf le cas de faute d'impression. Je n'ai pas cru devoir, dans l'appareil critique, relever cette divergence chaque fois qu'elle se produisait ; je signale le fait ici une fois pour toutes.

les notes nous empêchaient de diviser notre livre en tranches égales et régulières.

J'ai dû modifier la *Table et Indice de tous les Dizains*, qui, dans l'original, ne sont pas rangés suivant un ordre alphabétique exact. J'ai éprouvé par moi-même que cette confusion gênait les recherches ; aussi ai-je rétabli un ordre alphabétique rigoureux. Il en a été de même pour la numérotation des dizains. L'édition de 1544 a une numérotation fausse, puisque le dernier dizain porte le chiffre 458, et qu'il n'y en a que 449. La numérotation exacte a été rétablie devant chaque dizain, ainsi que dans la table. Tous les renvois, dans les notes, sont faits, non aux pages, mais aux dizains.

L'appareil critique se réduit à fort peu de chose. Je n'avais à relever que deux catégories de variantes : celles de 1564, qui ne sont guère que des variantes de graphie ; celles de la *Table et Indice* de 1544, pour le premier vers de chaque dizain. Les premières sont indiquées sans signe spécial ; les secondes sont suivies du signe (T). Enfin, pour ceux des dizains de Scève publiés avant 1544, soit dans quelque autre ouvrage de l'auteur, soit dans des recueils collectifs, j'ai noté aussi les variantes que présentait l'état premier.

J'ai cru être agréable et utile aux lecteurs en ajoutant encore au volume une *Bibliographie des écrits de Maurice Scève*, une *Bibliographie des ouvrages cités dans les notes des dizains*, enfin un *Lexique*.

*
* *

Je ne veux pas finir sans remercier tous ceux qui m'ont aidé en facilitant mes recherches : M. Paul Bonnefon, de l'Arsenal, dont la bonne grâce infatigable a toujours répondu aux demandes de livres dont je l'ai littéralement harcelé ; M. Emile Picot, de l'Institut ; mon vieil ami Louis Denise, de la Bibliothèque Nationale ; MM. Chamard, Hauvette, Huguet, de la Sorbonne, qui ont contrôlé mon travail et revu patiemment mes épreuves ; M. Mariéjol ; M. P. de Nolhac ; M. Léon Dorez ;

M. Herissey, de l'Ecole de Pharmacie ; M. Millot, bibliothécaire de la ville du Havre ; mon frère Louis Parturier, et M. de Médina, avocat à Madrid ; enfin MM. Rahir, libraire, et Laugel, bibliophile, dont l'obligeance m'a permis de voir quelques ouvrages rares, absents de nos bibliothèques. Je leur adresse ici à tous l'expression de ma très vive reconnaissance [1].

Paris, 14 mai 1913.

1. Depuis le moment où cette préface fut écrite, deux des personnes ici mentionnées ont été ravies par la mort à l'affection de leurs amis : MM. Denise et Laugel.

BIBLIOGRAPHIE

DES ÉCRITS DE MAURICE SCÈVE

1535

La deplou | rable fin de Flamete | Elegante invention de Jehan de | Flores Espaignol, traduicte en | Langue Francoyse. | Souffrir | se ouffrir | 1535 | On les vend à Lyon | chez Francoys Juste, devant nostre Dame de Confort.

(Musée Condé, Chantilly, III, F 66.)

1536

1° *La Deplou | rable fin de Flamete, | Elegante invention de Jehan de Flo | res Espaignol, traduicte en Lan | gue Françoyse. | Nouvellement imprimee a Paris par Denys Janot | Souffrir | se ouffrir | 1536 | On les vend en la rue neufve nostre dame | a l'enseigne Sainct Jehan Baptiste pres | Saincte Geneviefve des | Ardans.*

(Bibl. Nat. Rés. pY² 251. — Musée Condé, Chantilly, III, C 27.)

Au dernier feuillet, la marque de Denys Janot :

Tout par amour
Amour par tout
Par tout Amour
En tout bien.

Au début : « *Epistre proemiale* » par le traducteur ; puis un « *huictain* » qui est la 1re redaction du diz. 37 de la *Delie.*

2° *Hecatomphile, ce sont deux dictions grecques composees signifiant centiesme amour... Ensemble les Fleurs de poesie françoyse, et aultres choses solatieuses reveues nouvellement. S. l. 1536.*

A la suite des *Fleurs* se trouvent les *Blasons des diverses parties du corps feminin.*

(Cf. Brunet, art. *Blasons anatomiques.* — Catalogue La Roche-Lacarelle, Paris, Porquet, 1888, *n° 230.*)

Je n'ai rencontré cette édition nulle part. On y trouve les cinq blasons de M. Scève que renferment les éditions parues en 1539, 1543 et 1550 (voir plus bas). — Bull. de la libr. D. Morgand, n° 58, déc. 1903, *n° 45764.*

3° *Recueil de | vers latins & vul | gaires de Plusieurs Poëtes francoys | composés sur le trepas de | feu monsieur le Daulphin |* MDXXXVI | *On les vend a Lyon chez Françoys Juste | pres nostre Dame de Confort.*

(Bibl. Nat. Rés. Y^e 2966.)

fol. A 3 r° : Une pièce latine de 29 hexamètres : *Mauricii Scaevæ*, débutant ainsi : Quid vitae haeremus ?.....
fol. B 1 r° : *Mauricius Scaeva* : Delphino vectus plectro... (4 hexam.). Qui patrem ac patriam... (2 hexam.).
fol. B 1 v° : *M. Scaevae* : *De cometa nuper in cœlo Provinciæ fulgente* (8 hexam.).
fol. B 2 r° : *M. Saevae* : It caculus teneros... (4 hexam.).
fol. B 7 v° : 2 huitains épitaphes en français par M. Scève.
fol. B 8 v° : *Eglogue sus le trespas de feu Monsieur le Daulphin | autheur Scaeve.* Le titre de la pièce est *Arion.* Elle commence ainsi : Dessus le bort de la Mair coye, & calme...

Une édition séparée d'*Arion*, Lyon, F. Juste, 1536, mentionnée par Brunet, *Supplément*, art. SCEVE, est introuvable.

4° *Forcia | nae quaestiones, in | quibus varia Italorum ingenia expli | cantur, multaque alia scitu | non indigna. | Autore Philalethe Polytopiensi cive.* | [Ici les vers de Scève qu'on lira plus bas] | *Neapoli excudebat Mar | tinus de Ragusia. An | no* MDXXXVI.

(Bibl. Nat. Invent. K 7399.)

Sur la feuille de titre on lit ceci :

Mauritii Scaevae carmen.

Quos hominum mores varios, quae denique mentes
Diverso profert Itala terra solo,
Quisve viris animus, mulierum & strenua virtus,
Pulchrè hoc exili codice lector habes.

Scève fut en relations avec O. Lando, l'auteur de cet ouvrage, qui séjourna à Lyon vers 1534. Cf. plus bas, année 1543, n° 3.

1537

1° Édition de l'*Hécatomphile* suivie des *Blasons* (Brunet, art. ALBERTI).

Je ne l'ai pas trouvée.

2° *Les divers | rapportz. | Contenant plusieurs | Rondeaulx, Dixains, & Ballades | sur divers propos, chansons, Epi | stres.* On lit, à la fin du fol. 150 : *Imprimez nouvellement à Lyon par Pierre de Saicte Lucie (dict le Prince) demeurant pres nostre Dame de Confort. 1537.*

(Bibl. de Versailles, Rés. E 792 c.)

Au feueil. (*sic*) CXXXVIJ, on lit :

La cinquiesme oraison, contenant aux lettres Capitalles, le nom & surnom dung Lyonnais, Treselegant Poete & orateur.

Me confiant de ta misericorde
A toy Jesus seul Prince de concorde
Vien au jour dhuy confesser mon peché,
Recogitant, que qui vers toy aborde,
Il ne fault ja craindre quil se destorde
Car c'est le Port ou nul nest empeché
En esperant (donq) destre relasché
Sire, je vien a toy pour te requerre
Avoir pitié dung paovre ver de Terre
En qui ta pleu ton ymaige imprimer.
Vien a son ayde en cette humayne guerre
Et il viendra a te craindre & aimer.

Je ne puis décider si la pièce est de Maurice Scève. J'ai cru devoir la citer entière, parce qu'on ne connaît de cet ouvrage d'Eustorg de Beaulieu que l'unique exemplaire de Versailles.

1538

Gilberti | Ducherii Vul | tonis Aquaper | sani Epigramma | ton libri duo. | Apud Seb. Gryphium | Lugduni | 1538.
(Bibl. Nat. Rés. p Y^e^. 1237. — Bibl. Sorb. R. XVI, 1279.)

p. 155, une Epigramme latine adressée par Scève à Ducher, et commençant ainsi :

Mauritii Scaevae Lugdunensis
Ad Ducherium.
Si nimis ardenti, nimis o tibi Gellia friget...

1539

1° *Hecatomphile, | on les vend en la rue neufve nostre Dame a l'enseigne | St Nicolas par Pierre Sergent |* MDXXXIX (80 ff., in-16). La 2e partie du recueil est formée des *Blasons* (*du Sourcil*, fo.

56 — *de la Larme*, fol. 57 — *du Front*, fol. 61 — *de la Gorge*, fol. 61 — *du Souspir*, fol. 76). Ce sont les cinq blasons composés par Maurice Scève.

Voir Catalogue Rothschild, t. I, p. 539, *n° 803*.
Bull. de la libr. D. Morgand, n° du 15 novembre 1912. M. Rahir a bien voulu me donner communication de cette édition des *Blasons*.

2° *Genethliacum | Claudii Doleti, Stepha | ni Doleti filii liber vitae communi in primis utilis, | et necessarius autore patre. Lugduni apud eumdem Doletum | 1539.*

(Bibl. Nat. Rés. m Y^e 776, pet. in-4°.)

fol. C 2 v° : Mauricii Scaevae Xenia, | ad Stephanum | Doletum | :
Non, quae mox pereunt, Aurum, Gemmaeque, Domusque...

3° M. Scève fait un « *gect & forme des ystoires qu'il conviendra faire* » pour l'entrée à Lyon d'Hippolyte d'Este, cardinal de Ferrare, qui venait d'être nommé archevêque de Lyon.

Voir John L. Gerig, *The family of Maurice Sceve*, dans *Publications of the modern language Association of America*, vol. XXIV, n° 3. — New Series, vol. XVII, n° 3, sept. 1909, p. 470 sqq.
Je n'ai trouvé aucune trace de cet écrit.

1540

1° Édition de l'*Hecatomphile*, suivie des *blasons*, citée par Brunet (art. ALBERTI) comme publiée chez Alain Lotrian.

Je ne l'ai pas trouvée.

2° *La poesie fran | coise de Charles de | Saincte Marthe, na | tif de Fonte | vrault en Poictou, | Divisee en | trois | Livres | . Le tout addressé | a tresnoble et tresillu | stre Princesse, madame la Du | chesse d'Etampes, | et contesse de | Poinctie | vre. | Plus | un livre de ses amys. | Imprimé a Lyon, chés Le Prince |* MDXL.

(Bibl. Nat. Rés. p Y^e, 193.)

p. 252, dizain de M. Scève, adressé à Sainte-Marthe, et commençant ainsi :
Si le bienfaict des supremes largesses...

1542

La fleur de Poesie françoyse recueil joyeulx... Paris, Alain Lotrian, 1542, pet. in-8°.

Catalogue La Roche-Lacarelle, *n° 231*.

Cette édition, introuvable aujourd'hui, n'est pas dans nos Bibliothèques publiques. Elle renferme les deux pièces de Scève que nous indiquons plus loin comme se trouvant dans l'édition de 1543. M. van Bever, dans sa réimpression de l'édition de 1543, déclare en avoir vu un exemplaire figurer au Bulletin mensuel n° 58 de la librairie Morgand (Rahir, succr), *n° 45761*. C'est le seul exemplaire connu de cette édition. M. Rahir a eu l'obligeance de me le communiquer. Il est conforme à l'édition de 1543.

1543

1° *La fleur de | Poesie francoyse | Recueil joyeulx conte | nant plusieurs huictains, | dixains, quatrains, chansons et | aultres dictez de diverses ma | tieres mis en nottes mu | sicalles par plusieurs au | theurs, et reduictz en ce petit livre | 1543.*

(Bibl. Nat .Rés. Ye 2718.)

fol. C. 3 v° : un huitain de M. Scève :
L'ardant desir du hault bien desiré...

fol. D 6 v° : un dizain du même :
Amour perdict les traictz qu'il me tira...

Ces deux pièces sont les premières rédactions des diz. 82 et 89 de la *Delie*.

Cette édition fut réimprimée à 106 exemplaires en 1864, par Gay (Bruxelles, impr. A. Martens et fils, in-12), et en 1909 à Paris, chez E. Sansot, par M. A. van Bever (collection *Erotica selecta*).

2° *Sensuivent | les blasons ana | tomiques du corps feme | nin, ensemble les contreblasons de nouveau compo | sez et additionnez, avec | les figures, le tout mis par ordre : compo | sez par plusieurs poetes contempo | rains. Avec la table desdictz Bla | sons et contreblasons. Im | primez en ceste | Année | Pour Charles Lan | gelier | 1543.*

fol. 4 r° : Le front. Saeve. — 4 v° : Le sourcil. Saeve. — 7 r° : La larme. Saeve. — 18 r° : Le souspir. Saeve. — 19 r° : La gorge. Saeve.

(Cette édition a été mise à ma disposition par M. Rahir.)

3° En 1543, Ortensio Lando déclare que Maurice Scève avait traduit plusieurs de ses *Paradoxes*, avant qu'ils ne fussent imprimés :

Paradossi | cioe, sententie | fuori del comun | parere novellamen | te venute in | luce, | opra non men dotta, che piacevole, | & in due parti separata. | A Lione, Per Gioanni Pullon da Trino, | 1543.

(Bibl. Ars. B. L. 20017.)

On lit ceci dans la dédicace du second livre (fol. G vii r°) :
Al molto illustre & Reverendo Signore, il S. Cola Maria Caracciolo V. di C. & assistente di sua Santità.

« Tempo è hormai, Signor mio, ch'io attenda alle promesse, lequali non ho potuto più tosto adempire, per esser stato da che non viddi quella, di continuo alla corte del Re Francesco, ove per i continui suoi movimenti l'occio del scrivere è del tutto bandito, & ad ogn'altra cosa fuor che al comporre, è lecito di pensare, havendo finalmente ritrovato in Lione un poco di quiete, & veggendo molti giovani della natione Italiana desiderosi di leggere, & anche di trascrivera li Paradossi che già in Piacenza vi promisi, deliberai rivedergli & poi lasciargli in publico uscire : tanto piùche, *havendone già traportati alcuni in lingua Francese l'ingegnoso messer Mauritio Seva, poteva facilmente temere che prima Francese che Italiano parlasssero* ; il che non havrei voluto per molti rispetti... Di Lione. »

1544

Delie | object de | Plus haulte | vertu | A Lyon | chez Sulpice Sabon, pour An | toine Constantin | 1544 | Avec privilege pour six ans.

(Bibl. Nat. Rés. Y[e] 1746 et 1747. — Bibl. Ars. B. L. Rés. 6454 et 6454 *bis*.)

Les deux exemplaires de la Bibliothèque Nationale portent sur la feuille de titre une faute d'impression : *Avec privleige*. Cette faute ne se trouve pas sur les deux exemplaires de l'Arsenal, qui portent : *Avec privilege*. L'exemplaire Rothschild porte : *Avec privileige*. Les deux exemplaires de l'Arsenal sont incomplets, chacun d'un feuillet. Au n° 6454 manque le fol. 3-4 où se trouve le portrait de M. Scève. Au n° 6454 *bis* manque le fol. 37-38. Ces deux exemplaires, qui n'ont pas les fautes de titre, présentent aussi entre eux quelques différences de graphie, sans importance il est vrai, mais qui suffisent à établir qu'ils ne sont pas du même tirage. Il y aurait donc eu de la *Delie* au moins quatre tirages en 1544.

Réimpr. Lyon, Scheuring, 1862 (Bibl. Nat. Y[e]7353).

1545

Rymes de | Gentile, et | vertueuse Dame | D. Pernette du | Guillet Lyon | noise | A Lyon | Par Jean de Tournes | 1545.

(Bibl. Nat. Rés. Ye 1341.)

fol. 78 r° : deux Epitaphes de 12 vers chacune par *M. Sc.* commençant, la 1re :

L'heureuse cendre aultresfois composée...

la 2e :

Beaulté mortelle icy en vain souspire...

Edition réimprimée en 1830 et 1856 chez Louis Perrin à Lyon, la 1re fois à 100, la 2e à 127 exemplaires. Pour la bibliographie de P. du Guillet, voir la notice en tête de la réimpression de 1856.

1547

1° *Saulsaye | Eglogue | de la vie so | litaire | A Lyon | par Jean de Tournes | 1547* (à la fin, la devise : *Souffrir non souffrir*).

(Bibl. Nat. Rés. Ye 1748. — Bibl. Ars. B. L. 8711 in-8.)

Réimpr. Aix, Pontier, 1829.

2° *Marguerites | de la Marguerite | des Princesses, | tresillustre | Royne | de | Navarre | A Lyon | Par Jean de Tournes |* MDXLVII | *Avec privilege pour six ans.*

(Bibl. Nat. Rés. Ye 1628.)

p. 12 : un Sonnet : *Aux Dames des vertus de la tresillustre | & tres vertueuse princesse Marguerite | de France Royne de Navarre | devotement affectionnées | M. Sc. :*

Bien que je sois la plus clere d'icy...

Suyte des | Marguerites | de la Marguerite | des Princesses, | tresillustre | Royne | de | Navarre | A Lyon | par Jean de Tournes | MDXLVII | *Avec privilege pour six ans.*

(Bibl. Nat. Rés. Ye 1629.)

p. 2 : un Sonnet : *A tresillustre & tres vertueuse princesse | Madame Jane, infante de Navarre | M. Sc. :*

La Marguerite ou la celeste aurore...

Edition réimprimée par Félix Frank, librairie des Bibliophiles, 1873, 4 vol. in-8° et in-16.

3° *Le Philosophe | de Court | autheur, | Philibert de Vienne Champenois, advocat | en la court de Parlement à Paris. | A Lyon, | par Jean de Tournes* | MDXLVII.

(Bibl. Ars. S. A. 3235[a].)

Au verso du titre, un sonnet de *M. Sc.* intitulé *Au lecteur* et commençant ainsi :

Si la Morale est des trois la premiere...

4° Réimpression des *Rithmes & poesies de gentile & vertueuse Dame D. Pernette du Guillet Lyonnoise, Avecq' le Triumphe des Muses sur Amour. Et autres nouvelles compositions. A Paris, 1547, de l'imprimerie de Jeanne de Marnef, demourant en la rue neufve Nostre Dame, à l'enseigne Saint Jean Baptiste.*

(Avec les deux Epitaphes de M. Sc. parues en 1545.)

1548

1° *Le | livre de plusieurs | pieces, | c'est à dire, faict & recueilly de di | vers autheurs, cōme de clemet | Marot & autres : ce que tu verras en la page suyvante | A Lyon | Par Nicolas Bacquenois | 1548.*

(Bibl. Nat. Rés. Y[e] 2723. — Bibl. Ars. B. L. 7232.)

Le Bull. de la libr. D. Morgand, n° 58, déc. 1903 (*n° 45774*) signale une édition de la même année faite par Fr. Girault, pour Gilles Corrozet et Arnoul l'Angelier.

Au fol. 50 r° commence :

Eglogue de | la vie solitaire (c'est la réimpression de *la Saulsaye* de 1547). Brunet (*Manuel du Libraire*, art. Scève) signale une réimpression de ce recueil en 1549.

2° *Art poeti | que François | Pour l'instruction des jeunes stu | dieux, & encor peu avancéz | en la Poésie Fran- | çoise | A Paris | Avec privilege. | On lés vend au Palais, en la boutique de | Gilles Corrozet | 1548.*

(Bibl. Nat. Rés. Y[e] 1213 et pY[e] 201.)

Deux dizains de la *Delie* cités par Sebilet, aux pages 22 et 42 (voir la présente édition, diz. 302 et 380).

1549

1° *La | Magnificence | de la Superbe et triumphante | entree de la noble et antique cité de Lyon fai | cte au Treschretien Roy de France | Henry deuxiesme de ce | nom, | Et à la Royne Catherine son Espouse le* XXIII | *de Septembre* MDXLVIII | [marque] | *A Lyon chez Guillaume Roville à l'escu de Venise | 1549. Avec privilege.*

(Bibl. Nat. Rés. Lb 31 14.)

L'auteur de la réimpression de la *Delie* (Lyon, Scheuring, 1862) et M. Baur après lui (*Maurice Scève et la Renaissance lyonnaise*, Paris, Champion, 1906, pp. 91 et 92), s'appuyant sur l'affirmation de Lacroix du Maine et de l'auteur du *Promptuaire des Medailles*, donnent cet ouvrage comme étant de M. Scève. Mais un dire de Lacroix du Maine n'est pas suffisant pour établir une certitude. Quant au *Promptuaire*, je n'y trouve que les lignes suivantes : « Il [M. Scève] inventa par son industrie « les armes, trophées, figures & arcs triomphaux,desquels le tres- « chrestien Roy Henry second de ce nom fut honoré à l'entrée qu'il « fit en sa grande & magnifique cité de Lyon en l'année 1544 (*sic*). » (*Promptuaire des Medailles des plus renommees personnes qui ont este depuis le commencement du monde... etc. A Lyon : Par Guillaumé Roville, 1581.* — Bibl. Nat. Rés. J. 3052). Ceci prouve seulement que M. Scève travailla à l'invention décorative des fêtes, mais ne signifie nullement qu'il est l'auteur de la relation. — Voici d'ailleurs les termes du privilège du 25 janvier 1548. Il y est dit que Roville pourra faire imprimer « les susdictes entrees, *qu'il ha faict veoir & corriger par gentz à ce congnoissantz & qui ont ordonné* ladicte entree & aussi faict tailler les figures tant des Arcz que autres choses dignes de veoir reduictes au petit pied au plus pres de la verité... » M. Scève a donc pu, avec Guillaume du Choul et Barth. Aneau, qui étaient comme lui organisateurs de la cérémonie, *revoir et corriger* une relation qui lui fut présentée par l'imprimeur Roville; mais c'est tout ce que l'on peut affirmer, et je me refuse jusqu'à ce qu'on m'en donne une preuve plus sérieuse, à compter cet ouvrage parmi ceux de M. Scève.

2° *Trente Psal | mes du Royal | Prophete David. | Traduictz de Latin (selon le vray texte & | phrase Hebraique) en rithme Fran- | çoyse par Giles Daurigny, dict | le Pamphile..... | A Paris, | chez Guillaume Thibout, demourant rue | Alexandre l'Angloys, à l'ensei- | gne du Paon. | 1549.*

A la suite et faisant partie de l'ouvrage :

Vingt et deux | octonaires du Psal | me cent dix neuf. Treize

psalmes tra | duictz par divers autheurs. Avec | plusievrs cantiques, lesquelz | n'ont esté imprimez jus | ques á maintenant.

(Bib. Nat. Rés. Y 491.)

Aux fol. 22 r° sqq. : *Psalme* XXVI. N. (sic) S.
Dominus illuminatio mea.
Dieu qui tout determine...
Aux fol. 24 r° sqq. : *Psalme* LXXXIII.
Quam dilecta tabernacula.
Combien aymez sont les sainctz tabernacles...

Ce sont les deux psaumes de Scève qu'on trouvera encore plus bas, aux années 1550 et 1557.

1550

1° *Sensuivent | les Blasons | anatomiques du corps fe | menin. Ensemble les contreblasons, de nouveau com | posez, et aditionnez, avec | les figures, le tout mis par ordre. Composez par plu | sieurs Poëtes contempo | rains. Avec la table, des dictz Blasons et contre | blasons. Imprimez | en ceste | an- | née | . Pour Charles l'Ange | lier 1550.*

(Bibl. Ars. B. L. 8516, in-16.)

Les cinq blasons de Scève s'y trouvent. Malheureusement l'exemplaire a été mutilé ; les pages 40-44 et 68-71 ont été arrachées.

2° *Cinquan | te deux Pseau | mes de David, tra | duitz en rithme Françoyse, selon la verité Hebraïque, par Clement Marot : A | vec tout ce qui a esté mis par cy devant | es editions communes. | A Paris. | De l'imprimerie d'Estienne Groulleau, de | mourant en la rue Neuve nostre Dame | à l'enseigne Saint Jean Baptiste. | 1550.*

(Ouvrage communiqué par M. Rahir.)

Deux psaumes de M.Scève s'y trouvent; l'un au fol. 87, Ps. XXVI : *Dieu qui tout determine* ; l'autre au fol. 89, Ps. LXXXIII : *Combien aymez sont les saincts tabernacles...*

3° *Traicte | des Peages | Composé par M. Matthieu de Vauzelles docteur es | droits, & Advocat du Roy au Parlement | de Dombes, & Seneschaucee | de Lyon | ... A Lyon, | par Jean de Tournes.* | MDXXXXX [1550] | *Avec Privilege du Roy.*

(Bibl. Nat. Invent. F 11, 714 in-4°.)

Après l'épitre de « *l'Autheur au Lecteur benivole* », se trouve un dizain de M. Scève qui commence ainsi :

Qui pour la fame, ou l'honneur entreprend....

Sans date, mais postérieur à 1550, l'ouvrage suivant :

Les | Blasons | et contreblasons | du corps mascu | lin, et feminin | Composez par plusieurs Poetes | avec les figures au plus | pres du naturel. A Paris, | Pour la veuve Jean Bonfons, demeu | rant en la rue neuve nostre Dame | à l'enseigne Sainct Nicolas (pagination manuscrite, pet. in-8°).

(Bibl. Nat. Enfer, 600.)

p. 7. *Saeve. Blason du Front.* — p. 9. *Blason du Sourcil. Saeve.* — p. 13. *Saeve. Blason de la Larme.* — p. 37. *Blason du Souspir. Saeve.* — p. 40. *Blason de la Gorge. Saeve.* — Cette édition est postérieure à celle de l'Angelier; l'orthographe y est celle qui a été suivie après 1550. C'est la seule édition des *Blasons* que j'aie pu trouver à la Bibl. Nat.

1552

Rymes de Gentile et vertueuse Dame D. Pernette du Guillet, Lyonnoize. De nouveau augmentées. A Lyon, par Jean de Tournes 1552.

Je n'ai pas vu cette édition. C'est une réimpression de l'édit. de 1545. Son existence est attestée par l'auteur de la réimpression de 1856, qui déclare l'avoir eue entre les mains. (Voir aussi Bull. de la libr. D. Morgand, n° 58, déc. 1903, *n° 44992*.)

1555

1° *Euvres | de | Louise Labé | Lionnoize | A Lion | par Jan de Tournes* | MDLV. | *Avec privilege du Roy.*

(Bibl. Nat. Rés. Ye 1651.)

p. 126, une pièce signée NON SI NON LA « *En grace du Dialogue d'Amour & de Folie, euvre de D. Louïze Labe Lionnoize* » commençant ainsi :

Amour est donq pure inclination...

Réimpr. en 1556, deux fois à Lyon, une fois à Rouen. — Pour la bibliographie, voir éd. Blanchemain (Paris, 1875, p. XXXV) et éd. Boy (Paris, 1887, t. I, p. 179 sqq.). — Pour les *Escriz de divers poètes*, voir Rev. d'Hist. litt. de la Fr., 1894, p. 433 : Alfred Cartier, *Les Poètes de Louise Labé.*

2° *Solitaire | Second, | ou | Prose de la | Musique | A Lion, | par Jan de Tournes* | MDLV. | *Avec Privilege du Roy.*

(Bibl. Nat. Rés. V, 1573, in-4°.)

Un sonnet en tête de l'ouvrage :

En grace de si docte Solitaire
M. SC.
Qu'a pû juger Egypte, des arts mere...

3° *Interpretation | grecque, latine, tuscane et fran | coise du Monstre, ou | Enigme d'Italie | Sol et Lucina Parentes | . A Lyon | par Antoyne Voulant Libraire | en rue Merciere* | MDLV. | *Avec | Privilege.*

(Bibl. Nat. Lb31 58.)

fol. B1 v° : Un sonnet : *En grâce du Seigneur G. Symeon*[1] *auteur & amy, Maurice Sceve sus le Monstre oblique & droit d'Italie*, commençant ainsi :

Aux premiers ans de ce Monstre intraitable...

1557

Les | Cent cin | quante Pseau | mes du Royal | Prophete | David | mis en rithme Francoyse par Cl. | Marot, M. Jan Poitevin, | M. Seue Lyonnois, | et autres. | A Lyon, | par Gabriel Cotier | MDLVII (petit in-8° de 450 pages, plus les tables).

(Bibl. de Stuttgart : cf. O. Douen, *Clément Marot et le Psautier huguenot*, 1878-1879, t. I, p. 458.)

M. Douen ne connaissait que l'exemplaire de Stuttgart. Il en existe au moins un autre exemplaire, appartenant à la bibliothèque de M. Laugel, membre de la Société des Bibliophiles français, qui a bien voulu le mettre à ma disposition. Le recueil se compose des Psaumes de *Marot*, de *Poitevin*, de *M. Scève*, de trois personnages désignés par les initiales *CR*, *Pas.* et *D.*, enfin de quelques vers de *Bonaventure des Périers*. On trouve aux pages 63 et 239 deux psaumes signés, l'un des initiales M. S., l'autre du nom de *Sève*.

1° *Pseaume* XXVII. *M. S.* (*Dominus illuminatio mea*), qui commence ainsi : Dieu qui tout determine...

1. Sur G. Symeoni, voir Flamini, *Studi di Storia letteraria Italiana e straniera*, Livourne, 1895, p. 299 sqq. Symeoni fut très lié avec G. du Choul, bailli du Dauphiné, qui était parent de Jeanne Scève, une des sœurs de Maurice. Il publia à Lyon un certain nombre d'ouvrages.

2° *Pseaume* LXXXIII. *Seve* (*Quam dilecta tabernacula*) :

Combien aymez sont tes saints tabernacles...

L'ouvrage est dédié par Jean Poitevin au *Cardinal de Lorraine, archevesque de Reims.* Je ne saurais, dit-il, « mieux adresser le livre d'un fidele & bien aimé de Dieu qu'a un cardinal, protecteur de la Religion chrestienne ». A la fin (p. 449), se lit une prière à la vierge intitulée *la Salutation angelique. Luc I.*

Manuscrit. Bibl. Nat. fr. 2336 (écriture du XVIe siècle). On lit en tête : *Ce volume contient jusqu'au feuillet 85 la traduction d'un grand nombre de Pseaumes par divers auteurs tels que Clément Marot, Pierre Le Gay, Vaudemont, Adel (?), J. Faure, Maurice Scève et Clement Grolier.*

Aux fol. 59 et 84, se lisent les deux psaumes de Scève donnés par les éditions de 1549 et 1550 ; mais le second est incomplet, et pour le texte, il y a entre l'imprimé et le manuscrit de notables différences.

1558

Les | cent cin- | quante pseau- | mes du royal | prophete | David | Mis en rithme Francoyse par Cl. | Marot & plusieurs autres | bons Autheurs : avec le La | tin de chacun Pseau- | me en marge. | A Lyon, | Par Jacques Croset | MDLVIII (in-16).

Signalé par O. Douen (*Psautier huguenot*, I, 459). — Bibl. de Neuchâtel.

Ce recueil contient le psaume de Scève, sans nom d'auteur

Combien aymez sont tes saintz tabernacles...

(Communication de M. Bertrand Guégan).

1562

Micro | cosme | A Lion | par Jan de Tournes | MDLXII.

(Bibl. Nat. Rés. Y^e 418 et 421. — Bibl. Ars. B. L. 8284, in-4°.) L'ouvrage est signé de la devise NON SI NON LA.

1563

Traicte | des Loix | abrogees et inusi | tees en toutes les | Cours du Royaume | de France, Diligemment recueillies de | tous bons Autheurs Practiciens, | par M. Philibert Bugnyon | I. C. Mascon-

nois, | *et Advocat,* | *à Lyon.* | *A Lyon, par Barthelemi Molin* | MDLXIII.

(Bibl. Nat. Invent. F. 11616.)

Tout au début, après la dédicace et une *ode lyrique* de Guill. Gueroult, on lit :

M. S. Lyonnois,
Sonnet.

La loy premiere imitant la nature...
NON SI NON LA.

(Voir la thèse latine de M. F. Brunot: *De Philiberti Bugnonii vita et eroticis versibus...* Lyon, Storck, 1891, p. 24-25.)

1564

1° *Delie* | *object de* | *plus haulte* | *vertu* | *A Paris* | *chez Nicolas du Chemin à l'enseigne du* | *Griffon d'argent, rue S. Jean de Latran. 1564.*

(Bibl. Ars. B. L. 6454 *ter.*)

2° *Delie* | *object de* | *plus haulte* | *vertu* | *A Paris* | *Pour Vincent Norment & Jeanne Bruneau* | *rue neuve Nostre Dame, à l'image Sainct* | *Jean l'Evangeliste, & au Palais en la* | *Gallerie par ou on va à la Chancellerie* | *1564.*

(Bibl. Nat. Rés. Ye 1661.)

3° *Delie* | *object de* | *plus haulte* | *vertu* | *A Paris,* | *Pour Gilles Robinot, tenant sa boutique au* | *Palais, en la gallerie par ou on va* | *à la Chancellerie.* | *1564.*

(Bibl. Maz. Rés. 44243.)

Ces trois tirages sont identiques ; ils ont 126 fol., plus 14 fol. pour les *Tables et Indices.* Cette édition de 1564, imprimée par Nicolas du Chemin, fut vendue par trois libraires, avec trois feuilles de titre différentes.

Le huitain *A sa Delie* au lieu d'être en tête, comme dans l'éd. de 1544, se trouve ici à la fin, après l'indice des dizains, et est suivi de la devise : *Souffrir non souffrir.* — Au verso du titre, un portrait avec les initiales M. S., non plus de profil à gauche, comme en 1544, mais à droite ; l'expression est plus banale que dans la 1re édition ; le costume est le même. Les bois des emblèmes sont différents de ceux de 1544.

1571

Le Parnasse | des Poetes françois | modernes, contenant leurs | plus riches et graves Sentences, Discours | Descriptions et doctes enseignemens, | recueillies par feu Gilles | Corrozet Parisien | A Paris, | en la grande salle du Palais, en la boutique | de Galio Corrozet, joignant | les consultations | 1571.

(Bibl. Nat. Rés. Y^{e} 4582.)

Dans ce recueil je n'ai rien trouvé de la *Delie*, mais aux folios 52 v°, 60 v°, 69 v°, trois fragments de la *Saulsaye* sont attribués à « *Poëte incertain en sa Saussoie* ».

BIBLIOGRAPHIE

DES OUVRAGES CITÉS DANS LES NOTES

(*Les chiffres romains renvoient aux pages de l'*Introduction, *les chiffres arabes aux dizains.*)

[On complètera cette *Bibliographie* avec les indications données en note dans l'*Introduction* (p. v) et avec la *Bibliographie des écrits de Maurice Scève* (p. xlv).]

ACCOLTI (Bernardo). — *Virginia. Comedia di M. Bernardo Accolti Aretino con molte sue Rime, novamente corrette et ristampate.* In Venetia, per Bartolomeo Cesano, 1553 (Ars. B. L. 6107).
La *Verginia* d'Accolti, suivie de ses sonnets, avait paru en 1535.
Cf. Vaganay, *Le Sonnet en Italie et en France*, fasc. I, à l'année 1535.
Diz. 181, 246, 359, 408.

ALAIN de Lille. — *Les Paraboles de maistre Alain en francois.* Paris, Anthoine Verard... 1492 (Ars. B. L. 6384).
Diz. 52, 111.

ALAMANNI (Luigi). — *Opere toscane al christianissimo re Francesco.* Lyon, Gryphius, 1532-1533, 2 vol. pet. in-8°.

— *Versi e Prose di Luigi Alamanni...* per cura di Pietro Raffaelli. Firenze, Felice Le Monnier, 1859, 2 vol. in-12.
Diz. 303, 346.

ALBERTI (Leon-Battista). — *L'Histoire d'Aurelio et Isabelle en italien et françois, en laquelle est disputé qui baille plus d'occasion d'aymer, l'homme à la femme, ou la femme à l'homme. Plus la Deiphire de M. Leon Baptiste Albert, qui enseigne d'eviter l'amour mal commencee. Le tout de nouveau diligemment conferé, reveu et corrigé.* A Paris, par Nicolas Bonfons, ruë Neuve Nostre Dame, à l'enseigne S. Nicolas, 1581 (Ars. B. L. 17636, pet. in-8).
Diz. 78, 331.

ALCIAT. — *Omnia Andreae Alciati V. C. Emblemata.* Per Claud. Minoem. Paris, 1580.
Diz. 143, 436.

AMBOISE (Michel d'). — *Le Secret d'Amours composé par Michel d'Amboyse, ou sont contenues plusieur lettres tant en rithme qu'en prose,*

fort recreatives a tous Amans. Ensemble plusieurs Rondeaulx, Ballades, et Epigrammes, le tout composé nouvellement. Avec privilege. Paris, Arnoul et Charles les Angeliers, 1542 (Ars. B. L. 12024).

Diz. 1, 17, 108, 117, 123, 126, 155, 294, 321, 329.

— *Les Cent Epigrames, avecques la vision, la complainte de vertu traduyte de frere Baptiste Mantuan en son livre des Calamitez des temps, et la fable de l'amoureuse Biblis et de Caunus traduyte d'Ovide par Michel d'Amboyse dit l'Esclave fortuné Seigneur de Chevillon.* Paris, Alain Lotrian et Jehan Longis. S. d. [Privilege du 6 mars 1532 au v° du titre] (Bibl. Nat. Rés. Y² 1621).

Diz. 89, 131, 153, 229, 237, 264, 277, 297, 327, 335.

— *Les Epistres veneriennes de l'Esclave Fortune avec toutes ses œuvres par luy revuës et corrigees...* Paris, Alain Lotrian, 1532, in-8° (Bibl. Nat. Rés. Y² 1622).

A sa Delie.

Ancona (Alessandro d'). — *Studi sulla Letteratura italiana de' primi secoli.* Milano, fratelli Treves, 1891 (2ᵉ édit.).

p. XXII.

Aneau (Barthelemy). — *Picta poesis.* Lugduni. Apud Mathiam Bonhomme, 1552.

p. XXVI. — Diz. 94.

Angeriano. — *Hieronymi Angeriani Neapolitani* 'Ερωτοπαίγνιον (dans *Poetae tres elegantissimi..* Parisiis, Apud Dionysium Duvallium, Sub Pegaso in vico Bellovaco, 1582).

Diz. 63, 105, 106, 107, 120, 131, 230, 237, 246, 264, 277, 327, 344.

Anthologie grecque.

p. XVII. — Diz. 8, 12.

Aretin (P.). — *Lettere al Signor Pietro Aretino.* Venise, 1551.

p. XXI.

Arioste. — *Opere minori in verso e in prosa...* per cura di Filippo-Luigi Polidori. Firenze, successori Le Monnier, 1894. 2 vol. in-12.

Diz. 12, 24, 158, 188, 227, 296, 305.

— *Rime,* Venise, 1546 (Bibl. de la Sorbonne, LE. i. p. 229).

Diz. 158.

— *Orlando furioso.*

Diz. 449.

Aulu-Gelle.

Diz. 408.

Autelz (Guill. des). — *Amoureux Repos de Guillaume des Autelz, gentilhomme charrolois.* Lyon, J. Temporal, 1553 (Ars. B. L. 6477).

p. xxvii, xxx, xxxii.

Baïf (Ant. de). — *Les Amours de Jan Antoine de Baïf, à Monseigneur le duc d'Anjou, fils et frere de roy.* Paris, Pour Lucas Breyer, 1572 (Ars. B.L. 6542).

— *Les Amours de Jean-Antoine de Baïf*, éd. Augé-Chiquet, Paris et Toulouse, 1909.

p. xxxiii.

Banny de Liesse. — Voir Habert (François).

Barnaud (J.). — *Jacques Le Fèvre d'Etaples*, Cahors, 1900.

Diz. 305.

Bartoli. — *Storia della Letteratura italiana*; t. VIII, Firenze, 1884.

p. vii.

Baur. — *Maurice Scève et la Renaissance lyonnaise.* Paris, Champion, 1906.

p. vii, x. — Diz. 115, 147, 385.

Beaulieu (Eustorg de). — *Les Divers Rapportz contenantz plusieurs Rondeaulx, Huictains, Dixains, Ballades, Chansons, Epistres, Blasons, Epitaphes, et aultres joyeusetez. Le tout composé par M. E. de Beaulieu.* On les vend a Paris en la rue neufve Nostre Dame a l'enseigne de l'escu de France, par Alain Lotrian, 1544, pet. in-8° (Bibl. Nat. Rés. Ye 1603).

La 1re édit. avait paru en 1537, à Lyon, chez Pierre de Saincte Lucie, dict le Prince (Bibl. de Versailles); cf. p. xlvii.

Diz. 165, 237.

Bellay (Joachim du). — *Deffence et illustration de la langue françoyse*, éd. Chamard. Paris, Fontemoing, 1904, in-8°.

p. xxiii, xxxi, xxxii.

— *Œuvres poétiques*, éd. Chamard (Société des textes français modernes).

p. xxxiii, xxxiv.

Belleau (Remy). — *Œuvres poëtiques de Remy Belleau.* Rouen, Cl. le Villain, 1604.

Diz. 30.

Bellievre (Claude de). — *Lugdunum Priscium.* Par le President Claude Bellievre. Lyon, collection des Bibliophiles lyonnais. Imprimerie de Dumoulin et Ronet, 1846, pet. in-4° (Bibl. Nat. Lk7 13756).

Diz. 242, 395.

BEMBO (Pietro). — *Prose Scelte*. Milano, Edoardo Sonzogno, 1880. (La 1re éd. des *Asolani* parut en 1505. Une seconde parut à Venise, chez Alde en 1515. Cf. Brunet, art. BEMBO).

— *Les Azolains de Monseigneur Bembo, de la Nature d'Amour. Traduictz d'Italien en Françoys par Jehan Martin*... Paris, Michel de Vascosan, 1545 (Ars. B.L. 19367, in-8°).

p. XV. — *A sa Delie*. — Diz. 1, 2, 8, 10, 33, 75, 90. 165, 168, 199, 288, 291, 333, 344.

— *Delle rime di M. Pietro Bembo seconda impressione*. Vinegia, Giovann'Antonio de Nicolini da Sabio, 1535 (Ars. B. L. 3997).

Diz. 96, 112, 118, 123, 124, 126, 127, 137, 141, 196, 224, 272, 297, 328, 339, 355, 357, 358, 363, 385, 393, 423.

BENEDETTO (L.-F.). — *Il « Roman de la Rose » e la Letteratura italiana*. Halle, 1910. in-8° (n° XVI des *Beihefte zur Zeitschrift fur romanische Philologie*.)

p. XIX.

BÉRENGER DE LA TOUR. — *Le Siecle d'or. Et autres vers divers*. A Lyon par Jean de Tournes et Guill. Gazeau, 1551.

p. XXXVI.

Bible.

Diz. 143, 165, 166.

BILLON (François de). — *Le fort inexpugnable de l'honneur du sexe femenin*. Paris, Jan d'Allyer, 1555.

p. XXXIII.

Blasons anatomiques. — Voir *Bibliographie des écrits de Maurice Scève*, aux années 1536, 1537, 1539, 1540, 1543, 1550.

p. X. — Diz. 270.

BOAYSTUAU (Pierre). — *Le Theatre du Monde, ou il est fait un ample discours des miseres humaines, composé en latin par Pierre Boaystuau surnommé Launay, natif de Bretaigne : puis traduict par luy mesme en françois*. Paris, Gilles Robinot, 1560.

Diz. 422.

BOCCACE. — *Le Philocope de Messire Jehan Boccace Florentin contenant l'histoire de Fleury et Blanchefleur, divisé en sept livres traductz d'italien en francoys par Adrian Sevin gentilhomme de la maison de Monsieur de Gié*. Paris, Jehan André, 1542 (Ars. B. L. 17440, in-fol.).

Diz. 35, 138.

— *La Fiammette amoureuse de M. Jean Boccace*. Paris, Mathieu Guille-

mot, 1609. (Je cite l'édition que j'ai consultée. Mais il existe deux traductions, l'une de 1532 et l'autre de 1535.)

Diz. 223, 364.

Bourbon (Nicolas). — *Nicolai Borbonii Vandoperani Lingonensis Nugarum libri octo.* Lugduni, Apud Seb. Gryphium, 1538. (Bibl. Nat. Rés. Y[e] 13221.)

p. XI. — Diz. 305.

Bourciez (E.). — *Les mœurs polies et la littérature de cour sous Henri II.* Paris, 1886.

p. XV, XVII.

Boy (Ch.). — *Œuvres de Louise Labé.* Paris, Lemerre, 1887.

p. XXXIX.

Boyssonné (J. de). — Voir Buche.

Breghot du Lut et Pericaud aîné. — *Biographie lyonnaise*, Paris et Lyon, 1839 (Bibl. Nat. Ln[2]537).

p. V. — Diz. 385.

Britonio (Girolamo). — *Opera volgare di Girolamo Britonio di Sicignano intitolata Gelosia del Sole.* Venetia, Marchio Sessa, 1531 (Ars. B.L. 4015, in-12).

Diz. 4, 8, 23, 26, 70, 93, 96, 123, 124, 125, 128, 211, 276, 301, 303, 331, 350.

Brunetière (F.). — *Un précurseur de la Pléiade* (1894), dans *Etudes critiques*, 6[e] série.

— *La Pléiade française* (Revue des Deux Mondes, 15 déc. 1900).

p. XII, XXVIII.

Brunetto Latini. — *Li Livres dou Tresor.* Ed. Chabaille, Paris, Impr. Nat., 1863, in-4° (Documents inédits sur l'histoire de France).

Diz. 329.

Brunot (F.). — *De Philiberti Bugnonii vita et eroticis versibus.* Lyon, Storck, 1891.

p. XXXV.

Buche (J.). — *La Délie de M. Scève* (dans les *Mélanges Brunot*).

p. VIII.

— *Correspondance de J. de Boyssonné* (Revue des Langues Romanes, juillet 1894).

p. VIII, IX.

Bugnyon (Philibert). — *Erotasmes de Phidie et Gelasine, plus le Chant panegyrique de l'Ile Pontine, avec la Gayeté de may par Philibert Bugnyon.* Lyon, J. Temporal, 1557, in-8° (Bibl. Nat. Rés. Y^e. 1683 et 1770).

p. xxxv.

Builloud. — *Lugdunum sacro-profanum* (Bibl. de Lyon, mss. Coste, n° 8711, t. II, fol. 290a-291a).

p. v.

Cartier (A.) et Chenevière (A.). — *Antoine du Moulin, valet de chambre de la reine de Navarre,* dans la Revue d'Histoire littéraire de la France, 1895 et 1896.

p. ix.

Castiglione (Balthazar). — *Il libro del Cortegiano del conte Baldesser Castiglione*, éd. Vittorio Cian, 2e éd., Florence, Sansoni, 1910.

p. xxv. — *A sa Delie.* — Diz. 1, 15, 439.

Catulle.

Diz. 43.

Caviceo da Parma. — *Dialogue tres elegant intitule le Peregrin traictant de lhonneste et pudicq amour concilie par pure et sincere vertu traduict de vulgaire italien en langue francoyse par maistre Françoys Dassy conterouleur des Briz de la maryne en Bretagne et secretaire du roy de Navarre, Reveu au long et corrige oultre la premiere impression par Jehan Martin treshumble secretaire de hault et puissant prince le Seigneur Maximilian Sforce visconte, et nouvellement imprime.* On les vend a Paris en la rue Sainct Jacques a l'enseigne de la fleur de lys d'or. Mil cinq cens xxxv (Ars. B. L. 17430, in-8°).

Diz. 35, 442, 449.

Cei (Francesco). — *Sonecti Capituli Canzone... composti per lo excellentissimo Francesco Cei ciptadino fiorentino in laude di Clizia.* Firenze, Philippo di Giunta, 1514 (Bibl. Nat. Rés. Yd. 1138).

Diz. 113.

Champier (Symphorien). — *Le Mirouer des Apothiquaires.* A Lyon. Chez Thibauld Payen, pres Nostre Dame de Confort, s. d. (non paginé),

Diz. 353.

— *La Nef des dames vertueuses par... Simphorien Champier... contenant quatre livres.....* A la fin : « Cy finist la nef... Imprime a Lyon sur le Rosne par Jaques Arnollet. 1503 ». La 4e partie, qui nous intéresse seule est intitulée : « Cy commence le livre intitule de vraye amour demonstrant comment et en quoy les dames doivent mettre leur amour. Compose par maistre Simphorien Champier. Desdie et envoye a tresnoble et tresvertueuse princesse Anne de France dame et duchesse de Bourbon et d'Auvergne. » (Bibl. Nat. Rés. Vélins, 1972).

p. xvi. — Diz. 369.

Champollion-Figeac. — *Poésies du roi François I, de Louise de Savoie, etc...* recueillies et publiées par M. Aimé Champollion-Figeac. Paris, Imprimerie Royale, 1847.

p. XXIII, XXVI. — Diz. 447.

Chappuys (Claude). — *L'aigle qui a faict la poulle devant le coq à Landrecy*, Lyon, Le Prince (s. d.), in-16 (Bibl. Nat. Rés. Y^e 3704).

Diz. 448.

Chariteo. — *Le Rime del Chariteo*, a cura di Erasmo Pèrcopo. Napoli, 1892, 2 vol., in-8°.

p. XXII. — *A sa Delie.* — Diz. 2, 7, 22, 26, 31, 42, 46, 69, 70, 77, 80, 87, 92, 100, 106, 126, 132, 168, 193, 199, 217, 223, 234, 264, 272, 274, 316, 321, 324, 329, 339, 340, 342, 353, 354, 357, 394.

Colin (Antoine). — *Histoire des drogues, epiceries, et de certains medicaments simples, qui naissent ès Indes et en l'Amerique... Le tout fidellement translaté par Antoine Colin.* Lyon, 1602 (2e éd. 1619).

Diz. 30.

Colletet. — *Vies des poëtes françois* (Bibl. Nat. Mss. nouv. acq. fr. 3073).

p. XL.

Colonia (D. de). — *Histoire littéraire de Lyon.* Lyon, F. Rigollet, 1730. 2 vol. in-4°.

p. IX, X. — Diz. 112, 391.

Colonna (Vittoria). — *Rime de la diva Vettoria Colonna de Pescara inclita Marchesana. Novamente agiontovi* XXIIII *Sonetti spirituali, et le sue stanze, et uno triompho de la croce di Christo non più stampato con la tavola.* Venetia. Giovanni Andrea Vavassore detto Guadagnino et Florio Fratello negli anni del Signore MDXLII. A di XVIII. Zenaro (Ars. B. L. 4059, in-8°).

Diz. 135, 375, 412.

Corrozet (Gilles). — *La diffinition et perfection d'Amour. Le Sophologe d'Amour. Traictez plaisantz et delectables oultre l'utilité en iceulx contenue.* Avec privilege, 1542. On les vend au Palais en la bouticque de Gilles Corrozet libraire.

Le 1er de ces ouvrages est de Corrozet; le 2e de « Anthoine Vias, licencié en loix, natif du pays d'Auvergne ». Cf. fol. 31 r°.

p. XVI. — Diz. 1, 42, 136, 247, 321.

— *Les Blasons domestiques contenantz la decoration d'une maison honneste, et du mesnage estant en icelle : Invention joyeuse et moderne.* Avec privilege. 1539. On les vend en la grand salle du Palais, pres la chappelle de Messieurs, en la boutique de Gilles Corrozet libraire... (Réimprimé en 1865 par la Société des Bibliophiles).

Diz. 154, 332.

— *Hecatongraphie. C'est à dire les descriptions de cent figures & hystoires, contenans plusieurs appophthegmes, proverbes, sentences & dictz tant des anciens, que des modernes.* Avec' Privilege. A Paris, chez Denys Janot, libraire & imprimeur, 1541. (La Bibl. Nat. a l'édit de 1543. Invent. Rés. Z. 2599).

Diz. 42, 150, 159, 276, 348.

CRENNE (de). — *Les Œuvres de Madame Helisenne de Crenne. A sçavoir, les Augoisses douloureuses qui procedent d'amours. Les Espitres familieres et Invectives. Le Songe de ladicte dame. Le tout reveu et corigé de nouveau par elle.* A Paris. On les vend en la grand' salle du Palais, au premier pillier, devant la chappelle de Messieurs les Presidens, par Charles l'Angelier, 1551 (Ars. B. L. 20561).

Diz. 11, 66, 87, 124, 130, 165, 179, 190, 214, 220, 261, 308, 316, 334, 337, 340, 356, 366, 387, 449.

CUZZI (Claude de). — *Philologue d'honneur, faict et presenté par Claude de Cuzzi*... Paris, Ch. l'Angelier, 1537 (Bibl. Nat. Rés. Y[e] 3437).

p. XVI.

DANTE.

p. XXI, XXIX. — Diz. 15, 48, 125, 181, 241, 364, 387.

Dictionnaire des sciences naturelles... par plusieurs professeurs du Jardin du Roi et des principales écoles de Paris. 61 vol. in-8°. Paris, Le Normand, 1816-1845.

Diz. 30.

DOLET (Etienne). — *Les Gestes de Françoys de Valois Roy de France. Dedans lequel œuvre on peult congnoistre tout ce qui a esté faict par les Francoys depuis Lan Mil cinq cents treize, jusques en Lan mil cinq cents trente neuf. Premierement compose en Latin par Estienne Dolet : et apres par luy mesmes translate en Langue francoyse.* A Lyon, chés Estienne Dolet, MDXL (Bibl. Nat. Rés. Lb30 1, et Rés. mYc. 111 [2]).

Diz. 20, 21, 28, 53.

— *Stephani Doleti Galli Aurelii Carminum libri VI.* Lyon, 1538 (Bibl. Nat. Rés. mYc, 772.)

p. XI.

— *Commentarii linguæ latinæ.* Lyon, 1538.

p. XXXI.

DUCHER (Gilbert). — *Epigrammaton libri duo.* Lyon, 1538 (Bibl. Nat. Invent. Rés. pYc. 1237).

Diz. 237.

DU VERDIER (Antoine). — *Bibliothèque Françoise*, éd. Rigoley de Juvigny, 1772.

p. V.

— *La Prosopographie ou description des personnes insignes...* Lyon, Paul Frelon. 1605, 3 vol. in-f°.

Diz. 323, 432.

Equicola (Mario). — *Libro di Natura d'Amore di Mario Equicola, novamente stampato et con somma diligentia corretto.* Venise, 1531.

p. xv, xvii, xxx. — Diz. 12, 219, 377.

Farinelli (Arturo). — *Dante e la Francia.* Milano, Hœpli, 1908, 2 vol. in-12.

p. xxi.

Ferrante Imperato. — *Historia Naturale di Ferrante Imperato Napolitano...* Venetia, 1672 (Ars. S. A. 4186).

Diz. 353.

Ficin (Marsile). — *Omnia divini Platonis opera tralatione Marsilii Ficini, emendatione et ad graecum codicem collatione Simonis Grynaei, summa diligentia repurgata.* Lyon, Antoine Vincent, 1548, in-fol.

p. xxv. — *A sa Delie.* — Diz. 1, 94. 439.

Fiorentino (Fr.). — *Il risorgimento filosofico nel quattrocento.* Naples, 1885.

p. xxiv-xxv.

Flamini (Francesco). — *La Lirica Toscana del Rinascimento anteriore ai tempi del Magnifico.* Pisa, tipografia T. Nistri et C. 1891.

Diz. 17.

— *Studi di Storia letteraria italiana e straniera.* Livorno, tipografia di Raff. Giusti, 1895.

p. xxii. — Diz. 28.

— *Du rôle de Pontus de Tyard dans le pétrarquisme français* (Revue de la Renaissance, 1901).

p. xxxix.

Fleur (La) de Poesie françoyse. Recueil joyeulx contenant plusieurs huictains dixains, quatrains... 1543. Alain Lotrian (Bibl. Nat. Rés. Y, 2718).

Diz. 43, 82, 89, 265, 340, 386, 448.

Flore (Jeanne). — *La Punition de l'amour contempné, extraict de l'amour fatal de Madame Jeanne Flore.* Paris, Denys Janot, 1541.

— *Comptes amoureux par Madame Jeanne Flore, touchant la punition de ceux qui contemnent et mesprisent le vray Amour.* Lyon, Benoist Rigaud, 1574, pet. in-8°.

Cet ouvrage avait paru en 1540 (Bibl. Nat. Rés. Y², 3437), en 1541 et 1543.

Diz. 39, 140, 166, 270, 339, 364, 372, 391, 410.

Flores (Jehan de). — *Breve tractado de Grimalte y Gradissa compuesto por Johan de Flores.* Madrid, 1883.

p. VII.

Fontaine (Charles). — *La Fontaine d'Amour*, 1546 (Bibl. Nat. Rés. Y,. 1681 *bis*).

p. XXXI.

— *Odes, Enigmes et Epigrammes.* Lyon, 1557 (Bibl. Nat. Rés. Y°, 1678).

p. XXXIX.

Gebhart. — *Les origines de la Renaissance en Italie.* Paris, Hachette. 1879.

p. XVIII.

Georges (François). — *L'Harmonie du Monde divisee en trois cantiques, œuvre singulier et plein d'admirable erudition : premierement composé en latin par François Georges Venitien, et depuis traduict et illustré par Guy Le Fevre de la Boderie...* A Paris, chez Jean Macé, 1578, in-fol.

C'est la traduction de l'ouvrage suivant :

Georgius Fr. Venetus, *Minoritanae familiae. De Harmonia mund totius cantica tria.* Venetiis, Bern. de Vitalibus, 1525, in-fol.

p. XXVIII. — Diz. 22, 129, 143, 415.

Gerig (John-L.). — *The family of Maurice Scève*, dans *Publications of the modern language Association of America*, vol. XXIV, n° 3. — New Series, vol. XVII, n° 3, sept. 1909. (Bibl. Gaston Paris, G. P., 1675.)

p. XXI.

Girouflier (Le) aux Dames, ensemble le Dit des Sibiles. Epistre de Seneque a Lucille consolatoire de liberal leur amy qui estoit triste pour ce que la cite de Lyon dont il estoit, estoit arse et brulée. Par ceste epistre on peut clerement congnoistre quant et comment la cite de Lyon fut dernierement destruicte..... S. l. n. d. (Lyon, vers 1500), in-4° goth.

Diz. 391.

Goujet. — *Bibliothèque Francoise.* Paris, 1741-1756.

p. XXIII, XL.

Guillet (Pernette du). — *Rymes de gentile et vertueuse dame D. Pernette du Guillet.* A Lyon, par Louis Perrin, imprimeur, 1856.

p. XXVII. — Diz. 60.

(Voir *Bibliographie des écrits de Maurice Scève*, à l'année 1545).

Guy (Henri). — *Un « souverain poète français » : Maître Guillaume Cretin* (dans la Revue d'Histoire littéraire de la France, 1903).

p. XXII.

Habert (François), dit le Banny de Liesse. — *Le Temple de Chasteté, avec Epigrammes, tant de l'invention de l'autheur que de la traduction et imitation de Martial et autres Poètes latins. Ensemble plusieurs petits œuvres poetiques, contenus en la table de ce present livre. Le tout par Francois Habert d'Yssouldun en Berry.* Paris, Michel Fezendat, 1549 (Bibl. Nat. Rés. Y^e, 1692).

p. XXXI.

— *Le livre des visions fantastiques du Banny de Lyesse natif d'Yssouldun en Berry*... Paris, Arnould et Charles les Angeliers freres, 1542 (Ars. B. L. 12024).

Diz. 6.

— *La Jeunesse du Banni de Liesse escholier estudiant a Tholose.* Paris, D. Janot, 1541, in-8 (Bibl. Nat. Rés. Y^e, 1685).

Diz. 6, 17, 74.

— *La traduction des deux fables d'Ovide en sa Metamorphose... par le Banny de Lyesse natif d'Yssouldun en Berry* (s. d.) (Bibl. Nat. Rés. Y^e, 1685).

Diz. 308.

Hamon (A.). — *Un grand rhétoriqueur poitevin : Jean Bouchet.* Paris, H. Oudin, 1901.

p. XXII.

Hauvette (H.). — *Dante.* Paris, 1911.

p. XXIX.

Hébreu (Léon). — *Philosophie d'Amour de M. Leon Hebreu. Traduicte d'Italien en Francoys, par le Seigneur du Parc Champenois*... A Lyon, chez Guill. Roville, 1551.

L'original avait paru en 1535 : *Dialogi d'Amore.* Roma, 1535 (Ars. B.L. 19403A, in-4).

p. XV. — *A sa Delie.* — Diz. 1, 2, 7, 36, 37, 57, 87, 100, 102, 165, 180, 271, 278, 294, 346.

Hecatomphile, de vulgaire italien tourne en langaige francoys. Ensemble les Fleurs de Poesie francoyse. Lyon, Fr. Juste (s. d.) (Bibl. Nat., Rés. Y^e, 3437).

Une autre édit. Paris, Galliot du Pré, 1534 (Bibl. Nat. Rés. Y^e, 2256).

p. IX, XXXIX. — Diz. 31, 42, 141, 154, 248, 280, 364, 386, 408.

Héroet (Antoine). — *Œuvres poétiques*, éd. F. Gohin, 1909 (Société des textes français modernes).

p. IX. — Diz. 271.

Horace. — *Carmina.*

Diz. 18, 357.

Jardin de Plaisance. — *Sensuyt le Jardin de plaisance et Fleur de rethoricque contenant plusieurs beaulx livres comme le donnet de noblesse baille au roy Charles VIII. Le chief de joyeusetée avec plusieurs aultres en grant nombre comme vous pourres veoir par la table de ce present livre. Imprime nouvellement a Lyon.* On les vend a Lyon en la rue Merciere, pres de Sainct Anthoyne, chez Martin Boullon (s. d.), in-4° goth., fin du XVe siècle (Ars. B. L. 6378).

p. XXII. — Diz. 43, 110, 117, 119, 123, 125, 129, 138, 166, 197, 203, 230, 251, 260, 264, 265, 306, 361.

KOERTING (Dr Gustav). — *Petrarca's Leben und Werke.* Leipzig, Fuess' Verlag (R. Reisland), 1878.

p. VII.

LACROIX DU MAINE. — *Bibliothèque Francoise,* éd. Rigoley de Juvigny, 1772.

p. XXIII.

LAUMONIER (Paul). — *Ronsard poète lyrique.* Paris, Hachette, 1909.

p. XVI. — Diz. 237, 335.

LE CARON (Loys). — *La Poesie de Loys Le Caron Parisien.* Paris, Vincent Sertenas *ou* Gilles Robinet, 1554.

p. XL.

LE FEVRE (Guy) DE LA BODERIE. — *La Galliade ou la Revolution des arts et des sciences.* Paris, Guill. Chaudière, 1578.

Voir aussi au mot GEORGES (Fr.).

p. XL.

LEFRANC (Abel). — *Marguerite de Navarre et le Platonisme de la Renaissance,* dans la Bibl. de l'Ecole des Chartes, t. LVIII et LIX.

— *Le Platonisme et la Littérature en France à l'époque de la Renaissance,* dans la Revue d'Histoire littéraire de la France, 1896.

p. XVI, XVII, XXIV.

LEMAIRE DE BELGES (Jean). — *Œuvres,* édit. Stecher, Louvain, 1882-1891, 4 vol. in-8°.

p. VII, XXII, XXIII. — Diz. 21, 53, 154, 247, 168, 391.

— *Poesies de Jehan Lemaire de Belges,* 1509 (Ars. B. L. 6436, pet. in-8° carré).

Diz. 58, 222, 334.

— *Traictez singuliers contenus au present opuscule. Les trois comptes intitulez de Cupido et de Atropos par Seraphin poete italien et Maistre Jehan Le Maire...* etc. Paris, Galliot du Pré, 1525 (pet. in-8° goth.).

p. XXII. — Diz. 154.

LUCRÈCE.

Diz. 338.

MABILLEAU (L.), — *Etude historique sur la philosophie de la Renaissance en Italie*. Paris, Hachette, 1881.

p. XXIV.

MACRI-LEONE (Francesco). — *La bucolica latina nella letteratura italiana del secolo* XIV *con una introduzione sulla bucolica latina nel medio evo*. Torino, Ermanno Lœscher, 1889.

p. XXXIX.

MAGNY (Olivier de). — *Les Souspirs d'Olivier de Magny*, éd. Courbet. Paris, Lemerre, 1874.

Diz. 94.

MALE (E.). — *L'art religieux du* XIIIe *siècle en France*. Paris, A. Colin, 1902.

p. XXIV.

MAROT (Clément). — *Œuvres*, éd. Pierre Jannet. Paris, Marpon et Flammarion, 4 vol.

Diz. 17, 36, 51, 67, 81, 82, 84, 96, 99, 109, 110, 125, 130, 131, 133, 205, 214, 270, 327, 374, 385, 416.

MAROT (Jean). — *Le Recueil Jehan Marot de Caen, poete et escripvain de la magnanime Royne Anne de Bretaigne, et depuis valet de chambre de treschrestien Roy Françoys premier de ce nom*... Paris, Pierre Roffet (s. d., mais antérieur à 1544) (Ars. B. L. 6404 Rés.).

Diz. 16, 31, 42, 52, 59, 97, 119, 176, 189, 196, 199, 212, 214, 233, 239, 264, 296, 332, 362, 373, 416.

MARTELLI (Lodovico). — *Le Rime volgari di Lodovico di Lorenzo Martelle con gratia, e prohibitione del Sommo Pontefice, e del Senato Veneto, chi nessuno possa stampare questa opera, sotto la pena che in essa prohibitione si contiene*. Venetia, Marchio Sessa, 1533 (Ars. B. L. 4137).

Diz. 27, 31, 278, 342, 403.

MARULLE. — *Michaelis Tarchaniotae Marulli Constantinopolitani Epigrammata et Hymni*. Parisiis, apud Christianum Wechel, 1529 (Ars. B. L. 2358).

Diz. 358, 364.

MEDICIS (Laurent de). — *Lorenzo de' Medici il Magnifico. Opere a cura di Attilio Simioni*. Bari, Gius. Laterza & figli, 1913, 2 vol. in-8°.

p. XV. — Diz. 11, 13, 177, 235, 330, 342, 344, 415.

MENASCI (Guido). — *Nuovi saggi di letteratura francese*. Livorno, 1908.

p. VI.

Menghini (Mario). — Voir Serafino.

Méon. — *Blasons, Poésies anciennes des* XVe *et* XVIe *siècles*, par M. D. M. M.... Paris, Guillemot et Nicolle, 1809.

Diz. 377.

Merat et de Lens. — *Dictionnaire universel de matière médicale et thérapeutique.* Paris, Baillière, 7 vol., 1829-1846.

Diz. 30.

Meschinot (Jehan). — *Les Lunettes des Princes. Ensemble plusieurs additions et Ballades par noble homme Jehan Meschinot...* Paris, Galliot du Pré, 1528 (Ars. B. L., 8408, in-8°).

Diz. 175.

Niceron. — *Mémoires.*

p. XXIII.

Niphus (Augustinus). — *De pulchro et amore.* Lyon, 1549 (Ars. S.A 2152).

A sa Delie. — Diz. 1, 134.

Nolhac (P. de). — *Pétrarque et l'Humanisme.* Bouillon, 1892, in-8°.

p. XXV, XXXIX.

Ovide.

Diz. 8, 11, 31, 34, 36, 42, 52, 112, 118, 122, 130, 168, 189, 196, 247, 308, 329, 353, 356, 363, 436, 449.

Paradin (Guill.). — *Histoire de nostre temps.* Paris, Jehan Ruelle, 1561. — *Memoires de l'histoire de Lyon par Guillaume Paradin de Cuyseaulx, Doyen de Beaujeu.* A Lyon, par Antoine Gryphius, 1573, in-fol.

Diz. 115, 395, 448.

Pasquier (Etienne). — *Recherches de la France* (éd. de 1621, in-fol.).

p. XL.

Peletier (Jacques). — *Les Œuvres poëtiques de Jacques Peletier du Mans.* Paris, Michel de Vascosan, 1547.

p. XXXII.

— *L'Art poetique de Jaques Peletier du Mans. Departi an deus livres.* Lyon, Jan de Tournes et Guil. Gazeau, 1555.

p. XXXII.

Pernetti. — *Les Lyonnais dignes de mémoire. Recherches pour servir à l'histoire de Lyon.* Lyon, chez les frères Duplain, libraires, grande rue Mercière, 1757, 2 vol. in-8° (Bibl. Nat. Lk7, 4304).

p. VI.

Petit traicté contenant en soy la fleur de toutes joyeusetez en Espitres Ballades et Rondeaulx fort recreatifz joyeulx et nouveaulx, 1538. On les vend au Pallays, en la Gallerie allant en la Chancellerie. Paris, Anthoine Bonnemere pour Vincent Sertenas (Bibl. Nat. Rés. Ye, 1417).

Diz. 350.

Pétrarque. — Editions de Jean de Tournes de 1545 (Ars. B. L 4397, in-16) et de 1550 (Ars. B. L. 4400, in-4°). — Edit. de G. Roville, Lyon, 1558. (Ces éditions renferment la lettre de J. de Tournes à Maurice Scève sur la découverte du tombeau de Laure.)

— Ed. de Bâle. Henricpetri, 1554 (pour les œuvres latines).

p. VII, XXIV, XXX.

— Pour le *Canzoniere*, j'ai toujours indiqué le 1er vers de la pièce citée, qu'on retrouvera facilement, grâce aux index, dans toutes les éditions.

A sa Delie. — Diz. 2, 8, 14, 23, 24, 26, 33, 34, 39, 41, 42, 46, 48, 60, 62, 76, 90, 98, 100, 112, 114, 115, 117, 118, 119, 124, 125, 126, 128, 129, 144, 147, 148, 152, 159, 160, 161, 163, 164, 168, 169, 178, 182, 185, 190, 195, 199, 201, 219, 223, 224, 227, 232, 236, 239, 242, 246, 255, 260, 261, 262, 263, 264, 270, 272, 273, 274, 276, 277, 278, 287, 288, 294, 303, 307, 309, 317, 319, 326, 332, 334, 351, 354, 355, 356, 363, 364, 379, 381, 385, 386, 387, 388, 393, 396, 411, 412, 414, 417, 418, 423, 427, 428, 433, 443, 445, 449.

Peyrot (M.). — *Symbolistes et décadents*, dans la Nouvelle Revue (1er déc. 1887).

p. XLI.

Picot (Émile). — *Les Français italianisants au* XVIe *siècle*. Paris, Champion, 1906-1907, 2 vol. in-8°.

p. X.

Platon. — Voir Ficin.

Pline l'Ancien.

Diz. 30.

Poictevin (Jean). — *Les cent cinquante Pseaulmes...*
(Voir *Bibliographie des écrits de Maurice Scève*, à l'année 1557.)

p. IX.

Politien. — *Opere volgari di Messer Angelo Ambrogini Poliziano*, a cura di Tommaso Casini. In Firenze, G. S. Sansoni, 1885.

(Les œuvres complètes de Politien avaient paru à Lyon en 1528 et 1533.)

Diz. 11, 122, 173, 260, 274, 310, 336.

PONTANUS (Johannes-Jovianus). — Edition Henricpetri, Bâle, 1556 (avait paru à Venise en 1505 et 1517).

Diz. 89.

PORTE (de la). — *Les Epithètes de M. de la Porte Parisien.* A Paris, chez Gabriel Buon, au clos Bruneau, à l'image Sainct Claude, 1571.

p. XL. — Diz. 353.

Pourtraictz de plusieurs hommes illustres qui ont flory en France depuis l'an 1500... : (ouvrage appelé vulgairement *Chronologie collée*).

p. XLI.

Promptuarii iconum insigniorum virorum... Lugduni, apud Gulielmum Rovillium, 1553 (Bibl. Nat., Invent. G, 6538).

Promptuaire des medailles des plus renommees personnes qui ont esté depuis le commencement du monde... A Lyon. Par Guillaume Roville, 1581 (Bibl. Nat. Rés. J, 3052).

p. XLI, LIII.

PROPERCE.

Diz. 37, 316.

QUADRIO. — *Storia e ragione d'ogni poesia.* Milano, 1741.

p. XXII.

RABELAIS (Fr.).

p. XXV, XXX, XXXIV. — Diz. 57, 62, 165, 172, 353, 422.

Recueil de vraye Poesie francoyse, prinse de plusieurs Poëtes, les plus excellentz de ce regne, 1544, in-8°. On les vend au Palais, en la gallerie par ou l'on va a la Chancellerie, es bouticques de Jan Longis et Vincent Sertenas, libraires.

Diz. 8, 133, 248.

REYNIER (G.). — *Le Roman sentimental avant l'Astrée.* Paris, A. Colin, 1908, in-8.

p. VII. — Diz. 11, 35, 138, 140, 391.

Roman de la Rose, éd. Méon, Paris, Didot, 1814, 4 vol. in-8°.

Diz. 15, 190, 201, 243, 260, 273, 289, 303, 324, 329, 330.

RONSARD. — *Les Œuvres de Pierre de Ronsard Gentilhomme Vandosmois, prince des poëtes françois.* Paris, Nicolas Buon, 1623.

— *Œuvres complètes de P. de Ronsard...*, par Prosper Blanchemain. Paris, P. Jannet, 1857-1867, 8 vol. in-16.

— *Bocage* de 1554 (Bibl. Nat. Rés. p Y², 124).

p. XXXIII, XXXIV. — Diz. 37, 351.

Roy (E.). — *Charles Fontaine et ses amis*, dans la Revue d'Histoire littéraire de la France, 1894.

p. IX, XXXIX.

Sade (de). — *Mémoires pour la vie de François Pétrarque...* Amsterdam, 1764, 3 vol. in-4°.

p. VII.

Saint-Gelays (Mellin de). — *Œuvres complètes de Melin de Sainct-Gelays...*, par Prosper Blanchemain. Paris, Daffis, 1873, 3 vol. in-16.

Diz. 8, 26, 59, 332, 340, 416.

Saint-Gelays (Octovien de). — *La Chasse et le Depart damours faict et compose par reverend pere en dieu Messire Octovien de Sainct-Gelaiz evesque dangoulesme et par noble homme blaise dauriol bachelier en chascun droit demourant a Thoulouze.* Paris, Anthoine Verard, 1509, in-4° (Ars. B. L. 6437).

p. XXIII. — Diz. 350.

— *Le Sejour dhonneurs compose par reverend pere en dieu messire Octovien de Sainct Gelaiz evesque dangoulesme.* Nouvellement imprimé a Paris par Anthoyne Verard, 1519, in-4° (Ars. B. L. 6438 *bis*).

p. XXIII. — Diz. 276.

Sainte-Beuve. — *Tableau historique et critique de la poésie française et du théâtre français au* XVI[e] *siècle.* Paris, Charpentier, in-12.

p. XL.

Sainte-Marthe (Charles de). — *La Poesie francoyse...*
(Voir *Bibliographie des écrits de Maurice Scève*, à l'année 1540.)

Diz. 51, 198.

Sannazar. — *Rime.* Edit. de Padoue, 1723 (Bibl. de la Sorbonne, LE. i.p, 128).

Diz. 1, 11, 26, 30, 48, 57, 70, 79, 81, 90, 152, 167, 223, 224, 288, 330, 350.

Sasso (Panfilo). — *Opera.* Venise, 1519 (Ars. B. L. 4435[a], in-4°).

p. XXII. — Diz. 42, 85, 96, 128, 141, 189, 190, 214, 243, 273, 276, 277, 319, 335, 386, 447.

Sassoferrato. — *Gloria d'Amore di Balthassare Olimpo delli Alessandri da Sassoferrato nuovamente revista, corretta, et ristampata...* Vinegia per Nicolo d'Aristotile detto Zoppino, 1532.

— *Nuova Phenice composta per Baldassar Olimpo da Sassoferrato...* Vinegia, Nicolo d'Aristotile detto Zoppino, 1532.

— *Olimpia di Baldasar Olimpo da Sassoferrato...*, 1532 (Ars. B. L. 3971, 3 brochures ficelées dans une couverture).

Diz. 4, 113, 124, 129, 153, 172, 190, 201, 243, 261, 276, 277, 360, 372, 375, 392.

Sceve (M.). — *La deplourable fin de Flamete*, 1536.

p. VII. — Diz. 37, 39, 40, 45, 68, 88, 308.

— *Microcosme*, 1562.

p. XXIX, XXXVI. — Diz. 331, 418.

(Voir *Bibliographie des écrits de Maurice Scève.*)

Sebilet (Thomas). — *Art poëtique*, 1548.
(Voir *Bibliographie des écrits de Maurice Scève.*)

p. XXX. — Diz. 302, 380.

Serafino dell'Aquila. — *Opere*. Vinegia, 1548. (Ars. B. L. 4459 *bis*, in-8°).

— *Le Rime di Serafino de' Ciminelli dall' Aquila a cura di Mario Menghini* (dans la *Collezione di opère inedite o rare...*, diretta da Giosuè Carducci). Bologna, Presso Romagnoli dall' Acqua, 1896.

p. XXI. — *A sa Delie*. — Diz. 1, 6, 18, 42, 52, 62, 67, 69, 70, 71, 87, 98, 100, 104, 108, 109, 113, 115, 161, 119, 122, 123, 126, 130, 132, 139, 140, 144, 150, 152, 164, 169, 178, 180, 181, 186, 187, 197, 199, 206, 210, 213, 215, 219, 220, 229, 232, 233, 246, 248, 251, 254, 260, 261, 263, 265, 273, 276, 290, 316, 327, 331, 332, 333, 334, 336, 337, 340, 345, 347, 349, 353, 354, 355, 356, 357, 360, 364, 375, 377, 381, 396, 397, 408, 411, 443, 447.

Speroni (Sperone). — *I Dialogi di Messer Speroni*. Aldus. Con privilegio del Senato Veneto. In Vinegia, 1542 (Bibl. Nat. Invent. Z 16925. — Ars. B. L. 19385).

— *Les Dialogues de Messire Speron Speron Italien, traduitz en françoys, par Claude Gruget Parisien*. Paris, Vincent Sertenas, 1551, in-8°.

p. XVI. — Diz. 141, 179, 271, 401, 426, 427, 428, 430, 431, 433, 434, 435, 436, 439, 441, 442, 443, 444, 445, 446, 449.

Stecher. — Voir Lemaire de Belges.

Taillemont (Claude de). — *La Tricarite plus quelqes chants, an faveur de pluzieurs Damoëzelles : par G. de Taillemont Lyonoes*. A Lyon, par Jean Temporal, 1556 (Ars. B. L. 6512, in-8°).

p. XXVIII, XXXVI. — Diz. 4, 9, 68, 387.

Tebaldeo (Antonio). — *Di M. Antonio Tibaldeo ferrarese l'opere d'Amore, con le sue stanze nuovamente aggiunte, reviste, et con ogni diligenza corrette, et ristampate*. Vinegia, Bartolomeo detto l'Imperador, e Francesco Vinetiano, 1544, in-8°.

p. XXII. — Diz. 12, 13, 14, 23, 50, 87, 117, 124, 125, 133, 167, 168, 170, 189, 190, 195, 229, 273, 303, 319, 331, 339, 381.

TEXTE (Joseph). — *De Antonio Saxano* (thèse latine, 1895).
p. IX. — Diz. 323.

— *Note sur la vie et les œuvres de Claude de Taillemont poète Lyonnais.* (extrait du Bulletin historique et philologique, 1894).
p. XXXV.

THÉOCRITE. — Edit. de Venise, 1539 (Bibl. Nat., Invent. Y^{b}, 2026-2027). Diz. 237.

THOMAS (A.). — *Francesco da Barberino.* Paris, Thorin, 1883.
p. XVIII.

TIRABOSCHI. — *Biblioteca Modenese.* Modène, 1784 (Bibl. de la Sorbonne, LH, 34, in-4°).

— *Storia della letteratura italiana.* Modène, 1792.
p. XXII.

TORRE (A. della). — *Storia dell' Accademia platonica di Firenze.* Florence, 1902, in-4°.
p. XXIV.

TOURNES (J. de). — Voir PÉTRARQUE.

TYARD (Pontus de). — *Les Œuvres poëtiques de Pontus de Tyard, seigneur de Bissy...* Paris, Galiot du Pré, 1573.
p. XXXVI. — Diz. 30.

— *Les Discours philosophiques de Pontus de Tyard, seigneur de Bissy, et depuis evesque de Chalon.* Paris, Abel l'Angelier, 1587.
p. XXVIII. — Diz. 412.

VALÈRE-MAXIME.
Diz. 408.

VAUQUELIN DE LA FRESNAYE. — *Les diverses Poesies du sieur de la Fresnaie Vauquelin.* Caen, Charles Macé, 1605.
p. XL.

VAUZELLES (L. de). — *La vie de Jacques, comte de Vintimille.* Orléans, 1865.
p. X.

VIANEY (J.). — *L'influence italienne chez les précurseurs de la Pléiade* (Bull. Ital., t. III, n° 2, avril-juin 1903).

— *Le Pétrarquisme en France au* XVIe *siècle.* Montpellier, Coulet; Paris, Masson, 1909.
p. XXII, XXIII. — Diz. 248.

VILLEY (Pierre). — *Les Sources italiennes de la « Deffense et illustration de la langue françoise » de Joachim du Bellay*. Paris, Champion, 1908.

p. XVI.

VINCENT DE BEAUVAIS. — *Bibliotheca mundi, seu venerabilis viri Vincentii Burgundi, ex ordine Praedicatorum, episcopi Bellovacensis speculum quadruplex : Naturale, Doctrinale, Morale, Historiale...* opera ac studio theologorum Benedictinorum collegii Vedastini in Academia Duacensi. Duaci, ex officina typographica et sumptibus Balthazaris Belleri, in circino aureo. MDCXXIV, 4 vol. in-fol.

Diz. 30, 372, 422.

VIRGILE. — *Enéide.*

Diz. 337, 407.

VISAGIER OU VOULTÉ. — *Johannis Vulteii Remensis Epigrammatum libri IIII. Ejusdem Xenia.* Lyon, 1537.

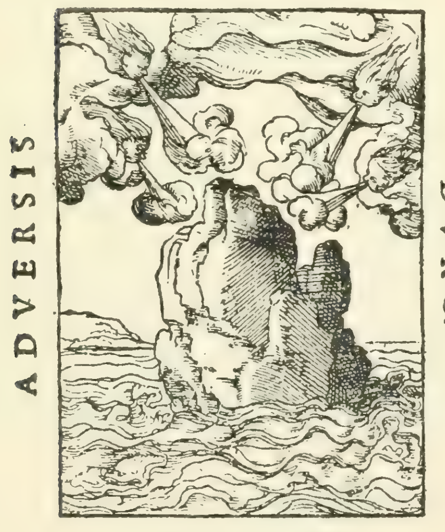
p. XI.

— *Jo. Vulteii Rhemensis Hendecasyllaborum libri quator...* Paris, Simon de Colines, 1538.

Diz. 89.

DELIE

OBIECT DE PLVS HAVLTE VERTV.



A LYON

Chez Sulpice Sabon, pour Antoine Constantin.

1544.

Auec priuilege pour six Ans.

Il est permis par Privilege du Roy, à Antoine Constantin, marchant Libraire demourant á Lyon, de imprimer, ou faire imprimer par telz Imprimeurs des Villes de Paris, Lyon & aultres que bon luy semblera, ce present Livre traictant d'Amours, intitulé DELIE, soit avec Emblesmes ou sans Emblesmes, durant le temps & terme de six ans prochainement venans. Icelluy livre mettre, & faire mettre & exposer en vente & delivrer a qui en vouldra. Et est prohibé & deffendu, de par ledict Seigneur à tous Libraires, imprimeurs, & aultres personnes que ceulx ausquelz ledict Constantin aura donné charge desdictes impression & distribution sur certaines & grandes peines audict Seigneur à appliquer, d'amende arbitraire, & de perdition desdictz livres & de tout ce qu'ilz y mettront, de ne le imprimer ne faire imprimer vendre ne distribuer, soit avec lesdictz Emblesmes ou sans Emblesmes, ou aultrement en quelque maniere que ce soit durant ledict temps de six ans. Le tout ainsi que plus à plain est contenu & declaire es lettres patentes dudict Privilege données a La Fere sur Oyse le trentiesme jour d'Octobre Lan de grace M.D.XLIII. Soubscriptes par le Roy en son conseil, nous [1] present : Signées Coefier, & séellées en simple queue de cire jaulne.

1. Le texte porte *vous*, faute évidente.

A SA DELIE [3]

Non de Venus les ardentz estincelles,
Et moins les traictz, desquelz Cupido tire [1] :
Mais bien les mortz, qu'en moy tu renovelles [2]
Je t'ay voulu en cest Oeuvre descrire.
  Je sçay asses, que tu y pourras lire
Mainte erreur, mesme en si durs Epygrammes :
Amour [3] (pourtant) les me voyant escrire
En ta faveur, les passa par ses flammes.

SOVFFRIR NON SOVFFRIR [4]

Dans l'édition de 1564, ce huitain se trouve placé non en tête du poème, mais à la fin, après les tables.

3. renouvelles

---

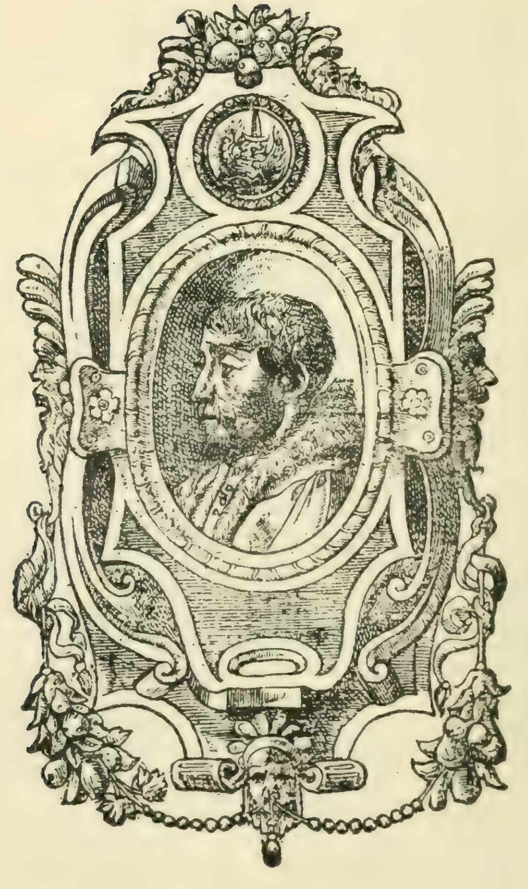
1. L'auteur établit ici la distinction, qu'on trouve dans tous les écrits pétrarquistes et platoniciens du temps, en Italie comme en France, entre l'amour charnel et humain d'une part, l'amour divin, ou l'amour de la beauté pure, de l'autre. Je me contente de renvoyer aux passages suivants : Marsile Ficin, paroles de Socrate dans le *Banquet*, chap. VIII ; *Asolani* de Bembo, liv. III ; Castiglione, *Cortegiano*, liv. IV ; Léon Hebreu (trad. de 1551 par le sieur du Parc, p. 498). — Je citerai parmi les poètes, en Italie, surtout Chariteo (éd. Pèrcopo, II, 8) : *Son gemini gli Amori* ; en France, les *Epistres veneriennes de l'Esclave fortuné*, 1532, p. 74 (la pièce intitulée *le Cupido de l'Esclave fortuné*). — Voir également *Delie*, diz. 217 et 294.

2. Sur ces morts d'amour, cf. Pétrarque (son. *Hor, che 'l ciel e la terra e'l vento tace... Mille volte 'l di moro e mille nasco*), et tous les pétrarquisants ; L. Hebreu (1551), p. 98 : « *L'amour fait que continuellement la vie meure & que la mort vive en l'amant* » ; Niphus, *De pulchro et amore* (1549), p. 165 ; Castiglione, *Cortegiano*, éd. Sonzogno, p. 233.

3. Amour, opposé à Cupido et à Vénus, c'est l'amour de la beauté pure, dégagé de toute sensualité, dont il est question dans les dernières pages du *Cortegiano*.

4. Pour le sens de cette devise, voir le diz. 240 : il exprime une idée chère à Pétrarque et aux pétrarquistes, que l'amour est une souffrance et n'en est pas une. Cf. Serafino d'Aquila, éd. Menghini, son. 31 : *Nuocer non suol mai chel duol che piace.*

M. S.



DELIE

I [5]

L'Oeil trop ardent en mes jeunes erreurs
Girouettoit, mal cault, a l'impourveue [1] :
Voicy (ô paour d'agreables terreurs)
Mon Basilisque [2] avec sa poingnant' veue
Perçant Corps, Cœur, & Raison despourveue,
Vint penetrer en l'Ame de mon Ame.
  Grand fut le coup, qui sans tranchante lame
Fait, que vivant le Corps, l'Esprit desvie,
Piteuse hostie au conspect de toy, Dame,
Constituée Idole de ma vie.

I. — 2. impourveuë — 4. basilisque — veuë — 5. despourveuë

---

1. La vue est par excellence le sens qui nous révèle la beauté (Castiglione, *Cortegiano*, éd. Vittorio Cian, 1910, liv. IV, chap. LXII et suiv. ; Bembo, *Asolani*, éd. Sonzogno, pp. 88 et 115). — C'est par le regard que l'amour se communique. Voir dans Marsile Ficin (éd. de Lyon, Ant. Vincent, 1548, p. 279, col. 2 et p. 280, col. 1), dans Niphus (*De pulchro et amore*, 1549, p. 191), dans la *Diffinition & Perfection d'Amour* (Paris, Corrozet, 1542, pp. 26, 27 et 28), comment la bizarre physiologie du temps prétend l'expliquer. Cf. *Delie*, diz. 30 ; cf. aussi Serafino, éd. 1548, fol. 179 v° :

> Io era il giorno, che mi prese Amore
> *Sprovisto incauto et senza alcun sospetto.*

2. Léon Hebreu (trad. du Parc, 1551, p. 117) : « *Le Basilisq & l'homme qui se tuent par le seul regard* ». — Sannazar, *Rime*, parte II, son. 40 :

> Si dolcemente col mirar m'ancide
> Questo *mio* nuovo, e raro *basilisco*...

— Voir encore *le Secret d'Amours, composé par Michel d'Amboyse* (1542), fol. a 3 r°, et *Delie*, diz. 372, n. 2.

II

Le Naturant par ses haultes Idées[1]
Rendit de soy la Nature admirable.
Par les vertus de sa vertu guidées
S'esvertua en œuvre esmerveillable.
  Car de tout bien, voyre es Dieux desirable,
Parfeit un corps en sa parfection,
Mouvant aux Cieulx telle admiration,
Qu'au premier œil mon ame l'adora[2],
Comme de tous la delectation
Et de moy seul fatale Pandora.

III

Ton doulx venin[3], grace tienne, me fit
Idolatrer en ta divine image
Dont l'œil credule ignoramment meffit
Pour non preveoir a mon futur dommage.

II. — 6. perfection
III. — 4. prevoir

---

1. Inspiré de Chariteo, son. 258 (éd. Pèrcopo) :

> Come natura exempio al mondo diede
> Del suo perfetto, angelico valore
> Per mezzo del tuo volto, ove 'l fulgore
> Di celeste beltà qua giù si vede...

et de Pétrarque :

> In qual parte del ciel, in qual idea...

2. L. Hebreu, p. 669 : « Il est vray que je vous ay dit que la souveraine Beauté est la Sapience divine : laquelle reluit en vous, par la formation & grace de la personne... en telle maniere que vostre image est faicte & reputée divine, & adorée pour telle, en ma Pensée. »
3. Cf. diz. 372 et n. 2.

Car te immolant ce mien cœur pour hommage
Sacrifia avec l'Ame la vie. [6]
Doncques tu fus, ô liberté ravie,
Donnée en proye a toute ingratitude :
Doncques espere avec deceue envie
Aux bas Enfers trouver beatitude.

IV

Voulant tirer le hault ciel Empirée
De soy a soy grand' satisfaction,
Des neuf Cieulx à l'influence empirée
Pour clorre en toy leur operation,
Ou se parfeit ta decoration :
Non toutesfoys sans licence des Graces,
Qui en tes mœurs affigent tant leurs faces,
Que quand je vien a odorer les fleurs
De tous tes faictz, certes, quoy que tu faces,
Je me dissoulz en joyes, & en pleurs [1].

III. — 5. t'immolant
IV. — 6. toutesfois

---

1. Ce dizain rappelle de très près cette canzone de Britonio, *Gelosia del Sole*, Venise, 1531, fol. 166 v° :

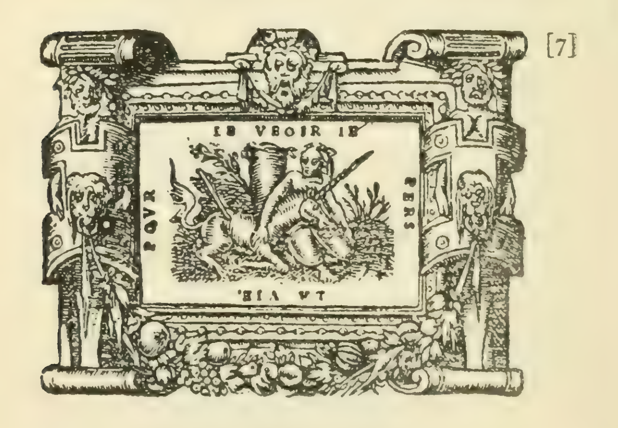
> Nel bel principio che Natura volse
> Formar voi Donna ; senza dare alcuna
> Per illustrar di vostra luce il mondo :
> Ogni concetto in un pensiero accolse, etc.

Cf. Sassoferrato, *Olimpia*, Venise, 1553, fol. D 8 r°. — Cl. de Taillemont (*la Tricarite*, Lyon, 1556, p. 32) a imité ce dizain :

> (Le cler Phebus conjoint avec Venus la belle)
> Volant le ciel serein par gráce à nòs novelle
> Tirer de soy, a soy grand satisfacion...

V

Ma Dame ayant l'arc d'Amour en son poing
Tiroit a moy, pour a soy m'attirer :
Mais je gaignay aux piedz, & de si loing,
Qu'elle ne sceut oncques droit me tirer.
Dont me voyant sain, & sauf retirer,
Sans avoir faict a mon corps quelque bresche :
Tourne, dit elle, a moy, & te despesche.
Fuys tu mon arc, ou puissance, qu'il aye ?
Je ne fuys point, dy je, l'arc, ne la flesche :
Mais l'œil, qui feit a mon cœur si grand' playe.



[7]

VI

Libre vivois en l'Avril de mon aage,
De cure exempt soubz celle adolescence,

V. — 6. breche — 8 et 9. fuis
VI. — 1. Apvril

Ou l'œil, encor non expert de dommage,
Se veit surpris de la doulce presence,
Qui par sa haulte, & divine excellence
M'estonna l'Ame, & le sens tellement,
Que de ses yeulx l'archier tout bellement
Ma liberté luy à toute asservie [1] :
Et des ce jour continuellement
En sa beaulté gist ma mort, & ma vie [2].

VII

Celle beaulté, qui embellit le Monde
Quand nasquit celle en qui mourant je vis [3],
A imprimé en ma lumiere ronde
Non seulement ses lineamentz vifz :
Mais tellement tient mes espritz raviz [4],
En admirant sa mirable merveille, [8]

VI. — 4. Se veid — 8. toutte

---

1. Cf. Serafino (éd. 1548), fol. 183 r° :

> Libero è sciolto d'ogni aspra cathena
> Viveva fuor del gran regno d'Amore.
> Ma poi ch'io vidi tua faccia serena
> S'accese ardente fiamma nel mio core.

2. *Livre des Visions fantastiques du Banny de liesse...* Paris, 1542, fol. 12 v° : « O belle en qui gist l'espoir ou de ma mort ou de ma vie... » — Cf. *la Jeunesse du Banny de liesse escholier estudiant a Tholose.* Paris, 1541, fol. 55:

> Avoir conquis un cueur plein de noblesse
> Où gist ma vie & ma mort sans doubtance.

3. Chariteo, son. 20 :

> Lei per cui morendo al mondo vissi.

4. L. Hebreu, p. 299-300 : « Vous, vous abusez, Sophie : pour ce que, si vostre resplendissante beauté ne me fust entree par les yeux, elle ne

Que presque mort, sa Deité m'esveille,
En la clarté de mes desirs funebres,
Ou plus m'allume, & plus, dont m'esmerveille,
Elle m'abysme en profondes tenebres.

VIII

Je me taisois si pitoyablement,
Que ma Déesse ouyt plaindre mon taire [1].
Amour piteux vint amyablement
Remedier au commun nostre affaire.
  Veulx tu, dit il, Dame, luy satisfaire?
Gaigne le toy d'un las de tes cheveulx [2].
Puis qu'il te plaict, dit elle, je le veulx.
Mais qui pourroit ta requeste escondire?
Plus font amantz pour toy, que toy pour eulx.
Moins reciproque a leurs craintif desdire.

VIII. — 3. amiablement — 7. plaist — 9. sont

---

m'eust peu percer, si avant qu'elle a fait, le sens & la fantasie : & ayant penetré jusques au cueur, n'auroyt point saisi, comme elle a fait, ma Pensee, pour eternelle demeure, en l'emplissant de l'engraveure de vostre image. »

1. Ovide, *Ars am.*, I, 574: Saepe tacens vocem verbaque vultus habet. — Pétrarque, son. *In nobil sangue*... : Et un atto che parla con silentio... — Britonio, *Gelosia del Sole*, fol. 58 v° : Se col cor tacendo i' fusse inteso. — Bembo, *Asolani*, éd. Sonzogno, p. 103, et trad. de J. Martin (1545), fol. 112 r° : quel plaisir que « tacendo far più dolce un silenzio.... » ! — *Recueil de vraye Poesie françoyse, prinse de plusieurs Poetes les plus excellents de ce regne* (Jehan Longis et Vincent Sertenas, 1544), fol. D 5 r°, rondeau : En me taisant mon mal je dy assez... — Melin de Saint-Gelays (éd. Blanchemain, II, 108).

2. Souvenir de l'*Anthologie* (Epigr. erot. 230, Paul le Silentiaire). Cf. *Introduction*, p. XVII, et *Delie*, diz. 12.

IX

Non de Paphos, delices de Cypris,
Non d'Hemonie en son Ciel temperée [1] :
Mais de la main trop plus digne fut pris,
Par qui me fut liberté esperée.
Jà hors d'espoir de vie exasperée
Je nourrissois mes pensées haultaines,
Quand j'apperceus entre les Marjolaines
Rougir l'Oeillet : Or, dy je, suis je seur
De veoir en toy par ces prœuves certaines
Beaulté logée en amere doulceur.

X [9]

Suave odeur : Mais le goust trop amer
Trouble la paix de ma doulce pensée,
Tant peult de soy le delicat aymer,
Que raison est par la craincte offensée.
Et toutesfois voyant l'Ame incensée
Se rompre toute, ou gist l'affection :
Lors au peril de ma perdition
J'ay esprouvé, que la paour me condamne.

IX. — 3. *Je propose de lire* fus — 5. *1544 porte* despoir, *faute évidente.*
X. — 5. toutes fois

1. Cf. ce passage de Cl. de Taillemont, ami et élève de Scève, où l'auteur de *la Tricarite* dit (p. 68) de la face de sa dame, qu'

Un dous printams s'y montre apertement,
Car c'èt des Cieus la parfète *Aemonie*
Ou se comprant la celeste Armonie...

L'Hémonie était la région appelée aussi Thessalie.

Car grand beaulté en grand parfection
M'à faict gouster Aloes estre Manne [1].

XI

De l'Occean l'Adultaire obstiné
N'eut point tourné vers l'Orient sa face,
Que sur Clytie Adonis jà cliné [2]
Perdit le plus de sa nayve grace.
Quoy que du temps tout grand oultrage face,
Les seches fleurs en leur ódeur vivront :
Prœuve pour ceulz, qui le bien poursuyvront
De non mourir, mais de revivre encore [3].
Ses vertus donc, qui ton corps ne suyvront,
Dès l'Indien s'estendront jusqu'au More.

X. — 9. perfection
XI. — 2. N'eust — l'Oriant — 5. outraige — 6. seiches — 9. *Je propose de lire :* qui *son* corps

1. Bembo (*Asolani*, éd. Sonzogno, p. 103, et trad. de J. Martin, 1545, fol. 112 r°) : « Quale [diletto] per mano tenendosi tutto il petto sentirsi allagare della dolcezza non altramente, che se un fiume di calda *manna* ci andasse il cuore e le midolle tornando ? »

2. Ovide, *Mét.*, IV, 270; X, 729. — *Œuvres de Madame Helisenne de Crenne*, Paris, Charles l'Angelier, 1551 : on lit dans les *Angoisses douloureuses qui procedent d'Amours*, fol. 3 v° : « Le belliqueux dieu des batailles Mars (aussi au prejudice de Vulcan) fut amoureux de la deesse Venus, & icelle mesme deesse ayma si excessivement le beau & gracieux Adonis.... Et pour en avoir perpetuelle memoire, arrousa le sang de son amy de gracieux pigment d'ou naquit une fleur de couleur semblable a sang : *laquelle fleur Adonis est nommée.* » Les *Angoisses* datent de 1538 (voir G. Reynier, *le Roman sentimental avant l'Astrée*, 1908). — Pour Clytie et la fleur de Clizia, voir Lorenzo dei Medici (éd. Attilio Simioni, Bari, 1913, t. I, pp. 27 sqq. et 259, stanza 26); Sannazar (*Rime*, parte II, son. 60: *Clizia fatto son io*...). — Politien (*Opere volgari*... Florence, Sansoni, 1885, Stanze, I, 79), parlant du jardin de Vénus, écrit : « Si gira Clizia pallidetta al Sole : Adon rinfresca a Venere il suo pianto... »

3. Ces vers sur l'immortalité sont inspirés du passage de Laurent de Médicis mentionné plus haut (*Dichiarazione de' primi sonetti*, p. 39) et du sonnet II, p. 43 : *Quando il sol giù dall' orizzonte scende*...

XII

Ce lyen d'or, raiz de toy mon Soleil,
Qui par le bras t'asservit Ame, & vie,
Detient si fort avec la veue l'œil,
Que ma pensée il t'à toute ravie,
Me demonstrant, certes, qu'il me convie
A me stiller tout soubz ton habitude. [10]
Heureux service en libre servitude,
Tu m'apprens donc estre trop plus de gloire,
Souffrir pour une en sa mansuetude,
Que d'avoir eu de toute aultre victoire[1].

XIII[2]

L'œil, aultresfois ma joyeuse lumiere,
En ta beaulté fut tellement deceu,
Que de fontaine estendu en ryviere,
Veut reparer le mal par luy conceu.

XII. — 3. veuë
XIII. — 1. autresfois

---

1. Cf. Equicola, *Libro de natura d'Amore*, Venise, 1531, fol. 184 r° : « Gia che mai huomo non amo meglio et gia che in amore niuno me è equale, faro honor a tutto mio lignagio, che amando voi prenda morte tanto honorata, *questo male a mi vale piu d'ogni altro bene assai, voglio amare voi piu tosto disperato, che havere d'altra ogni mia volontade.* »

Plus haut, dans le même livre, fol. 179 v°, Scève avait pu trouver le passage de Paul le Silentiaire, extrait de l'*Anthologie*, relatif au cheveu qui fait un lien indissoluble, et dont presque tous les pétrarquisants se sont souvenus. — Voir Arioste, son. 6, *La rete fu di queste fila d'oro* ; Tebaldeo (Venise, 1544), son. 106, *O chiome parte de la treccia d'oro.*

2. Cf. diz. 334.

Car telle ardeur le cœur en à receu,
Que le corps vif est jà reduict en cendre [1] :
Dont l'œil piteux fait ses ruisseaulx descendre
Pour la garder d'estre du vent ravie,
Affin que moyste aux os se puisse prendre,
Pour sembler corps, ou umbre de sa vie.

XIV

Elle me tient par ces cheveulx lyé [2],
Et je la tien par ceulx là mesmes prise.
Amour subtil au noud s'est allié
Pour ce devaincre une si ferme prise :
Combien qu'ailleurs tendist son entreprise,
Que de vouloir deux d'un feu tourmenter.
Car (& vray est) pour experimenter
Dedans la fosse à mys & Loup, & Chievre [3],
Sans se povoir l'un l'aultre contenter,
Sinon respondre a mutuelle fiebvre.

XIII. — 7. ruysseaulx — 9. moiste
XIV. — 1. ses (T) — lié — 4. se devaincre — 9. l'autre

---

1. Lorenzo dei Medici, éd. Simioni, t. I, p. 100 :

Allor di novel foco arder si sente
Il tristo cor, che già cener saria,
Se non fusse la forza de' sospiri.

Tebaldeo, son. 40 :

Non vedi come de mia effigie antica
Non ce piu segno, e il cuor è quasi spento
E che fiume degli occhi esce, e che vento
Del petto che in martir sol se nutrica...

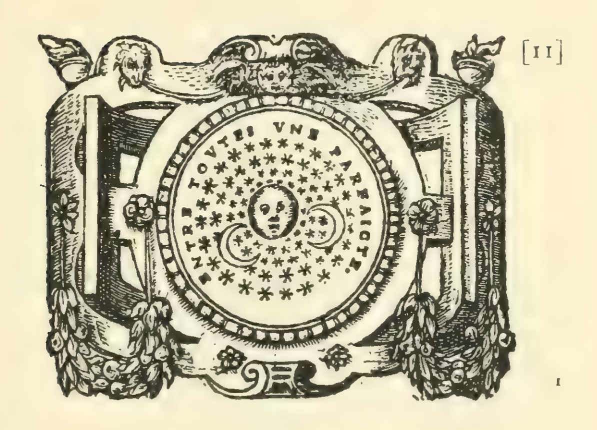
2. Pétrarque, son. *L'aura soave*... :

e da le chiome stesse
Lega 'l cor lasso...

— Cf. *Delie*, diz. 296.

3. Tebaldeo, son. 57 :

Cerco a l'agnello il lupo far compagno.



[11] [1]

XV

Toy seule as fait, que ce vil Siecle avare[2],
Et aveuglé de tout sain jugement,
Contre l'utile ardemment se prepare
Pour l'esbranler a meilleur changement :
Et plus ne hayt l'honneste estrangement,

XV. — 1. faict (T) — 3. l'utille ardamment — 5. hait

---

1. L'emblème me paraît inspiré de ce passage du *Roman de la Rose*, éd. Méon, Paris, 1814, v. 998 sqq. :

> El ne fut oscure, ne brune,
> Ains fu clere comme la lune,
> Envers qui les autres estoiles
> Ressemblent petites chandoiles.

Voir encore même ouvrage, v. 1149 sqq.

2. Cf. Castiglione, *Cortegiano*, éd. Cian, liv. III, chap. LI : « Chi non

Commençant jà a cherir la vertu.
  Aussi par toy ce grand Monstre abatu,
Qui l'Univers de son odeur infecte,
T'adorera soubz tes piedz combatu,
Comme qui es entre toutes parfaicte.

XVI

Je preferoys a tous Dieux ma Maistresse,
Ainsi qu'Amour le m'avoit commandé :
Mais la Mort fiere en eut telle tristesse,
Que contre moy son dard à desbandé.
Et quand je l'ay au besoing demandé
Le m'à nyé, comme pernicieuse. [12]
  Pourquoy sur moy, ô trop officieuse,
Pers tu ainsi ton povoir furieux ?
Veu qu'en mes mortz Delie ingenieuse
Du premier jour m'occit de ses beaulx yeulx[1].

sa che le donne sole levano de' nostri cuori tutti li vili e bassi pensieri ?... E se vorremo ben considerar il vero, conosceremo ancora, che circa la cognizion delle cose grandi non desviano li ingegni, anzi li svegliano... E certo impossibile è che nel cuor d'uomo, nel qual sia entrato una volta fiamma d'amore regni mai più viltà... » L'idée exprimée par Castiglione se trouve déjà chez Dante (*Vita nuova*, chap. xi et sonnet du chap. xxi).

1. *Le Recueil Jehan Marot de Caen...* (Paris, Pierre Roffet, s. d.), fol. E 4 v° :

La mort & toy avez puissance telle
De mettre fin à ma langueur mortelle.
Puys qu'ainsi est, donne moy ce bonheur
Que mort n'ait point devant toy cest honneur,
Puys que bouter tu l'y peulx bien sans elle
    D'un seul regard.

XVII

Plus tost seront Rhosne, & Saone desjoinctz[1],
Que d'avec toy mon cœur se desassemble :
Plus tost seront l'un, & l'aultre Mont joinctz,
Qu'avecques nous aulcun discord s'assemble :
Plus tost verrons & toy, & moy ensemble
Le Rhosne aller contremont lentement,
Saone monter tresviolentement,
Que ce mien feu, tant soit peu, diminue,
Ny que ma foy descroisse aulcunement.
Car ferme amour sans eulx est plus, que nue.

XVIII

Qui se delecte a bien narrer histoires[2]
Perpetuant des haultz Princes les gestes :

XVII. — 2. des-assemble — 3. l'autre — 8. diminuë — 10. nuë

---

1. Sur ce procédé des *impossibles*, très pratiqué en Italie pendant le quattrocento, voir Flamini, *Lirica toscana del Rinascimento*, 1891, pp. 464 sqq. — En France, le procédé est constant. Ex. : Cl. Marot (éd. Jannet, I, 46 et II, 33); F. Habert (*Jeunesse du Banny de liesse*, 1541, fol. 33 v°); Michel d'Amboise (*Secret d'Amours*, 1542, fol. i 2).

2. Je doute que l'auteur imite ici Horace (*Carm.* I, 1). Il songe bien plutôt à Serafino (éd. 1548, fol. 171 v°):

> Chi vol felicita d'ornate veste,
> Chi in acquistar...

Cf. le même auteur (éd. Menghini, p. 152) :

> Chi ne le parte extreme orientale
> Chi' l mezzo giorno e chi el settentrione...
> . . . .
> Diverse volontà creò natura,
> Ognun col suo disio travaglia e stenta
> La notte e'l di sino à l'età matura.
> Ma nostre voglie morte al fin tormenta...

Qui se triumphe en superbes victoyres,
Ou s'enaigrist aux Satyres molestes
Qui chante aussi ses amours manifestes,
Ou se complaict a plaisamment descrire
Farces, & Jeux esmouvantz Gentz a rire.
Mais moy : je n'ay d'escrire aultre soucy,
Fors que de toy, & si ne sçay que dire,
Sinon crier mercy, mercy, mercy [1].

XIX [13]

Moins ne pourroit & la foy, & l'hommage
Que nous lyer a son obeissance :
Si contre tort, & tout public dommage
Nous ne vouions le cœur, & la puissance.
Donc au Vassal fut grand' mescongnoissance [2]
Quand plus, que soy, faingnant sa France aymer,
Osa en vain, & sans honte s'armer.
Mais celle part, comme on dit, la greigneur,
Deceut celuy, qui pour trop s'estimer
Vint contre soy, son pays, son Seigneur.

XVIII. — 3. victoires
XIX. — 4. voyons — 6. plus que soy faignant

---

1. Serafino (éd. Menghini, p. XXXIX) :

Pietà, pietà, merzè, merzè, signore...

2. Cf. les diz. 20 et 21. — Allusion au connétable de Bourbon.

XX [1]

Peuvent les Dieux ouyr Amantz jurer,
Et rire apres leur promesse mentie ?
Autant seroit droict, & faulx parjurer,
Qu'eriger loy pour estre aneantie.
Mais la Nature en son vray convertie
Tous paches sainctz oblige a reverence.
  Voy ce Bourbon, qui delaissant Florence,
A Romme alla, a Romme desolée,
Pour y purger honteusement l'offence
De sa Patrie, & sa foy violée.

XXI

Le Cerf volant aux abuys de l'Austruche [2]
Hors de son giste esperdu s'envola :
Sur le plus hault de l'Europe il se jusche,
Cuydant trouver seurté, & repos là,
Lieu sacre, & sainct, lequel il viola

XX. — 1. ouir (T) — 10. viollée
XXI. — 4. Cuidant — la

---

1. Cf. les diz. 19 et 21.
2. Voir dans Lemaire de Belges (éd. Stecher, IV, 358), la ballade :

Un cerf volant destrange portraicture...

et la note de l'éditeur.

Il s'agit de la trahison de Bourbon, qui avait dans ses armoiries un cerf ailé. — Ce dizain, ainsi que les deux précédents, nous reporte donc à la date de 1527. — Voir encore *les Gestes de Françoys de Valois...* par Estienne Dolet... Lyon, Est. Dolet, 1540, pp. 58 et 59.

Par main a tous prophanément notoyre. [14]
Aussi par mort precedant la victoyre
Luy fut son nom insignément playé,
Comme au besoing pour son loz meritoyre
De foy semblable a la sienne payé.

XXII [1]

Comme Hecaté tu me feras errer
Et vif, & mort cent ans parmy les Umbres :
Comme Diane au Ciel me resserrer,
D'ou descendis en ces mortelz encombres :.
Comme regnante aux infernalles umbres
Amoindriras, ou accroistras mes peines.
Mais comme Lune infuse dans mes veines
Celle tu fus, es, & seras DELIE,
Qu'Amour à joinct a mes pensées vaines
Si fort, que Mort jamais ne l'en deslie [2].

XXI. — 6. notoire — 7. victoire — 8. playé (*sans virgule*)
XXII. — 4. encombres (*sans les deux points*) — 9. à mes pensees

1. Cf. diz. 59 et 200.
2. Chariteo (éd. Pèrcopo, II, 37) explique, lui aussi, pourquoi il a surnommé sa Dame Luna :

> Costei che mia benigna e ria fortuna
> Et la mia vita e morte tene in mano,
> Per cui tanti suspiri spargo in vano,
> E con justa cagion chiamata Luna...

Cf. *Harmonie du Monde* (voir notre *Bibliographie générale* au mot Georges Fr.), p. 149 C : « La lune est appellée d'aucuns non improprement un autre soleil, parce que les choses que par force masculine le soleil engendre plus haut, ceste-cy recevant la portée tant de luy que des autres planetes, l'en-

XXIII

Seule raison, de la Nature loy,
T'à de chascun l'affection acquise.
Car ta vertu de trop meilleur alloy,
Qu'Or monnoyé, ny aultre chose exquise,
Te veult du Ciel (ô tard) estre requise,
Tant approchante est des Dieux ta coustume.
  Doncques en vain travailleroit ma plume
Pour t'entailler a perpetuité :
Mais ton sainct feu, qui a tout bien m'allume,
Resplendira a la posterité [1].

XXIII. — 3. alloy (*sans virgule*) — 10. Resplandira

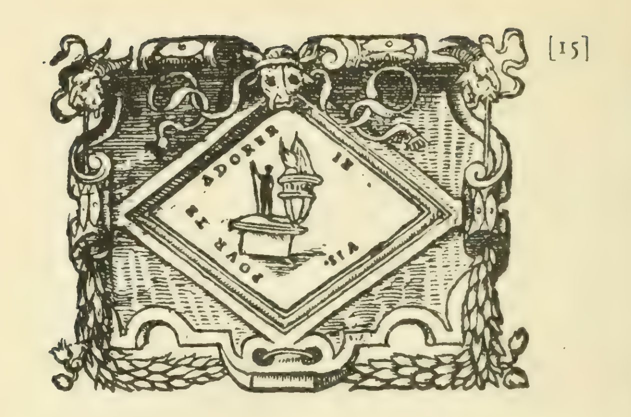
---

fante au monde inferieur, qui luy est voisin... Toutes lesquelles choses elle déploie diversement selon sa diverse complexion, tournoyement & regards divers tant avec les planetes que les autres estoilles. » — Et ailleurs (p. 375 A), le même ouvrage dit que les vieux poètes « ont nommé la lune Diana & Lucine... & est Minerve en la lune ce qu'Apollon est au Soleil. Et derechef la lune est dite Hecaté, à cause des diverses figures de son corps, à laquelle sont baillées pour compagnes les Parques, Clothon pour engendrer, Lachesis pour nourrir, & Atropos, qui vaut autant à dire comme sans retour à pitié, préside à la mort : non pource que la lune seule face toutes ces choses, mais parce que sans moyen elle espand les influences que, comme matrice, elle reçoit des Cieulx superieurs pour les répandre. »

1. Thème banal chez les pétrarquisants italiens :
Pétrarque, son. *Parra forse ad alcun...* Cf. encore son. *Conobbi* (*quanto il ciel...*). La fin de ce dernier sonnet nous présente d'ailleurs une image que Scève reproduit dans le diz. 24, qui suit immédiatement celui-ci :

E per haver huom gli occhi nel sol fissi,
Tanto si vede men quanto più splende.

Tebaldeo (Venise, 1544), son. 244 et 245.
Britonio, *Gelosia del Sole* (Venise, 1531), fol. 78 v° : *Quanto piu miro...*



[15]

XXIV

Quand l'œil aux champs est d'esclairs esblouy [1],
Luy semble nuict quelque part, qu'il regarde :
Puis peu a peu de clarté resjouy,
Des soubdains feuz du Ciel se contregarde.
Mais moy conduict dessoubs la sauvegarde
De ceste tienne, & unique lumiere,
Qui m'offusca ma lyesse premiere
Par tes doulx rayz aiguement suyviz,
Ne me pers plus en veue coustumiere [2].
Car seulement pour t'adorer je vis.

XXIV. — 7. liesse — 8. aiguëment suyvis — 9. veuë

1. Cf. diz. 443. — Cf. aussi Pétrarque, sonnet cité p. 21, n. 1.
2. Arioste, madrigal *Occhi non vi accorgete...* :

Fuggite tanti mali ;
Se non, vi veggio al fin venir niente,
E me cieco restarne eternamente.

XXV

Tu fais, crüel, ses pensées meurdrieres
Du bien, donc suis, long temps à, poursuyvant,
Tu la rendz sourde a mes chastes prieres,
Tant que mon mal est a moy survivant.
Tu fais soubdain, & deffais, moy vivant,
Ce, que le temps a grand peine extermine. [16]
　　Fais donc, Amour, que peu d'heure termine
Si long languir par revoluz momentz :
Ou je diray, que ton arc examine
Neronnerie en mes si griefz tourmentz.

XXVI

Je voy en moy estre ce Mont Forviere [1]
En mainte part pincé de mes pinceaulx.
A son pied court l'une & l'aultre Riviere,
Et jusqu'aux miens descendent deux ruisseaulx.

XXV. — 3. prieres (*sans virgule*) — 7. termine — *1544 porte deux points après* Amour, *et un point après* termine (*ponctuations absurdes*)
XXVI. — 1. Fourviere (T) — 3. l'autre

---

1. Cf. *Delie*, diz. 64, 95 et 354 (notes). — Le thème de ce dizain se rencontre chez Chariteo (éd. Pèrcopo, II, 172, son. 157), Sannazar (*Rime*, parte III, son. 3), Britonio (*Gelosia del Sole* 1531, fol. 68 v°), et Saint-Gelays (éd. Blanchemain, I, 78), sonnet : *Voyant ces monts...* — Je crois que Scève a suivi Britonio et Chariteo :
Voici le sonnet de Britonio :

Ogni hor ch'io miro voi Sulfuree vene
Penso al rio stato, ove m'ha giunto amore :
Che l'esser vostro i' stimo, lunge e fuore,
Conforme al viver mio, colmo di pene.

Il vento in voi, d'occolta parte vene ;
In me i sospiri ascendon pur dal core

Il est semé de marbre a maintz monceaulx,
Moy de glaçons : luy aupres du Soleil
Ce rend plus froid, & moy près de ton œil
Je me congele : ou loing d'ardeur je fume [1].
Seule une nuict fut son feu nompareil :
Las tousjours j'ars, & point ne me consume.

XXVII

Voyant soubdain rougir la blanche neige [2]
Au rencontrer chose, qui luy meult honte,
Vaine raison mes sens troublez surmonte,
Et jà la fin de mes desirs me pleige.

XXVI. — 7. *Il faut lire* Se *au lieu de* Ce, *faute évidente* — pres

---

Caldo e 'l vostro soffiare, in me calore
E 'l sospirar, che vento e fiamma tene ;

Voi per l'ardor che sotto voi dimora
Generate acqua : i per lo incendio interno
Verso da gli occhi lachrime tutthora :

Sol a me in questo i guai non vi discerno
Che fumo fate : i per che ardendo mora :
Non fu mai fumo il mio gran foco eterno.

Cf. Chariteo :

Ma chi sentire alcun remedio vuole,
Ricerca i luoghi excelsi et eminenti :
Chè, quanto più s'appressa ai rai lucenti,
Tanto men dal pungente ardor si duole.

Cosi lei, che nel cor sempre mi splende,
Più da lunge infiammando il desiderio,
Refflette ne la mente e piu l'accende.

1. Pétrarque, *Tr. d'Amore*, cap. 3 :

Arder da lunge, et agghiacciar da presso.

2. Le début de ce dizain est emprunté à Lodovico Martelli : voir *le*

En cest espoir, tresmal asseuré pleige,
Je croy pitie soubz honteuse doulceur.
Parquoy en moy, comme de mon bien seur,
Je fais pleuvoir joyes a si grand somme,
Qu'en fin me tire au fons de sa grosseur
Un doulx obly de moy, qui me consomme [1].

XXVIII [17]

Ay je peu veoir le vermeil de la honte
Ardoir la face a son honnesteté ?
Et croire encor, que la pitié luy monte
Sur le plus cher de sa grand' chasteté ?
Meilleur, ô Cœur, m'est d'avoir chaste esté
En si pudique, & hault contentement :
Et abhorrir pour vil contemnement
Le bien, qu'Amour (Amour lassif) conseille.
Car je jouys du sainct advenement
De ce grand Pape abouchant a Marseille [1].

XXVII. — 7. seur (*sans virgule*) — 8. en si grand — 10. oubly

---

Rime volgari di Lodovico di Lorenzo Martelli, Venise, MCCCCCXXXIII, fol. A ii r° :

Quand'io veggio arrossirsi in un momento
La bianca neve, e per vergogna humile
Chinarsi a terra il bel guardo gentile,
Che m'ha ne l'alma ogn'altro lume spento,
Et l'honesto saluto nascer sento
.... un novo alto, e sottile
Foco m'avvampa il cor troppo contento...

La suite du sonnet ne correspond plus au dizain.

1. Ce dernier vers est emprunté à un autre sonnet du même Martelli (fol. B i v°), son. *Quando ver me Madonna i chiari lumi* :

Dolce oblio di me stesso mi consumi.

1. Le 15 octobre 1533, Clément VII vint à Marseille pour le mariage

XXIX

Dessus le Cœur vouloit seul maistriser
L'aveugle Archier, qui des dieux est le maistre :
La Parque aussi le veult seigneuriser,
Qui des humains se dit seule dame estre.
Mais sur ce poinct, qu'on le met en sequestre,
Ma Dame acoup s'en saisit par cautelle.
Tu ne deçoys, dit il, ces deux cy, Belle,
Mais moy : car mort m'eust faict paix recevoir,
Amour victoire : & soubz ta main cruelle
Ne puys mercy, tant soit petite, avoir.

XXX

Des yeulx, ausquelz s'enniche le Soleil,
Quand sus le soir du jour il se depart,
Delasché fut le doulx traict nompareil
Me penetrant jusques en celle part,

XXIX. — 2. maistre (*sans les deux points*) — 6. à coup
XXX. — 3. Deslasché

---

du dauphin Henri avec Catherine de Médicis (cf. Flamini, *Studi di storia letteraria*, p. 334). Voir aussi E. Dolet, *les Gestes de Françoys de Valois* (1540), p. 65 [en 1533] : « Lors feit [le roi] son entree à Thoulouse : & puis vint à Montpellier, ou il entreprint par ambassades de parlementer avec le Pape Clement en la ville de Marseille... A ceste venue & assemblee fut traicté & faict le mariage de Monseigneur le duc d'Orleans second enfant de France avec Madame la comtesse de Boulongne niepce dudict pape Clement. » Clément VII mourut l'année suivante (1534).

Ou l'Ame attaincte or' a deux il mespart [1],
Laissant le cœur le moins interessé, [18]
Et toutesfois tellement oppressé,
Que du remede il ne s'ose enquerir.
Car, se sentant quasi Serpent blessé,
Rien ne le peult, non Dorion, guerir [2].

XXX. — 9. blessé (*sans virgule*)

---

1. Sannazar, *Rime*, parte II, son. 59 :

Madonna, quel soave, onesto sguardo
Ch'uscio di vostre luci altere, e sole,
In un punto abbagliò coi raggi il sole;
Et me ferì d'un' invisibil dardo...

2. Il s'agit sans doute d'une croyance bizarre relative à une plante qui aurait guéri les serpents. Le mot *dorion* est donné par Mérat et de Lens, *Dictionnaire universel de matière médicale et de thérapeutique*, Paris, Baillière, 1829-1846, et par le *Dictionnaire des sciences naturelles*, Paris, Le Normand, 1816-1845, comme le nom d'un des fruits de l'*annona muricata*. — On le trouve encore sous la forme *durion* dans l'*Histoire des drogues, épiceries et de certains médicaments simples qui naissent ès Indes et en l'Amérique... le tout fidellement translaté en françois par Antoine Colin*, Lyon, 1602 (nouv. édition, Lyon, 1619). On lit à la p. 451 de la 1re édition : « Ce fruict est en si grande estime parmy ceux qui ayment les bons morceaux qu'ils pensent que personne n'en peut estre rassasié; voila pourquoy ils luy donnent divers surnoms et épithètes. Il me souvient d'avoir vu un Epigramme composé par un excellent Poëte à la louange de ce fruict, lequel (si le lieu permettoit de le transcrire) je m'asseure qu'il agréeroit beaucoup au Lecteur. » Mais dans tout cela, je ne vois pas qu'il soit question de la guérison des serpents. Pontus de Tyard (*Err. Amour*, III, fin du son. 25) parle de la vertu de la plante citée par Pline sous le nom de *dorignion* (Pline, XXI, XXXI et XXVIII, x) :

Si tes beaux yeulx & ta douce parolle
Du fol venin sont le Doricnion.

Remy Belleau, dans ses *Amours & nouveaux Eschanges des Pierres precieuses*... dit (pièce sur l'Emeraude) :

...& si l'œil
Des petits coulevreaux se rouille,
Devestant leur vieille despouille,
Se guarist mangeant du fenoil.

C'était une vieille croyance, qu'on trouve déjà dans Vincent de Beauvais, et qui remonte à Pline l'Ancien.

XXXI

Les tristes Sœurs plaingnoient l'antique offense [1],
Quand au plus doulx serain de nostre vie
Desdaing s'esmeut pour honneste deffence
Contre l'ardeur de nostre chaste envie [2] :
Et l'esperance en lóng temps poursuyvie
Ne nous peut lors, tant soit peu, alleger.
O vaine foy, ô croire trop leger [3],
Qui vous reçoit se fait son mortel hoste :
Pour non povoir ce malheur abreger,
Qui le doulx bien de liberté nous oste.

XXXII

Soit que l'erreur me rende autant suspect [4],
Que le peché de soy me justifie,

1. Cf. diz. 238. Cf. aussi Ovide, *Mét.*, II, 329-381. — S'agit-il ici des Héliades? Les tristes Sœurs désigneraient des peupliers. Ou peut-être l'auteur songe-t-il à ce vers de Lodovico Martelli, *Rime*, Venise, 1533, fol. Ci v° :

Piangendo il Rosignuol l'antiche offese.

Dans ce cas, les tristes Sœurs seraient le rossignol et l'hirondelle.
2. Chariteo, son. 62 (éd. Pèrcopo, II, 87) :

Duro freno havem posto al bel desio.

3. Jehan Marot, *Recueil*, fol. Aiii v° :

Croire legier aussi n'est honorable.

Cf. diz. 34, v. 5. — Voir encore *les Fleurs de Poësie francoyse*, Lyon, François Juste, s. d., fol. H vi v° :

O croire trop leger, tu m'as recompensee
D'ung eternel tourment.

4. Cf. diz. 34.

Ne debvois tu au Temps avoir respect,
Qui tousjours vit, & qui tout verifie?
Mais l'imposture, ou ton croire se fie,
A faict l'offence, & toy, & moy irrite.
Parquoy, ainsi qu'a chascun son merite
Requiert esgal, & semblable guerdon,
Meritera mon leger demerite
D'estre puny d'un plus leger pardon.

[19]



XXXIII

Tant est Nature en volenté puissante [1],
Et volenteuse en son foible povoir,

XXXIII. — 1. voulenté — 2 voulenteuse

---

1. Cf. diz. 308, et Pétrarque, canz. *Poiche per mio destino* :
Si possente è'l voler che mi trasporta...

Que bien souvent a son vueil blandissante,
Se voit par soy grandement decevoir.
A mon instinct je laisse concevoir
Un doulx souhait, qui, non encor bien né,
Est de plaisirs nourry, & gouverné,
Se paissant puis de chose plus haultaine.
Lors estant creu en desir effrené,
Plus je l'attire & plus a soy m'entraine.

XXXIV

Je ne l'ay veue encor, ne toy congneue[1]
L'erreur, qui tant de coulpe m'imposa :
Sinon que foy en sa purité nue
Causast le mal, a quoy se disposa
Ton leger croire, & tant y reposa[2],
Que ton cœur froid s'y mit totallement : [20]
Dont j'ay en moy conclu finablement
De composer a toute repentence,

XXXIII. — 4. void
XXXIV. — 1. congnuë — 3. nuë — 8. repentance

1. *La Deplourable fin de Flamete*, 1536, fol. C 1 v° : « Plus d'erreur que de coulpe me doit estre imposée. »

2. Ovide, *Ars am.* III, 685 :

Nec cito credideris : quantum cito credere laedat
Exemplum vobis non leve Procris erit.

— Voir aussi la canzone de Pétrarque : *S'i'l dissi mai*... — Cf. diz. 31.

Puis que ma vie on veult cruellement
Pour autruy faulte offrir a penitence [1]

XXXV

Ja deux Croissantz la Lune m'à monstré :
Autant de fois plaine nous est descreue :
Et deux Soleilz, qui m'ont cy rencontré,
Autant de toy m'ont la memoire creue,
Que m'est la force en l'attente recreue
Pour le long temps, qui tant nous desassemble,
Que vie, & moy ne povons estre ensemble.
  Car le mourir en ceste longue absence
(Non toutesfois sans vivre en toy) me semble
Service esgal au souffrir en presence [2].

XXXV. — 2. decruë — 4. cruë — 5. recruë

---

1. Ovide, *Am.* II, III, 15 :

Alterius meritis cur ego damna tuli ?

Pétrarque a traduit ce vers plusieurs fois : voir dans la canz. *Ben mi credea* :

Così di ben amar porto tormento,
E del peccato altrui chieggio perdono...

et ailleurs, dans le sonnet *Tutto' l di piango* :

Piu l'altrui fallo, che'l mio mal mi duole

2. Cf. *Le Philocope de Messire Jehan Boccace Florentin*... Paris, Jehan André, 1542, fol. CXIX r°. Y voir la 11e question d'amour : « Quel est plus grand plaisir de veoir la presence ou penser en absence en cas d'amour ? » — Cf. *Dialogue tres elegant intitulé le Peregrin traictant de l'honneste & pudicq amour concilie par pure & sincere vertu traduict de vulgaire Italien en langue francoyse par maistre Françoys Dassy*... Paris, 1535 (cet ouvrage est de Caviceo de Parme). Au fol. 243, chapitre intitulé : *Peregrin & Matthieu disputent en dialogue ou l'homme plus se enflamme, ou en presence, ou en absence.* » Cf. encore fol. 134 v° : « O combien m'estoit plus doulx le mourir toy present que vivre absent. » — Sur ce point, cf. G. Reynier, *le Roman sentimental avant l'Astrée*, p. 48.

XXXVI

Le Forgeron villainement erra,
Combien qu'il sceust telle estre sa coustume,
Quand a l'Archier l'aultre traict d'or ferra [1],
Par qui les cœurs des Amantz il allume.
Car espargnant, possible, son enclume,
Il nous submit a estimable prys,
Pour mieux attraire, & les attraictz surpriz
Constituer en serve obeissance.
Mais par ce traict attrayant Amour pris
Fut asservy soubz l'avare puissance.

XXXVII [21]

Bien paindre sceut, qui feit Amour aveugle [2],
Enfant, Archier, pasle, maigre, volage :
Car en tirant ses Amantz il aveugle,

XXXVI. — 7. surpris
XXXVII. — 3. Amans

---

1. Cf. Ovide, *Mét.*, I, 468-471 ; Marot, *Temple de Cupido*, éd. Jannet, I, 12. L. Hebreu, p. 250 : « Cupido despité, frapa Apollo d'une fleche d'or, & Daphné, fille du fleuve Peneus, d'une de plomb. Pourquoy feit qu'Apollo aima la vierge Daphné, & la suyvit, comme on suyt l'or, & en Daphné feit appesantir l'amour vers Apollo, comme le plomb appesantit... » — Cf. diz. 37 et 374.

2. Est-ce à Properce (II, XII) que Scève fait cet emprunt ? Ce qui m'empêche de le croire, ce sont les passages suivants de Léon Hebreu (p. 94-95) :
« Pour ce que cest amour, depuis qu'il est né, est dégarni de toute raison, il est deppeinct aveugle, ou sans yeux voyans : &, pource que sa mere Venus a les yeux beaux, pourtant desire il le beau... Encores peint on Cupido tout nu : pour ce qu'un grand amour ne se peut dissimuler... Il est peinct petit enfant : pour ce que la prudence luy defaut... On luy donne des aelles : pour ce qu'Amour entre dedans les esprits de l'Amant, d'une grande vitesse... On le peint aussi décochant la fleche

Amollissant, comme enfantz, leur courage :
Pasles par cure, & maigres par grand rage :
Plus inconstans, que l'Autumne, ou Printemps.
  Aussi, ô Dieu, en noz cœurs tu estens
L'Amour par l'Or plaisant, chault, attractif,
Et par le Plomb tu nous rendz mal contentz,
Comme mol, froid, pesant, & retrainctif[1].

XXXVIII

Bien fut la main a son peril experte
Qui sur le dos deux aeles luy paingnit.
  Car lors j'eu d'elle evidente la perte,
Quand moins cuydois, qu'a m'aymer me faingnit.
Et neantmoins ma foy me constraingnit

XXXVII. — 7. cueurs — 9. rends
XXXVIII. — 2. aesles — 5. neaumoins — contraingnit

---

de son arc... » Cf. encore le même ouvrage, p. 240. — Ronsard reprendra plusieurs fois le thème de ce dizain : cf *Odes*, IV, XXXIII : *Amours diverses*, XIII, et chanson II (éd. Blanchemain, I, 379 et 380).

1. L. Hebreu, p. 293 : « Sophie. Vous voudriez donc que Cupido vous eust frappé avec le traict d'or & moy avec celuy de plomb. — Philon. Je ne le voudroye pas : mais je le voy : pour ce que vostre amour est desiré de moy plus que l'or, & le mien vous est plus pesant que le plomb. » — Ce dizain date de 1535 au plus tard. A cette date, on le trouve sous forme de huictain après l'*Epistre proemiale* de la traduction que Scève avait donnée de *la Deplourable fin de Flamete, elegante invention de Jehan de Flores*... Lyon, François Juste, 1535 (Musée Condé, à Chantilly, III, F, 66) :

Bien paindre sceut qui feit amour aveugle,
Enfant, Archier, pasle, maigre, volaige,
Car en tirant ses amants il aveugle,
Et plus que enfants les faict mols de couraige.
Pasles par cure, & maigres par grand raige,
Plus inconstants que Pamphile au desert.
Donc, ô lecteur, celluy n'est pas bien saige
Qui pour aymer est de son sens desert.

Sous ce huitain on lit la devise de Scève : *Souffrir se souffrir*.

A me fier en son erreur patente.
O combien peult ceste vertu latente
De croire, & veoir le rebours clerement,
Tant que pour vivre en si doubteuse attente,
Je me deçoy trop vouluntairement [1].

XXXIX

Par maint orage ay secouru fortune [2]
Pour afferrer ce Port tant desiré :
Et tant me fut l'heur, & l'heure importune,
Qu'a peine j'ay jusques cy respiré.
Parquoy voyant, que mon bien aspiré
Me menassoit & ruyne, & naufrage, [22]
Je fey carene attendant a l'umbrage,
Que voile feit mon aveugle Nocher,
Qui despuis vint surgir en telle plage,
Qu'il me perdit, luy saulve, en ton rocher [3].

XXXVIII. — 7. peut
XXXIX. — 2. afferer

1. Ce dizain est la suite du précédent.

2. Expression déjà employée par Scève dans *la Deplourable fin de Flamete*. Voir dans l'*Epistre proemiale* : « Toutesfois ayant secouru tempestueuse fortune... »

3. Pétrarque, canz. *Qual più diversa e nuova* :

Una pietra è si ardita...

Ces images du port et du naufrage étaient tellement banales dans le langage amoureux, qu'on les retrouve même dans les ouvrages qui se rapprochaient le plus du ton de la conversation.

Cf. *Comptes amoureux de Madame Jeanne Flore*, Lyon, Benoist Rigaud, 1574 (les premières éditions sont bien antérieures à la *Délie*. En 1540 paraissait *la Pugnition de l'amour contempné, extraict de l'Amour fatal...* Lyon, F. Juste). Voir p. 95 de l'éd. de Paris, Denys Janot, 1541 : Méridienne la belle comtesse « devisoit par maniere d'essay comment elle pourroit tres promptement naufrager quiconques ce jour là aborderoit la nef de son desir sur le roch de sa beauté ».

XL

Quiconques fut ce Dieu, qui m'enseigna
Celle raison, qui d'elle me revoque,
D'un trop grand bien, certes, il me daingna :
Pource qu'a mieulx ma voulenté provoque.
  Aussi, ô Dieux, par effect reciproque
Je n'eusse sceu a ce bort arriver,
Sans la vouloir totallement priver,
De ce, qu'a moy elle fait grand cherté,
  Car loy d'Amour est de l'un captiver,
L'aultre donner d'heureuse liberté[1].

XLI[2]

Le veoir, l'ouyr, le parler, le toucher
Finoient le but de mon contentement,
Tant que le bien, qu'Amantz ont sur tout cher,
N'eust oncques lieu en nostre accointement.
  Que m'à valu d'aymer honnestement
En saincte amour chastement esperdu ?
Puis que m'en est le mal pour bien rendu,
Et qu'on me peult pour vice reprocher,

XL. — 7. priver (*suivi d'un point*).
XLI. — 8. peut.

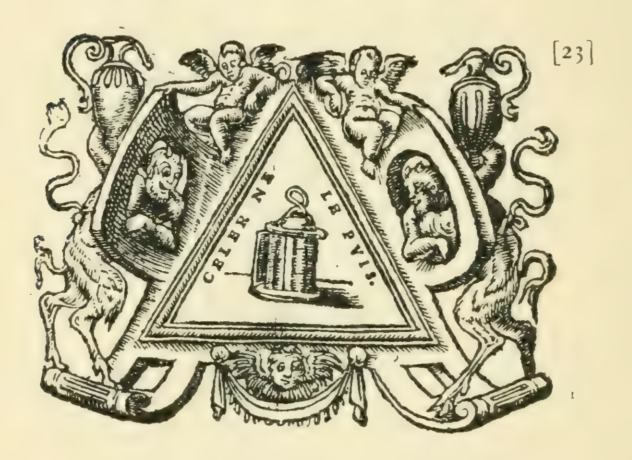
---

1. *La Deplourable fin de Flamete*... fol. F 6 r° : « Si vous l'aymez si extremement, il ne s'ensuyt que vostre volunté gouverne la sienne, pource que *la coustume d'Amour est d'emprisonner l'ung, & l'autre donner de liberté.* »

2. Inspiré de Pétrarque, son. *Occhi miei, oscurato è'l nostro sole.*

Qu'en bien aymant j'ay promptement perdu
La veoir, l'ouyr, luy parler, la toucher.

[23]



[1]

XLII

Si doulcement le venin de tes yeulx [2]
Par mesme lieu aux fonz du cœur entra [3],

XLII. — 1. doucement — yeux

---

1. Dans l'*Hécatongraphie* de Gilles Corrozet (1543), voir un emblème sur le même mot : Amour ne se peult celer (fol. B 5 v°).

2. Chariteo, éd. Pèrcopo, II, 60, son. 52 :

> Quando col mio periglio ardire io prendo,
> Donna, di presentarmi al vostro sguardo,
> Un *veneno* m'assalta lento e tardo...
> Onde gli occhi è 'l colore e l'alma, errando
> In certo luogo allor non san firmarse.

3. Voir la *Diffinition & Perfection d'Amour...* (Gilles Corrozet, 1542), pp. 26 et 27. L'auteur y explique, d'après Marsile Ficin, comment l'amour pénètre par les yeux, entre dans le cœur, et le rend languissant

Que sans douleur le desir soucyeux
De liberté tout seul il rencontra.
Mais l'occupant, peu a peu, penetra,
Ou l'Ame libre en grand seurté vivoit :
Alors le sang, qui d'elle charge avoit,
Les membres laisse, & fuit au profond Puys.
Voulant cacher le feu, que chascun voit.
Lequel je couvre, & celer ne le puis[1].

XLIII

Moins je la voy, certes plus je la hays :
Plus je la hays, & moins elle me fasche[2].

XLII. — 9. void

---

et faible. Puis « le cœur de nostre corps par son mouvement perpetuel agite son prochain sang parmy les esperitz en tout le corps... »

1. Lieu commun emprunté à Ovide et passé en proverbe, très fréquent en Italie et en France. Ovide, *Her.* XII, 37-38 :

Quis enim bene celat amorem ?
Eminet indicio prodita flamma suo.

Pétrarque, canz. *Ben mi credea* :

Chiusa fiamma è piu ardente.

On retrouve ce proverbe dans Serafino (éd. 1548), fol. 142 v°, et dans Panfilo Sasso (Venise, 1519), fol. b 8. — Cf. *les Fleurs de Poesie francoyse...* fol. F :

Tousjours le feu cherche a se faire veoir...

Jehan Marot, *Recueil*, fol. A 7 r° :

Car il n'est feu, quelque part qu'on le cache,
Dont il ne sorte ou fumee ou challeur.

2. Cf. Catulle, *Carm.* 86. — *Jardin de Plaisance*, fol. 69 r°, 75 r°, 77 r°, 79 r°.

Procédé de style très fréquent à l'époque, et qu'on trouve déjà en 1542 dans la *Fleur de Poësie francoyse* :

Moins je la veulx, plus m'en croist le desir,
La desirant on m'en veult divertir,
L'ung par raport, & l'autre par mesdire :
Mais puis qu'amour m'à voulu la choysir

Plus je l'estime, & moins compte j'en fais :
Plus je la fuys, plus veulx, qu'elle me sache.
En un moment deux divers traictz me lasche
Amour, & hayne, ennuy avec plaisir. [24]
Forte est l'amour, qui lors me vient saisir,
Quand hayne vient & vengeance me crie :
Ainsi me faict hayr mon vain desir
Celle, pour qui mon cœur tousjours me prie.

XLIV

Si le soir pert toutes plaisantes fleurs,
Le temps aussi toute chose mortelle,
Pourquoy veult on me mettre en plainctz & pleurs,
Disant qu'elle est encor moins, qu'immortelle ?
Qui la pensée, & l'œil mettroit sus elle,
Soit qu'il fut pris d'amoureuse liesse,
Soit qu'il languist d'aveuglée tristesse,
Bien la diroit descendue des Cieulx,
Tant s'en faillant qu'il ne la dist Déesse,
S'il la voyoit de l'un de mes deux yeulx.

XLV

Ma face, angoisse a quiconques la voit,

XLIII. — 3. estime (*sans virgule*) — 4. veux — *1544 n'a pas de ponctuation après* sache
XLIV. — 8. descenduë — 9. dit
XLV. — 1. void

Je mourray sien, non pas comme martir.
Son œil me veult, & mon cueur la desire.

Eust a pitié esmeue la Scythie :
Ou la tendresse, en soy que celle avoit,
S'est soubz le froit de durté amortie.
Quelle du mal sera donc la sortie,
Si ainsi foible est d'elle l'asseurance ?
Avec le front serenant l'esperance,
J'asseure l'Ame, & le Cœur obligez,
Me promettant, au moins, pour delivrance
La Mort, seul bien des tristes affligez [1].

XLVI [25]

Si le desir, image de la chose [2],
Que plus on ayme, est du cœur le miroir,
Qui tousjours fait par memoire apparoir
Celle, ou l'esprit de ma vie repose,
A quelle fin mon vain vouloir propose
De m'esloingner de ce, qui plus me suyt ?
Plus fuit le Cerf, & plus on le poursuyt [3],
Pour mieulx le rendre, aux rhetz de servitude :

XLV. — 2. esmeuë la Scytie — 4. froid
XLVI. — 7. poursuit

---

1. *La Deplourable fin de Flamete...*, fol. 3 r° : « *O piteuse mort, seul bien des tristes affligez*, viens vers moy & ouvre les playes qui pour Pamphile sont creues en mes entrailles... »

2. Chariteo, éd. Pèrcopo, II, 18, son. 16 :

Del desiderio il fine imaginato
Dormendo i sensi, fa veghiar la mente...

3. Pétrarque, son. *I dolci colli* :

Ch'i' pur vo sempre ; e non son anchor mosso
Dal bel giogo piu volte indarno scosso :
Ma com' piu me n'allungo, e piu m'appresso :
E qual cervo ferito di saetta
Col ferro avelenato dentro al fianco
Fugge, e piu duolsi, quanto piu s'affretta...

Plus je m'absente, & plus le mal s'ensuyt
De ce doulx bien, Dieu de l'amaritude.

XLVII

M'eust elle dict, au moins pour sa deffaicte,
Je crains, non toy, mais ton affection :
J'eusse creu lors estre bien satisfaicte
La mienne en elle honneste intention.
Mais esmovoir si grand dissention
Pour moins, que rien, ne peult estre que faulte :
Faulte je dy, d'avoir esté mal caulte
A recevoir du bien fruition,
Qui nous eust faictz aller la teste haulte
Trop plus haultains, que n'est l'Ambition.

XLVIII

Si onc la Mort fut tresdoulcement chere,
A l'Ame doulce ores cherement plaict [1] :

XLVI. — 9. s'ensuit
XLVII. — 5. esmouvoir — 6. peut — 9. faitz

---

1. Dante, canz. *Io son venuto al punto* :

...se'l martirio è dolce
La Morte de' passare ogni altro dolce.

Pétrarque, son. *Non può far morte* :

Dunque vien morte ; il tuo venir m'è caro.

Mais c'est de Sannazar que Scève s'est inspiré ici (parte II, son. 44) :

Se mai morte ad alcun fu dolce, o cara,
L'alma infelice il prova in questo stato...

Les derniers vers de Sannazar sont encore traduits par les derniers vers du dizain :

Et si la vie eust onc joyeuse chere,
Toute contente en ce corps se complaict.
A l'un aggrée, & a l'aultre desplaict
L'estre apparent de ma vaine fumée, [26]
Qui tost estaincte, & soubdain rallumée,
Tient l'esperance en lubrique sejour.
Dont, comme au feu le Phœnix, emplumée
Meurt, & renaist en moy cent fois le jour[1].

XLIX

Tant je l'aymay, qu'en elle encor je vis :
Et tant la vy, que, maulgre moy, je l'ayme.
Le sens, & l'ame y furent tant ravis,
Que par l'Oeil fault, que le cœur la desayme.
Est il possible en ce degré supreme
Que fermeté son oultrepas revoque ?
Tant fut la flamme en nous deux reciproque,
Que mon feu luict, quand le sien clair m'appert.
Mourant le sien, le mien tost se suffoque.
Et ainsi elle, en se perdant, me pert.

L

Perseverant en l'obstination
D'un, qui se veult recouvrer en sa perte,

XLVIII. — 5. *1544 et 1564 portent* desplaict *suivi d'un point, faute évidente.* — 7. estainte — r'allumée — 9. fœnix

XLIX. — 2. que maulgre (*sans virgule*)

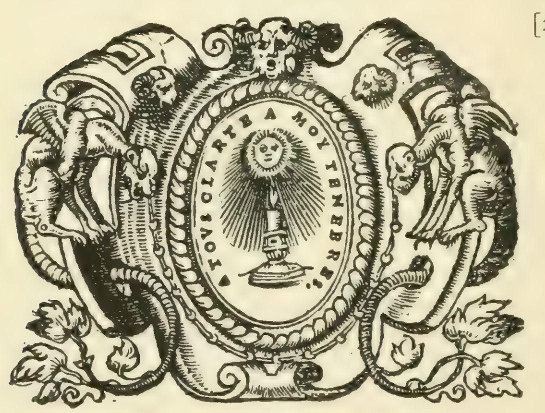
Così fenice al sole il nido allumo ;
E moro, e nasco mille volte il giorno.

1. Pétrarque, son. *Hor che'l ciel...* :

Mille volte'l di moro e mille nasco.

Je suy tousjours la declination
De ma ruyne evidamment apperte.
Car en sa foy, de moy par trop experte,
Je me prometz le hault bien de mon mieulx.
Elle s'en rit, attestant les haultz Dieux :
Je voy la faincte, & si ne scay, qu'y faire :
Fors que faisant deluger mes deux yeulx,
Je masche Abscynce en mon piteux affaire [1].

[27]



LI

Si grand beaulté, mais bien si grand merveille,
Qui a Phebus offusque sa clarté [2],

L. — 10. Abscynte
LI. — 1. grand' (T)

1. Tebaldeo, son. *206* :
Il mel d'amore è con assentio misto.

2. Cl. Marot, *Epigr*. CCVII (éd. Jannet, III, 83) ;
Le clair soleil par sa presence efface...

Soit que je sois present, ou escarté,
De sorte l'ame en sa lueur m'esveille,
Qu'il m'est advis en dormant, que je veille,
Et qu'en son jour un espoir je prevoy,
Qui de bien brief, sans deslay, ou renvoy,
M'esclercira mes pensées funebres.
Mais quand sa face en son Mydy je voy,
A tous clarté, & a moy rend tenebres [1].

LII

Le fer se laisse, & fourbir, & brunir [2],
Pour se gaigner avec son lustre gloire :

1. Cf, le dernier vers du diz. 92 de *Delie*, et aussi Charles de Sainte-Marthe, qui avait dit (*La Poesie francoise*, Lyon, 1540, fol. 22) :

Au cler Midy je chemine en tenebres,
C'est ton regard qui m'obscurcist ainsy.

Ce recueil de Sainte-Marthe renferme (p. 232) une pièce adressée par Maurice Scève à l'auteur (voir à la fin du volume : *Le livre de ses amys*) et aux fol. 51 et 80 deux pièces adressées par l'auteur à M. Scève ; au fol. 157, une pièce : *A Madame Claude Scève, femme de Monsieur l'Advocat du Roy à Lyon.* — C'était une des trois sœurs de Maurice, celle qui épousa Mathieu de Vauzelles. — Dans l'*Elégie du Tempé de France* (p. 197 du même volume), il est encore question de Scève, cité après Marot, Jacques Colin, Saint-Gelais, et avant Héroët, Brodeau, Bouchet, etc...

2. Cf. *Delie*, diz. 402. — Cf. aussi Ovide, *Trist.* IV, VI ; — Serafino (éd. Menghini, pp. 196 et 219) :

Suole col tempo, e con un poco umore
Un aspro e duro scoglio penetrarsi,
E col foco el metallo umiliarsi,
Che a l'acqua cede l'un l'altro l'ardore...
.....Forza è d'amor possente e valida
Che mi consuma come el ferro limula.

— *Les Paraboles de Maistre Alain en françois*, fol. f iii r° :

Tant souffle le fevre en forgant
Qu'il fait au feu le fer dur mol ...

— Jean Marot, *Recueil*, fol. E iii r° :

Je voy que l'eau par temps le marbre myne
Le fer par feu s'amollit & affine
Mais envers toy j'ay peine & temps perdu...

Ou mon travail ne me fait, qu'embrunir
Ma foy passant en sa blancheur l'yvoire.
Je contendrois par dessus la victoire :
Mais hazardant hazard en mes malheurs, [28]
Las je me fais despouille a mes douleurs,
Qui me perdantz, au perdre me demeurent,
Me demeurantz seulement les couleurs
De mes plaisirs, qui, me naissantz, me meurent.

LIII

L'Architecteur de la Machine ronde [1],
Multipliant sa divine puissance,
Pour enrichir la povreté du Monde
Crea FRANCOYS d'admirable prestance :
Duquel voulant demonstrer la constance,
Vertu occulte, il l'à soubdain submis
Aux foibles mains de ses fiers ennemys,
Chose sans luy vrayement impossible.
Puis l'acceptant de ses prouvez amys,
L'à remis sus en sa force invincible [2].

LIV

Glorieux nom, glorieuse entreprinse
En cœur Royal, hault siege de l'honneur,

1. Je trouve exactement la même expression dans la préface d'Antoine du Moulin à la *Couronne Margaritique* de Lemaire de Belges (Stecher, t. IV, p. 4) : « Ce grand *Architecteur de toute la Machine ronde* ha reduit en luy [l'homme] quasi comme en un petit modelle toute la grande estendue de la revolution spherique et terrestre... » — Cf. encore *Delie*, diz. 245.

2. Le roi François Ier fut fait prisonnier à Pavie en 1525. Il était délivré en 1526. Cf. Dolet, *les Gestes de Françoys de Valois*, 1540, p. 58.

Luy feit combatre en si dure surprise
L'hoir de Jason [1] guidé par le bon heur.
De palme aussi le juste Coronneur
L'en à orné, durant qu'il à vescu.
Car, se faisant de sa Patrie escu,
Feit confesser a la Fame importune,
Que celuy n'est, ny peult estre vaincu,
Qui combat seul Ennemy, & Fortune.

LV

[29]

L'Aigle volant plus loing, qu'oncques ne fit,
Cuydoit r'entrer en son Empire antique :
Passa la Mer, ou asses tost deffit
Un noveau Monstre en ce pays d'Aphrique :
Puis print son vol droict au Soleil Gallique,
Duquel l'ardeur ne vive, ne mourante,
Mais en son chault moderé demourante,
Et s'attrempant, peu a peu lentement
La transmua en une Austruche errante,
Qui vole bas, & fuit legerement [2].

LVI

Le Corps travaille a forces enervées,
Se resolvant l'Esprit en autre vie.
Le Sens troublé voit choses controvées
Par la memoire en phantasmes ravie.

LV. — 4. nouveau
LVI. — 1. à force énervées — 3. void choses controuvées — 4. fantasmes

1. Charles-Quint.

2. Allusions à l'expédition de Charles-Quint à Tunis (1535) et à sa malheureuse invasion de la France (fin juillet-fin septembre 1536).

Et la Raison estant d'eulx asservie
(Non aultrement de son propre delivre)
Me detenant, sans mourir, & sans vivre,
En toy des quatre à mis leur guerison.
Doncques a tort ne t'ont voulu poursuyvre
Le Corps, l'Esprit, le Sens, & la Raison.

LVII

Comme celluy, qui jouant a la Mousche[1],
Estend la main, apres le coup receu,
Je cours a moy, quand mon erreur me touche,
Me congnoissant par moymesmes deceu.
Car lors que j'ay clerement apperceu,
Que de ma foy plainement elle abuse, [30]
Ceste me soit, dy je, derniere excuse :
Plus je ne veulx d'elle aulcun bien chercher.
L'ay je juré! soubdain je m'en accuse,
Et, maulgré moy, il me fault chevecher[2].

LVII. — 1. celuy — joüant — Mouche

1. Jeu du temps. Voir Rabelais, I, XXII (jeux de Gargantua).

2. Tous les pétrarquistes en ont dit autant. — Léon Hebreu (p. 98) : « Et encores, pour plus grande merveille (comme il me semble) estant cest amour ainsi intollerable & extreme en cruauté & tribulations, neantmoins la pensee n'espere point de partir d'icelles, ny ne le desire ou pourchace : ainçoys repute pour ennemy mortel celuy qui le conseille a cela, & qui luy veult secourir. »

Ce dizain est inspiré d'un sonnet de Sannazar (parte II, son. 68); mais Scève a modifié le début et la fin :

Qual chi per ria fortuna in un momento
Sotto grave ruina oppresso geme;
Che da' vivi e dal mondo tolto insieme
Fra se stesso consuma il suo lamento;
Tal, qualor dopo'l danno io mi risento,
Sotto il peso amoroso, il qual mi preme,

LVIII

Quand j'apperceu au serain de ses yeulx
L'air esclarcy de si longue tempeste,
Jà tout empeinct au prouffit de mon mieulx,
Comme un vainqueur d'honnorable conqueste,
Je commençay a eslever la teste :
Et lors le Lac de mes novelles joyes
Restangna tout, voire dehors ses voyes
Asses plus loing, qu'onques ne feit jadis.
Dont mes pensers guidez par leurs Montjoyes [1],
Se paonnoient tous en leur hault Paradis.

LIX

Taire, ou parler soit permis a chascun,
Qui libre arbitre a sa voulenté lye.
Mais s'il advient, qu'entre plusieurs quelqu'un
Te die : Dame, ou ton Amant se oblye,
Ou de la Lune il fainct ce nom Delie
Pour te monstrer, comme elle, estre muable [2] :

LVIII. — 1. j'aperceu (T) — yeux (T) — 6. nouvelles — 7. tout (*sans virgule*)
LIX. — 2. voulonté — 4. s'oblye — 6. Muable

Ricorro, lasso, alle querele estreme;
E senza frutto piango il mio tormento.
Non veggio onde al mio mal soccorso omai
Sperar mi possa...

1. « La mort nous faict de ces maulx tel montjoye » (*Poesies de Jehan Lemaire de Belges*, 1509). — Pour ce mot, voir encore le diz. 156.

2. Cf. *Recueil Jehan Marot*, fol. D vi r° :

Cueur femenin se mue, & prent son cours
Comme la Lune, estant dans son decours.

Soit loing de toy tel nom vituperable,
Et vienne à qui un tel mal nous procure.
Car je te cele en ce surnom louable,
Pour ce qu'en moy tu luys la nuict obscure[1].

[31]

LX

Si c'est Amour, pourquoy m'occit il doncques[2],
Qui tant aymay, & onq ne sceuz hair ?
Je ne m'en puis non asses esbahir,

LX. — 2. oncq

---

1. Mellin de Saint-Gelays (éd. Blanchemain, I, 221) :
Du seul object qui seul faict en ce monde
En pleine nuit le soleil apparoistre.

2. Pétrarque, son. *S'amor non è, che dunque è quel ch'i sento* ? — La pièce de Pernette du Guillet : *Desespoir traduict de la Prose du Parangon italien* commence par les deux premiers vers de ce dizain (*Rymes de gentille et vertueuse Dame D. Pernette du Guillet Lyonnoise*, Lyon, Perrin, 1856, p. 70). Dans le manuscrit de la Bibl. Nat. anc. fonds fr. 1723, pièce intitulée : *Paragon, translate dytalien en françoys par le Roy*, je lis également, fol. 39 v° : « Si c'est amour pourquoy me occist. S'il m'occist pourquoy viz-je. Si je viz pourquoy me plaings. » J'ignore quel est le modèle italien traduit ici.

Et mesmement que ne l'offençay oncques :
Mais souffre encor, sans complainctes quelconques,
Qu'il me consume, ainsi qu'au feu la Cyre.
Et me tuant, a vivre il me desire,
Affin qu'aymant aultruy, je me desayme.
Qu'est il besoing de plus oultre m'occire,
Veu qu'asses meurt, qui trop vainement ayme ?

LXI

Plus librement, certes, j'accuserois
Le tien vers moy & froit, & lent courage :
Si le devoir duquel j'abuserois
Ne te fust honte, & a moy grand'oultrage.
Car la ferveur d'une si doulce rage
Suspend tousjours l'incertain d'amytié : [32]
Qui fait souvent, que vraye inimitié
Se doubte aussi soubz prouvée union.
Mais, si tu veulx, par ta froide pitié
Tu decevras la mienne opinion.

LXII

Non celle ardeur du Procyon celeste[1]
Nous fait sentir de Phaeton l'erreur :

LXI. — 2. froid — 4. grand — *1544 ne porte pas de ponctuation après* oultrage — 7. inimytié

1. Scève reprend ici, en modifiant l'idée, un sonnet de Serafino (Menghini, p. 47) :

Se alcun questa mia dea non conoscesse
Canicula la chiame aspra e cocente...

Il y introduit le motif de Pétrarque (*Tr. d'Am.*, III) : arder da lunge et agghiacciar da presso. — Pour le « Procyon », cf. Rabelais, III, 11, fin.

Mais cest aspect de la Vierge modeste
Phebus enflamme en si ardente horreur,
Qu'aux bas mortelz vient la froide terreur,
Qui de la peur de leur fin les offense.
Voy : Seulement la memoire en l'absence
De toy m'eschauffe, & ard si vivement,
Qu'en toy me fait ta divine presence
Prouver tousjours l'extreme jugement.

LXIII

L'Esté bouilloit, & ma Dame avoit chault [1] :
Parquoy Amour vistement se desbande,
Et du bandeau l'esventant bas, & hault,
De ses beaulx yeulx excite flamme grande,
Laquelle au voile, & puis de bande en bande,
Saulte aux cheveulx, dont l'Enfant ardent fume.
Comment, dit il, est ce donc ta coustume
De mal pour bien a tes serviteurs rendre ?
Mais c'est ton feu, dit elle, qui allume
Mon chaste cœur, ou il ne se peult prendre.

LXIV [33]

Des Montz hautains descendent les ruisseaulx,
Fuyantz au fons des umbreuses vallées.

LXIII. — 1. madame — chault (*sans ponctuation*) — 4. yeux — 6. cheveux — 9. cest

LXIV. — 1. haultains (T) *et 1564* — 2. *Dans 1544, on lit* vallés, *faute évidente. 1564 porte* vallées.

---

1. Le thème de ce dizain est emprunté à Angeriano, *Erotopaegnion* (cf. éd. Paris, Denys Duval, 1582, fol. 18 v°) :

De Cæliæ flamma.

Cælia dum teretem niveo sub pollice fusum
Torqueret, lateri staret et alba colus,
It linum in flammas...

Des champz ouvertz & bestes, & oyseaulx
Aux boyz serrez destournent leurs allées,
Les ventz bruyantz sur les undes sallées,
Soubz creux rochers appaisez se retirent.
  Las de mes yeulx les grandz rivieres tirent [1]
En lieux a tous, fors a elle, evidentz.
Et mes souspirs incessamment respirent,
Tousjours en Terre, & au Ciel residentz.

LXV

Continuant toy, le bien de mon mal,
A t'exercer, comme mal de mon bien :
J'ay observé pour veoir, ou bien, ou mal,
Si mon service en toy militoit bien.
  Mais bien congneus appertement combien
Mal j'adorois tes premieres faveurs.
Car, savourant le jus de tes saveurs
Plus doulx asses, que Succre de Madere,
Je creuz, & croy encor tes deffameurs,
Tant me tient sien l'espoir, qui trop m'adhere.

LXVI

Tresobservant d'eternelle amytié [2]
Je me laissois aux estoilles conduire.

LXIV. — 7. grandes
LXV. — 5. congneuz — 10 *1544 et 1564 portent* lespoir.

---

1. Cf. *Delie*, diz. 26 et 95.

2. Cf. Scéve, *la Deplourable fin de Flamete* (1536), fol. a 5 r° : « Je suis tresobservant de telle perpetuelle amitié. »

Quand, admirant seulement a moytié
Celle vertu, qui tant la faict reluire,
Soubdain doubtay, qu'elle me pourroit nuire.
Pour estre a tous si grand contentement. [34]
Dont froide peur surprenant lentement
Et Corps, & Cœur, à jà l'Ame conquise :
Tant griefve perte est perdre promptement
Chose par temps, & par labeur acquise[1].

LXVII

Amour des siens trop durement piteux[2]
Cacha son arc, abandonnant la Terre.
Delie voit le cas si despiteux,
Qu'avec Venus le cherche, & le deterre.
Garde, luy dist Cypris, qu'il ne t'enferre,
Comme aultresfois mon cœur l'à bien prouvé.
Je ne crains point si petit arc trouvé,
Respond ma Dame haultaine devenue.

LXVI. — 5. nuyre
LXVII. — 3. void — 8. devenuë

1. Cf. Scève, *la Deplourable fin de Flamete* (1536), fol. a 6 v° : « Toutes les choses que avecques peu de travail sont acquises, ne font si grand mal de les perdre, comme celles que avecques peine & labeur sont gaignez. »

Helisenne, *Angoisses*, fol. b 5 v° : « Parquoy des peines de tant de temps en petite heure seray privée. » — Cf. *Delie*, diz. 220.

2. Cf. *Delie*, diz. 119.
— Serafino (Menghini, p. 50) :

Quel fier Cupido assiduo e tenace
Per vincer questa dea qui armato apparse,
Ma indarno fu, che alfin stanco li parse
Per suo meglio de far seco la pace.
E se a lui manca el stral, l'arco e la face
Dettela alquanto a lei per reposarse
E da quel dì per più securo starse
Lei fa l'ufficio...

Car contre moy l'Archier s'est esprouvé :
Mais tout armé l'ay vaincu toute nue [1].

LXVIII

Comme lon voit sur les froides pensées [2]
Maintz accidentz maintes fois advenir,
Ainsi voit on voulentez insensées
Par la memoire a leur mal revenir.
A tout moment de toy le souvenir
Ores la doubte, ores la foy me baille,
Renovellant en moy celle bataille,
Qui jusqu'en l'Ame en suspend me demeure.

LXVII. — 10. nué

LXVIII. — 1 et 3. void — 3. *Je propose de lire* incensées (cf. diz. 10) : incensées *s'oppose à* froides. — 7. Renouvellant

1. Cf. Clém. Marot (éd. Jannet, III, 119) : dizain *Vous chevalier de la basse bataille...* :

Vaincu vous ay tant de fois toute nue.

2. Dans *la Deplourable fin de Flamete*... 1536, fol. c 2 v°, on lit : « Plusieurs inconveniens tombent sur les froides voluntez... » C'est Flamete qui reproche à Pamphile sa froideur à son égard. Elle développe cette idée que celui qui aime ose tout, tandis que tout est craint de celui qui n'aime pas. Scève veut donc dire ici que, de même que les esprits timorés sont exposés aux accidents de la crainte et du doute, de même l'ardeur de leur amour les en délivre ; de là cette bataille entre la confiance et la crainte dont il est si souvent question dans la *Delie*. On retrouve l'expression de Scève, employée dans le même sens, dans la pièce de Taillemont, intitulée : *Qalité de sa Vénus, sus la mithologie de la Pandore*, dans *la Tricarite* (1556), p. 74 :

D'elle ancor retenons l'Antidote a tòt vice :
Car Jupiter deçu par l'humein artifice
Du divin feu pig'lant, lui devant qi tòt tremble
Volant d'angin humein (au Caucas Promètée)
De cure ètre rògé sus *la froède pancée*
Celuy qi les secrets des Dieus jusqu'aus cieus amble...

Aussi vault mieux qu'en doubtant je travaille,
Que, estant certain, cruellement je meure [1].



[35]

LXIX

Par le penser, qui forme les raisons,
Comme la langue a la voix les motz dicte :
J'ay consommé maintes belles saisons
En ceste vie heureusement maudicte.
Pour recouvrer celle a moy interdicte
Par ce Tyrant, qui fait sa residence
Là, ou ne peult ne sens, ne providence,
Tant est par tout cauteleusement fin.

LXVIII. — 9. mieulx

---

1. Scève se souvient encore ici de la *Flamete* de J. de Flores et de la traduction qu'il en a donnée. Cf. fol. c 3 v° : Flamete à Pamphile : « Je ne congnoys chose que j'aye meffaict a mon amy, saulve que je l'ay (peult estre) trop aimé.... *Il vault beaucoup mieulx que en doubtant je travaille, que estre certaine & je meure...* »

Ce neantmoins, maulgré la repentence,
J'espere, apres long travail, une fin [1].

LXX

Decrepité en vielles esperances [2]
Mon ame, las, se deffie de soy.
O Dieux, ô Cieux, oyez mes douleances,
Non de ce mal, que pour elle reçoy :
Mais du malheur, qui, comme j'apperçoy,
Est conjuré par vous en ma ruyne. [36]
Vysse je au moins esclercir ma bruyne
Pour un cler jour en desirs prosperer.
Las abrevé de si forte Alluyne,
Mon esperance est a non esperer [3].

LXIX. — 9. repentance
LXX. — 1. vieilles (T) *et 1564* — 3. Cieulx

---

1. Serafino (éd. 1548, fol. 191 r°) :

Cosi spero io dal tradimento ascoso
Al tuo dispetto al fin pace, è riposo.

Chariteo (éd. Pèrcopo, son. 28) :

Aspetto il fin con l'anima contenta.

— Cf. *Delie*, diz. 218.

2. Inspiré, mais non traduit du sonnet de Sannazar (*Rime*, parte II, son. 76) :

Interdette speranze, e van desio...

3. Serafino (éd. 1548, fol. 162 v°) :

Cosi sperando, spero non finire,
Che premio harò del mio fidel servire.

Britonio, *Gelosia del Sole*, fol. 20 v° :

Tra la speranza disperar mi fate.

— Cf. *Delie*, diz. 99.

LXXI

Si en ton lieu j'estois, ô doulce Mort [1],
Tu ne serois de ta faulx dessaisie.
O fol, l'esprit de ta vie est jà mort.
Comment ? je voy. Ta force elle à saisie.
Je parle aumoins. Ce n'est que phrenesie.
Vivray je donc tousjours ? non : lon termine
Ailleurs ta fin. Et ou ? Plus n'examine.
Car tu vivras sans Cœur, sans Corps, sans Ame [2],
En ceste mort plus, que vie, benigne,
Puis que tel est le vouloir de ta Dame.

LXXII

Quiconque à veu la superbe Machine,
Miracle seul de sa seulle beaulté,
Veit le Modelle a ma triste ruyne

LXXI. — 1. j'estoys (T) — 4. je vois — 9. benigne (*suivi d'un point*)
LXXII. — 1. a (T) — 3. Veid

---

1. Ce genre de dialogue est très fréquent chez les Pétrarquisants. Cf. Serafino, Menghini, p. XL :

> Morte. — Che vuoi ? — Sol te. — Eccomi qui
> Che voi da me ? — Soccorso al mio dolore.
> — In che modo ? — Di vita priva sì.
> — Io non posso — Perché ? — Non vuol amore.
> — Aimè ch'ognhora cento io son con ti.
> — Non tu. — Ma chi ? — Credo che sia el tuo core.
> — Chi mi tien vivo ? — Amore ti sostiene.
> — Non vivo ? — Morto e vivo te mantiene.

2. *Idem*, p. XLII :

> Io vivo, non so come al mondo viva
> Senz alma, e senza cor, e pur son vivo...

Jà tempesté par si grand' cruaulté,
Que pieçe entiere (hors mise loyaulté)
Ne me resta, non ce peu desperance,
Qui me froissant & foy, & asseurance,
Me feit relique a ma perdition.
  Donc pour aymer encor telle souffrance,
Je me desayme en ma condition.

LXXIII [37]

Fuyantz les Montz, tant soit peu, nostre veue [1],
Leur vert se change en couleur asurée,
Qui plus loingtaine est de nous blanche veue
Par prospective au distant mesurée.
  L'affection en moy demesurée
Te semble a veoir une taincte verdeur,
Qui, loing de toy, esteinct en moy l'ardeur,
Dont près je suis jusqu'a la mort passible.
  Mais tu scais mieulx, qui peulx par ta grandeur
Faciliter, mesmement l'impossible.

LXXIV

Dans son jardin Venus se reposoit
Avec Amour, sa tendre nourriture,
Lequel je vy, lors qu'il se deduisoit,
Et l'apperceu semblable a ma figure.
  Car il estoit de tresbasse stature,

LXXIII. — 1 et 3. veue

---

1. Cf. diz. 354.

Moy trespetit : luy pasle, moy transy.
Puis que pareilz nous sommes donc ainsi,
Pourquoy ne suis second Dieu d'amytié ?
Las je n'ay pas l'arc, ne les traictz aussi,
Pour esmouvoir ma Maistresse a pitié [1].

LXXV

Pour me despendre en si heureux service,
Je m'espargnay l'estre semblable aux Dieux [2].
Me pourra donc estre imputé a vice,
Constituant en elle mes haultz Cieulx ?
Fais seulement, Dame, que de tes yeulx
Me soient tousjours toutes nuisances lentes. [38]
Lors vous, Nuisantz, Dieux des umbres silentes,
(Me preservant elle d'adversité)
Ne m'osterez par forces violentes
Non un Iota de ma felicité.

LXXV. — 2. *Je propose de lire* : Je n'espargnay

---

1. Ce dizain est peut-être inspiré du morceau suivant de F. Habert (*la Jeunesse du Banny de Liesse escholier estudiant a Tholose*, Paris, D. Janot, 1541, fol. 14 r°).

Cupido, considerant la dame du poète, en est « vaincu et pris ». Donc, continue l'auteur, esbahir ne me fault si je suis

Banny plus fort, quand des yeulx je poursuys
Vostre port guay qui mon pauvre cueur poingt,
Veu que le Dieu d'Amour je ne suis point :
Donc puisqu'ung dieu si ces deux yeulx desbende
A vous aymer vostre port luy commande,
Je qui n'ay pas une telle puissance,
Vaincu je suis par plus grand apparence...

2. Cf. Bembo, *Azolani*, éd. Sonzogno, p. 128 : « Affine che noi con la ragione innalzandoci diveniamo Iddii », traduit ainsi par J. Martin (éd. cit., fol. 142 v°) : « Nous devenons dieux en suyvant les bonnes & vertueuses choses. »

LXXVI

Je le vouluz, & ne l'osay vouloir,
Pour non la fin a mon doulx mal prescrire.
Et qui me feit, & fait encor douloir,
J'ouvris la bouche, & sur le poinct du dire
Mer, un serain de son nayf soubrire
M'entreclouit le poursuyvre du cy [1].
Dont du desir le curieux soucy
De mon hault bien l'Ame jalouse enflamme,
Qui tost me fait mourir, & vivre aussi,
Comme s'estainct, & s'avive ma flamme.

LXXVII

Au Caucasus de mon souffrir lyé [2]
Dedans l'Enfer de ma peine eternelle,
Ce grand desir de mon bien oblyé,

LXXVI. — 5. soub-rire
LXXVII. — 3. oublyé

---

1. Cf. Pétrarque, son. *Perch'io t'habbia guardato,....*

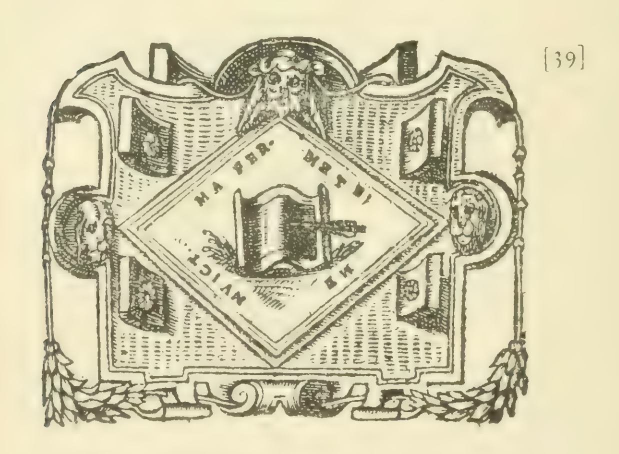
Ingrata lingua ; gia però non m'hai
Renduto honor ; ma fatto ira e vergogna ;
Che quando piu'l tuo aiuto mi bisogna
Per domandar mercede, allhor ti stai
Sempre più fredda ; e se parole fai
Son'imperfette...

Cf. encore son. *Pien d'un vago pensier...* et *Piu volte gia...*
Ce thème sur la peur de parler est banal chez les Pétrarquisants. Voir *Delie*, diz. 130.

2. Cf. Chariteo (éd. Pèrcopo, II, 28, canz. II) :

Mi mena Amor, che si nutrisce e pasce
Del mio cor, che rinasce
Et cresce ogni hora assai più che non manca
Devorato di quel bramoso augello...

Comme l'Aultour de ma mort immortelle,
Ronge l'esprit par une fureur telle,
Que consommé d'un si ardent poursuyvre,
Espoir le fait, non pour mon bien, revivre :
Mais pour au mal renaistre incessamment,
Affin qu'en moy ce mien malheureux vivre
Prometheus tourmente innocemment.



[39]

LXXVIII

Je me complais en si doulce bataille,
Qui sans resouldre, en suspend m'entretient.
Si l'un me point d'un costé, l'autre taille
Tout rez a rez de ce, qui me soustient.
L'un de sa part, tres obstiné maintient,

LXXVII. — 9. A fin
LXXVIII. — 1. complains (I) — 3. poinct

Que l'espoir n'est, sinon un vain umbrage :
Et l'aultre dit desir estre une rage,
Qui nous conduit soubz aveuglée nuict.
  Mais de si grand, & perilleux naufrage
Ma fermeté retient ce, qui me nuict [1].

LXXIX

L'Aulbe estaingnoit Estoilles a foison,
Tirant le jour des regions infimes,
Quand Apollo montant sur l'Orison
Des montz cornuz doroit les haultes cymes.
Lors du profond des tenebreux Abysmes,
Ou mon penser par ses fascheux ennuyz [40]
Me fait souvent percer les longues nuictz,
Je revoquay a moy l'ame ravie :
Qui, dessechant mes larmoyantz conduictz,
Me feit cler veoir le Soleil de ma vie [2].

LXXVIII. — 8. aveuglee — 10. nuit.

---

1. Ce derniers vers ainsi que l'emblème précédent ont été inspirés à Scève par un passage de la *Deiphire* de Léon B. Alberti : « Et intervienne à miseri amanti come alla targa, quando lo strale la trova più doppia et dura, tanto più vï si ferma et affigge, et con più fatica si sficca : cosi lo amore, quanto più trova l'animo fermo et ostinato à repugnarli, tanto più ivi assiede et insiste. » (Voir *l'Histoire d'Aurelio et Isabelle en italien et francois... Plus la Deiphire* de M. Léon Baptiste Albert... Paris, Nicolas Bonfons, 1581, p. 239). — La *Deiphire* fut éditée à Venise, en 1491 et 1534. C'est le même ouvrage que le *de Amore liber optimus*, et que l'*Opus praeclarum in Amoris remedio*, parus s. l. n. d. en 1471. (Cf. Brunet, I, col. 131).

2. Inspiré de Sannazar (*Rime*, parte II, son. 50) :

Quando apersi, oimè, gli occhi, e vidi il Sole.

— Cf. *Delie*, diz. 304.

LXXX

Au recevoir l'aigu de tes esclairs [1]
Tu m'offuscas & sens, & congnoissance.
Car par leurs rays si soubdains, & si clairs,
J'eu premier peur, & puis resjouissance :
Peur de tumber soubz griefve obeissance :
Joye de veoir si hault bien allumer.
Osas tu donc de toy tant presumer,
Oeil esblouy, de non veoir, & de croire,
Qu'en me voulant a elle accoustumer,
Facilement j'obtiendrois la victoire ?

LXXXI

Ne t'esbahis, Dame, si celle fouldre
Ne me fusa soubdainement le corps [2].
Car elle m'eust bien tost reduit en pouldre,
Si ce ne fust, qu'en me tastant alors,
Elle apperceut ma vie estre dehors,
Heureuse en toy : D'ailleurs, elle n'offense
Que le dedans, sans en faire apparence,
Ce que de toy elle à, certes, appris.
Car je scay bien, & par experience,
Que sans m'ouvrir tu m'as ce mien cœur pris.

LXXX. — 3. si soubdain — 4. resjouyssance
LXXXI. — 1. t esbays (T)

---

1. Cf. Chariteo, éd. Pèrcopo, II, 99, son. LXXVI :
Si come ratto il ciel tuona e lampeggia...
— Cf. *Delie*, diz. 24.

2. Cf. Cl. Marot, *Epigr.* CXLVIII (éd. Jannet, III, 60).
Sannazar (*Rime*, parte II, son. 62) a exprimé la même idée dans le son. *Stando per meraviglia a mirar fiso*...

LXXXII [41]

L'ardent desir du hault bien desiré [1],
Qui aspiroit a celle fin heureuse,
A de l'ardeur si grand feu attiré,
Que le corps vif est jà poulsiere Umbreuse :
Et de ma vie en ce poinct malheureuse
Pour vouloir toute a son bien condescendre,
Et de mon estre, ainsi reduit en cendre [2]
Ne m'est resté, que ces deux signes cy :
  L'œil larmoyant pour piteuse te rendre,
La bouche ouverte a demander mercy.

LXXXIII

Vulcan jaloux reprochoit a sa femme,
Que son enfant causoit son vitupere.
Venus cuydant couvrir si grand diffame,
Battoit son filz pour complaire a son pere.
  Mais lors Amour plorant luy impropere

1. Ce dizain n'était pas entièrement inédit en 1544. Il avait paru en 1542 sous forme de huitain dans la *Fleur de Poesie francoise* (voir l'éd. de 1543, fol. ciii v°) :

L'ardant desir du hault bien desiré
Qui aspiroit à celle fin heureuse,
A tellement son ardeur attiré
Que le corps vif est desja cendre umbreuse :
Et de ma vie en ce point malheureuse
Ne me reste que ces deux signes cy,
L'œil larmoyant pour te rendre piteuse,
La bouche, helas ! pour te crier mercy.

Nous n'avons plus que l'éd. de 1543. Un exemplaire de l'éd. de 1542 a figuré au catal. de la librairie Damascène Morgand, bulletin 58, n° 45761. C'est le seul exemplaire connu (voir la réimpr. de l'ouvrage par Ad. van Bever. Paris, Sansot, 1900, pp. 11 et 12, n.). — Cf. *Delie*, diz. 334 et 350.

2. Cl. Marot, *Epigr.* CXLVIII (éd. Jannet, III, 60), s'étonne que son cœur ne soit pas réduit en cendre.

Maint cas, dont fut le Forgeron honteux :
Et de vengeance estant trop couvoiteux
Pourquoy, dist il, m'as tu bandé la face ?
Sinon affin qu'en despit du Boyteux
Aulcunesfois, non voyant, te frappasse ?

LXXXIV

Ou le contraire est certes verité,
Ou le rapport de plusieurs est mensonge,
Qui m'à le moins, que j'ay peu, irrité,
Sachant que tout se resouldroit en songe :
Bien que la doubte aucunesfois se plonge
Sur le scrupule, ou ta bonté demeure. [42]
Vray est, qu'alors, tout soubdain, & sur l'heure
Je ris en moy ces fictions frivoles,
Comme celuy, que plainement s'asseure
Tout en ta foy, thresor de tes parolles [1].

LXXXV

Non sur toy seule Envie à faict ce songe [2],

LXXXIII. — 9. à fin — 10. Aulcunesfois (*1564*) *: 1544 donne la faute* : Auclunesfois
LXXXIV. — 5. aucunes-fois — 6. *1544 donne* demeure (*sans point*)
LXXXV. — 1. a (T)

---

1. Cf. Cl. Marot (éd. Jannet, III, 40 : *A une Dame touchant un faulx rapporteur*). — Cf. aussi *Delie*, diz. 85.

2. Cf. Panfilo Sasso (Venise, 1519) fol. a VI v° :

. E non dar fede a sogni de parole.

— Cf. *Delie*, diz. 84.

Mais en maintz lieux, & plus hault mille fois.
Et si en toy elle est veue mensonge,
Pour verité se trœuve toutesfois.
Et pour spectacle, ô Albion, tu vois
Malice honneur aujourdhuy contrefaire,
Pour a ta Dame un tel oultrage faire [1],
Qu'elle à plus cher a honte, & villainie
De sa Coronne, & de soy se deffaire,
Que veoir Amour ceder a Calumnie.

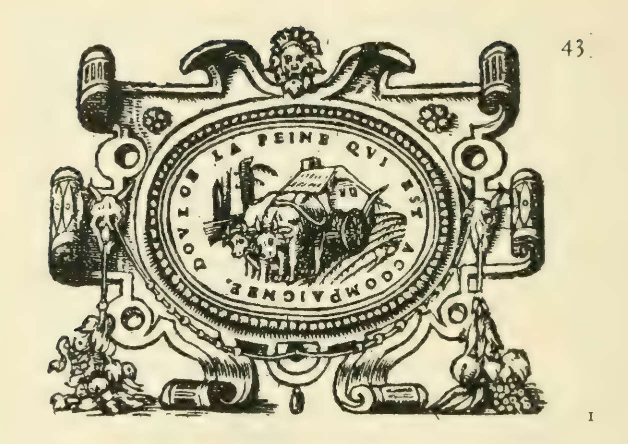
LXXXVI

Sur le matin, commencement du jour,
Qui flourit tout en penitence austere,
Je vy Amour en son triste sejour
Couvrir le feu, qui jusque au cœur m'altere.
Descouvre, dy je, ô malin, ce Cotere,
Qui moins offence, ou plus il est preveu.
Ainsi, dit il, je tire au despourveu,
Et celément plus droit mes traictz j'asseure.
Ainsi qui cuyde estre le mieulx pourveu
Se fait tout butte a ma visée seure.

LXXXV. — 3. veuë
LXXXVI. — 6. préveu

1. Allusion à Catherine Howard, 5e femme de Henry VIII, qui l'épousa en 1540, et l'envoya à l'échafaud en 1542, sous prétexte d'infidélité.

43



[1]

LXXXVII

Ce doux grief mal tant longuement souffert
En ma pensée & au lieu le plus tendre,
De mon bon gré au travail m'a offert,
Sans contre Amour aulcunement contendre :
Et me vouldrois a plus souffrir estendre,
Si lon povoit plus grand peine prouver.
    Mais encor mieulx me feroit esprouver,
Si par mourir sa foy m'estoit gaignée,
Tant seulement pour me faire trouver
Doulce la peine au mal accompaignée [2].

LXXXVII. — 1. doulx — 6. pouvoit plus grand'

---

1. Pour l'emblème, cf. Serafino (Menghini, p. 51 : Doi bovi al giogo).

2. Proverbe fréquemment cité par les poètes italiens. Cf. Serafino (éd. Menghini, son. LXIX, p. 107) : « Che in compagnia non è si atroce el male. » — *Idem* (éd. 1548, fol. 154 r°) : « Che in compagnia il dolor se sfoga alquanto. » — Léon Hebreu, p. 55 : « Car la compaignie, es tribulations,

LXXXVIII

Non cy me tien ma dure destinée
Ensepvely en solitaire horreur :
Mais y languit ma vie confinée
Par la durté de ton ingrate erreur :
Et ne te sont ne craincte, ne terreur
Fouldre des Dieux, & ton cruel meffaire. [44]
Celle s'enflamme a la vengeance faire,
Cestuy t'accuse, & justice demande.
Pourras tu donc, toy seule, satisfaire
A moy, aux Dieux, a ta coulpe si grande[1] ?

LXXXIX

Amour perdit les traictz, qu'il me tira[2],
Et de douleur se print fort a complaindre :
Venus en eut pitié, & souspira,

LXXXVIII. — 1. tient (T)
LXXXIX. — *Var. de 1542* (*voir n.* 2) : 1. perdict

---

est cause que moins elles se sentent. » Ce proverbe est d'ailleurs encore vivant en Italie : cf. Pèrcopo, éd. citée, t. II, p. 338, note ; Tebaldeo (capitolo 10) ; Chariteo, éd. citée, p. 338, v. 243. — Helisenne de Crenne, *Epistres familieres* (ép. 3) : « Las je te supplie que vueilles considerer que la chose qui se souffre en compagnie, ne doit estre dite intollerable » (fol. x 2 v° de l'éd. 1551). — F. Habert, *Jeunesse du Banny de liesse*, fol. 22 r°. — Ronsard le répètera aussi (*Amours*, I, CXXII, éd. Blanchemain, I, 69).

1. *La Deplourable fin de Flamete*, fol. H ii v° : « Et en ce que je te escript, tu penseras pour satisfaire a Dieu, au monde, & a ta coulpe. »

2. Ce dizain, comme le 82e, avait paru en 1542 dans *la Fleur de Poesie francoyse* (voir diz. 82, n. 1), fol. D 6 v°.

Il est traduit de J. Vulteius (*Jo. Vulteii Rhemensis Hendecasyllaborum libri quatuor*, Paris, Simon de Colines, 1538, fol. 12 r°) :

Vulteius de se, Venere & Cupidine.
Telum perdidit in me Amor, quod infans
Misit. Dein graviter dolere cœpit.
Scivit hoc Venus, atque corde ab imo

Tant que par pleurs son brandon feit esteindre,
Dont aigrement furent contrainctz de plaindre :
Car l'Archier fut sans traict, Cypris sans flamme.
Ne pleure plus, Venus : Mais bien enflamme
Ta torche en moy, mon cœur l'allumera :
Et toy, Enfant, cesse : va vers ma Dame,
Qui de ses yeux tes flesches refera.

XC

Par ce hault bien, qui des Cieulx plut sur toy,
Tu m'excitas du sommeil de paresse[1] :
Et par celuy qu'ores je ramentoy,

LXXXIX. — *Var. de 1542 :* 4. Tant qu'elle fit par pleurs sa torche estaindre — 5. contrains — 6. Car amour fust sans feu remis sans flamme. — 9. Et toy amour cesse : — 10. Qui de ses yeulx d'aultres traictz te fera. — *Var. de 1564* : 10. yeulx

---

Tot suspiria traxit, ut suum ignem
Extinctum lachrymis suis videret.
Quo queri acrius ambo sunt coacti.
Namque igne haec spoliata, & ille telo est.
Quibus sic ego : Ne gemas, Venus, sed
In me accende facem, tuasque flammas,
Ignem restituet tibi meum cor.
Et tu cessa, Amor, ad meaeque pergas
Ocellos dominae, alteras sagittas
Reddant; sed moniti cavete posthac.

On trouve une pièce analogue dans *les Cent Epigrammes*... de Michel d'Amboise. Paris, A. Lotrian, s. d., priv. du 6 mars 1532 (fol. 41 r°). Le modèle commun qu'ont imité Vulteius et d'Amboise est Pontanus (*Eridan.*, lib. I, éd. Henricpetri, Bâle, 1556, p. 3572), pièce intitulée : *De Venere et Amore*, qui commence ainsi : « Exhausit pharetram Veneris puer... » (Les poésies de Pontanus parurent dès 1505 et furent souvent réimprimées).

1. Cf. *Delie*, diz. 97. — C'est un cliché pétrarquiste. Pétrarque, son. *Quando fra l'altre donne...* :

Da lei ti vien l'amoroso pensiero
Che mentre 'l segui, al sommo ben t'invia...

Bembo (*Asolani*, éd. Sonzogno, p. 101, et trad. de Jehan Martin, 1545, fol. 109 v°) : « Perciocchè incontinente che Amore con gli occhi d'alcuna bella donna primieramente ci fiere, destasi l'anima, nostra... » Dans ce long passage, Bembo montre comment l'amour élève l'âme jusqu'aux plus hauts sommets de l'idéal.

Tu m'endormis en mortelle destresse.
 Luy seul a vivre evidemment m'adresse,
Et toy ma vie a mort as consommée.
 Mais (si tu veulx) vertu en toy nommée,
Agrandissant mes espritz faictz petitz.
De toy, & moy fera la renommée
Oultrepasser & Ganges, & Bethys[1].

XCI[2] [45]

Osté du col de la doulce plaisance,
Fu mis es bras d'amere cruauté,
Quand premier j'eu novelle congnoissance
De celle rare, & divine beauté,
Qui obligea ma ferme loyaulté
Au froid loyer de si grand servitude.
 Non que j'accuse en toy nature rude :
Mais a me plaindre à toy m'a incité
L'avoir perdu en telle ingratitude
Les meilleurs ans de ma felicité.

XCII

Sur nostre chef gettant Phebus ses rayz,

XCI. — 2. Fus — cruaulté — 3. nouvelle — 4. beaulté
XCII. — 1. jettent (T) — raiz

1. Ces derniers vers traduisent à peu près la fin d'un sonnet de Sannazar (*Rime*, parte I, son. 1) :

 Onde con fama, ed immortal memoria
 Fuggendo di qua giù libero e solo,
 Avrei spinto il mio nome oltr'Indo, e Gange.

2. Le présent dizain dans l'éd. de 1544 est chiffré C, et l'erreur se continue dans la numérotation des dizains.

Faisoit bouillir de son cler jour la None :
Advis me fut de veoir en son taint frais
Celle, de qui la rencontre m'estonne,
De qui la voix si fort en l'ame tonne :
Que ne puis d'elle un seul doulx mot ouir :
Et de qui l'oeil vient ma veue esblouir,
Tant qu'aultre n'est, fors elle, a mes yeux belle.
Me pourra donc tel Soleil resjouir,
Quand tout Mydi m'est nuict, voire eternelle[1] ?

XCIII

Oeil Aquilin, qui tant osas souffrir
Les rayz aiguz de celle clarté saincte,
A qui Amour vaincu se vint offrir,
Donc de ses traictz tu la veis toute ceincte,
N'aperçoys tu, que de tes maulx enceincte,
Elle te fait tant de larmes pleuvoir ? [46]
Vueillent les Cieulx par un bening debvoir,
Tes pleurs si grandz si largement deduire,
Qu'elle les voye en un ruisseau movoir,
Qui, murmurant, mes peines puisse dire[2].

XCII. — 6. ouyr — 7. œil — esbloüir — 8. yeulx — 9. resjoüir
XCIII. — 9. mouvoir

1. Cf. Chariteo, p. 14 : madrigale 1. — Cf. *Delie*, diz. 51.

2. Cf. Britonio, *Gelosia del Sole*, fol. 100 r°-v°, son. *Quando fuor d'oriente...*

Pero se la mia vista fuggir suole
E che d'aquila far non puo'l suo lume
Sendo quasi di augel che abhorre il sole...
Occhi che fate i miei corrente fiume.

XCIV

Si treslas fut d'environner le Monde
Le Dieu volant, qu'en Mer il s'abysma :
Mais retournant a chef de temps sur l'unde,
Sa Trousse print, & en fuste l'arma :
De ses deux traictz diligemment rama,
De l'arc fit l'arbre, & son bendeau tendit
Aux ventz pour voille, & en Port descendit
Tresjoyeux d'estre arrivé seurement [1].
  Ainsi Amour, perdu a nous, rendit
Vexation, qui donne entendement [2].

XCV

Ton hault sommet, ô Mont a Venus saincte,
De tant d'esclairs tant de fois coronné,

XCIV. — I. tres-las

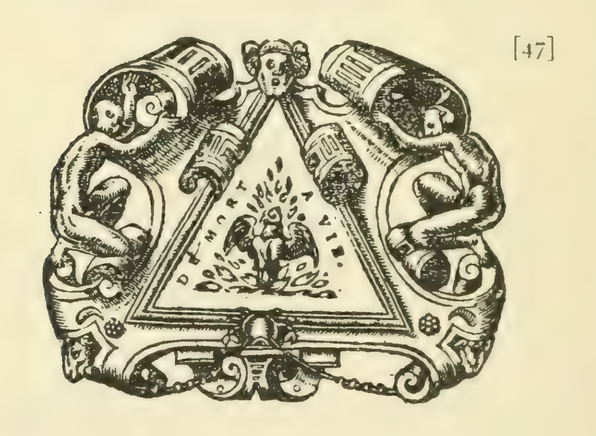
---

1. Pour comprendre le sens de ce dizain, il faut, à mon avis, relire le passage de Marsile Ficin où il est montré comment, par l'Amour, Dieu fit sortir le monde du chaos primitif. Le monde des essences, tourné vers Dieu qui l'attire par l'Amour, s'unit à lui et se forme par cette union. Mais l'*Amour, qui tourne l'âme du monde vers l'entendement de la Beauté*, vers la Forme, vers l'Idée, *précède l'existence du monde* et des dieux assignés à ses diverses parties. Les trois mondes (monde des essences, âme du monde, matière) s'organisent tous et se hiérarchisent par l'Amour. (Voir *Omnia divini Platonis opera tralatione Marsilii Ficini, emendatione et ad Graecum codicem collatione Simonis Grynaei, summa diligentia repurgata*. Lyon, Antoine Vincent, 1548, p. 258, col. 1).

2. Il faut donc comprendre qu'Amour, après s'être perdu (abysmé) dans le monde, nous fait souffrir afin de nous faire retrouver la beauté. Il faut, je crois, construire ainsi la phrase : Ainsi vexation, qui donne entendement, nous rendit Amour perdu. — Dans l'ouvrage de Barthélemi Aneau, *Picta poesis*, Lyon, 1552, on trouve (p. 43) un emblème intitulé : Ex metu religio vel *vexatio dat intellectum*.
— Cf. Ol. de Magny, *Souspirs*, son. LIV.

Monstre ma teste estre de sanglotz ceincte,
Qui mon plus hault tiennent environné.
Et ce Brouas te couvrant estonné,
De mes souspirs descouvre la bruyne.
Tes Aqueductz, deplorable ruyne,
Te font priser par l'injure du Temps,
Et mes yeulx secz de l'eau, qui me ruyne,
Me font du Peuple, & d'elle passe temps [1].

[47]



XCVI

Te voyant rire avecques si grand grace [2],
Ce doulx soubris me donne espoir de vie,

XCV. — 9. *1544 porte* leau — 10. passe-temps
XCVI. — 1. grand' (T) — 2. soub-ris

---

1. Cf. diz. 26 et les notes.
2. Le thème de ce dizain est si souvent répété chez les Italiens qu'il est impossible de décider si l'auteur le doit à Panfilo Sasso (fol. b v°) :

Et la doulceur de ceste tienne face
Me promect mieulx de ce, dont j'ay envie.
Mais la froideur de ton cœur me convie
A desespoir, mon desseing dissipant.
Puis ton parler du Miel participant
Me remet sus le desir, qui me mort.
Parquoy tu peulx, mon bien anticipant,
En un moment me donner vie, & mort.

XCVII

A contempler si merveilleux spectacle,
Tu anoblis la mienne indignité.
Pour estre toy de ce Siecle miracle,
Restant merveille a toute eternité,
Ou la Clemence en sa benignité,
Revere a soy Chasteté Presidente[1] [48]
Si hault au ciel de l'honneur residente,
Que tout aigu d'œil vif n'y peult venir.
O vain desir, ô folie evidente,
A qui de faict espere y parvenir.

XCVII. — 5. ou a clemence

Cossi quanda Madonna il volto oscura... ou à Britonio (*Gelosia*, fol. 77 v°), son. *Si variamente amando mi consumo*..., ou à Bembo, son. *Viva mia neve, et caro et dolce foco*... — Cf. Cl. Marot, *Epigr.* CCVII (éd. Jannet, III, 83).

1. Cf. *Recueil Jehan Marot*, fol. A vii v° :

> Qui a ces deux, chasteté & beaulté,
> Venter se peult qu'en toute loyaulté
> Toute autre dame elle surmonte & passe.....
> Mais quant ensemble elles font unité,
> C'est don divin...

— Cf. *Delie*, diz. 90.

XCVIII

Le Dieu Imberbe au giron de Thetys[1]
Nous fait des montz les grandz umbres descendre :
Moutons cornuz, Vaches, & Veaulx petitz,
En leurs parcz clos serrez se viennent rendre.
  Lors tout vivant a son repos veult tendre,
Ou dessus moy noveau resveil s'espreuve
  Car moy constraint, & par forcée preuve.
Le soir me couche esveillé hors de moy,
Et le matin veillant aussi me treuve,
Tout esploré en mon piteux esmoy.

XCIX

Fusse le moins de ma calamité
Souffrir, & vivre en certaine doubtance[2] :

XCVIII. — 2. grands — 4. cloz — *1544 n'a pas de ponctuation après* rendre — 5. repoz — 6. nouveau — s'espreuve (*suivi de deux points*) — 7. contraint

---

1. Cf. Pétrarque, son. *Quando 'l sol bagna in mar l'aurato carro.* Mais ce n'est pas Pétrarque, c'est Serafino (éd. 1548, fol. 156 v°) que Scève a suivi. La comparaison de son dizain avec les deux textes italiens le prouve facilement. Voici celui de Serafino :

> Quando dagli altı monti scende l'ombra
> E discaccian le stelle il chiaro giorno,
> Ogni stanco animal se posa à l'ombra,
> E se discorda il faticar del giorno,
> Ahi lasso, io stento è piango...

— Cf. *Delie*, diz. 368.

2. Cf. Cl. Marot (éd. Jannet, III, 113) :

> J'apperçoy bien qu'amour est de nature estrange...
> Qu'il faut craindre tousjours et tousjours esperer.

— Cf. *Delie*, diz. 70.

J'aurois au moins, soit en vain, limité
Le bout sans fin de ma vaine esperance.
Mais tous les jours gruer soubz l'asseurance,
Que ceste fiebvre aura sa guerison,
Je dy, qu'espoir est la grand prurison,
Qui nous chatouille a toute chose extreme,
Et qui noz ans use en doulce prison,
Comme un Printemps soubz la maigre Caresme.

C [49]

L'oysiveté des delicates plumes [1],
Lict coustumier, non point de mon repos,
Mais du travail, ou mon feu tu allumes,
Souventesfois, oultre heure, & sans propos
Entre ses drapz me detient indispos,
Tant elle m'à pour son foible ennemy.
Là mon esprit son corps laisse endormy
Tout transformé en image de Mort,
Pour te monstrer, que lors homme a demy,
Vers toy suis vif, & vers moy je suis mort [2].

1. Cf. Pétrarque, son. *O cameretta, che gia fosti un porto...* et son. *La gola e'l sonno e l'oziose piu ne...* Cf. aussi le son. 16 de Chariteo : *Da che si leva il sol...* déjà cité (p. 39).

2. Serafino (éd. 1548, fol. 102 v°) :

Che in me morto son io, e in te son vivo.

Léon Hebreu, p. 306 : « Durant le sommeil, combien que les sens du veoir, de l'ouir, du gouster & de l'odorer se perdent, neantmoins le sens de l'attouchement ne se perd pas pourtant... & aussi se perd la cogitation & fantasie de toute chose, exceptee de celle que l'on contemple. D'avantage ceste seule meditation, qui demeure en l'amant contemplatif, n'est pas de soy, ains de la personne aimée : & luy, exerceant telle meditation, *ne demeure en soy, mais est hors de soy*, en ce qu'il contemple & desire : car, quand l'amant est en ecstase, contemplant sur ce qu'il aime, il n'a nul soing ou memoire de soymesme... ainçoys est du tout aliene de soymesme & *est faict du propre de ce qu'il aime & contemple : en quoy il se convertit totalement*, etc. »

CI

Sur le matin, songeant profondement,
Je vy ma Dame avec Venus la blonde.
Elles avoient un mesme vestement,
Pareille voix, & semblable faconde :
Les yeulx riantz en face, & teste ronde
Avec maintien, qui le tout compassoit.
   Mais un regret mon cœur entrelassoit,
Appercevant ma Maistresse plus belle.
Car Cytarée en pitié surpassoit
Là, ou Delie est tousjours plus rebelle.

CII

Bien qu'on me voye oultre mode esjouir,
Ce mien travail toutesfois peine endure,
J'ay certes joye a ta parolle ouir
A mon ouye asses tendrement dure :
Et je m'y pene affin que tousjours dure
L'intention de nostre long discours. [50]
   Mais quand au but de mon vouloir je cours,
Tes voulentez sont ailleurs declinées,
Parquoy tousjours en mon travaillé cours
Tu fuys, Daphnes, ardeurs Apollinées [1].

CII. — 4. assez — 5. peine à fin

---

1. Cf. Léon Hebreu, p. 292 : « Sophie. Si ne pouvez vous nier que l'amour n'unisse les amans. — Philon. Ouy bien, quand ils sont tous deux amans : mais je suis seulement amant & non aimé : & vous estes seulement aimée & non amante. Comment donc voulez vous que cet amour soyt uni ? — Sophie. Qui veit jamais qu'un amant ne fust aimé ? — Philon. Moy : & croy que je suys avec vous comme un autre Apollo avec Daphné. »

CIII

Suyvant celuy, qui pour l'honneur se jecte,
Ou pour le gaing, au peril dangereux,
Je te rendy ma liberté subjecte,
Pour l'affranchir en vivre plus heureux.
Apres le sault je m'estonnay paoureux
Du grand Chaos de si haulte entreprise,
Ou plus j'entray, & plus je trouvay prise
L'Ame abysmée au regret, qui la mord.
Car tout le bien de l'heureuse surprise
Me fut la peur, la douleur, & la Mort.

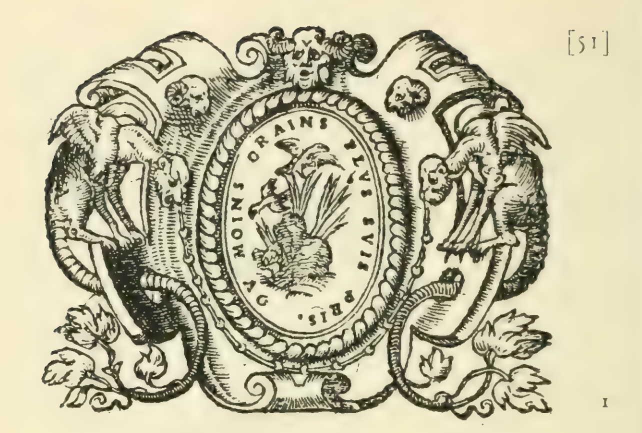
CIV

L'affection d'un trop haultain desir
Me benda l'œil de la raison vaincue :
Ainsi conduict par l'incongneu plaisir,
Au Regne umbreux ma vie s'est rendue.
Lors debendant ceste face esperdue,
Je vy de loing ce beau champ Elisée,
Ou ma jeunesse en son rond Colisée [1]
Satyrisoit contre Solicitude,
Qui liberté, de moy tant fort prisée,
M'avoit changée en si grand servitude [2].

CIII. — 1. celluy (T)
CIV. — 2. vaincuë — 4. renduë — 5. esperduë

1. Allusion aux pièces satiriques des Romains.
2. Serafino (éd. 1548, fol. 187 r°) :

Piango la mia perduta libertade
E'l dolce tempo che già possedia,
Piango che per mirar tanta beltade
Son fatto servo, e posto in pregionia.



[51]

[1]

CV

Je vy aux raiz des yeulx de ma Deesse
Une clarté esblouissamment plaine
Des esperitz d'Amour, & de liesse,
Qui me rendit ma fiance certaine
De la trouver humainement haultaine :
  Tant abondoit en faveur, & en grace,
Que toute chose, ou qu'elle dye, ou face,
Cent mille espoirs y sont encor compris.
  Et par ainsi, voyant si doulce face,
Ou moins craingnoys, là plus tost je fus pris.

1. Pour l'emblème, cf. Angeriano, *Erotopaegnion*, fol. 14 v° :

> Quam bene tu mecum, volucris dulcissima, vivis !
> Sat dulce ejusdem sortis habere pares.
> Tu, fixo in ramis visco decepta fuisti :
> Decepta & visco praeda ego, praeda fui.

CVI

J'attens ma paix du repos de la nuict,
Nuict refrigere a toute aspre tristesse :
Mais s'absconsant le Soleil, qui me nuyt,
Noye avec soy ce peu de ma liesse.
Car lors jectant ses cornes la Deesse,
Qui du bas Ciel esclere la nuict brune, [52]
Renaist soubdain en moy celle aultre Lune [1]
Luisante au centre, ou l'Ame a son sejour [2],
Qui, m'excitant a ma peine commune,
Me fait la nuict estre un penible jour.

CVII

Fortune forte a mes vœutz tant contraire [3]
Oste moy tost du mylieu des Humains.
Je ne te puis a mes faveurs attraire :
Car ta Dame à ma roue entre ses mains.
Et toy, Amour, qui en as tué maintz :

CVII. — 1. vœuz.

---

1. Voir Chariteo (éd. Pèrcopo, t. II, p. 18-19), sestina 1 :

> Quando comincia uscir quell'altra luna
> Dal nostro mar, per dar lume a la notte,
> Allhor m'addormo e veggio l'alma luce
> Di quella, che mi scalda più che'l sole...
> Le tenebre de gli altri ad me fan luce,
> Pur che da gli occhi miei non fugga il sonno...
> Si despietata si dimostra al sole,
> Che vita oscura aspetto di sua luce.

— Cf. *Delie*, diz. 111, 147, 232.

2. Cf. *Delie*, diz. 330.

3. Cf. *Delie*, diz. 71. — Ce dizain est tiré d'Angeriano, *Erotopaegnion*, fol. 21 v° :

De seipso, Morte, & Cupidine.

> Dum mea lingua vocat Mortem, Mors advenit, et « Quid
> Vis ? » ait. Hoc cupio, dico ego : caede caput . . .

Elle à mon arc pour nuire, & secourir.
  Aumoins toy, Mort, vien acoup me ferir :
Tu es sans Cœur, je n'ay puissance aulcune.
  Donc (que crains tu ?) Dame, fais me mourir,
Et tu vaincras, Amour, Mort, & Fortune.

CVIII

Seroit ce point fiebvre, qui me tourmente [1],
Brulant de chault, tremblant aussi de froit ?
C'est celle ardeur, que j'ay si vehemente,
Qui tant plus sent ta froideur, tant plus croit,
Bien que ton froit surprimer la vouldroit
Taschant tousjours à me faire nuisance.
  Mais, comme puis avoir d'eulx congnoissance,
Ilz sont (tous deux) si fortz en leur poursuivre,
Que froit, & chault, pareilz en leur puissance,
Me font languir sans mourir, & sans vivre.

1. Cf. *Delie*, diz. 280. — Cf. aussi Serafino (éd. 1548, fol. 162 v°) :

Febre che dentro sta più afflige e coce...
Gli è natural se il foco dà calore,
E se dal freddo, freddo se riceve.
Ma non chel foco, che m'abruscia il core
Esca di donna più fredda che neve...

Dans le *Secret d'Amours*, par Michel d'Amboise. Paris, 1542, fol. i 1 v°, la pièce *Epigramme a la dicte Damoyselle*, si elle n'a pas servi de modèle à Scève, a été copiée sur un modèle commun :

Tourne ton œil ailleurs, plus ne m'advise,
Je te requiers damoyselle tant belle :
Car dedans moy ung tel feu il attise
Qu'en peu de jours je seray cendre grise,
Si comme il faict tousjours il m'estincelle.
Las que dy je ? ton regard ne me celle,
Ou je suis mort, car la chaleur ardente
Qui part de luy rafreschit & contente
Tous mes espritz, en les rafreschissant,
Brusle sans fin entrailles, chair & os.
Ainsi ton œil cruel & blandissant
Me faict languir & me donne repos.

CIX [53]

Mars amoureux voulut baiser ma Dame [1],
Pensant que fust Venus sa bien aymée.
Mais contre luy soubdain elle s'enflamme,
Et luy osta son espée enfumée.
Quand je la vy en ce poinct estre armée.
Fais, dy je lors, de ceste Cymeterre,
Que je descende avec mes maulx soubz terre.
Va : ta demande est, dit elle, importune.
Car j'en veulx faire a tous si forte guerre,
Qu'aulcun n'aura sur moy victoire aulcune.

CX

De l'Arc d'Amour tu tires, prens, & chasses [2]
Les cœurs de tous a t'aymer curieux :
Du Bracquemart de Mars tu les deschasses

1. Cf. *Delie*, diz. 120. — Serafino (éd. 1548, fol. 163 v°):

> Sceso è tal'hor dal ciel'in terra Marte
> Per veder sol costei, che hà tanta fama,
> Lassando la sua Venere in disparte...

Cf. aussi Cl. Marot, *Epigr.* CIII (éd. Jannet, III, 44). Chez Marot, c'est Cupidon qui prend par erreur pour sa mère la dame aimée du poète.

2. Cf. *Jardin de Plaisance & Fleur de Rethoricque...* Lyon, Martin Boullon, in-4, goth. sans date, fol. 63 r° :

> Vostre œil qui est si fort a dextre
> Au commandement de chascun
> Vous faict avoir a port commun
> Des serviteurs sans les congnoistre.
> Car soit a dextre ou a senestre
> Il n'en espargneroit pas ung.

Cf. aussi Cl. Marot, *Epigr.* LXIV (éd. Jannet, III, 28).

Tant, que nul n'est sur toy victorieux.
Mais veulx tu faire acte plus glorieux,
Et digne asses d'eternelle memoire ?
Pour t'acquerir perpetuelle gloire,
Rendz son espée a ce Dieu inhumain,
Et a l'Archier son arc fulminatoire,
Et tes Amantz fais mourir de ta main.

CXI

Lors que le Soir Venus au Ciel r'appelle [1],
Portant repos au labeur des Mortelz,
Je voy lever la Lune en son plain belle,
Ressuscitant mes soucys immortelz,
Soucys, qui point ne sont a la mort telz,
Que ceulx, que tient ma pensée profonde. [54]
O fusses tu, Vesper, en ce bas Monde,
Quand celle vient mon Enfer allumer.
Lors tu verroys, tout autour a la ronde,
De mes souspirs le Montgibel [2] fumer.

CXII

Longue silence, ou je m'avainissoys [3]
Hors la memoyre & des Dieux, & des hommes,

CXI. — 2. repoz

---

1. Cf. Alain de Lille, *les Paraboles de Maistre Alain en françois*, 1492, fol. f v r° :

> Comme Hesperus se haste de sortir
> Pour luyre au soir premiere qu'autre estoille...

2. C'est ainsi que Pétrarque nomme l'Etna.

3. Ovide, *Rem. Am.* 623. — Pétrarque, son. *Quel fuoco ch'io pensai...* et *Non fur mai tutte spente* — Bembo, fol. 34 v° :

Fut le repos, ou je me nourrissoys
Tout deschargé des amoureuses sommes.
Mais, comme advient, quand a souhait nous [sommes,
De nostre bien la Fortune envieuse
Trouble ma paix par troys lustres joyeuse,
Renovellant ce mien feu ancien.
Dont du grief mal l'Ame toute playeuse
Fait resonner le circuyt Plancien [1].

CXIII

En devisant un soir me dit ma Dame.
Prens ceste pomme en sa tendresse dure [2],
Qui estaindra ton amoureuse flamme,
Veu que tel fruict est de froide nature :
Adonc aura congrue nourriture

CXII. — 8. Renouvellant

In poca liberta con molti affanni...
Di la' v'io fui gran tempo...
Et posimi dal fasto etda glinganni
Et dagliocchi del vulgo assai lontano.
Ma che mi valse amor, s'a mano a mano
Tu pur a lagrimar mi ricondanni ?
. . . .
Alhor, quand'io credea viver securo
Più feroce che pria m'assali et pungi...

— Cf. *Delie*, diz. 333.

1. Lyon. — Sur Munatius Plancus, gouverneur romain de Lyon, voir Colonia, *Hist. littér. de Lyon* (Lyon, 1728), p. 3 sqq., p. 8 sqq. : « On n'a plus regardé ces deux expressions « la ville de Lyon » et « la ville ou les murailles de Plancus », que comme deux expressions purement synonymes ». — Cf. *Delie*, diz. 395 et note.

2. Cf. Serafino (éd. Menghini, p. 66) :

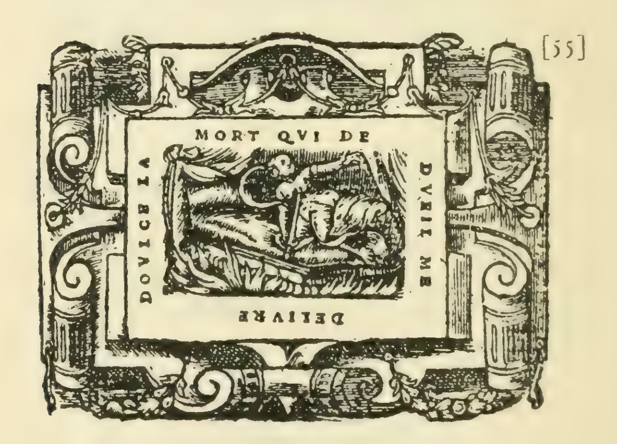
Frigido pomo in le mie man condutto...

De même Sassoferato (*Nuova Phenice*, fol. D 8 v°) envoie à sa dame, avec deux giroflées, une pomme verte, symbole de son espérance toujours vive.

Ce dizain me paraît inspiré d'un sonnet de Francesco Cei (*Sonecti*, *Capi-*

L'ardeur, qui tant d'humeur te fait pleuvoir.
Mais toy, luy dy je, ainsi que je puis veoir,
Tu es si froide, & tellement en somme,
Que si tu veulx de mon mal cure avoir,
Tu estaindras mon feu mieulx, que la pomme.

[55]



CXIV

O ans, ô moys, sepmaines, jours, & heures [1],

tali, Canzone... composti per lo excellentissimo Francesco Cei ciptadino fiorentino in laude di Clitia, Florence, Philippo di Giunta, 1514 :

Io maledico mille volte il seme
Di questi pomi che madonna et io
Mangiamo la nocte e'l di con gran disio
Perche al mio male siánci accordati insieme

L'ha il core di diaccio et sopra il diaccio preme
Uno liquore freddo gelido aspro et rio
Che quantunque sia grande el foco mio
Una gocciola solo di quello non preme

In me adviene di cio contrario effetto
Che quando io prehendo piu lhumore gelato
Piu sento maggiore fiamma dentro al pecto...

1. Pétrarque, son. *Benedetto sia 'l giorno...*

O intervalle, ô minute, ô moment,
Qui consumez les durtez, voire seures,
Sans que l'on puisse appercevoir comment,
Ne sentez vous, que ce mien doulx tourment
Vous use en moy, & voz forces deçoit ?
  Si donc le Cœur au plaisir, qu'il reçoit,
Se vient luy mesme a martyre livrer :
Croire fauldra, que la Mort doulce soit,
Qui l'Ame peult d'angoisse delivrer[1].

CXV

Par ton regard severement piteux[2]
Tu m'esblouis premierement la veue :
Puis du regard de son feu despiteux
Surpris le Cœur, & l'Ame a l'impourveue,
Tant que despuis, apres mainte reveue
J'ars de plus fort sans novelle achoison. [56]
  Ce mesme temps la superbe Toison[3]
D'ambition, qui a tout mal consent,

CXV. — 2. veuë — 4. impourveuë — 5. depuis — reveuë — 6. J'ards — nouvelle

---

1. Pétrarque, canz. *Ben mi credea passar...*
   Che ben muor, chi morendo esce di doglia...
et son. *Non puo far morte...* :
   Dunque vien morte; il tuo venir m'è caro...

2. Cf. *Delie*, diz. 128.
Serafino (éd. Menghini, p. 93) :
   Cosi potessi io ben mirarti fiso
   Senza abagliarmi...

3. Scève se souvient ici du mot de Pétrarque dans le son. *Dodici donne honestamente lasse* :
   Simil non credo che Jason portasse
   Al vello, ond'oggi ogni huom vestir si vuole...

Toute aveuglée espandit sa poison
Dessus le juste, & Royal innocent [1].

CXVI

Insatiable est l'appetit de l'homme
Trop effrené en sa cupidité,
Qui de la Terre ayant en main la pomme,
Ne peult saouler si grand' avidité :
Mais (ô l'horreur) pour sa commodité
Viole foy, honneur, & innocence.
Ne pleure plus, France : Car la presence
Du sang d'Abel devant Dieu criera
Si haultement que pour si grande offence
L'aisné Cain devant toy tremblera [2].

CXVII

Pour m'enlasser en mortelles deffaictes
Tu m'afoiblis le fort de ton povoir :
Soit que couvrir esperances deffaictes
Face un bien peu d'espoir appercevoir [3],
Si ne peult on non asses concevoir

CXVII. — 2. pouvoir — 5. assez

1. Il s'agit du dauphin François, décédé à Tournon le 10 août 1536, et de Montecuculli, qu'on accusa de l'avoir empoisonné. Voir Baur, *Maurice Scève et la Renaissance lyonnaise*, Paris, Champion, 1906, p. 47 sqq. Scève a deploré cette mort en vers latins et français l'année où elle survint. — Cf. encore Paradin, *Histoire de Lyon*, Lyon, Ant. Gryphius, 1573.

2. Cf. *Delie*, diz. 115.

3. Cf. Pétrarque, son. *Poi che mia speme è lunga a venir troppo*... et passim.

A quelle fin ton vouloir se dispose.
Parquoy mon bien, qui en ta foy repose,
Au long souffrir patiemment m'enhorte :
Car aussi bien ta cruaulté propose
De me donner, comme a mort, vie morte[1].

CXVIII [57]

Le hault penser de mes frailes desirs
Me chatouilloit a plus haulte entreprise,
Me desrobant moymesme a mes plaisirs,
Pour destourner la memoire surprise
Du bien, auquel l'Ame demoura prise :
Dont, comme neige au Soleil, je me fondz[2]
Et mes souspirs dès leurs centres profondz
Si haultement eslevent leurs voix vives,

1. *Jardin de Plaisance*, fol. 100 r° :

Je suis pour vivre & pour languir :
Car mal gre moy je sens a force
Sur mon corps porter & souffrir
Le mal dont de ce peult mourir,
Car tant plus de mourir m'efforce.
Ma vie lors plus se renforce
Et semble que Dieu & nature
Ayent jure ceste advanture.

— Tebaldeo, son. 190 (éd. Venise, 1544). — Michel d'Amboise, *Secret d'Amours*, 1542, fol. d VI :

Pour ta beaulté j'endure grief martyre,
Pour ta doulceur j'ay mal de tous le pire...
Ta bonne grace incessamment me tire
A te prier : desespoir me retire
Doubtant reffuz, car si tu n'es attaincte
Par ta bonté de m'aymer : douleur mainete
J'endureray, avec angoisseuse yre
De mes travaulx.

2. Cf. Ovide, *Her.* XIII, 52 : More nivis lacrimae sole madentis eunt ; — et Pétrarque, passim.

Que plongeant l'Ame, & la memoire au fondz[1],
Tout je m'abysme aux oblieuses rives.

CXIX

Petit object esmeult grande puissance,
Et peu de flamme attrait l'oeil de bien loing.
Que fera donc entiere congnoissance[2],
Dont on ne peult se passer au besoing ?
Ainsi Honneur plus tost quicteroit soing,
Plus tost au Temps sa Clepsidre cherroit,
Plus tost le Nom sa trompette lairroit,
Qu'en moy mourust ce bien, dont j'ay envie[3].
Car, me taisant de toy on me verroit
Oster l'esprit de ma vie a ma vie.

1. Pétrarque, son. *Pasco la mente d'un si nobil cibo* :

. . . .
Che sol mirando, oblio ne l'alma piove
D'ogn'altro dolce, e Lethe al fondo bibo.

Voir aussi Bembo, *Rime*, éd. cit., fol. 38 v° :

Ch'io son di lethe homai presso a la riva.

— Cf. *Delie*, diz. 165.

2. Pétrarque, son. *Qui dove mezo son...*

Che farei dunque gli occhi suoi guardando ?

et Serafino (éd. Menghini, p. 98) :

Or che fia dunque el ver se l'ombra m'arse ?

3. Pétrarque, son. *Di di in di vo cangiando...* :

Senz'acqua il mare, e senza stelle il cielo
Fia inanzi chi non sempre tema e brami...

Voir aussi *Jardin de Plaisance*, fol. 81 r° :

Nul ne scauroyt faire que je n'aymasse...

— Cf. *Recueil Jehan Marot*, fol. D v r° :

Car d'autre aymer onc ne fuz curieux
Ny ne seray, encor que mourir deusse.

CXX [1]

L'Aigle des Cieulx pour proye descendit [2],
Et sur ma Dame hastivement se poulse :
Mais Amour vint, qui le cas entendit,
Et dessus luy employe & arc, & Trousse.
Lors Jupiter indigné se courrouce,
Et l'Archier fuit aux yeulx de ma Maistresse, [58]
A qui le Dieu crie plain de tristesse,
Je veulx, Venus, ton filz, qui à mespris.
Delie suis, dit elle, & non Déesse :
Prendre cuydois, dit il, mais je suis pris.

CXXI

Tu celle fus, qui m'obligeas premiere
En un seul corps a mille Creanciers :
Tu celle fus, qui causas la lumiere,
Dont mes souspirs furent les Encenciers.
Mais vous, Souciz, prodigues despenciers
De paix tranquille, & vie accoustumée,
Meites la flambe en mon ame allumée,

1. Cf. *Delie*, diz. 109.

2. Voir la pièce analogue d'Angeriano, *De Jove & Cupidine*, fol. 16 v° :

Juppiter humanae captus fulgore puellae,
Aligero dixit talia verba deo...

— Voir aussi, du même (fol. 36 r°), la pièce intitulée : *De Jove & Junone*.

Par qui le Cœur souffre si grandz discordz
Qu'apres le feu estaincte la fumée
Vivra le mal, avoir perdu le Corps.

CXXII

De ces haultz Montz jettant sur toy ma veue,
Je voy les Cieulx avec moy larmoier :
Des Bois umbreux je sens a l'impourveue,
Comme les Bledz, ma pensée undoier [1].
En tel espoir me fait ores ploier,
Duquel bien tost elle seule me prive.
Car a tout bruyt croyant que lon arrive [2],
J'apperçoy cler, que promesses me fuyent.
O fol desir, qui veult par raison vive,
Que foy habite, ou les Ventz legers bruyent [3].

CXXII. — 1. jectant (T) — veuë — 2. larmoyer — 3. Boys — impourveuë — 4. undoyer — 5. ployer

---

1. Politien (*Opere volgari di Messer Angelo Ambrogini Poliziano*, éd. Casini, Florence, 1885, p. 9) :

E le biade ondeggiar come fa il mare.

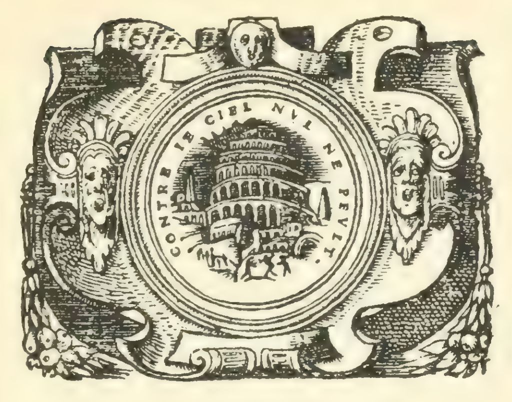
2. Serafino (éd. 1548, fol. 140 v°) attend, lui aussi, sa dame ; il entend un bruit et espère que c'est elle qui arrive ; mais ce bruit était causé par le vent de ses propres soupirs :

E poi m'avedo, ohime lasso, che è il vento
Di mei caldi sospir...

3. Souvenir d'Ovide, *Her.* XIX, 95-96 :

Non ego tam ventos timeo, mea vota morantes
Quam, similis vento, ne tuus erret amor.





[1]

CXXIII

Vaincre elle sçait hommes par sa valeur,
Et par son sens l'oultrageuse Fortune :
Et toutesfoys ne peult a mon malheur
Remedier, se voyant opportune
Pour bienheurer trop plus grand'infortune,
Laissant mon cas suspendre a nonchaloir.
 Mais si des Cieulx pour me faire douloir,
A tous benigne, a moy est inhumaine[2],
De quoy me sert mon obstiné vouloir ?
Contre le Ciel ne vault deffence humaine[3].

CXXIII. — 3. toutesfois — 5. bien-heurer

---

1. Pour l'emblème, cf. *Jardin de Plaisance*, fol. 127 v° : Par folle amour de dominer...

2. Cliché pétrarquiste. Cf. *Secret d'Amours*, fol. d iiii r° : « O ingrate, ha j'ay tort, de t'attribuer l'offence que contre moy commetz, pour m'estre rude ; car à Nature je m'en dois prendre... qui t'a telle formée... Aux autres tu es benigne, à moy seul rude. »

3. Proverbe très répandu alors en Italie : voir Serafino (éd. Menghini,

CXXIV

Si Apollo restrainct ses raiz dorez [1],
Se marrissant tout honteux soubz la nue,
Ç'est par les tiens de ce Monde adorez,
Desquels l'or pur sa clarté diminue.
Parquoy soubdain, qu'icy tu es venue,
Estant sur toy, son contraire, envieux, [60]
A congelé ce Brouas pluvieux,
Pour contrelustre à ta divine face.
Mais ton tainct frais vainct la neige des Cieulx,
Comme le jour la clere nuict efface.

CXXV

Ensevely long temps soubz la froideur [2]

CXXIV. — 2. nuë — 4. diminuë — 5. venuë — 8. contre-lustre 9. vaincq

---

p. 88), Bembo (Venise, 1535), fol. 85 r°, et Britonio (*Gelosia del Sole*. 1531), fol. 58 r°.

1. Cf. Pétrarque, son. *Il cantar nuovo*...

Tebaldeo, Sassoferrato, Britonio et même Bembo fournissaient à Scève la matière de ce dizain. Il la trouvait aussi en France dans Helisenne de Crenne. C'est du sonnet de Britonio que ce dizain se rapproche le plus. Cf. Sassoferrato, *Gloria d'Amore*, fol. D 6 v° : *Per quanto gira il sole a torno a torno*... — Tebaldeo, son. 148. — Britonio, *Gelosia del Sole*, fol. 81 v° : *Un giorno uscendo fulgido e lustrante*... — Bembo (Venise, 1535), fol. 27 v° : *Quando 'l mio sol, del qual invidia prende L'altro, che spesso si nasconde e fugge*; et encore fol. 35 v° : *Col sol, ch'a lei mirando, invidia n'hebbe, Et d'un oscuro nembo ricoperse*... — Helisenne, *Angoisses douloureuses* (éd. 1551, fol. q 2 v° : « Regardez ses cheveulx de resplendissante couleur decorez, qui d'Apollo la similitude represente... » — Cf. *Delie*, diz. 303 et 386.

2. C'est la fête des Morts. Dante avait fait un sonnet sur la semaine sainte (*Vita nuova*, XLI); de même Pétrarque associait son amour et sa piété (son. *Padre del ciel dopo i perduti giorni*). Tebaldeo en avait fait un sur le mercredi des cendres (son. 129). — Cf. une pièce de Marot où l'allusion religieuse se mêle également au badinage amoureux (éd. Jannet, III, 69).

Du Marbre dur de ton ingratitude,
Le Corps est jà en sa foible roideur
Extenué de sa grand'servitude :
Dont ame, & cœur par ta nature rude
Sont sans mercy en peine oultrepassez.
O aujourd'huy, bienheureux trespassez,
Pour vostre bien tout devot intercede :
Mais pour mes maulx en mon tourment lassez
Celle cruelle un Purgatoire excede [1].

CXXVI

A l'embrunir des heures tenebreuses [2],
Que Somnus lent pacifie la Terre.
Ensevely soubz Cortines umbreuses,
Songe a moy vient, qui mon esprit desserre,
Et tout aupres de celle là le serre,

1. Britonio, *Gelosia del Sole*, fol. 97 r° :

S'avolse l'alma, senza Ella vederla
Come in suo grato et dolce Purgatorio.

Jardin de Plaisance, fol. 129 r° : « Comment au jardin de plaisance l'amoureux est au purgatoyre d'amours & pryvé de joye. »

Voir encore Cl. Marot, *Epigr*. cxxxiii (éd. Jannet, III, 55).

2. Cf. Pétrarque, canz. *A qualunque animal*...

Con lei foss' io da che si parte il sole...
Sol una notte, e mai non fosse l'alba...

Idem, sextine *Non ha tanti animali*... :

Deh hor foss'io col vago de la luna
Adormentato in qualche verdi boschi...

Michel d'Amboise, *Secret d'Amours*, fol. b iii : « Madame, si je te veulx louer, si je te veulx honnorer, servir... me semble que ce ne te sera blasme de le souffrir, & que tu le peulx aysément endurer aussi bien que fit la Lune Endimion. »

Ce dizain a été inspiré par les sonnets 14 et 15 de Chariteo (éd. Pèrcopo, t. II, pp. 16 et 17). Voir encore Serafino (éd. Menghini, p. 98) et Bembo (Venise, 1535, fol. 33) : *Mentrel fero destin mi toglie e vieta*... — Cf. *Delie*, diz. 340.

Qu'il reveroit pour son royal maintien.
  Mais par son doulx, & privé entretien
L'attraict tant sien, que puis sans craincte aulcune
Il m'est advis, certes, que je la tien,
Mais ainsi, comme Endimion la Lune.

CXXVII [61]

L'esprit, qui fait tous tes membres movoir
Au doulx concent de tes qualitez sainctes,
A eu du Ciel ce tant heureux povoir
D'enrichir l'Ame, ou Graces tiennent ceinctes
Mille Vertus de mille aultres enceinctes,
Comme tes faictz font au monde apparoistre.
  Si transparent m'estoit son chaste cloistre [1]
Pour reverer si grand'divinité,
Je verrois l'Ame, ensemble & le Corps croistre,
Avant leur temps, en leur eternité.

CXXVIII

Ce bas Soleil, qui au plus hault fait honte [2],

CXXVII. — 1. mouvoir

---

1. Cf. Bembo (Venise, 1535, fol. 34 v°) :
   Gia donna, hor dea, nel cui virginal chiostro...

2. Panfilo Sasso (Venise, 1519, fol. a 5 r°), *Tanta e la luce sua chel sol s'asconde.* — Britonio, *Gelosia del Sole*, fol. 97 r° :
   Da l'un de lati scorsi il mio bel sole
   Che facea intorno a se nuovo Oriente :
   Tosto com' huom che vede a se presente
   Tal ben, che piu non brama, ne piu vuole.
   . . . .

Nous à daingné de sa rare lumiere,
Quand sa blancheur, qui l'yvoire surmonte,
A esclercy le brouillas de Fourviere :
Et s'arrestant l'une, & l'aultre riviere,
Si grand' clarté s'est icy demonstrée,
Que quand mes yeulx l'ont soubdain rencontrée,
Ilz m'ont perdu au bien, qui seul me nuict.
  Car son cler jour serenant la Contrée [1],
En ma pensée a mys l'obscure nuict.

CXXIX

Le jour passé de ta doulce presence
Fust un serain en hyver tenebreux [2],
Qui fait prouver la nuict de ton absence
A l'œil de l'ame estre un temps plus umbreux
Que n'est au Corps ce mien vivre encombreux,
Qui maintenant me fait de soy refus. [62]
  Car dès le poinct, que partie tu fus,
Comme le Lievre accroppy en son giste,

CXXVIII. — 2. daigné — 8. nuyt — 10. mis

Mi mossi a salutar benignamente
Nel caro sguardo, in ch' io mi specchio et glorio
S'avolse l'alma, senza Ella vederla.

— Cf. *Delie*, diz. 115 et 223.

1. Pétrarque, son. *Stiamo amor a veder la gloria...* :

E'l ciel... in vista si rallegra
D'esser fatto seren da i begli occhi.

2. Pétrarque, canz. *Si è debile il filo...* :

Que' duo lumi
Che quasi un bel sereno a mezzo 'l die
Fer le tenebre mie...

Je tendz l'oreille, oyant un bruyt confus,
Tout esperdu aux tenebres d'Egypte[1].

CXXX

Tant me fut lors cruellement piteuse
L'affection, qui en moy s'estendit,
Que quand la voix hardie, & puis honteuse
Voulut respondre, un seul mot ne rendit[2] :
Mais, seulement souspirant, attendit,
Que lon luy dist : ou penses tu attaindre ?
  Ainsi veoit on la torche en main s'estaindre,
Si en temps deu on laisse a l'esmovoir,
Qui, esbranlée un bien peu, sans se faindre
Fait son office ardent a son povoir[3].

CXXX. — 1. cruelement (T) — 7. void on — 10. pouvoir

---

1. Sassoferrato, *Olimpia*, 1532, fol. c 4 :

El leppre fugge sentendo el latrare
Del can mordente per non esser preso
. . . .
Io fuggo al bosco...

Harmonie du Monde de Fr. Georges, 1525, trad. Lefèvre de la Boderie, pp. 289 *d*, 290 *a* : « Egypte qui est dicte en Hebrieu Mizraïm est bien interprété angoisses, combien qu'aucuns, ne sçay pour quelle raison, ajoutent qu'elle signifie aussi tenebres. »

Jardin de Plaisance, fol. 66 r° :

Quand ne me veult confort donner
Ains desherite
Son cueur du mien, en Egipte
Yray finer.

2. Cl. Marot (éd. Jannet, III, 114) : Voulant parler, un seul mot ne puis dire. — Cf. *Delie*, diz. 76.

3. Ovide, *Amor.* I, II, 11-12 :

Vidi ego jactatas, mota face, crescere flammas
Et vidi, nullo concutiente, mori.

Serafino (éd. 1548, fol. 165 v°) :

I cenni, e gli atti, il riso, il bel parlare

CXXXI

Delia ceincte, hault sa cotte attournée [1];
La trousse au col, & arc, & flesche aux mains,
Exercitant chastement la journée,
Chasse, & prent cerfz, biches, & chevreulx maintz.
Mais toy, Delie, en actes plus humains
Mieulx composée, & sans violentz dardz,
Tu venes ceulx par tes chastes regardz,
Qui tellement de ta chasse s'ennuyent :
Qu'eulx tous estantz de toy sainctement ardz,
Te vont suyvant, ou les bestes la fuyent.

CXXXI. — 7. vennes

Raccendono uno ardor spento di poco,
Come una torcia mentre ch' arde è splende,
La smorza il fiato, e'l fiato la raccende.

Idem, fol. 144 r°, et Menghini, p. 195. — Cf. *Delie*, diz. 196.

Hélisenne de Crenne, *Epitres famil.*, fol. M 3 v° : « Amour se peult comparer à une flamme & ardeur : laquelle s'elle n'est aucunesfois ventilée & souflée, elle se meurt en peu de temps. Au contraire, à force de concussions & agitations continuelles, nous la voyons acroistre & augmenter. » C'est là un cliché fréquent à l'époque. — Cf. *Delie*, diz. 196 et 289.

1. Cf. *Delie*, diz. 327 et les notes. — Cl. Marot, *De Diane* (éd. Jannet, III, 28) :

L'enfant Amour n'a plus son arc estrange.

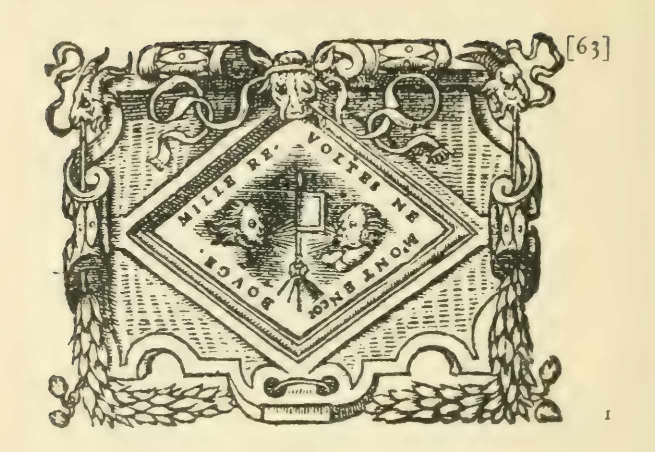
Ce n'est pas Marot que Scève suit ici : il prend pour modèle Michel d'Amboise, comme dans le diz. 327 ; mais il tire la fin de sa pièce d'un autre passage de cet auteur (*les Cent Epigrammes*. Paris, Alain Lotrian, s. d., priv. du 6 mars 1532, fol. 43 r° et v°) : Apollon prend la dame du poète pour Diane sa sœur. Junon lui dit pour le tirer d'erreur :

Il est tout vray qu'elles sont tressemblables
Fors en ung cas : *car seullement les bestes*
Ta seur meurtrist : mais les hommes honnestes
Ceste cy prend par ses moyens affables.

La source commune est Angeriano (*Erotopaegnion*, fol. 17 r° et v°)
De Caelia venante.

Dum vaga venatur per nostros Caelia saltus,
Hanc cernens, subito Delius obstupuit:
Cur his errat, ait, campis germana remotis ?
Et juga Parthenii linquit amœna soli ?

[63]



[1]

CXXXII

Le bon Nocher se monstre en la tempeste,
Et le Souldart au seul conflict se prœuve [2] :

Dum sic miratur, vergit sua lumina : Cynthum
 Lustrat, & hic vero est lumine visa soror.
Anne duas, inquit, peperit Latona Dianas ?
 Quae consanguinea est, ista vel illa mihi ?
Haec vadit passis, & passis illa capillis :
 Haec placet insigni pectore, & illa placet.
Nusquam tam similes toto sunt orbe Dianae :
 Una stat effigies, unus utrique decor.
Venantes ambae, verum ; sed dispare praeda,
 Juno ait, *haec homines conficit, illa feras.*

1. Pour l'emblème et les derniers vers du dizain, cf. Chariteo (éd. Pèrcopo, son. 18, fol. 157 v°) :

Per l'aere vo volando, et son portato
Da tempestosi venti, et non mi movo.

2. Serafino (éd. 1548, fol. 157 v°) :

Comporta il marinar fortuna è vento
Sol per venire al desiato porto,
Il bon soldato mai cura di stento
Perche aspetta la preda per conforto...

Aussi Amour sa gloire, & sa conqueste
Par fermeté en inconstance esprœuve.
Parquoy souvent en maintz lieux il me trœuve
Ou audevant me presente un object
Avec si doulx, & attrayant subject,
Que ma pensée, a peu pres s'y transmue,
Bien que ma foy, sans suyvre mon project,
Çà, & là tourne, & point ne se remue.

CXXXIII

Le Vespre obscur a tous le jour clouit
Pour ouvrir l'Aulbe aux limbes de ma flamme :
Car mon desir par ta parolle ouyt
Qu'en te donnant a moy, tu m'estois Dame [1].
    Lors je sentis distiler en mon ame
Le bien du bien, qui tout aultre surmonte. [64]
Et neantmoins, asses loing de mon compte,
Pitié te feit tendrement proferer
Ce doulx nenny, qui flamboyant de honte [2],
Me promit plus qu'onc n'osay esperer.

CXXXII. — 8. transmuë — 10. remuë
CXXXIII. — 5. distiller — 7. assez

---

1. Tebaldeo, son. 116 :

Quando mi parve da una voce udire
Che à te leggiadra donna era donato.

2. *Recueil de vraye Poesie françoyse, prinse de plusieurs Poetes, les plus excellentz de ce regne*, Paris, 1544, in-8, fol. vii v° :

Un doulx nenny avecq' un doulx soubzrire.

Cette pièce est de Cl. Marot (éd. Jannet, III, 29 : *Epigr*. LXVIII. — Cf. aussi p. 82).

CXXXIV

Saincte Union povoit seule accomplir
L'intention, que sa loy nous donna [1],
Comme toy seule aussi debvois supplir
Au bien, qu'a deux elle mesme ordonna.
A luy & Corps & Foy abandonna [2] :
A moy le Cœur, & la chaste pensée.
Mais si sa part est ores dispensée
A recepvoir le bien, qu'Amour despart,
La mienne est mieulx en ce recompensée,
Que apres Amour, la Mort n'y aura part.

CXXXV

Qui ce lien pourra jamais dissouldre [3]
Si la raison a ce nous contraingnit ?
Amour le noud lassa, & pour l'absouldre
Foy le noua, & le temps l'estraingnit.

CXXXIV. — 10. Qu'apres
CXXXV. — 4. noüa

---

1. Voir dans Niphus ce que les Platoniciens d'alors appellent l'amour *intentionnel* (Lyon, 1549, p. 103 sqq.). L'auteur distingue l'*amor intellectivus* (désir de jouir de la beauté des choses intelligibles) et l'*amor sensitivus*. Ce dernier est triple : 1° *amor intentionalis*, désir de jouir du beau par les sens de la vue et de l'ouïe; 2° *amor realis*, désir de jouir du beau par tous les sens, mais encore « sine appetitu veneris », et surtout par le goût et le toucher; 3° *cupido* « quae non expletur sine usu Veneris. » Mais Niphus ne croit pas que l'« amor intentionalis » puisse véritablement exister « absque desiderio Veneris cupidineoque Amore » (p. 105).

2. Luy, c'est sans doute le mari de Délie. Cf. diz. 156 et la n. 2.

3. C'est la suite du diz. 134. Les premiers vers sont traduits d'un sonnet de Vittoria Colonna (*Rime de la diva Vettoria Colonna de Pescara inclita Marchesana*, 1542, fol. 15 r°) :

Chi puo troncar quel laccio che m'avinse,
Se ragion diè lo stame, amor l'avolse,

Premier le Cœur, & puis l'Ame ceingnit
En noud si doulx, & tant indissolvable,
Qu'oultre le bien, qui me tien redevable,
J'espereray en seure indamnité,
Et preuveray par effect jà prouvable
En Terre nom, au Ciel eternité.

CXXXVI [65]

L'heur de nostre heur enflambant le desir
Unit double ame en un mesme povoir :
L'une mourant vit du doulx desplaisir,
Qui l'autre vive à fait mort recevoir [1].
Dieu aveuglé tu nous as fait avoir
Sans aultrement ensemble consentir,
Et posseder, sans nous en repentir,
Le bien du mal en effect desirable :
Fais que puissions aussi long temps sentir
Si doulx mourir en vie respirable.

CXXXV. — 7. tient
CXXXVI. — 2. pouvoir — 3. vid — 5. faict

Ne sdegno o Morte l'allentò, ne sciolse,
La fede l'anodò, tempo lo strinse.
In prima il cor, poi l'alma intorno cinse,
Chi piu conobbe il ben, piu se ne tolse;
L'indissolubil nodo in pregio volse
Per esser vinta da chi tutto vinse.

Le reste du sonnet diffère très sensiblement du dizain de Scève.

1. Cf. *le Sophologe d'Amour*, Gilles Corrozet, 1542, fol. 15 r°. — Il distingue l'amour mutuel et l'amour simple. Dans le second, « l'esperit est mort en soy & rejecté de la personne aymée ». Où vivra-t-il donc ? « Tenez pour certain qu'infalliblement il est mort par tout, & ne ressuscitera jamais que par indignation. » Il faut « prier Dieu pour telz trepassez qui encores peuvent retourner a recognoissance de faute & choix de meilleure adresse par prudente penitence ». Suit l'éloge de l'amour mutuel, où « l'on meurt en soy en vivant en aultruy... En amour mutuel

CXXXVII

De la mort rude a bon droit me plaindrois,
Qui a mes vœutz tendit oreilles sourdes :
Contre l'Aveugle aussi ne me faindrois,
Pyrouettant sur moy ses fallebourdes,
Si par fortune en ses traverses lourdes
Ne fust ma joye abortivement née.
La fin m'avoit l'heure determinée [1]
Amour soubdain l'effect executa :
Occasion seule predestinée
Causa le brief, qui me persecuta.

CXXXVIII

Non tant me nuict ceste si longue absence
Que mal me feit le bref departement [2].
Car le present de l'heureuse presence

CXXXVII. — 1. plaindroys (T) — 2. vœuz — 4. Pyrouëttant
CXXXVIII. — 1. nuyt

---

la mort est simple & le revivre est double, car qui ayme... meurt par negligence de penser en soy, & ressuscite incontinent que l'aymé le reçoit en son cueur & le poursuyt d'Amour & cogitation... O bienheureuse mort occasion de double vie... O inestimable gaing quand deux deviennent ung en maniere que chascun pour ung seul devient deux & quand celluy qui n'avoit qu'une vie s'en trouve deux par survivance d'ung mort... » C'est là un exemple, entre mille, du galimatias amoureux à la mode sous le règne de François Ier.

1. Cf. Bembo (Venise, 1535, fol. 12 v°) :

L'alta cagion, che da principio diede
A le cose create ordine e stato,
Dispose ch' io v' amassi, et dielmi in fato.

2. *Jardin de Plaisance* (Lyon, Martin Boullon, s. d.), fol. 61 v° :

Que dur m'est le département
De vous ma gracieuse dame...

et fol. 63 v° :

Eust le futur deceu couvertement.
  Vous, ô haultz cieulx veites apertement
Qu'onques en moy ne pensay d'approcher [66]
Le bien, que j'ay tousjours eu sur tout cher :
Aussi par vous la Fortune benigne
Le me feit veoir, & presqu'au doigt toucher,
M'en retirant, comme sans vous indigne.

CXXXIX

Bien fortuné celuy se pouvoit dire,
Qui vint, affin qu'en voyant il vainquist[1] :
Mais plus grand heur le sort me deut ascrire,
Qui tel souhaict inesperé m'acquit,
Me submettant celle, qui me conquit
A transformer son saulvage en humain.
  Non que ne soit trop plus, qu'a ce Romain,
Mon chemin aspre, aussi de plus grand' gloire.
Car en vainquant tumber dessoubz sa main,
M'a esté voye, & veue, & puis victoire.

CXXXVIII. — 5. appertement
CXXXIX. — 1. povoit (T) — 2. à fin

Le grant regret & a Dieu dire
Et trespiteux departement
De vous belle certainement
M'ont mis en douloureux martire.

Scève fait ici réponse à la XI[e] question du *Philocope* (voir Reynier, *le Roman sentimental avant l'Astrée*, p. 48). Le *Jardin de Plaisance* nous présente la discussion de la même question dans le *Debat de la noyre et de la tannee*.

1. Serafino (éd. Menghini, p. 211) :

Quel fier Vitel che venne, vide e vense
Là sovre a l'Alpe il veneto furore...

CXL

A Cupido je fis maintz traictz briser [1]
Sans que sur moy il peut avoir puissance,
Et pour me vaincre il se va adviser
De son arc mettre en ton obeissance [2] :
Point ne faillit, & j'en euz congnoissance,
Bien que pour lors fusse sans jugement.
Et toutesfois j'apperceuz clerement
Que tes sourcilz estoient d'Amour les arcz [3].
Car tu navras mon cœur trop aspremement
Par les longz traictz de tes perceanz regardz.

CXL. — 10. perceans

---

1. Cf. *Delie*, diz. 89.

2. Serafino (éd. 1548, fol. 154 v°) :

> Volgendo gli occhi miei nel tuo risguardo
> Regina del mio cor alto sostegno,
> Ti porse Amor il suo pungente dardo,
> Dicendo il petto di costui sia il segno.
> Ritolto fù per te presto e non tardo,
> E quel ver me lanciasti con disdegno,
> E festi ingiuria al mio dolente core...

3. *Comptes amoureux par Madame Jeanne Flore, touchant la punition de ceux qui contemnent & mesprisent le vray Amour*, Lyon, Benoist Rigaud, 1574, pet. in-8 de 301 pp. (La 1re édition datée est de 1541 ; Brunet en cite une de 1532. Voir à ce sujet Reynier, *le Roman sentimental avant l'Astrée*, p. 122, note). On lit p. 98 : « Elle avoit les sourcilz resemblans proprement à l'arc dont Cupido assubjectit à soy & les dieux, & les hommes. »



[67]

CXLI

Comme des raiz du Soleil gracieux [1]
Se paissent fleurs durant la Primevere,
Je me recrée aux rayons de ses yeulx,
Et loing, & près autour d'eulx persevere.
Si que le Cœur, qui en moy la revere,
La me fait veoir en celle mesme essence,
Que feroit l'Oeil par sa belle presence,
Que tant je honnore, & que tant je poursuys :

CXLI. — 6. Là — 8. j'honore

---

1. Cf. Panfilo Sasso (fol. a 8 v°) :

> Si come in cielo ogni segno, ogni stella
> Mobile e fissa la luce e'l splendore
> Piglia dal sole, *e nei prati ogni fiore*
> *Con raggi ardenti soi se renovella...*

Speroni, dans son *Dialogue d'Amour* (*Dialoghi*, Venise, Alde, 1542, fol. 19 r°), que Scève a connu et traduit dans plusieurs de ses dizains (par ex., 441, 442, 443), explique comment se forme en l'âme une image de

Parquoy de rien ne me nuyt son absence,
Veu qu'en tous lieux, maulgré moy, je la suys [1].

CXLII

Celle pour qui je metz sens, & estude
A bien servir, m'à dit en ceste sorte :
Tu voys asses, que la grand servitude,
Ou lon me tient, me rend en ce poinct morte.
Je pense donc, puis qu'elle tient si forte
La peine, qu'à le sien corps seulement, [68]
Qu'elle croira, que mon entendement,
Qui pour elle à cœur, & corps asservy,
Me fera dire estre serf doublement,
Et qu'en servant j'ay amour deservy.

CXLIII

Le souvenir, ame de ma pensée,
Me ravit tant en son illusif songe,

CXLII. — 3. assez — 10. desservy

---

l'objet aimé, « della cui vista si pasca l'Amore che ella governa, *non altramente che de razi del sole si pascono e fiori la primavera...* » (on lit dans l'édit. de 1550, fol. 17 r° : « *si pascono i fiori nella primavera* »).

1. *Hecatomphile... Ensemble les Fleurs de Poesie francoyse...* Lyon, F. Juste (s. d., mais antérieur à 1540, probablement 1534) :

> Umbre je suis, sans cœur, corps ne visage :
> *Hayr la doy, mais par tout je la suys.*

Pour l'emblème, cf. Bembo (Venise, 1535, fol. 12 v°) :

> ...ond'io mi giro
> Pur sempre a voi, come helitropio al sole.

et fol. 24, voir la canz. *A quai sembianza amor...*
— Cf. *Delie*, diz. 144.

Que, n'en estant la memoyre offensée,
Je me nourris de si doulce mensonge.
Or quand l'ardeur, qui pour elle me ronge,
Contre l'esprit sommeillant se hazarde,
Soubdainement qu'il s'en peult donner garde,
Ou qu'il se sent de ses flammes grevé,
En mon penser soubdain il te regarde,
Comme au desert son Serpent eslevé [1].

CXLIV [2]

En toy je vis, ou que tu sois absente :
En moy je meurs, ou que soye present.
Tant loing sois tu, tousjours tu es presente :
Pour pres que soye, encores suis je absent.
Et si nature oultragée se sent
De me veoir vivre en toy trop plus, qu'en moy :
Le hault povoir, qui ouvrant sans esmoy,

CXLIII. — 3. memoire
CXLIV. — 4. suis-je — 7. pouvoir

---

1. S[t] Jean, III, 14. — Alciat, emblème CXLIX. — Pour le sens, voir l'*Harmonie du Monde*, trad. Lefevre de la Boderie, 1578 (c'est la traduction de l'ouvrage de l'Italien François Georges, paru en 1525), p. 371-372 : « Or pourquoy c'est que l'exaltation de Christ en la croix est comparée à l'exaltation du Serpent que par le commandement du Seigneur Moyse esleva, le texte le monstre assez ouvertement au livre des Nombres : là où nous lisons qu'aprés que le peuple eust peché s'ennuyant de la viande qui luy estoit apportée du Ciel... le Seigneur dist à Moyse priant pour le peuple : Fay un serpent d'erain & le mets pour signal, celuy qui estant feru le regardera, vivra : ce qui fut faict. Ainsi ceux qui sont ferus de quelque sorte de péché, dond l'antique serpent & ses satellites ont accoustumé de blecer les mortels, s'ils regardent Christ pendant en croix, là où il a obtenu la santé & le salut de tous, demandans son ayde, ils seront guaris. »

2. Cf. *Delie*, diz. 141, 215, 403.
Pétrarque, son. *Mira quel colle... :*

E parli al cor pur, come fosse hor teco...

Infuse l'ame en ce mien corps passible,
La prevoyant sans son essence en soy,
En toy l'estend, comme en son plus possible.

CXLV [69]

Amour si fort son arc roide enfonsa
Pour esprouver dessus moy sa puissance,
Que quand le traict delasché s'absconsa
Au fondz du cœur d'entiere congnoissance,
Sa poincte entra au dur de resistance :
Et là tremblant, si grand coup à donné,
Qu'en s'arrestant, le creux à resonné
De ma pensée alors de cures vuyde.
Dont mon esprit de ce trouble estonné
Comme insensé, a toute heure oultrecuyde.

CXLVI

Donc admirant le grave de l'honneur,
Qui en l'ouvert de ton front seigneurie,

CXLV. — 1. royde — 4. *1544 et 1564 portent un point après* congnoissance (*faute évidente*).

Serafino (éd. 1548), fol. 155 r° :

Sempre mi par veder vostra figura
S'io vo, s'io sto, mi sete ognihor presente.
Miraculo è d'amor non di natura,
Venite meco quando seti [sic] assente.

Idem, fol. 140 v° :

Io non ti vedo, e veder non ti posso,
E pur sei meco ognihor la notte e'l giorno...
O miracol d'amor raro et expresso
Che quel che è piu lontan sia piu da presso.

Je priveray mon sort de ce bon heur,
Que je me fains en ma joye perie ?
Ny pour espoir de mieulx, qui me supplie [1],
Si hault poursuyvre en son cours cessera ?
  Jamais tel loz son plus ne laissera,
Pour s'amoindrir a aultres biens frivoles :
Et pour soulas a son travail sera
L'Ambre souef de ses haultes parolles.

CXLVII

Le doulx sommeil de ses tacites eaux
D'oblivion m'arousa tellement,
Que de la mere, & du filz les flambeaux
Je me sentois estainctz totallement [2],
Ou le croyois : & specialement,
Que la nuict est a repos inclinée. [70]
  Mais le jour vint, & l'heure destinée,
Ou, revirant, mille foys je mouruz,
Lors que vertu en son zele obstinée
Perdit au Monde Angleterre, & Morus [3].

CXLVII. — 8. *Il faut évidemment lire* revivant, *au lieu de* revirant.

---

1. Le même vers se retrouve au diz. 151.

2. Cf. Pétrarque :

Quel fuoco ch'io pensai che fosse spento
Dal freddo tempo, e da l'eta men fresca.....

3. Thomas Morus eut la tête tranchée en 1535. Chancelier de Henry VIII, dès 1529, il s'était opposé aux réformes que ce roi voulait introduire dans l'Eglise ; il refusa de se sèparer de l'Eglise Romaine. On l'enferma à la Tour de Londres, et sa mort fut celle d'un martyr. Le plus connu de ses ouvrages est son *Utopie*, intitulée *De optimo reipublicae statu, deque nova insula Utopia*, Louvain, 1516. — Ce dizain de Scève est un argument sérieux contre l'hypothèse de son protestantisme, en faveur de laquelle aucune preuve péremptoire n'a été apportée. (Cf. Baur, *Maurice Scève et la Renaissance lyonnaise*, pp. 127-128.)

CXLVIII

Voy que l'Hyver tremblant en son sejour [1],
Aux champs tous nudz sont leurs arbres failliz.
Puis le Printemps ramenant le beau jour,
Leur sont bourgeons, fueilles, fleurs, fruictz sailliz :
Arbres, buissons, & hayes, & tailliz
Se crespent lors en leur gaye verdure.
Tant que sur moy le tien ingrat froit dure,
Mon espoir est denué de son herbe :
Puis retournant le doulx Ver sans froidure
Mon An se frise en son Avril superbe.

CXLIX

Et Helicon, ensemble & Parnasus,
Hault Paradis des poetiques Muses,
Se demettront en ce bas Caucasus :
Ou de Venus les troys fainctes Meduses [2]
Par le naïf de tes graces infuses
Confesseront (toutesfoys sans contraincte)
La Deité en ton esprit empraincte
Thresor des Cieulx, qui s'en sont devestuz
Pour illustrer Nature a vice astraincte,
Ore embellie en tes rares vertus.

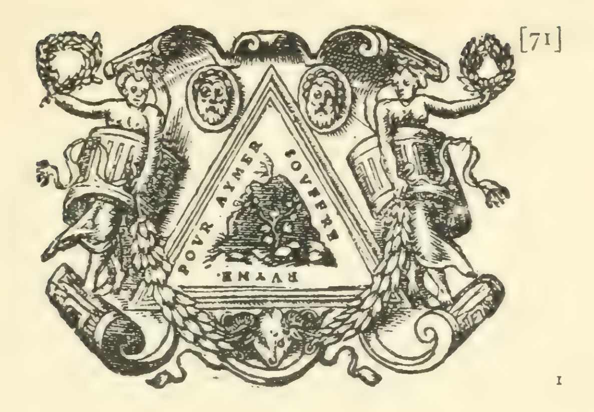
CXLIX. — 2. poëtiques

---

1. Inspiré de Pétrarque, canz. *In quella parte dove amor mi sprona.* — Voir les deux stances : *In ramo fronde o ver viole in terra...* et *Qualhor tenera neve per li colli...*

2. Cf. *Delie*, diz. 182. Il s'agit des trois Grâces.

[71]



1

CL

Ou sa bonté par vertu attractive,
Ou sa vertu par attrayant bonté,
Moytié bon gré, & vive force active,
M'à tellement a son plaisir dompté,
Que j'ay permis son vouloir jà monté
Sur le plus hault de ma fermeté croistre :
Et là s'estendre, & a tous apparoistre
Pour ma deffence, & contre ma ruyne.
  Mais, comme puis a l'esprœuve congnoistre,
Son amytié, peu a peu, me ruyne.

1. Pour l'emblème, cf. Serafino (éd. 1548, fol. 105 v°) :

Io ti son come l'elera alle mura,
Che viva è morta mai da lor si cassa...

Dans l'*Hécatongraphie* de Gilles Corrozet, parue chez Denys Janot en 1541, je trouve (fol. B 5 v°) un emblème analogue ; c'est un arbre autour duquel monte du lierre. Il est accompagné du quatrain suivant, intitulé *Ingratitude* :

Le lhierre croist autour d'ung arbre & monte
Jusqu'au couppeau, & tant croist sa puissance
Que celuy arbre il offusque & surmonte
Et en la fin luy porte grand nuisance.

CLI

Aumoins peulx tu en toy imaginer,
Quelle est la foy, qu'Amour en mon cœur lye.
Car, luy croissant, ou il debvroit finer,
Tout aultre bien pour le tien elle oblie :
Ne pour espoir de mieulx, qui me supplie [1],
Tousjours elle est plus loyalle en sa prœuve. [72]
Parquoy alors que fermeté se trœuve
En celle craincte, ou perte une mort livre,
Plus nuict la peur du mal a qui l'esprœuve,
Que la douleur a qui jà s'en delivre.

CLII

Je sens le noud de plus en plus estraindre
Mon ame au bien de sa beatitude.
Tant qu'il n'est mal qui la puisse constraindre
A delaisser si doulce servitude.
Et si n'est fiebvre en son inquietude [2]
Augmentant plus son alteration
Que fait en moy la variation
De cest espoir, qui, jour & nuict, me tente.
Quelle sera la delectation,
Si ainsi doulce est l'umbre de l'attente [3] ?

CLI. — 4. oublie — 9. nuyt — espreuve
CLII. — 3. contraindre

---

1. On lit ce même vers au diz. 146.
2. Cf. *Delie*, diz. 108.
3. Pétrarque, canz. *I vo pensando* :

Quanto fia quel piacer, se questo è tanto ?

Serafino (éd. Menghini, p. 98) :

Or che fia dunque el ver se l'ombra m'arse ?

CLIII

Morte esperance au giron de pitié,
Mouroit le jour de ma fatalité,
Si le lyen de si saincte amytié
Ne m'eust restraint a immortalité :
Non qu'en moy soit si haulte qualité,
Que l'immortel d'elle se rassasie.
  Mais le grillet, jalouse fantasie,
Qui sans cesser chante tout ce, qu'il cuyde [1],
Et la pensée, & l'Ame ayant saisie,
Me laisse vif a ma doulce homicide.

CLIV [73]

La Mort est pasle, & Cupido transi [2] :
La Parque aveugle, & l'enfant n'y voit point.

CLIV. — 2. void

---

et Sannazar, *Rime*, parte II, son. 52 :

Che se d'un' ombra incerta e fuggitiva
Tal dolcezza in un punto al cor mi venne,
Qual sarebbe ora averla vera, e viva ?

1. Cf. Olimpo di Sassoferrato, *Olimpia* fol. B 8 v° :

La cicala sol canta al tempo calido
Et canta mentre dura il sole :
Et quanto quel piu scalda, et è piu valido
Alhor piu alto la voce alzar suole :
Cosi intervien a me:.....

Voir encore Michel d'Amboise, *les Cent Epigrammes*... fol. 52 v° :

Je fuz mue de corps & de façons
En ung grillon, non pas jeune, mais vieulx.
Dont a present du regret ennuyeulx
Je ne faitz rien seullement que me plaindre
En atendant que Claude vueille estaindre
Mes grans douleurs.....

2. *Hecatomphile... Ensemble les Fleurs de Poësie françoyse*... Lyon. F. Juste, s. d., fol. E vii :

Atropos tue, & nous prent sans mercy,
L'Archier occit, quand il luy vient a point.
Par eux en fin chascun se trœuve poinct,
Comme de poincte & l'un & l'autre tire.
  Mais, quant a moy, pour m'oster de martyre
J'ayme trop mieulx a la Mort recourir.
Car qui vers toy, ô Amour, se retire,
Sans cœur ne peult a son besoing mourir.

CLV

Ce froit tremblant ses glacées frisons
Cuysant le Corps, les mouelles consume.
Puis la chaleur par ardentes cuysons

CLV. — 1. froid — 2. moüelles

> Amour & mort donc de faulce couleur
> Ont esté painctz, ostons la couverture,
> Et mort aura d'Amour, vie, & doulceur,
> Le propre nom : & Amour par rigueur
> Aura nom mort, Tenebre & sepulture...

Ce sont là des souvenirs du *Conte de Cupido & d'Atropos* de Lemaire de Belges (éd. Stecher, III, 39), traduit de « Seraphin poëte italien » et imprimé en 1525 (*Traictés singuliers.* Paris, Galliot du Pré, 1525) :

> L'un fait languir, l'autre nous tolt le vivre.
> Or nous gard Dieu de leurs cruelz dangers,
> Et plus d'Amour, que de Mort rude & felle...

Scève avait pu trouver le même motif dans une épigramme de Gilles Corrozet, *Blasons domestiques contenantz la decoration d'une maison*... Paris, 1539, fol. 44 v° :

> Mort & Amour guerroient les humains.
> Mort navre tout & de son dard atrappe,
> Entre plusieurs Amour en navre maintz,
> Mais non pas tout, car quelcun luy eschappe.
> Aussy celluy qu'Amour en ses laqs happe
> En l'attaignant de sa darde oultrageuse
> De trop plus est la playe dangereuse
> Qu'el ne seroit de la main d'Atropos :
> Car l'amant meurt en peine douloureuse,
> Mais Mort au corps donne vie & repos.

Le demourant violemment escume.
Lors des souspirs la cheminée fume [1],
Tant qu'au secours vient le doulx souvenir,
Qui doubte estaint a son bref survenir,
Souspeçonant a ma paix quelque scysme.
Et quand j'y pense, & le cuyde advenir,
Ma fiebvre r'entre en plus grand parocisme.

CLVI

Estre ne peult le bien de mon malheur
Plus eslevé sur sa triste Montjoye[2].
Que celuy là, qui estaint la douleur
Lors que je deusse augmenter en ma joye.
Car a toute heure il m'est advis, que j'oye
Celle parler a son heureux Consort[3] : [74]
Et le doulx son, qui de sa bouche sort,
Me fait fremir en si ardente doubte,
Que, desdaingnant & la loy, & le sort[4],
Tout hors de moy du droit je me deboute.

CLVII

Me ravissant ta divine harmonie
Souventesfois jusques aux Cieulx me tire :

CLV. — 8. Souspeçonnant

1. Michel d'Amboise, *Secret d'Amours* (1542), fol. g vi : « Si l'amoureuse flamme du feu qu'as allumé dedans mes espritz prend yssue par *la cheminée* de mes douleurs... »

2. Voir le *Lexique*.

3. Ce dizain, de même que les diz. 134, 161, 162, 206, 251, a fait penser que la femme désignée sous le nom de Délie était mariée.

4. La *loy* dont il est question ici est sans doute celle dont il est parlé au v. 2 du diz. 134 et au v. 9 du diz. 161.

Dont transporté de si doulce manye,
Le Corps tressue en si plaisant martyre,
Que plus j'escoute, & plus a soy m'attire
D'un tel concent la delectation.
  Mais seulement celle prolation
Du plus doulx nom, que proferer je t'oye,
Me confont tout en si grand' passion,
Que ce seul mot fait eclipser ma joye[1].

CLVIII

L'air tout esmeu de ma tant longue peine
Pleuroit bien fort ma dure destinée :
La Bise aussi avec sa forte alaine
Refroidissoit l'ardente cheminée.
Qui, jour & nuict, sans fin determinée
M'eschaulfe l'Ame, & le Cœur a tourment,
Quand mon Phœnix pour son esbatement
Dessus sa lyre a jouer commença :
Lors tout soubdain en moins, que d'un moment,
L'air s'esclaircit, & Aquilon cessa[2].

CLVIII. — 8. jouër

---

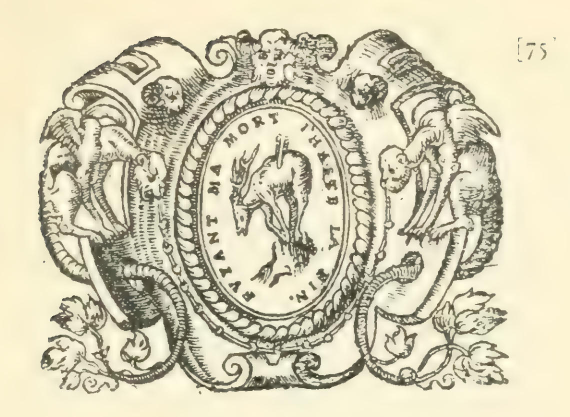
1. Cf. le diz. suivant.

2. Ce dizain est une interprétation du son. de l'Arioste : *Chiuso era il sol da un tenebroso velo...* (*Rime*, Venise, 1546, fol. 12 v° ; réimpr. Le Monnier, Florence, 1894, t. I, p. 300) :

> Et tutto a un tempo, i nuvoli d'intorno
> Si dileguaro, e si scoperse il sole,
> Tacquero i venti, e tranquillòssi il fiume.

Voir aussi diz. 160, — et comparer le dernier vers de ce diz. avec le 10e vers du diz. 315.

[75]



CLIX

Si de sa main ma fatale ennemye,
Et neantmoins delices de mon Ame,
Me touche un rien, ma pensée endormye
Plus, que le mort soubz sa pesante lame,
Tressaulte en moy, comme si d'ardent flamme,
Lon me touchoit dormant profondement.
  Adonc l'esprit poulsant hors roidement
La veult fuyr, & moy son plus affin,
Et en ce poinct (a parler rondement)
Fuyant ma mort, j'accelere ma fin [1].

1. Pour ce dernier vers, et l'emblème, cf. Pétrarque, son. *I dolci colli...* :

> E qual cervo ferito di saetta
> Col ferro avelenato dentro al fianco
> Fugge, e piu duolsi, quanto piu s'affretta...

Cf. *Delie*, diz. 352. — Le même emblème, avec une autre sentence, se trouve dans *l'Hecatongraphie* de G. Corrozet (1541) au fol. E 7 v°.

CLX

Estes vous donc, ô mortelz esbays
De si estrange, & tant novelle chose ?
  Elle à le Ciel serainé au Pays[1],
Pour mieulx troubler la paix en mon cœur close.
Et son doulx chant (si au vray dire l'ose,
Et sans me plaindre il me faille parler) [76]
A tranquillé la tempeste par l'air
Pour l'envoier prendre possession
En ma pensée, & la renoveller
Ma tempesteuse, & longue passion.

CLXI

Seul avec moy, elle avec sa partie :
Moy en ma peine, elle en sa molle couche[2].
Couvert d'ennuy je me voultre en l'Ortie,
Et elle nue entre ses bras se couche.
  Hà (luy indigne) il la tient, il la touche :
Elle le souffre : &, comme moins robuste,
Viole amour par ce lyen injuste,

CLX. — 1. esbahys (T) — 2. nouvelle — 8. l'envoyer — 9. renouveller

1. Pétrarque, son. *Stiamo Amor a veder la donna nostra* :

E'l ciel di vaghe e lucide faville
S'accende intorno, e'n vista si rallegra
D'esser fatto seren da si begli occhi.

— Cf. *Delie*, diz. 158.

2. Cf. Serafino (éd. Menghini, p. XLI) :

Tu dormi, et io ne vo per lo tuo amore...

— Cf. aussi *Delie*, diz. 156 et 162.

Que droict humain, & non divin, à faict.
O saincte loy a tous, fors a moy, juste,
Tu me punys pour elle avoir meffaict[1].

CLXII

Oserois tu, ô Ame de ma vie,
Ce mien merite a celluy transporter,
A qui l'honneur du debvoir te convie
Tresprivément tes secretz r'apporter ?
Vueilles (aumoins present moy) te porter
Moins domestique a si grand loyaulté :
Et recongnoy, que pour celle beaulté,
Dont les haultz dieux t'ont richement pourveue,
Les cieulx jaloux de si grand privaulté
Avecques moy jectent en bas leur veue.

CLXIII [77]

De ce bien faict te doibs je aumoins louer,
Duquel je note & le lieu, & la place,
Ou, tout tremblant, tu m'ouys desnouer
Ce mortel noud, qui le cœur m'entrelasse.
Je te vy lors, comme moy, estre lasse[2]
De mon travail, plus par compassion,
Que pour sentir celle grand' passion,
Que j'ay encor, non toutesfoys si grande.

CLXII. — 8. pourveuë — 10. veuë
CLXIII. — 1. doibs-je — loüer — 3. desnoüer

1. Pétrarque, son. *Tutto'l di piango...*
Piu l'altrui fallo, che'l mio mal mi duole...
2. Souvenir de Pétrarque, son. *Volgendo gliocchi al mio nuovo colore.*

Car estaingnant mon alteration,
Tu me receus pour immolée offrande.

CLXIV

Comme corps mort vagant en haulte Mer[1],
Esbat des Ventz, & passetemps des Undes,
J'errois flottant parmy ce Gouffre amer,
Ou mes soucys enflent vagues profondes.
Lors toy, Espoir, qui en ce poinct te fondes
Sur le confus de mes vaines merveilles,
Soubdain au nom d'elle tu me resveilles
De cest abysme, auquel je perissoys :
Et a ce son me cornantz les oreilles,
Tout estourdy point ne me congnoissoys.

CLXV

Mes pleurs clouantz au front ses tristes yeulx,
A la memoire ouvrent la veue instante,
Pour admirer, & contempler trop mieulx
Et sa vertu, & sa forme elegante.
Mais sa haultesse en magesté prestante,
Par moy, si bas, ne peult estre estimée. [78]
Et la cuydant au vray bien exprimée
Pour tournoyer son moins, ou environ,

CLXIII. — 10. receuz
CLXIV. — 2. passe-temps — 8. perissois — 10. congnoissois
CLXV. — 5. majesté — 7. *1544 porte la faute* aut

1. Pétrarque, son. *Lasso, amor mi trasporta ov' io non voglio*, et *Passa la nave mia colma d'oblio.*
Cf. Serafino (éd. 1548, fol. 140 r°)
Son in mar di dolor smarrita nave...

Je m'apperçoy la memoyre abismée [1]
Avec Dathan au centre d'Abiron [2].

CLXVI

Tout jugement de celle infinité,
Ou tout concept se trouve superflus,
Et tout aigu de perspicuité
Ne pourroyent joindre au sommet de son plus.
  Car seulement l'apparent du surplus,
Premiere neige en son blanc souveraine,
Au pur des mains delicatement saine,
Ahontiroyt le nud de Bersabée [3] :

CLXVI. — 4. pourroient — 8. Ahontiroit

---

1. L. Hebrieu, p. 97 : « Le vray amour force la Raison... & fait perdre la memoire de toute autre chose, & la remplit de soy seul... »

2. *Nombres*, XVI.

Bembo, *Asolani* (éd. Sonzogno, 1880, p. 33) : « Altri fia, che senza cuore, si viverà, a donna, che mille strazi ad ogni ora ne fa, avendol dato ; altri ora in fonte si trasmuta, ora in albero, ora in fiera : e chi portato da forzevoli venti ne va sopra le nuvole stando per cadere tuttavia, e chi nel centro della terra e negli abissi piu profundi si dimora. » Rabelais (III, XIX) : Sœur Fessue eût craint en dévoilant sa faute d'attirer le feu du ciel sur l'abbaye, et de la faire tomber « en abisme avec Dathan et Abiron. »

H. de Crenne, *Epitres invectives*, 1551 (fin de la 5e invective). Elle voue les habitants de Icuoc (Couci) à tous les malheurs pour leur méchanceté : « Je vouldroys que ce qui intervint à Dathan et Abiron leur puisse arriver. » Cette allusion à Dathan et Abiron était alors très banale.

Eustorg de Beaulieu (*les Divers Rapportz*... Lyon, Pierre de Saincte Lucie (dict le Prince), 1537) mentionne cinq « placquars mys par lesditz paintres [ceux de Lyon] le jour de la feste du Sacrement au dit an (1536) autour de l'eschauffault ou ilz jouerent le murmurement & fin de Chore, Dathan & Abiron [voir au fol. D 6 v° de l'éd. des *Divers Rapportz* de Paris, A. Lotrian, 1544]. Si c'est cette représentation qui a inspiré le dizain de Scève, il serait donc de 1536, mais ce n'est qu'une conjecture. — Cf. *Delie*, diz. 118.

3. Le souvenir de David et Bersabée revient souvent dans les écrits du XVe et du début du XVIe siècle (voir *Jardin de Plaisance*, éd. Martin Boullon, s. d., fol. 132, 142). Bersabée est citée dans les énumérations que font presque tous les rhétoriqueurs des victimes de l'amour.

Et le flagrant de sa suave alaine
Apouriroyt l'odorante Sabée [1].

CLXVII

Vivacité en sa jeunesse absconse,
Docile esprit, object de la Vertu,
L'oracle fut sans doubteuse response,
Qui mon certain à ainsi debatu,
Qu'apres avoir constamment combatu,
Ce mien travail jamais ne cessera.
  Donc aultre Troye en moy commencera [2]
Sans recouvrer ma despouille ravie,
Comme elle seule à esté, & sera
Mort de ma mort, & vie de ma vie.

CLXVI. — 10. Apouriroit

---

1. *Comptes amoureux par Madame Ieanne Flore...*, p. 99. On lit dans le portrait de la comtesse Méridienne : « Les odeurs de quoy elle se perfuma, estoyent moindre à la suavité de l'halayne qui luy despartoit de son bel estomach. »

2. Tebaldeo, son. 179 (Venise, 1544) :

> E poi di Troja i disperati guai
> M'han fatto al giudicar non esser stolto...

Cette pièce de Scève est inspirée de Sannazar, *Rime*, parte II, son. 65 :

> Chi vuol meco piangendo esser felice...
> Venga a veder questa che'l ciel mill'anni
> Ascosa tenne ; e sol mostrarsi or lice.
> Dolce mia, sacra, et singular fenice,
> ....
> La mia vera ruina or mi predice.
> Ella predice il mio morir secondo :
> Ma 'l ciel, ch'a sdegno prende ogni mia gioia,
> Non vuol ch'i 'l creda, e tiemmi in questo fondo.
> Onde se'l fato è pur al fin ch'io moia,
> Arda l'alma e nol creda, e veggia il mondo
> *Con un più vivo incendio un'altra Troja.*

[79]



CLXVIII

Toutes les fois qu'en mon entendement
Ton nom divin par la memoire passe,
L'esprit ravy d'un si doulx sentement,
En aultre vie, & plus doulce trespasse :
Alors le Cœur, qui un tel bien compasse,
Laisse le Corps prest a estre enchassé :
Et si bien à vers l'Ame pourchassé,
Que de soymesme, & du corps il s'estrange.
  Ainsi celuy est des siens dechassé,
A qui Fortune, ou heur, ou estat change [2].

1. Pour l'emblème, cf. Ovide, *Mét.* III, 155 sqq. Ce souvenir d'Ovide se retrouve partout à cette époque, en Italie et en France : — Pétrarque, canz. *Nel dolce tempo...* et passim ; — Chariteo, *Libro della Metam.*, I, 92 sqq., éd. Pèrcopo ; — Tebaldeo, son. 137 ; — Bembo, *Asolani*, p. 81, etc. — C'est un cliché pétrarquiste. En France, voir Lemaire de Belges (éd. Stecher, III, 14, 23, etc.).

2. Ovide, *Trist.* I, IX, 5 : Donec eris felix...

CLXIX

Vous, Gantz heureux, fortunée prison[1]
De liberté vouluntairement serve,
Celez le mal avec la guerison,
Comme vostre umbre en soy tousjours conserve
Et froit, & chault, selon que se reserve
Le libre vueil de necessaire aisance. [80]
  Mais tout ainsi, qu'a son obeissance
Dedens vous entre, & sort sa blanche main,
Je sortiray de l'obscure nuisance,
Ou me tient clos cest enfant inhumain.

CLXX

Ma Dame & moy jouantz emmy un pré
Voicy tonnoirre, esclairs, nuict, & la pluye.
Parquoy soubdain je fuis oultre mon gré,
Avecques moy cuydant, qu'elle s'en fuye.
Et quand je fus au couvert, je m'appuye
Pour prendre aleine, & pour aussi la veoir.
  Mais pour le temps ne se voulut movoir :
Car l'eau par tout la fuyoit çà, & là.

CLXIX. — 9. nuysance
CLXX. — 3. fuys — 7. mouvoir

---

1 Cf. *Delie*, diz. 198.
— Cf. aussi Pétrarque, son. *O bella man, che mi distringi 'l core*, et Serafino (éd. Menghini, p. 160), son. IV :

Ben vi fu amica, e a me crudel natura,
Che per celarmi quella man ch'io bramo
Degni vi fe' toccar sua carne pura...

Lors j'apperceus les Dieux du Ciel pleuvoir
Craingnantz son feu, qui tant de gentz brula [1].

CLXXI

Parmy ces champs Automne pluvieux
Ressussitant au naistre le doulx Ver,
A son mourir ouvre le froit Hyver
Du commun bien de nature envieux.
  L'air s'obscurcit, & le Vent ennuyeux
Les arbres vertz de leurs fueilles denue.
Adonc en moy, peu a peu, diminue
Non celle ardeur, qui croit l'affection,
Mais la ferveur, qui detient la foy nue
Toute gelée en sa perfection.

CLXXII [81]

Blanc Alebastre en son droit rond poly [2],
Que maint chaynon superbement coronne :
Yvoire pur en union joly,
Ou maint esmail mainte joye se donne.

CLXX. — 9. j'apperceuz — 10. gens
CLXXI. — 1. Autonne — 6. denuë — 7. diminuë — 9. nuë

1. Tebaldeo (Venise, 1544), son. 135 :
Non t'ammirar se nel tuo ardente tetto
Si spenser tardi le faville accese
Che pigre fur le genti a le difese
Non per sua colpa, ma per tuo difetto,
Visto il tuo lampeggiante, e sacro aspetto
Di fiamma occulta il popolo si accese,
Onde l'acque c'havea gia per te prese
Constretto era gettar sopra in suo petto...

Idem, son. 136 :
Ma il ciel che vide le faville accense
Parendogli pur lei giovene anchora
Non volse, e il foco incominciato spense...

2. Cf. Sassoferrato, *Gloria d'Amore*, fol. C 7 v° :
La gola d'alabastro generosa.

O quand je voy, que ce ceinct t'environne,
Estant au corps, & au bras cordonnée
De la vertu au bleu abandonnée [1],
Dont Amour est & haultain, & vainqueur,
Je suis lors seur, Creature bien née,
Que fermeté est la clef de ton cœur [2].

CLXXIII

Ceincte en ce point & le col, & le corps
Avec les bras, te denote estre prise
De l'harmonie en celestes accordz,
Ou le hault Ciel de tes vertus se prise [3].
Fortuné fut celuy, qui telle prise
Peut (Dieux beningz) a son heur rencontrer.
Car te voulant, tant soit peu, demonstrer
Despoir ainsi envers moy accoustrée,
Non moindre gloire est a me veoir oultrer,
Que te congnoistre a mon vouloir oultrée.

CLXXIV

Encores vit ce peu de l'esperance,
Que me laissa si grand longueur de temps,

CLXXIII. — 8. D'espoir

---

1. Rabelais, I, IX (couleurs et livrée de Gargantua : le bleu signifie choses célestes), se moque de cette symbolique arbitraire des devises et des couleurs. « Ce sont là inepties... aprés la restitution des bonnes lettres. » « Seulement quelque reste de niays du temps des haultz bonnetz » peut y croire, ainsi que « ces glorieux de court & transporteurs de noms. »
2. Sassoferrato, *Olimpia*, fol. C 4 v° : *del petto mio la vera chiave...*
3. Cf. Politien, éd. Sansoni, 1885, p. 142 :

Costei ha privo el ciel d'ogni belleza
E tolti e ben di tutto el paradiso...

Se nourrissant de ma vaine souffrance
Toute confuse au bien que je pretens.
Et a me veoir les Astres mal contentz
Inspirent force au languissant plaisir [82]
Pour non acoup de vueil me dessaisir,
Qui, persistant a ses fins pretendues,
A mon travail augmente le desir,
Strigile vain a mes sueurs perdues.

CLXXV

Voy le jour cler ruyner en tenebres,
Ou son bienfaict sa clarté perpetue :
Joyeux effectz finissent en funebres [1],
Soit que plaisir contre ennuy s'esvertue.
Toute haultesse est soubdain abatue,
De noz deduitz tant foible est le donneur.
Et se crestantz les arbres, leur honneur,
Legere gloire, en fin en terre tumbe,
Ou ton hault bien aura seul ce bon heur
De verdoyer sur ta fameuse tombe.

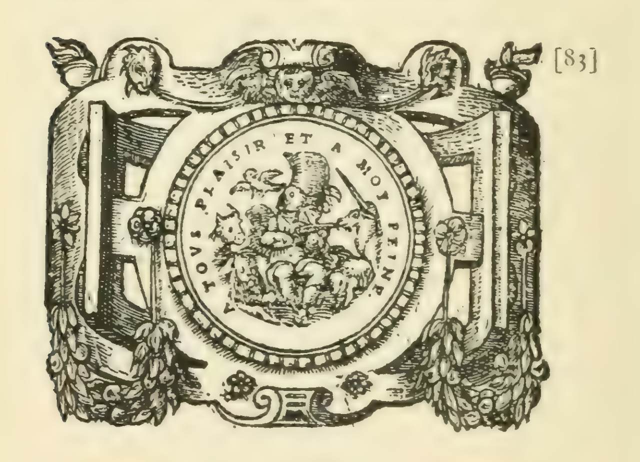
CLXXVI

Diane on voit ses deux cornes jecter
Encore tendre, & foiblement naissante :
Et toy des yeux deux rayons forjetter,

CLXXV. — 2. bien-faict — perpetuë — 4. s'esvertuë — 5. abatuë
CLXXVI. — 1. void — 3. yeulx

1. Lieu commun souvent repris à cette époque : voir les *Lunettes des Princes* de J. Meschinot... (1528, Galliot du Pré), fol. 2 :
Apres beau temps vient la pluye & tempeste,
Plaings, pleurs, souspirs, viennent apres grand feste,
Car le partir de plaisance fort griefve...

La veue basse, & alors moins nuisante.
Puis sa rondeur elle accomplit luisante :
Et toy ta face elegamment haulsant.
Elle en apres s'affoiblit descroissant,
Pour retourner une aultrefois novelle :
Et le parfaict de ta beaulté croissant
Dedans mon cœur tousjours se renovelle.



[83]

CLXXVII

Par ta figure, haultz honneurs de Nature
Tu me feis veoir, mais trop a mon dommage
La gravité en ta droicte stature,
L'honnesteté en ton humain visage,
Le venerable en ton flourissant aage

CLXXVI. — 4. veuë — nuysante — 5. luysante — 8. nouvelle — 10. renouvelle

Donnant a tous mille esbahyssementz
Avec plaisir : a moy nourrissementz
De mes travaulx avec fin larmoyeuse.
 Et toutesfoys telz accomplissementz
Rendent tousjours ma peine glorieuse.

CLXXVIII

Pour estre l'air tout offusqué de nues [1]
Ne provient point du temps caligineux :
Et veoir icy tenebres continues
N'est procedé d'Automne bruyneux.
 Mais pour autant que tes yeulx ruyneux
Ont demoly le fort de tous mes aises [84]
Comme au Faulxbourg les fumantes fornaises
Rendent obscurs les circonvoysins lieux,
Le feu ardent de mes si grandz mesaises
Par mes souspirs obtenebre les Cieulx.

CLXXIX

Amour me presse, & me force de suyvre
Ce, qu'il me jure estre pour mon meilleur.
Et la Raison me dit, que le poursuyvre
Communement est suyvi de malheur.

CLXXVIII. — 1. tous (T) — nuës — 3. continuës — 4. *Des deux exemplaires de l'Arsenal, l'un porte* Automne, *l'autre* Autonne

1. Pétrarque, sest. *L'aere gravato e l'importuna nebbia...* — Serafino (éd. 1548), fol. 147 r° :

Fatto hò questo aer tenebroso è fosco
Col fumo hormai de miei sospiri ardenti
In ogni ombrosa valle, è folto bosco
Rimbomba il son de miei gravi lamenti...

Celluy desjà, m'esloingnant de douleur,
De toy m'asseure, & ceste me desgouste,
Qui jour & nuict devant les yeulx me boute
Le lieu, l'honneur, & la froide saison.
Dont pour t'oster, & moy, d'un si grand doubte,
Fuyant Amour, je suivray la Raison [1].

CLXXX

Quand pied a pied la Raison je costoye [2],
Et pas a pas j'observe ses sentiers,
Elle me tourne en une mesme voye
Vers ce, que plus je fuiroys voulentiers.
Mais ses effectz en leur oblique entiers [3]
Tendent tousjours a celle droicte sente,
Qui plusieursfoys du jugement s'absente,
Faignant du miel estre le goust amer :
Puis me contrainct quelque mal, que je sente,
Et vueille, ou non, a mon contraire aymer [4].

CLXXIX. — 10. suyvray
CLXXX. — 4. fuyrois

1. Cf. dans Helisenne de Crenne un débat entre Sensualité et Raison qui se disputent la « dame Amoureuse » ; Raison emporte la victoire. (*Songe de la dicte Dame* dans les *Œuvres de Madame Helisenne de Crenne...* Paris, Charles l'Angelier, 1551). Tous les canzonieri pétrarquistes et platoniciens du temps nous présentent cette lutte, terminée par le triomphe de la Raison sur les Sens (cf. Speroni, *Dialogue d'Amour*). — Cf. encore *Delie*, diz. 180.

2. C'est la suite du dizain précédent.

3. Voir le *Lexique*, au mot *Oblique*.

4. Cf. Serafino (éd. 1548), fol. 126 r° :

Solo amor di natura aspro adversario
Che à suo dispetto unisce ogni contrario.

Léon Hebreu, p. 143 : « La complexion ou contemperament des ellemens est leur propre amitié. Car, quand quelques contraires peuvent demeurer ensemble unis, sans litige ne contradiction, cela ne vous semble il pas vray amour & amitié ? »

CLXXXI [85]

Ouy, & non aux Caestes contendantz [1]
Par maintz assaultz alternatifz s'assaillent :
Tous deux a fin de leur gloyre tendantz
En mon cerveau efforcément travaillent.
Et nonobstant, que bien peu, ou rien vaillent
Si longz effortz sans rien determiner,
Si sens je en moy de peu a peu miner
Et la memoyre, & le sens tout confus :
D'ailleurs l'ardeur, comme eulx, ne peult finer :
Ainsi je suis plus mal, qu'oncques ne fus.

CLXXXII

Mais si Raison par vraye congnoissance
Admire en toy Graces du Ciel infuses :
Et Graces sont de la Vertu puissance,
Nous transformant plus, que mille Meduses [2] :
Et la Vertu par reigles non confuses
Ne tend sinon a ce juste debvoir,
Qui nous contraint, non seulement de veoir,
Mais d'adorer toute parfection :

1. Cf. *Delie*, diz. 184.
Dante, *Inf.* VIII, 111 : Virgile quitte Dante en le laissant en proie au oui et au non qui se débattent dans sa tête.
Serafino (éd. Menghini, p. 144) :

Il tanto dir di si par che sia no...

Bernardo Accolti, *Virginia* (Venise, 1553), fol. 48 r° :

Non mi dir sempre un si, che non vien mai
Di sempre un nò, che men m'offenderai...

Je pourrais multiplier les exemples.
2. Pétrarque, son. *Laura celeste...* :

Puo quello in me, che nel gran vecchio Mauro
Medusa, quando in selce trasformollo...,

Il fauldra donc, que soubz le tien povoir
Ce Monde voyse en admiration.

CLXXXIII

Pourquoy reçoy je en moy mille argumentz
Dont ma pensée est ja si entestée ?
Veu qu'ilz me sont mille noveaux tourmentz
Desquelz mon ame en vain est mal traictée;
Ma face aussi de larmes tempestée
Tresvainement me monstre estre a mort tainct[1]. [86]
Las ce sainct feu, qui tant au vif m'attainct,
Parqui Amour si fainctement nous rit,
Ne par rigueur, ne par mercy s'estainct :
Celle l'enflamme, & ceste le nourrit.

CLXXXIV

En tel suspend ou de non, ou d'ouy[2],
Je veulx soubdain, & plus soubdain je n'ose.
L'un me rend triste, & l'aultre resjouy
Dependant tout de liberté enclose.
Mais si je voy n'y povoir aultre chose,
Je recourray a mon aveugle Juge.
Refrenez donc, mes yeulx, vostre deluge :
Car ce mien feu, maulgré vous, reluira.
Et le laissant a l'extreme refuge,
Me destruisant, en moy se destruira.

CLXXXII. — 10. monde
CLXXXIII. — 3. nouveaux — 5. *1544 porte* M'a, *faute évidente* — 8. rid

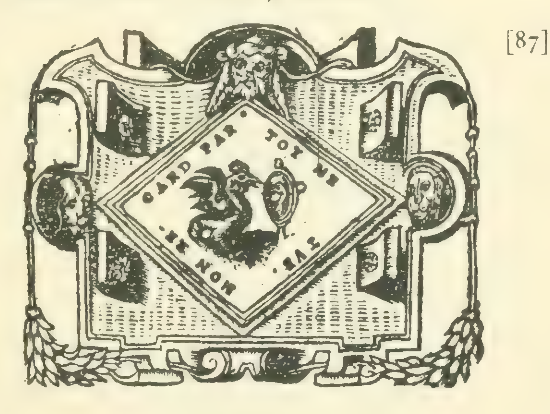
---

1. Voir le *Lexique*, au mot *Tainct*.
2. Cf. *Delie*, diz. 181.

CLXXXV

Le Cœur surpris du froict de ta durté
S'est retiré au fons de sa fortune :
Dont a l'espoir de tes glassons hurté [1],
Tu verrois cheoir les fueilles une a une.
Et ne trouvant moyen, ny voye aulcune
Pour obvier a ton Novembre froit,
La voulenté se voit en tel destroict,
Que delaissée & du jour, & de l'heure,
Qu'on luy debvroit ayder a son endroit,
Comme l'Année, a sa fin jà labeure.

[87]



CLXXXVI

Je m'esjouys quand ta face se monstre,
Dont la beaulté peult les Cieulx ruyner :

CLXXXV. — 1. froid — 2. fondz — 7. void
CLXXXVI. — 1. ce (T)

1. Pétrarque, dans la canz. *In quella parte, dov' amor mi sprona*, compare aussi Laure à l'hiver.

Mais quand ton oeil droit au mien se rencontre [1],
Je suis contrainct de ma teste cliner :
Et contre terre il me fault incliner,
Comme qui veulx d'elle ayde requerir,
Et au danger son remede acquerir,
Ayant commune en toy compassion.
  Car tu ferois nous deux bien tost perir.
Moy du regard, toy par reflection [2].

CLXXXVII

Plaindre provient partie du vouloir,
Et le souffrir de la raison procede.
Aussi ce mien continuel douloir
Tous les ennuyz de toutes mortz excede.
  Car a mon Hydre incontinent succede [3]
Un mal soudain a un aultre repris. [88]
Et quand je pense ayder au Cœur surpris,
Ou en ses maulx je veulx faindre un plaisir,
Las je le trœuve inutilement pris
Entre sa grace, & mon trop vain desir.

CLXXXVII. — 6. soubdain

---

1. Cf. *Delie*, diz. 1, allusion au « Basilisque ».
2. Cf. Serafino (éd. 1548), fol. 134 r° :

   Gran cosa è pur che non te accendi un poco
   Mentre, che al specchio stai tanto a mirarte,
   Che ho visto hogi qual vetro render foco
   Quando è dal sol percosso in qualche parte,
   Il sol che in gli occhi toi dando in quel loco
   Dovria per reflexion tutta inflammarte...

— Cf. également *Delie*, diz. 230.

3. Cf. Serafino (éd. Menghini, p. 53) :

   Chi el crederia ? Fra noi l'idra dimora...

CLXXXVIII

Voy ce papier de tous costez noircy [1]
Du mortel dueil de mes justes querelles :
Et, comme moy, en ses marges transy,
Craingnant tes mains piteusement cruelles.
Voy, que douleurs en moy continuelles
Pour te servir croissent journellement,
Qui te debvroient, par pitié seulement,
A les avoir agreables constraindre,
Si le souffrir doibt supplir amplement,
Ou le merite oncques n'à peu attaindre.

CLXXXIX

D'un tel conflict en fin ne m'est resté,
Que le feu vif de ma lanterne morte [2],
Pour esclairer a mon bien arresté
L'obscure nuict de ma peine si forte,
Ou plus je souffre, & plus elle m'enhorte
A constamment pour si hault bien perir.
Perir j'entens, que pour gloire acquerir
En son danger je m'asseure tresbien :
Veu qu'elle estant mon mal, pour en guerir
Certes il fault, qu'elle me soit mon bien [3].

CLXXXVIII. — 4. Craignant — 8. aggreables contraindre

1. Source probable : Arioste (*Rime*, Venise, 1546, fol. 19 v°) :
Se con speranza di mercè perduti
Ho i miglior' anni in vergar tanti fogli...
Voir dans l'éd. Le Monnier, 1894, t. I, p. 305.

2. Tebaldeo, son. 104 : *Lucerna senza humor presto se amorza...*

3. C'est là une allusion, qu'on retrouve fréquemment dans les écrits

CXC [89]

D'autant qu'en moy sa valeur plus augmente,
D'autant decroist le remede affoibly :
Et bien que soit mon merite anobly
Du sainct vouloir, qui si fort me tourmente,
L'oeil en larmoye, & le coeur en lamente
Comme assaillyz de mortel accident.
Pource qu'espoir de leur bien evident,
Qui les delaisse en leurs extremitez,
Croissant le feu de mon desir ardent,
Est Calamyte a mes calamitez [1].

CXCI

C'est de pitié que lors tu me desgoustes,
Quand travaillant en ce mien penser fraile,
Tu vois ma face emperlée de gouttes
Se congelantz menues, comme gresle.
Car ta froideur avec mon froit se mesle,

CXCI. — 5. froid

du temps, au passage d'Ovide, *Trist.* I, 1, 99-100. — Cf. Panfilo Sasso, fol. b r° :

Creggio che nel to guardo ardente sia
L'hasta d'Achil che sanò la ferita
Che d'altri fatto haveva con so man pria.

Jehan Marot, *Recueil*, fol. E 4 v° :

D'un seul regard trop plus luysant que Estelle
Tu m'as navré d'une playe cruelle.
Ayant tel sort, il faut que le blesseur
Luy mesme soit de ce mal guerisseur...

1. Depuis Pétrarque (canz. *Qual piu diversa e nuova...* 2e stance), la calamite, ou pierre d'aimant, sert de comparaison à presque tous les Italiens. Cf. Tebaldeo, son. 94 ; Panfilo Sasso, fol. a viii v° : *Come a se tira el fer la calamita...* ; Ol. di Sassoferrato, *Olimpia*, fol. C 5 r° ; *Gloria d'Amore*, fol. B 7, fol C 8 v°. — Voir aussi *Roman de la Rose*, éd. Méon, v. 1163 sqq. ; Helisenne, *Angoisses*, fol. O 8 r°.

Qui me rend tout si tristement dolent,
Que, nonobstant que mon naturel lent
M'argue asses, & me face blasmer,
Pour estre amour un mal si violent,
Las je ne puis patiemment aymer.

CXCII

Fait paresseux en ma longue esperance,
Avec le Corps l'Esprit est tant remis,
Que l'un ne sent sa mortelle souffrance,
Et l'aultre moins congnoit ses ennemys.
Parquoy je ignore, estant d'espoir demis,
Si ce mien vivre est vitupere, ou los, [90]
Mais je scay bien, que pour estre forclos
De ta mercy, de mon bien tu me prives :
Et par celà tu veulx, que le mal clos
Vive en l'obscur de mes tristes Archives.

CXCIII

Quand de ton rond [1] le pur cler se macule,
Ta foy tachée alors je me presage :
Quand, pallissant, du blanc il se recule,
Je me fais lors de pleurs prochaines sage.

CXCI. — 8. assez
CXCII. — 1. Faict (T) — 3. *1544 porte* souffance, *faute évidente* — 5. j'ignore

---

1. *Ton rond*, c'est-à-dire *ton visage.*

Quand il rougit en Martial visage,
J'ouvre les ventz a mes souspirs espaiz :
Mais je m'asseure a l'heure de ma paix,
Quand je te voy en ta face seraine.
Parquoy du bien alors je me repais,
Du quel tu es sur toutes souveraine [1].

CXCIV

Suffise toy, ô Dame, de dorer
Par tes vertus nostre bienheureux aage,
Sans efforcer le Monde d'adorer
Si fervement le sainct de ton image,
Qu'il faille a maintz par un commun dommage
Mourir au joug de tes grandz cruaultez.
N'as tu horreur, estant de tous costez
Environnée & de mortz, & de tombes,
De veoir ainsi fumer sur tes Aultez
Pour t'appaiser, mille, & mille Hecatombes ?

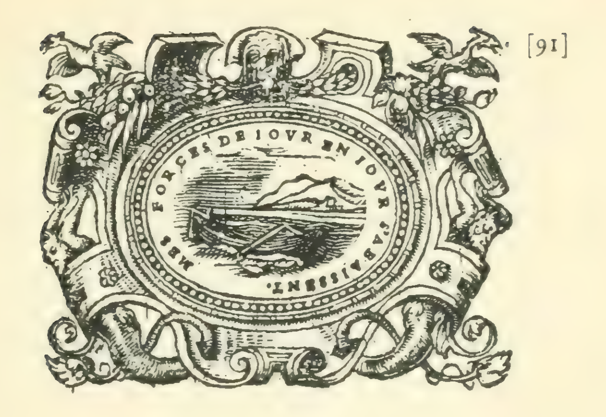
CXIV. — 2. bien-heureux

---

1. Imité de Chariteo (éd. Pèrcopo, t. II, p. 114) :

De la mia Luna il volto hor lieto, hor grave,
E la cagion ch'io ardisco, temo e spero,
Ch'allor divento di speranza altero,
Quando lei move quel riso soave,
Ma, lasso! magior tema il cor non have,
Che quando mi dimostra il ciglio austero,
. . . .
Ma s'io conosco poi per lunga usanza
L'aspra ira, per mio mal più volte experta,
Ritorno in dietro, fuor d'ogni speranza.

[91]



CXCV[1]

Desir, souhaict, esperance, & plaisir
De tous costez ma franchise agasserent
Si vivement, que sans avoir loysir
De se deffendre, hors de moy la chasserent :
Deslors plus fort l'arbitre ilz pourchasserent,
Qui de despit, & d'ire tout flambant
Combat encor, ores droit, or tumbant
Selon qu'en paix, ou sejour ilz le laissent.
Mais du povoir soubz tel faix succumbant
Les forces, las, de jour en jour s'abaissent.

CXCV. — 1. souhait (T)

1. Pour l'emblème et le dizain, cf. Pétrarque, son. *Passa la nave mia colma d'oblio...* et *In dubbio di mio stato hor piango, hor canto...* ; Tebaldeo, son. 177 : *Barca che al vento sia non puo star quieta...*

CXCVI

Tes doigtz tirantz non le doulx son des cordes [1],
Mais des haultz cieulx l'Angelique harmonie [2],
Tiennent encor en telle symphonie,
Et tellement les oreilles concordes,
Que paix, & guerre ensemble tu accordes
En ce concent, que lors je concevoys : [92]
  Car du plaisir, qu'avecques toy j'avoys,
Comme le vent se joue avec la flamme,
L'esprit divin de ta celeste voix
Soubdain m'estainct, & plus soubdain m'enflamme [3].

CXCVII

Doulce ennemye, en qui ma dolente ame
Souffre trop plus, que le corps martyré,
Ce tien doulx œil, qui jusqu'au cœur m'entame
De ton mourant à le vif attiré
Si vivement, que pour le coup tiré
Mes yeulx pleurantz employent leur deffence.
  Mais n'y povant ne force, ne presence,
Le Cœur criant par la bouche te prie
De luy ayder a si mortelle offence.
  Qui tousjours ard, tousjours a l'ayde crie [4].

1. Cf. *Delie*, diz. 130 (et la note) et diz. 289.
2. Bembo (Venise, 1535), p. 42 :
   Qual dolce suon, per cui chiaro s'intende
   Quanto raggio del ciel in voi riluce...
3. Ovide, *Rem. Am.* 807 :
   Nutritur vento, vento restinguitur ignis.
Cf. *Recueil Jehan Marot*, fol. D v v° :
   Comme chandelle est par vent gratieux
   Tost morte & vive, ainsi ton riz joyeux
   Me faict mourir, puys tout a coup revivre.
4. Voir dans le *Jardin de Plaisance* (fol. 110 v°), la *Complainte du prisonnier d'amours* :

CCXVIII

Gant envieux, & non sans cause avare [1]
De celle doulce, & molle neige blanche,
Qui me jura desormais estre franche
La liberté, qui de moy se separe,
Ne sens tu pas le tort, qu'elle prepare
Pour se vouloir du debvoir desister ?
Comme tesmoing debvrois soliciter,
Qu'elle taschast par honnorable envie
De foy promise envers moy s'acquitter,
Ou canceller l'obligé de ma vie.

CXCIX [93]

Sans lesion le Serpent Royal vit [2]
Dedans le chault de la flamme luisante :

CXCIX. — 1. lésion — 2. luysante

Au feu, au feu, qui trestout mon cueur ard...
. . . . .gectez de toute part
Eaue de pitié, de larmes & de pleurs.
A l'ayde las ! je n'ay confort d'ailleurs.
Advancez vous, ou vous viendrez trop tard...

On voit que la préciosité italienne avait pénétré en France avant le règne de François Ier.

Cf. Serafino (éd. Menghini, p. XL) :

Aiuta, aiuta un poco,
Pietà, merzè, soccorri a questo foco...

1. Voir une pièce analogue dans la *Poesie Françoise* de Charles de Sainte-Marthe, Lyon, 1540, fol. 17 :

Gans, advantaige a ce que j'ay perdu,
Allez, soyez aux coiffes recompense...

— Cf. *Delie*, diz. 169.

2. Cf. Pétrarque :

Di mia morte mi pasco e vivo in fiamme
Stranio cibo, e mirabil Salamandra...

Ce dizain de Scève est traduit de Chariteo (éd. Pèrcopo, t. II, p. 122) :

Et en l'ardeur, qui a toy me ravit,
Tu te nourris sans offense cuisante :
Et bien que soit sa qualité nuisante
Tu t'y complais, comme en ta nourriture.
O fusses tu par ta froide nature
La Salemandre en mon feu residente :
Tu y aurois delectable pasture,
Et estaindrois ma passion ardente.

CC[1]

Phebé luysant' par ce Globe terrestre
Entreposé a sa clarté privée
De son opaque, argentin, & cler estre
Soubdainement, pour un temps, est privée.
Et toy, de qui m'est tousjours derivée
Lumiere, & vie, estant de moy loingtaine
Par l'espaisseur de la terre haultaine,
Qui nous separe en ces haultz Montz funebres,
Je sens mes yeulx se dissouldre en fontaine,
Et ma pensée offusquer en tenebres.

CXCIX. — 5. nuysante — 7. fusses-tu

Si come salamandra in fiamme ardenti
Ove si more altrui, vive in diletto,
Cosi tu, donna, alberghi intro 'l mio petto,
Et de l'incendio mio parte non senti...

Cf. encore Serafino (éd. Menghini, p. 188), et Jehan Marot, *Recueil*, fol. E 5 v° :

Au feu d'Amour je brusle en desirant...

De même Gismondo, un interlocuteur des *Asolani* de Bembo, demande où l'on a jamais vu pareille chose (éd. Sonzogno, p. 69, et trad. de J. Martin, 1545, fol. 64 r°) : « Dove son quelli, che vivono nel fuoco, come salamandre ; e quegli altri che ritornano in vita morendo, e muoiono similmente della lor vita. » Ce sont là, dit-il, « *vane favole* ».

1. Cf. *Delie*, diz. 22 et 59.

CCI

Soubz doulx penser je me voy congeler [1]
En ton ardeur, qui tous les jours m'empire :
Et ne se peult desormais plus celer
L'aultre Dodone incongneue a Epyre [2],
Ou la fontaine en froideur beaucoup pire,
Qu'aux Alpes n'est toute hyvernale glace, [94]
Couvre, & nourrit si grand'flamme en ta face,
Qu'il n'est si froid, bien que tu soys plus froide,
Qu'en un instant ardoir elle ne face,
Et en ton feu mourir glacé tout roide.

CCII

T'esbahys tu, ô Enfant furieux,
Si diligent la verité je tente?
Et l'esprouvant, me dis tu curieux
A rendre en tout ma pensée contente ?
Je ne le fais pour abreger l'attente,
Ny pour vouloir d'espoir me delivrer :
Mais je me tasche autant a captiver
La sienne en moy loyalle affection,
Comme pour moy je ne la veulx priver
De sa naifve, & libre intention.

CCII. — 10. nayfve.

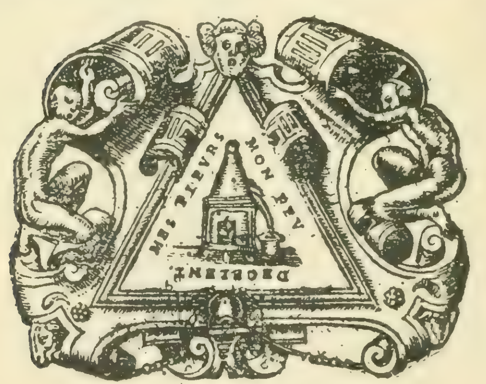
---

1. Cf. *Delie*, diz. 354.
Sur Doulx penser, cf. *Roman de la Rose*, éd. Méon, v. 2656 et suiv.
2. Pétrarque, canz. *Qual più diversa e nova...* :
Un'altra fonte ha Epiro.,..
Sassoferrato, *Olimpia*, fol. 6 v° :
Tebe una fonte in suo terren produce...

CCIII

Vicissitude en Nature prudente,
Puissant effect de l'eternel Movent,
Seroit en tout sagement providente
Si son retour retardoit plus souvent.
De rien s'esmeult, & s'appaise le vent,
Qui ores sort, & puis ores s'enferme.
Mais par ce cours son povoir ne m'afferme
L'allegement, que mes maulx avoir pensent.
Car par la foy en si saincte amour ferme
Avecques l'An mes peines recommencent[1].

[95]



CCIV

Ce hault desir de doulce pipperie
Me va paissant, & de promesses large
Veult pallier la mince fripperie

1. *Jardin de Plaisance*, fol. 110 r° :
Estraine suis de douloureuse estraine
Le jour de l'an renouvelle ma peine...

D'espoir, attente, & telle plaisant' charge,
Desquelz sur moy le maling se descharge,
Ne voulant point, que je m'en apperçoyve.
Et toutesfois combien que je conçoyve,
Que doubte en moy vacilamment chancelle,
Mes pleurs, affin que je ne me deçoyve,
Descouvrent lors l'ardeur, qu'en moy je cele.

CCV

Si ne te puis pour estrenes donner [1]
Chose, qui soit selon toy belle, & bonne,
Et que par faict on ne peult guerdonner
Un bon vouloir, comme raison l'ordonne,
Au moins ce don je le presente, & donne,
Sans aultre espoir d'en estre guerdonné : [96]
Qui, trop heureux ainsi abandonné :
Est, quant a toy, de bien petite estime :
Mais, quant a moy, qui tout le t'ay donné,
C'esr le seul bien, apres toy, que j'estime.

CCVI

Lors le suspèct, agent de jalousie,
Esmeult le fondz de mes intentions,
Quand sa presence est par celuy saisie [2],
Qui à la clef de ses detentions.

CCIV. — 9. à fin

---

1. Cf. Cl. Marot, *Etrenne* VII (éd. Jannet, II, 199) :
Ce nouvel an pour estrenes vous donne...
2. Cf. *Delie*, diz. 156.

Parquoy souffrant si grandz contentions,
L'Ame se pert au dueil de telz assaultz.
  Dueil traistre occulte, adoncques tu m'assaulx,
Comme victoire a sa fin poursuyvie,
Me distillant par l'Alembic des maulx
L'alaine, ensemble & le poulx de ma vie [1].

CCVII

Je m'asseurois, non tant de liberté
Heureuse d'estre en si hault lieu captive,
Comme tousjours me tenoit en seurté
Mon gelé cœur, donc mon penser derive,
Et si tresfroit, qu'il n'est flambe si vive,
Qu'en bref n'estaingne, & que tost il n'efface.
  Mais les deux feuz de ta celeste face,
Soit pour mon mal, ou certes pour mon heur,
De peu a peu me fondirent ma glace,
La distillant en amoureuse humeur.

CCVIII [97]

Tu cours superbe, ô Rhosne, flourissant
En sablon d'or, & argentines eaux.
Maint fleuve gros te rend plus ravissant,
Ceinct de Citez, & bordé de Chasteaulx,
Te practiquant par seurs, & grandz batteaulx

CCVII. — 10. Là

1. Cf. Serafino (éd. 1548), fol. 107 v° :
Poi morte sciogli è leghi la chatena
In un momento, faccia di me stratio
La voce perdi, *i polsi con la lena*...

Pour seul te rendre en nostre Europe illustre.
  Mais la vertu de ma Dame te illustre
Plus, qu'aultre bien, qui te face estimer.
  Enfle toy donc au parfaict de son lustre,
Car fleuve heureux plus, que toy, n'entre en Mer.

CCIX

Pour resister a contrarieté
Tousjours subtile en sa mordente envie,
Je m'accommode a sa varieté,
Soit par civile, ou par rustique vie :
Et si sa poincte est presque au but suyvie,
Je vien, faingnant, son coup anticiper.
  O quand je puis sa force dissiper,
Et puis le fait reduire a ma memoire,
Vous me verriez alors participer
De celle gloire haultaine en sa victoire.

CCX

Doncques le Vice a Vertu preferé [1]
Infamera honneur, & excellence ?
Et le parler du maling proferé
Imposera [a] la pure innocence ?
Ainsi le faulx par non punye offence

CCXVIII. — 7. t'illustre
CCX. — 4. *Ce vers est faux ; il faut le lire* : Imposera à la pure innocence. *D'ailleurs, toutes les éditions que j'ai vues de 1544 portent une correction manuscrite, un petit* a *après* imposera. — 5. *1544 porte un point après* offence, *faute évidente.*

---

1. Cf. *Delie*, diz. 211. — Serafino (éd. Menghini, p. 182) :
O misera virtu e mal contenta,
Non è piu al mondo chi ti presti ospizio...

Pervertira tout l'ordre de Nature ? [98]
Dieux aveuglez (si tant est vostre injure,
Que par durs motz adjurer il vous faille)
Aydez le vray, la bonté, la droicture,
Ou qu'avec eulx vostre ayde me deffaille.

CCXI

Quand ignorance avec malice ensemble
Sur l'innocent veulent authoriser,
Toute leur force en fumée s'asemble,
S'espaississant pour se immortaliser.
Se foible effort ne peult scandaliser
Et moins forcer l'equité de Nature.
Retirez vous, Envie, & Imposture,
Soit que le temps le vous souffre, ou le nye :
Et ne cherchez en elle nourriture.
Car sa foy est venin a Calumnie [1].

CCXII

Tes beaulx yeulx clers fouldroyamment luisantz
Furent object a mes pensers unique,
Des que leurs rayz si doulcement nuisantz
Furent le mal tressainctement inique.
Duquel le coup penetrant tousjours picque

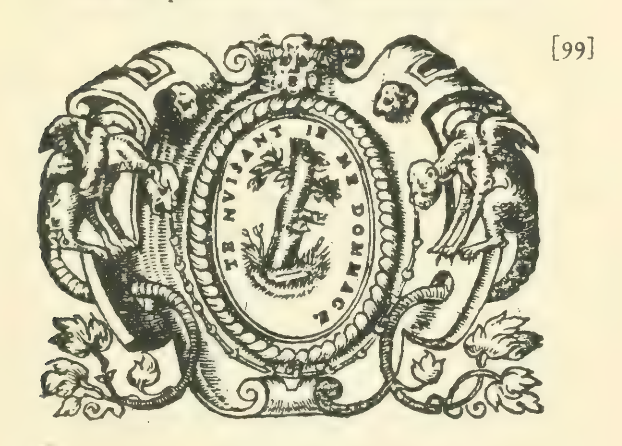
CCXI. — 2. veullent — 3. s'assemble — 4. s'immortaliser
CCXII. — 1. luysantz — 3. nuysantz

1. Cf. *Delie*, diz. 32, 34, 47, 210.
— Britonio, *Gelosia del Sole*, fol. 179 r° :

Sel velen contra voi non fu possente
Meraviglia non porga al mondo errante...

Croissant la playe oultre plus la moytié.
Et eulx estantz doulx venin d'amytié,
Qui se nourrit de pleurs, plainctz, & lamentz,
N'ont peu donner par honneste pitié
Un tant soit peu de trefve a mes tourmentz [1].

[99]



CCXIII

Si droit n'estoit, qu'il ne fust scrupuleux
Le traict perçant au fons de ma pensée.

CCXXIII. — 2. fondz

1. Cf. Jehan Marot, *Recueil*, fol. D 5 v° :
Plus chault que feu je languy par tes yeulx,
Et si ne puys mes regretz ennuyeux
Bouter à fin : car ton regard me livre
Feu si tres doulx qu'en mourant me fault vivre
Soubz ung espoir incertain d'avoir myeulx...
Doncques craignant ton refuz furieux,
Je te supplye en l'honneur des haulx Dieux,
Fay distiller ton cueur plus dur que cuyvre
En eaue de grace, afin que je m'enyvre
De ton amour qui me brusle en tous lieux.

Car quand Amour jeunement cauteleux
(Ce me sembloit) la finesse eust pensée,
Il m'engendra une contrepensée
Pour rendre a luy le lieu inaccessible,
A luy, a qui toute chose est possible [1],
Se laissant vaincre aux plus forcez combas.
  Voicy la fraulde, ô Archier invincible,
Quand je te cuyde abatre, je m'abas.

CCXIV

Le practiquer de tant diverses gentz [2],
Solicitude a mes ardeurs contraire,
Et le pressif des affaires urgentz
N'en peuvent point ma pensée distraire,
Si vive au cœur la me voulut pourtraire [3]
Celluy, qui peult noz vouloirs esgaller, [100]
Comme il me fait en sa presence aller
Contre l'effort du plus de mes deffences

CCXIV. — 5. là

---

1. Serafino (éd. 1548), fol. 169 v° :

   Hor vol ch'io viva senza core amore ?
   Vol, perche *à lui ogni impossibil piace* ?

2. Cf. *Delie*; diz. 375.
3. Panfilo Sasso, fol. a viii r° :

   Che si ben ho l'imagen tua nel cuore
   Sculpita con si degna e sutil arte
   Che mai non esce del suo albergo fuore...

Helisenne, *Angoisses*, fol. i 2 v° : « Elle estoit si fort imprimée dedans mon cueur, que continuellement & jour & nuit en ma triste memoire se representoit son simulachre. » — Clément Marot, *Epigr.* XXIII (éd. Jannet, III, 13) :

   Elle s'en va (certes) & si demeure
   Dedans mon cueur tellement imprimée,
   Qu'elle y sera jusques à ce qu'il meure.

Pour l'escouter, & en son sainct parler
Tirer le sel de ses haultes sentences.

CCXV

Je m'en absente & tant, & tant de foys,
Qu'en la voyant je la me cuyde absente :
Et si ne puis bonnement toutesfoys,
Que, moy absent, elle ne soit presente [1].
Soit que desdaing quelquesfoys se presente
Plein de juste ire, & vienne supplier,
Que, pour ma paix, je me vueille allier
A bien, qui soit loing de maulx tant extremes.
Mais quand alors je la veulx oblier,
M'en souvenant, je m'oblie moymesmes.

CCXVI

En divers temps, plusieurs jours, maintes heures [2],
D'heure en moment, de moment a tousjours
Dedans mon Ame, o Dame, tu demeures
Toute occupée en contraires sejours.
Car tu y vis & mes nuictz, & mes jours,
Voyre exemptez des moindres fascheries :
Et je m'y meurs en telles resveries,

CCXV. — 9. oublier — 10. m'oublie

---

1. Cf. *Delie*, diz. 144 et 341.
Serafino (éd. 1548), fol. 155 r° :
Sempre mi par veder vostra figura
S'io vo, s'io sto, mi sete ognihor presente,
Miraculo è d'amor non di natura,
Venite meco quando seti assente.....

2. Cf. *Delie*, diz. 114.

Que je m'en sens haultement contenté,
Et si ne puis refrener les furies
De ceste mienne ardente voulenté.

CCXVII [101]

Amour ardent, & Cupido bandé [1],
Enfantz jumeaulx de toy, mere Cypris,
Ont dessus moy leur povoir desbandé,
De l'un vaincu, & de l'aultre surpris.
Par le flambeau de celluy je fus pris
En doulx feu chaste, & plus, que vie, aymable.
Mais de cestuy la poincte inexorable
M'incite, & poinct au tourment, ou je suis
Par un desir sans fin insatiable
Tout aveuglé au bien, que je poursuis.

CCXVIII

De tous travaulx on attend quelque fin [2],
Et de tous maulx aulcun allegement :
Mais mon destin pour mon abregement
Me cherche un bien, trop esloingné confin
De mon espoir, & tout cecy affin
De m'endurcir en longue impatience.

CCXVIII. — 5. à fin

---

1. Cf. Chariteo (éd. Pèrcopo, II, 8) :

> Son gemini gli Amori : un casto & pio.
> L'altro furente in desiderio insano...
> Celeste fu la fiamma che m'accese...

— Cf. également *Delie*, A sa Delie (p. 3).
2. Cf. *Delie*, diz. 69.

Bien que j'acquiere en souffrant la science
De parvenir a choses plus prosperes,
Si n'est ce pas (pourtant) qu'en patience
J'exerce en moy ces deux uterins freres [1].

CCXIX

Authorité de sa grave presence
En membres apte a tout divin ouvrage,
Et d'elle veoir l'humaine experience,
Vigueur d'esprit, & splendeur de courage
N'esmeuvent point en moy si doulce rage,
Bien qu'a mon mal soient incitation. [102]
Mais a mon bien m'est exhortation [2]
Celle vertu, qui a elle commune,
Cherche d'oster la reputation
A l'envieuse, & maligne Fortune.

1. Allusion au dizain précédent.

2. Pétrarque, canz. *Ben mi credea...* :

> Chi nol sa, di ch'io vivo...
> . . . .
> Dal di, che prima quei begli occhi vidi
> Che mi fecer cangiar vita e costume.

Le même, son. *Quando fra l'altre donne...* :

> Da lei ti vien l'amoroso pensiero...
> Da lei vien l'animosa leggiadria,
> Ch' al ciel ti scorge per destro sentiero...

Serafino (éd. Menghini, p. 39) :

> Perché la mente e ciascun penser mio
> Spesso convien per lei tanto alto saglia
> Che conoscer mi fa che cosa è Dio...

Enfin, Mario Equicola, *Libro di natura d'Amore* (Venise, 1531), fol. 77 r° : « Se la bellezza per guida pigliamo, spiegamo le ali al cielo. » Cf. également *Delie*, diz. 233.

CCXX

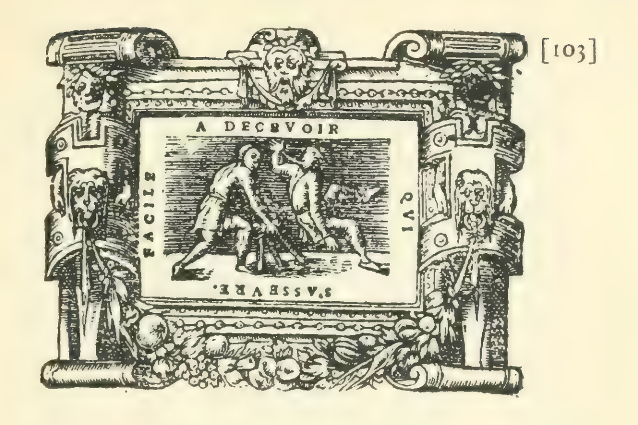
Deliberer a la necessité,
Souvent resouldre en perilleuse doubte,
M'ont tout, & tant l'esprit exercité,
Que bien avant aux hazardz je me boute.
Mais si la preuve en l'occurente doubte
Sur le suspend de comment, ou combien,
Ne doy je pas en tout preveoir si bien,
Que je ne soye au besoing esperdu ?
Las plus grand mal ne peult avoir mon bien,
Que pour ma faulte estre en un rien perdu [1].

CCXXI

Sur le Printemps, que les Aloses montent,
Ma Dame, & moy saultons dans le batteau,
Ou les Pescheurs entre eulx leur prinse comptent,
Et une en prent : qui sentant l'air nouveau,
Tant se debat, qu'en fin se saulve en l'eau,
Dont ma Maistresse & pleure, & se tourmente.
Cesse : luy dy je, il fault que je lamente
L'heur du Poisson, que n'as sceu attraper,
Car il est hors de prison vehemente,
Ou de tes mains ne peuz onc eschapper.

CCXX. — 7. doy-je
CCXXI. — 5. *1544 porte* leau, *faute évidente.*

1. Cf. Serafino (éd. Menghini, p. 200) :
...e assai mi dole
Che'l mio servir sia perso in un momento...
Helisenne, *Angoisses*, fol. b 5 v°. — Voir *Delie*, diz. 66.



[103]

CCXXII

Plus tost vaincu, plus tost victorieux
En face allegre, & en chere blesmie :
Or sans estime, & ore glorieux
Par toy mercy, ma cruelle ennemie,
Qui la me rendz au besoing endormye[1],
Laissant sur moy maintz martyres pleuvoir.
  Pourquoy veulx tu le fruict d'attente avoir,
Faingnant ma paix estre entre ses mains seure ?
  Las celluy est facile a decevoir
Qui sur aultruy credulement s'asseure.

CCXXII. — 4. ennemye

1. Cf. *Poësies de Jehan Lemaire de Belges*, 1509, fol. E 4 v° :

> Ayant ses sens tous lasches & remis
> Car *au besoing ils se sont endormis.*

CCXXIII

Phebus doroit les cornes du Thoreau [1],
Continuant son naturel office:
L'air temperé, & en son serain beau
Me convyoit au salubre exercice.
Parquoy pensif, selon mon nayf vice,
M'esbatois seul, quand celle me vint contre, [104]
Qui devant moy si soubdain se demonstre,
Que par un brief, & doulx salut de l'œil [2],
Je me deffis [3] a si belle rencontre,
Comme rousée au lever du Soleil [4].

CCXXIII. — 1. Thoureau (T) — 4. *1544 donne* exercite, *faute évidente* — 5. *1544 et 1564 portent un point après* vice.

---

1. Pétrarque, canz. *Qual piu diversa e nuova* :

Quando col tauro il sol s'aduna...

Cf. Boccace, *La Fiammette amoureuse de M. Jean Boccace*... Paris, Mathieu Guillemot, 1609, p. 375 : « E gia quel Toro, che trasportò Europa, teneva Febo con la sua luce, & i giorni togliendo luogo alle notti di brevissimi grandissimi devenivano, e il fiorifero Zefiro sopravenuto col suo leve & pacifico soffiamento haveva l'impetuosa guerra di Borea posta in pace... »

2. Pétrarque, son. *La donna che'l mio cor*...

Tosto che del mio stato fussi accorta
A me si volse in si nuovo colore...

Sannazar (*Rime*, parte II, son. 58) :

Laqual...
Mosse in quel punto la nemica mia
Con un dolce sospiro a salutarme.

Chariteo (éd. Pèrcopo, II, 13) :

Lieta ver me voltossi ad salutarme.

C'est le salut de la Dame, traditionnel depuis Dante.

3. Pour l'expression, cf. Pétrarque, son. *Onde tolse amor* :

Quel celeste cantar che mi *disface*.

4. Pétrarque dit : neige au soleil, *neve al sole* (passim).
— Cf. *Delie*, diz. 128 et 290.

CCXXIV

Novelle amour, novelle affection [1],
Novelles fleurs parmy l'herbe novelle :
Et, jà passée, encor se renovelle
Ma Primevere en sa verte action.
Ce neantmoins la renovation
De mon vieulx mal, & ulcere ancienne
Me detient tout en celle saison sienne,
Ou le meurdrier m'à meurdry, & noircy
Le Cœur si fort, que playe Egyptienne,
Et tout tourment me rend plus endurcy.

CCXXV [105]

Libre je vois, & retourne libere
Tout Asseuré, comme Cerf en campaigne,
Selon qu'Amour avec moy delibere,
Mesmes qu'il veoit, que Vertu m'acompaigne,
Vertu heureuse, & fidele compaigne,
Qui tellement me tient tout en saisine,
Que quand la doubte, ou la paour sa voisine,
M'accuse en rien, mon innocence jure,
Que souspeçon n'à aulcune racine
Là, ou le vray conteste a toute injure.

CCXXIV. — 1. Nouvelle (T) *et 1564* — 2. Nouvelles — nouvelle — 3. renouvelle
CCXXV. — 4. void

---

1. Pétrarque :
E la nova stagion che d'anno in anno
Mi rinfresca in quel dì l'antiche piaghe
Sannazar, canz. 5 :
Nuovo amor, nuova fiamma, e nuova guerra...
Bembo (Venise, 1535), p. 42 :
Et l'antico desio, che nel mio core
Qual fior di primavera, apre et rinasce.

CCXXVI [105]

Je le conçoy en mon entendement
Plus, que par l'oeil comprendre je ne puis
Le parfaict d'elle, ou mon contentement
A sceu fonder le fort de ses appuyz :
Dessus lequel je me pourmaine, & puis
Je tremble tout de doubte combatu.
Si je m'en tais, comme je m'en suis teu,
Qui oncques n'euz de luy fruition,
C'est pour monstrer que ne veulx sa vertu
Mettre en dispute a la suspition.

CCXXVII

Pour m'efforcer a degluer les yeulx
De ma pensée enracinez en elle,
Je m'en veulx taire, & lors j'y pense mieulx,
Qui juge en moy ma peine estre eternelle.
Parquoy ma plume au bas vol de son aele
Se demettra de plus en raisonner [1],
Aussi pour plus haultement resonner,
Vueille le Temps, vueille la Fame, ou non,
Sa grace asses, sans moy, luy peult donner
Corps a ses faictz, & Ame a son hault nom.

CCXXVII. — 5. aesle — 9. assez

1. Pétrarque, son. *Parra forse ad alcun, che'n lodar quella* :
... e temo ch'ella
Non habbi a schivo il mio dir troppo humile...
Lingua mortal al suo stato divino
Giunger non puote...
Est-ce ce passage de Pétrarque qui a inspiré Scève, ou le sonnet d'Arioste :
Come' esser può che degnamente lodi
Vostre bellezze ?
Voyez éd. Le Monnier, 1894, t. I, p. 295.

CCXXVIII

Tout en esprit ravy sur la beaulté
De nostre ciecle & honneur, & merveille.
Celant en soy la doulce cruaulté,
Qui en mon mal si plaisamment m'esveille,
Je songe & voy : & voyant m'esmerveille
De ses doulx ryz, & elegantes mœurs. [106]
Les admirant si doulcement je meurs,
Que plus profond a y penser je r'entre :
Et y pensant, mes silentes clameurs
Se font ouyr & des Cieulx, & du Centre [1].

CCXXIX

Dens son poly ce tien Cristal opaque,
Luisant, & cler, par opposition
Te reçoit toute, & puis son lustre vacque
A te monstrer en sa reflexion [2].
Tu y peulx veoir (sans leur parfection)
Tes mouvementz, ta couleur, & ta forme.
Mais ta vertu aux Graces non diforme
Te rend en moy si representative,
Et en mon cœur si bien a toy conforme
Que plus, que moy, tu t'y trouverois vive.

CCXXIX. — 1. *1544 et 1564 portent* ie tien, *faute évidente*. — 2. Luysant

---

1. Pour le sens de ce mot *Centre*, voir plus loin diz. 330, note.
2. Cf. Serafino (éd. 1548), fol. 133 v° :

Non resta in te costei specchio si saldo,
Che à imprimar te sua forza non arriva,
Ah che'l suo sguardo è come il ferro saldo,
Che imprime, è lassa il segno in carne viva.

CCXXX

Quand je te vy orner ton chef doré [1],
Au cler miroir mirant plus clere face,
Il fut de toy si fort enamouré,
Qu'en se plaingnant il te dit a voix basse :
Destourne ailleurs tes yeux, ô l'oultrepasse [2].

CCXXX. — 5. yeulx

Il sò, che al suo partir più assai mi scaldo
Si stampata in me l'imagine sua diva,
E t'ha si sculto ogn'un de sensi mei
Col sguardo suo, che hormai son tutto lei.

Même chose chez Tebaldeo, son. 35 :

A che presti superba a un vetro fede...

Est-ce l'italien que Scève a suivi, ou cette épigramme de Michel d'Amboise (*Les Cent Epigrammes*... Paris, A. Lotrian, 1532, fol. 57 r°) :

Pres d'ung miroir se pignant Mathurine
Et regardant sa plus que belle face,
Dist le mirouer : pourquoi, dame divine,
Regarde tu si tresfort ma verrine
Veu ta clarté qui trop la mienne passe
Par ton regard qui est trop véhément.
Tourne ton œil, ma verrine te ment :
Tu n'es ainsi comme tu t'y regarde.
Veulx tu te veoir au vray : plus cy ne tarde !
Va te mirer au cueur de ton aymant.

1. Ce dizain me parait inspiré de la pièce d'Angeriano intitulée : *de Caelia et Speculo*, dans son *Erotopaegnion*. — L'*Erotopaegnion* avait paru d'abord à Florence (1512), puis à Naples (1520), enfin à Venise (1535) :

Colligit in nodum pexos dum Caelia crines
Ad speculum, speculum talia verba refert :
Quid me tam fixis, fixis miraris ocellis ?
Fulgorem superat lux tua clara meum.

. . . .

Heu quia saeva manes, tibi nec vis parcere, saltem
Parce mihi : tua me scrinia clausa tegant.

. . . .

Dirigis huc quoties spectantia lumina, flammae
Succendunt inopi saucia membra mihi...

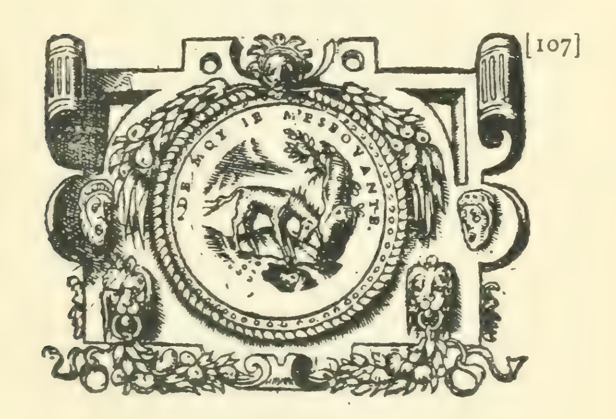
Cf. la note 2 du diz. 186.

2. *Jardin de Plaisance*, fol. 123 r° :

C'est des accomplis *l'oultrepasse*.

Pourquoy ? dis tu, tremblant d'un ardent zele,
Pource, respond, que ton oeil, Damoiselle,
Et ce divin, & immortel visage
Non seulement les hommes brule, & gele :
Mais moy aussi, ou est ta propre image.

[107]



CCXXXI

Incessamment mon grief martyre tire
Mortelz espritz de mes deux flans malades :
Et mes souspirs de l'Ame triste attire,
Me resveillantz tousjours par les aulbades
De leurs sanglotz trop desgoutément fades :
Comme de tout ayantz necessité,
Tant que reduict en la perplexité,
A y finir l'espoir encor se vante.
Parquoy troublé de telle anxieté,
Voyant mon cas, de moy je m'espouvante.

CCXXXII

Tout le repos, ô nuict, que tu me doibs [1],
Avec le temps mon penser le devore :
Et l'Horologe est compter sur mes doigtz [2]
Depuis le soir jusqu'a la blanche Aurore.
Et sans du jour m'appercevoir encore,
Je me pers tout en si doulce pensée, [108]
Que du veiller l'Ame non offensée,
Ne souffre au Corps sentir celle douleur
De vain espoir tousjours recompensée
Tant que ce Monde aura forme, & couleur.

CCXXXIII

Contour des yeulx, & pourfile du né,
Et le relief de sa vermeille bouche
N'est point le plus en moy bien fortuné,
Qui si au vif jusques au cœur me touche :
Mais la naifve, & asseurée touche,
Ou je m'espreuve en toute affection,
C'est que je voy soubz sa discretion
La chasteté conjoincte avec beaulté [3],

CCXXXIII. — 5. nayfve

1. Pétrarque, son. *O cameretta, che gia fosti un porto...*
2. Serafino (éd. 1548), fol. 103 r° :

I giorni, è l'hore conto...

— Cf. *Delie*, diz. 106.

3. Jehan Marot, *Recueil*, fol. A 7 v° :

Qui a ces deux, Chasteté & Beaulté,
Venter se peult qu'en toute loyaulté
Toute autre dame elle surmonte & passe...
Mais quant ensemble elles font unité,
C'est don divin...

— Cf. *Delie*, diz. 219.

Qui m'endurcit en la parfection,
Du Dyamant de sa grand' loyaulté [1].

CCXXXIV

Tout desir est dessus espoir fondé :
Mon esperance est, certes, l'impossible
En mon concept si fermement sondé,
Qu'a peine suis je en mon travail passible [2].
Voy donc, comment il est en moy possible,
Que paix se trouve avecques asseurance ?
Parquoy mon mal en si dure souffrance
Excede en moy toutes aultres douleurs,
Comme sa cause en ma perseverance
Surmonte en soy toutes haultes valeurs.

CCXXXV [109]

Aumoins toy, clere, & heureuse fontaine [3],
Et vous, ô eaux fraisches, & argentines,

CCXXXIV. — 4. suis-je — 8. autres

1. Serafino (éd. 1548), fol. 140 v° :
Che, se son vil, farò come oro al foco :
Me affinarò davanti al tuo conspetto ;
Ch'amor tal gratia al tuo sguardo concede,
Che fa gentil qualunque cosa vede.
Jehan Marot, *Recueil*, fol. B r° :
...cueur d'amye ou vray amant
Est acere trop plus que Dyamant.
2. Chariteo (éd. Pèrcopo, II, 116) :
Dunque, se vive Amor sol d'un pensiero
Di speme, et senza quel si suol morire,
Amar come poss'io, poi che non spero ?
3. Dizain inspiré de Lorenzo dei Medici (éd. Simioni, I, 72) :
Chiare acque, io sento il vostro mormorio
Che sol della mia donna il nome dice :

Quand celle en vous (de tout vice loingtaine)
Se vient laver ses deux mains yvoirines,
Ses deux Soleilz, ses levres corallines,
De Dieu créez pour ce Monde honnorer,
Debvriez garder pour plus vous decorer
L'image d'elle en voz liqueurs profondes.
Car plus souvent je viendroys adorer
Le sainct miroir de voz sacrées undes.

CCXXXVI

Bienheureux champs, & umbrageux Costaulx[1],
Prez verdoyantz, vallées flourissantes,
En voz deduitz icy bas, & là haultz,
Et parmy fleurs non jamais fletrissantes
Vous detenez mes joyes perissantes,
Celle occupant, que les avares Cieulx
Me cachent ore en voz seinz precieux,
Comme enrichiz du thresor de Nature,
Ou, mendiant, je me meurs soucieux
Du moindre bien d'une telle avanture.

CCXXXVI. — 1. *1544 porte un point après* Costaulx, *ce qui est absurde.*

Credo, poi ch' Amor fevvi si felice,
Che fussi specchio al suo bel viso e pio.
La bella immagin sua da voi partio,
Perchè vostra natura vel disdice;
Solo il bel nome a voi ricordar lice,
Nè vuol Amor che lo senta altri ch' io.
Quanto più furo o fortunati o saggi
Che voi, chiare acque, gli occhi miei quel giorno
Che fùrno prima specchio al suo bel volto,
Servando sempre in loro i santi raggi;
Né veggon altro poi mirando intorno,
Né gliel cela ombra, né dal Sol gli è tolto.

Lire également le commentaire que Lorenzo donne de ce sonnet (p. 73 sqq.).

1. Pétrarque, son. *I dolci colli, ov'io lasciai me stesso...*

CCXXXVII

Cuydant ma Dame un rayon de miel prendre,
Sort une Guespe aspre, comme la Mort[1],
Qui l'esguillon luy fische en sa chair tendre :
Dont de douleur le visage tout mort,

CCXXXVII. — 1. *1544 et 1564 portent un point après* prendre, *ponctuation absurde.*

---

1. Cf. *Delie*, diz. 250. — Si la 1re édit. d'Anacréon n'était de dix ans postérieure à la *Delie*, on pourrait croire à une imitation de la pièce Ἔρως ποτ' ἐν ῥόδοισι. Mais il n'en est rien. Scève imite indirectement Théocrite, publié au moins cinq fois, à ma connaissance, avant 1544 (Venise, Alde, 1495. — Rome, Zach. Calliergus, 1516. — Venise, Balth. Zanettus, 1539. — Bâle, 1541. — Paris, Chr. Wechel, 1543 — Voir les nos Y 415, 415 a, 416, 417, 419 du catalogue de la Bibl. du Roy). La pièce dont il s'agit ici se trouve au fol. 47 vo du *Théocrite* de Venise, 1539 (BN. Inv. Y b, 2026-2027) : c'est l'Ἔρως κηριοκλέπτης, qui eut une grande vogue dans la 1re moitié du xvie siècle, puisqu'il fut traduit 1o par Eustorg de Beaulieu en 1537 (*Les Divers Rapportz...* Lyon, 1537, et Paris, 1544. Voir fol. D 8 vo : *Amor mellilegus Phil. Melanchtoni*, commençant *E parvo alveolo* etc., *traduict par l'auteur* — BN. Rés. Y e. 1603) ; 2o par Gilbert Ducher, *Epigrammaton libri duo*. Lyon 1538 — BN. Inv. Rés. p Y c 1237, p. 44 : Ἔρως μελιτοκλέπτης, *ex Theocriti hexametro* ; 3o par Michel d'Amboise, *les Cent Epigrammes...* Paris, Alain Lotrian, priv. de 1532. Je cite cette dernière pièce où Théocrite est modifié de la même manière que dans le dizain de M. Scève, et qui, pour cette raison, me paraît la source dont notre auteur s'est inspiré :

Ainsi qu'ung jour ma dame & ma maistresse
Parmy les champs s'en alloit esbatant,
Sa blanche main une mouche à miel blesse
De son eguille : elle, le mal sentant,
Dist : Comment peult si trespetite beste
Si grant mal faire? — Alors ne t'en enqueste,
Respond Amours : plus beaucoup davantaige
Je peux, qui suis court & brief de corsaige.
Car de mes dars je rens les pierres molles,
Et si faitz tout selon mon appetit.
Plus fort tu faitz : car de ton œil petit
La mer, la terre & le ciel tu affolles.

Voir sur ce sujet Laumonier, *Ronsard poète lyrique*, 1909, p. 616. — Angeriano (*Erotopaegnion*, fol. 11 vo) avait, dès 1512, publié une traduction de la pièce de Théocrite sous ce titre : *de Caeliae vulnere*.

Hà ce n'est pas, dit elle, qui me mord
Si durement, ceste petite Mouche : [110]
J'ay peur qu'amour sur moy ne s'escarmouche :
Mais que crains tu ? luy dy je briefvement.
Ce n'est point luy, Belle : Car quand il touche,
Il poinct plus doulx, aussi plus griefvement.

CCXXXVIII

Ta cruaulté, Dame, tant seulement
Ne m'à icy relegué en ceste Isle
(Barbare a moy) ains trop cruellement[1]
M'y lye, & tient si foiblement debile,
Que la memoyre, asses de soy labile,
Me croist sans fin mes passions honteuses[2] :
Et n'ay confort, que des Sœurs despiteuses,
Qui, pour m'ayder, a leurs plainctes labeurent,
Accompaignant ces fontaines piteuses,
Qui sans cesser avec moy tousjours pleurent.

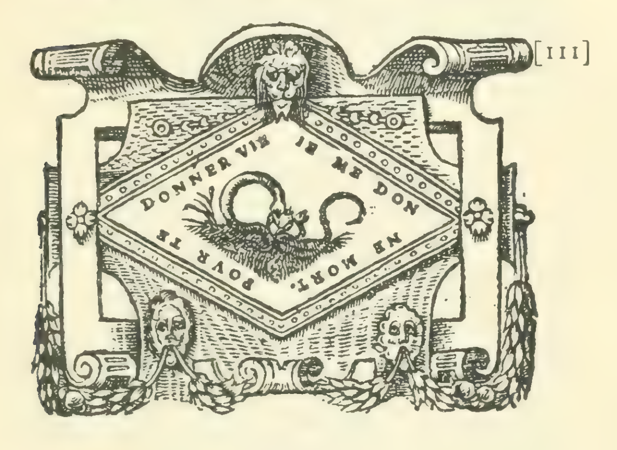
CCXXXIX

Par long prier lon mitigue les Dieux :
Par l'oraison la fureur de Mars cesse :
Par long sermon tout courage odieux
Se pacifie : & par chansons tristesse
Se tourne a joye : & par vers lon oppresse,
Comme enchantez, les venimeux Serpentz.

CCXXXVIII. — 1. *1544 porte la faute* cruaulré — 5. memoire, assez

1. Jeu de mot sur le nom de l'ile Barbe, à Lyon.
2. Cf. *Delie*, diz. 31.

Pourquoy, ô Cœur, en larmes te despens,
Et te dissoulz en ryme pitoyable,
Pour esmouvoir celle, dont tu depens,
Mesmes qu'elle est de durté incroyable [1] ?



[111]

CCXL

Ma voulenté reduicte au doulx servage
Du hault vouloir de ton commandement,

CCXXXIX. — 8. rythme

---

1. Pétrarque, son. *Aspro core e selvaggia e cruda voglia*... — C'est un thème banal chez les pétrarquisants.

Cf. Jehan Marot, *Recueil*, fol. E 3 r° :

> Car feu d'amour qui brusle ma poitrine,
> L'eaue de mes yeulx que douleur rend & fine
> De te dompter n'ont aucune vertu.
> Voilà comment marbre & fer passes tu
> En grand durté qui le tien cueur domine.

et plus loin, fol. E 6 v° :

> Cueur endurcy plus que la roche bise...
> N'est il moyen de te mollifier ?

— Cf. encore *Delie*, diz. 357.

Trouve le joug, a tous aultres saulvage,
Le Paradis de son contentement.
Pource asservit ce peu d'entendement
Affin que Fame au Temps imperieuse,
Maulgré Fortune, & force injurieuse,
Puisse monstrer servitude non faincte,
Me donnant mort sainctement glorieuse,
Te donner vie immortellement saincte.

CCXLI

Ce n'est point cy, Pellerins, que mes vœutz [1]
Avecques vous diversement me tiennent.
Car vous vouez, comme pour moy je veulx,
A Sainctz piteux, qui voz desirs obtiennent.
Et je m'adresse a Dieux, qui me detiennent,
Comme n'ayantz mes souhaictz entenduz. [112]
Vous de voz vœutz heureusement renduz
Graces rendez, vous mettantz a dancer :
Et quand les miens iniquement perduz
Deussent finir, sont a recommancer.

CCXLII

En ce sainct lieu, Peuple devotieux [2],
Tu as pour toy saincteté favorable :
Et a mon bien estant negotieux,
Je l'ay trouvée a moy inexorable.

CCXL. — 6. A fin
CCXLI. — 1 et 7. vœuz

1. Cf. Dante, *Vita nuova*, XLI, son. 24.
2. Pétrarque. son. sur le Vendredi saint :
Padre del ciel dopoi perduti giorni...

Jà reçoys tu de ton Ciel amyable
Plusieurs biensfaictz, & maintz emolumentz.
Et moy plainctz, pleurs, & pour tous monumentz
Me reste un Vent de souspirs excité.
Chassant le son de voz doulx instrumentz
Jusqu'a la double, & fameuse Cité [1].

CCXLIII

Ces tiens, non yeulx, mais estoilles celestes [2],
Ont influence & sur l'Ame, & le Corps :
Combien qu'au Corps ne me soient trop molestes
En l'Ame, las, causent mille discordz,
Mille debatz, puis soubdain mille accordz,
Selon que m'est ma pensée agitée.
Parquoy vaguant en Mer tant irritée
De mes pensers, tumultueux tourment,
Je suy ta face, ou ma Nef incitée
Trouve son feu, qui son Port ne luy ment [3].

CCXLIV [113]

Si je vois seul sans sonner mot, ne dire,
Mon peu parler te demande mercy :

CCXLIII. — 6. *1544 n'a pas de point après* agitée — 7. vagant

---

1. La cité de Lyon. Elle est double « *quia cis et trans Ararim* » (Cl. de Bellièvre, *Lugduuum priscum*, Lyon, 1846, p. 63).

2. Cf. *Roman de la Rose*, éd. Méon, v. 2991-2992 :
Li œl qui en son chief estoient
A deus estoiles ressembloient...
Panfilo Sasso, fol. a vii v° :
Doe stelle anci doi sol nel oriente
Porta nel volto suo de raggi adorno.

3. Sassoferrato, *Gloria d'Amore*, fol. C 7 v° :
Me te fa amar come il porto la nave.
— Cf. *Delie*, diz. 260.

Si je paslis accoup, comme plein d'ire,
A mort mé point ce mien aigre soucy :
Et si pour toy je vis mort, ou transy,
Las comment puis je aller, & me movoir ?
  Amour me fait par un secret povoir
Jouir d'un cœur, qui est tout tien amy,
Et le nourris sans point m'appercevoir
Du mal, que fait un privé ennemy.

CCXLV

Mes tant longz jours, & languissantes nuictz,
Ne me sont fors une peine eternelle :
L'Esprit estainct de cures, & ennuyz,
Se renovelle en ma guerre immortelle.
  Car tout je sers, & vis en Dame telle,
Que le parfaict, dont sa beaulté abonde,
Enrichit tant ceste Machine ronde,
Que qui la veoit sans mourir, ne vit point :
Et qui est vif sans la scavoir au Monde,
Est trop plus mort, que si Mort l'avoit point.

CCXLVI[1]

Si de mes pleurs ne m'arousois ainsi,
L'Aure[2], ou le Vent, en l'air me respandroit[3],

CCXLIV. — 4. poinct — 6. puis-je — mouvoir — 7. pouvoir — 8. Jouyr
CCXLV. — 4. renouvelle — 8. void — 10. poinct
CCXLVI. — 1. m'arousoys (T)

1. Cf. *Delie*, diz. 82, 269, 379.
2. Cf. Pétrarque, *L'aura soave*, et Serafino (éd. Menghini, p. 83) : *L'aurea ventosa tua...*
3. Cf. Bernardo Accolti, *Virginia* (Venise, 1553) :

Car jà mes os denuez de mercy
Percent leur peau toute arse en main endroit.
Quel los auroit, qui sa force estendroit,
Comme voulant contre un tel mort pretendre? [114]
Mais veulx tu bien a piteux cas entendre,
Oeuvre trespie, & venant a propos?
Ceste despouille en son lieu vueilles rendre :
Lors mes amours auront en toy repos.

CCXLVII

Nature en tous se rendit imparfaicte
Pour te parfaire, & en toy se priser.
Et toutesfois Amour, forme parfaicte,
Tasche a la foy plus, qu'a beaulté viser.
Et pour mon dire au vray authoriser,
Voy seulement les Papegaulx tant beaulx[1],
Qui d'Orient, de là les Rouges eaux,

CCXLVI. — 4. maint — 5. loz

Per che in gelido fiume non si stilla
L'humida faccia.............
Perche non va in cenere e favilla
Se'l foco sempre l'arde........
Amor per mantenerla in dolor tanto
Tempera il foco con lagrime e pianto...

Cf. la pièce analogue d'Angeriano, *Erotopaegnion*, fol. 35 v° :

Ni lacrymae fluerent, in flammas totus abirem...

1. Cf. Ovide, *Her.* xv, 37-38 :

Et variis albae junguntur saepe columbae,
Et niger a viridi turtur amatur ave.

Chez tous les contemporains de Scève, c'est la « tourdre » qui s'unit au corbeau. Gilles Corrozet (*Sophologe d'Amour*... 1542, fol. 55 r°) parle des amours du Papegay et de la Tourdre.

Pour comprendre ce dizain, il faut relire la première *Epistre de l'Amant verd* de Jean Lemaire (éd. Stecher, III, 3), dont il est évidemment inspiré, et à laquelle est emprunté le dernier vers. L'Amant vert, c'est-à-

Passent la Mer en ceste Europe froide,
Pour s'accointer des noirs, & laidz Corbeaux
Dessoubz la Bise impetueuse, & roide.

CCXLVIII

Ce mien languir multiplie la peine
Du fort desir, dont tu tiens l'esperance,
Mon ferme aymer t'en feit seure, & certaine,
Par lon travail, qui donna l'asseurance.
Mais toy estant fiere de ma souffrance,
Et qui la prens pour ton esbatement,
Tu m'entretiens en ce contentement
(Bien qu'il soit vain) par l'espoir, qui m'attire,
Comme vivantz tout d'un sustantement
Moy de t'aymer, & toy de mon martyre [1].

dire le papegay de Marguerite d'Autriche, se plaint de ce qu'elle est plongée dans le deuil et la tristesse, et

N'ayme couleur, sinon noire & obscure,
Et n'ha de verd, ne de gayeté, cure.
Or pleust aux Dieux que mon corps assez beau,
Fust transformé pour ceste heure en corbeau...

Et pourtant l'Amant verd est venu des contrées lointaines d'Orient pour « voir la face illustre, clere & belle » de sa Dame. Il

Passa la mer tant fiere & tant diverse...
Laissa Egypte & le fleuve du Nil...
Si vint chercher ceste region froide
Ou *court la Bise impetueuse & roide.*

Le papegay est donc venu d'Orient dans les pays tristes et froids habités par les corbeaux.

1. Cf. Serafino (éd. 1548), fol. 125 v° ;

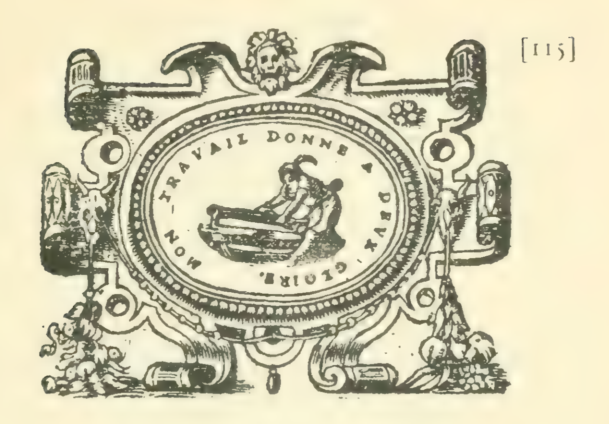
Che l'un per l'altro vive, è pasce il core,
Io del tuo aspetto, è tu del mio dolore.

Voir encore *Recueil de vraye Poesie francoyse...* (1544), fol. F VII :

Puisque vivons l'un par l'aultre aysement
Moy de ton œil, et toy de ma douleur.

Ce huitain de Mellin de Saint-Gelays (qui commence ainsi : *Si je maintiens ma vie seulement...*) avait déjà paru en 1534 dans *les Fleurs de Poesie françoise* (cf. Vianey, *Pétrarquisme en France au* XVI[e] *siècle*, Montpellier, Coulet, 1909, p. 53). Voir *Hecatomphile, de vulgaire italien tourné en langaige francoys. Ensemble les Fleurs de Poesie francoyse.* Lyon, F. Juste (s. d.), fol. G iii.

[115]



CCXLIX

En permettant que mon si long pener
Pour s'exercer jamais ne diminue,
Tresaisément te peult acertener,
Qu'en fermeté ma foy il insinue,
Affin qu'estant devant toy ainsi nue,
Tu sois un jour clerement congnoissant,
Que mon travail sans cesser angoissant,
Et tressuant a si haulte victoyre,
Augmente a deux double loyer croissant
A moy merite, à toy louange, & gloyre.

CCL

Le jeune Archier veult chatouiller Delie :
Et, se jouant, d'une espingle se poinct.

CCXLIX. — 2. diminuë — 3. Tres-aisément — 4. insinuë — 5. A fin — nuë — 8. victoire — 10. gloire

Lors tout soubdain de ses mains se deslie,
Et puis la cherche, & voit de poinct en poinct.
La visitant luy dit : Auroys tu point
Traictz, comme moy, poingnantz tant asprement ? [116]
Je luy respons : Elle en à voyrement
D'aultres asses, dont elle est mieulx servie.
Car par ceulx cy le sang bien maigrement,
Et par les siens tire & l'ame, & la vie[1].

CCLI

Au commun plainct ma joye est convertie
De dueil privé en mon particulier,
Par la Fortune en mon sort compartie,
Quasi pour moy un malheur familier,
Qui m'à frustré de ce bien singulier,
Par qui raison contre debvoir opine.
Doncques voyant la tresriche rapine
En main d'aultruy, indigne d'elle, enclose,
De mon labeur me fault cueillir l'Espine
Au loz, & heur de qui à eu la Rose[2].

CCL. — 4. void — 8. assez
CCLI. — 7. tres-riche

---

1. Cf. *Delie*, diz. 237.

2. Cf. *Delie*, diz. 161, 162, 206, 251.
— Serafino (éd. 1548), fol. 155 r° :

Il bon campo, che arai con sudor tanto,
Un altro à pieno l'ha ricolto in herba.
La vite ch'io posi all' arbor santo,
Un altro hà vendemiata l'uva acerba...

— *Jardin de Plaisance*, fol. 99 v° :

Mais je ressemble
Celluy qui cueille le raisin
Dont les aultres boivent le vin.

CCLII

Le Ciel de soy communement avare,
Nous à cy bas heureusement transmys
Tout le hault bien de parfection rare,
Duquel il s'est totalement demys,
Comme qui veult ses chers, & sainctz amys
D'aulcun bienfaict haultement premier.
Car il à plut (non de ce coustumier)
Toute Vertu en ces bas lieux terrestres
Soubz ce grand Roy, ce grand FRANCOYS premier,
Triumphateur des armes, & des lettres.

CCLIII [117]

Par tes vertuz excellentement rares
Tu anoblis, ô grand Roy, ce grand Monde.
Parquoy ce Siecle aux precedantz barbares
S'enfle du bien, que par toy luy abonde :
Et l'Univers cline sa teste ronde
A ta statue aux Cieulx resplendissante,
En contemplant la Fame, qui luy chante,
L'Eternité, qui tousjours luy escript,
La Gloyre aussi, qui a l'orner se vante
Par temps, qui n'à aulcun terme prescript.

CCLII. — 1. communément
CCLIII. — 2. anobliz — 9. Gloire

CCLIV

Si le blanc pur est Foy immaculée [1],
Et le vert gay est joyeuse Esperance.
Le rouge ardent par couleur simulée
De Charité est la signifiance :
Et si ces troys de diverse substance
(Chascune en soy) ont vertu speciale,
Vertu estant divinement Royalle,
Ou pourra lon, selon leur hault merite,
Les allier en leur puissance esgalle,
Sinon en une, & seule Marguerite [2] ?

CCLV

De la clere unde yssant hors Cytharée,
Parmy Amours d'aymer non resoulue,
En volupté non encor esgarée,
Mais de pensée, & de faict impolue,
Lors que Prognes le beau Printemps salue [3],
Et la Mer calme aux ventz plus ne s'irrite, [118]
Entre plusieurs veit une marguerite [4]
Dans sa Coquille, & la prenant j'eslys
Ceste, dit elle, en prys, lustre, & merite,
Pour decorer (un temps viendra) le Lys.

CCLV. — 2. resouluë — 4. impoluë — 5. saluë — 7. vid

---

1. La symbolique des couleurs était depuis longtemps à la mode ; c'est une vieille habitude du Moyen Age.
Cf. Serafino (éd. Menghini, p. 111) : *I diversi color che in esso stanno...*
Cf. aussi pp. 110 et 218. — Voir également *Delie*, diz. 172, 173 et 377.
2. Marguerite, sœur de François Ier.
3. Pétrarque, son. *Zephiro torna, e'l bel tempo rimena...*
4. Allusion à Marguerite, sœur du roi.

CCLVI

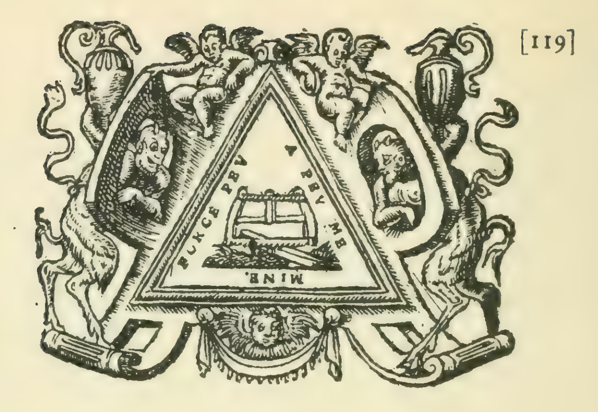
Povre de joye, & riche de douleur
On me peult veoir tous les jours augmentant :
Augmentant, dy je, en cest heureux malheur,
Qui va tousjours mon espoir alentant.
Et de mon pire ainsi me contentant,
Que l'esperance a l'heure plus me fasche,
Quand plus au but de mon bien elle tasche.
Dont n'est plaisir, ny doulx concent, que j'oye,
Qui ne m'ennuye, encores que je sache
Toute tristesse estre veille de joye.

CCLVII

Tu es, Miroir[1], au cloud tousjours pendant,
Pour son image en ton jour recevoir :
Et mon cœur est aupres d'elle attendant,
Qu'elle le vueille aumoins, appercevoir.
  Elle souvent (ô heureux) te vient veoir,
Te descouvrant secrette, & digne chose,
Ou regarder ne le daigne, & si ose
Ouir ses pleurs, ses plainctz, & leur sequelle.
Mais toute dame en toy peult estre enclose,
Ou dedans luy aultre entrer n'y peult, qu'elle.

CCLVI. — 1. Pauvre
CCLVII. — 8. Ouyr

1. Les pièces sur les miroirs sont innombrables chez les poètes contemporains de Scève, aussi bien en Italie qu'en France. Cf. *Delie*, diz. 230 et la n. 1 de la p. 160.

 [119]

CCLVIII

Le Cœur, de soy foiblement resoulu,
Souffroit asses la chatouillant poincture,
Que le traict d'or fraischement esmoulu [1]
Luy avoit fait sans aulcune ouverture.
    Mais liberté, sa propre nourriture,
Pour expugner un tel assemblement
D'estre né libre, & faict serf amplement,
Y obvioyt par mainte contremine,
Quand cest Archier, tirant tant simplement,
Monstra, que force en fin, peu a peu, mine.

CCLXIX

De toute Mer tout long, & large espace,
De terre aussi tout tournoyant circuit

CCLVIII. — 2. assez — chatouillant' — 4. faict

1. Cf. *Delie*, diz. 36 (et la note) et diz. 37.

Des Montz tout terme en forme haulte, & basse,
Tout lieu distant, du jour & de la nuict,
Tout intervalle, ô qui par trop me nuyt,
Seront rempliz de ta doulce rigueur. [120]
    Ainsi passant des Siecles la longueur,
Surmonteras la haulteur des Estoilles
Par ton sainct nom, qui vif en ma langueur
Pourra par tout nager a plaines voiles.

CCLX

Sur fraile boys d'oultrecuydé plaisir [1]
Nageay en Mer de ma joye aspirée,
Par un long temps, & asseuré plaisir
Bien pres du Port de ma paix desirée.
    Ores fortune envers moy conspirée
M'à esveillé cest orage oultrageux,
Dont le fort vent de l'espoir courageux
Du vouloir d'elle, & du Havre me prive,
Me contraingnant soubz cest air umbrageux
Vaguer en gouffre, ou n'y à fons ne ryve [2].

CCLX. — 4. *1544 n'a pas de point après* desirée — 10. fondz

1. Cf. Pétrarque, son. *Passa la nave mia...* et son. *Lasso, amor mi trasporta...* — Serafino (éd. Menghini, p. 164) : *Vanne, mio cor, in la infelice barca...* — Politien, p. 152 : *Io son la sventurata navicella...*

2. *Roman de la Rose*, éd. Méon, v. 16435 sqq. :

Quand il biauté mist en nature,
Il en i fist une fontaine
Tous jors courant & tous jors plaine,
De qui toute biauté desrive.
Mès nus n'en set *ne fons ne rive.*

Pétrarque, son. *Beato in sogno* :

Nuoto per mar *che non ha fondo o riva.*

Jardin de Plaisance, fol. 74 v° :

CCLXI

Opinion, possible, mal fondée [1]
Fantasia sur moy je ne sçay quoy :
Parquoy accoup l'aigreur m'est redondée
De ses desdaingz, & si ne sçay pourquoy.
Je m'examine, & pense apart tout coy
Si par malice, ou par inadvertance
J'ay rien commis : mais sans point de doubtance
Je trouve bien, que celluy se desayme,
Qui erre en soy par trop grande constance
Mais quelle erreur, sinon que trop il ayme [2] ?

CCLXII [121]

Je vois cherchant les lieux plus solitaires [3]
De desespoir, & d'horreur habitez,

CCLXI. — 5. à part

Par long temps ay nagé en l'onde
En la cruelle mer parfonde
De fortune qui, par son sort
Ma mene jusques a ung port
Le plus mauldit de tout le monde.
Ung lac y a sans point de bonde.
L'eaue de pleurs si fort y redonde
Qu'on n'y treuve ne fons ne bourt...

1. C'est un thème ressassé chez tous les pétrarquistes, et qui dérive de la célèbre pièce de Pétrarque : *S'i'l dissi mai*. — Cf. Serafino (éd. 1548), fol. 101 v° et fol. 157 r°, — et du même, capitolo XVI. — Helisenne, fol. i 6 r° : « Si ainsi est que j'aye proferé aucunes parolles qui soient contre votre deshonneur ou prejudice, je prie au createur du ciel & general arbitrateur que son ire me confonde, etc. » — Sassoferrato, *Olimpia*, 1532 : « Capitolo XXI : *Excusatio erroris amantis...* »

2. Serafino (éd. Menghini, p. 126) :

...d'uno errore
Solo accusar me pôi, che troppo amai.

3. Cf. *Delie*, diz. 414, et Pétrarque, son. *Cercato ho sempre solitaria vita...*

Pour de mes maulx les rendre secretaires,
Maulx de tout bien, certes, desheritez,
Qui de me nuire, & aultruy usitez,
Font encor paour, mesme a la solitude,
Sentant ma vie en telle inquietude,
Que plus fuyant & de nuict, & de jour
Ses beaulx yeulx sainctz, plus loing de servitude
A mon penser sont icy doulx sejour.

CCLXIII [1]

Pourquoy fuys ainsi vainement celle,
Qui de mon ame à eu la meilleur part [2] ?
Quand, m'esloingnant, tant a moy suis rebelle,
Que de moy fais, & non d'elle, depart.
Soit que je sois en public ou a part,
Ses faictz, ses dictz sont a moy evidentz,
Et en son froict tellement residentz,
Que loing encor, je souffre en leur meslée [3],
Ou, estant près, par mes souspirs ardentz,
J'eschaufferois sa pensée gelée.

CCLXII. — 5. nuyre
CCLXIII. — 2. meilleur' 7. froid

---

1. Pétrarque, son. *Far potess'io vendetta di colei...*
2. Pétrarque, canz. *Si è debile'l filo* :

   Lassar di me la miglior parte a dietro.

— Serafino (éd. 1548), fol. 181 v° :

   Con voi di me la miglior parte resta...

3. Pétrarque, son. *I dolci colli...*

   Ma com' piu men'allungo, e piu m'appresso...

CCLXIV

La Mort pourra m'oster & temps, & heur[e],
Voire encendrir la mienne arse despouille :
Mais qu'elle face, en fin que je ne vueille
Te desirer, encor que mon feu meure ?
Si grand povoir en elle ne demeure.
 Tes fiers desdaingz, toute ta froide essence, [122]
Ne feront point, me nyant ta presence,
Qu'en mon penser audacieux ne vive,
Qui, maulgré Mort, & maulgré toute absence,
Te represente a moy trop plus, que vive [1].

CCLXV

Tous temps je tumbe entre espoir, & desir [2] :
Tousjours je suis meslé de doubte, & craincte :

CCLXIV. — *1544 et 1564 portent* & heur, *faute évidente.*
CCLXV. — 1. tombe (T) — 2. *1544 porte la faute* Tousjòrs

---

1. Cliché pétrarquiste — Voir Pétrarque, son. *Io non fu d'amar voi lassato unquanco...* ; Chariteo (éd. Pèrcopo, II, 142). Je le cite parce que Scève l'imite :

> Morte può far che'l corpo non si doglia,
> Ma, ch'io non ame più, nò'l puo far morte ;
> Nè che l'ardore io morto non comporte,
> Che'n l'anima sent'io l'ardente voglia...

— Cf. en France, Jehan Marot, *Recueil*, fol. D 5 v° :

> Car d'autre amour onc ne fuz curieux
> Ny ne seray encor que mourir deusse.

et Michel d'Amboise, *Cent Epigrammes*, 1532, fol. 46 r° :

> Le temps n'aura force ou povoir jamais...

On trouve déjà même chose dans le *Jardin de Plaisance*, fol. 77 v°, et dans Angeriano, *Erotopaegnion*, pièce *De suo amore aeterno.*

2. Cf. *Delie*, diz. 271 et 299. — Serafino (éd. 1548), fol. 150 r° :

Tous lieux me sont ennuy, & desplaisir :
Tout libre faict m'est esclave contraincte,
Tant est ma vie a la presence astraincte
De celle-là, qui n'en à point soucy.
Vien, Dame, vien : Asses as esclercy
Ces champs heureux, ou a present sejourne
Ton Orient, & en la Ville icy
Jamais, sans toy, a mes yeulx ne s'ajourne.

CCLXVI

De mon cler jour je sens l'Aulbe approcher,
Fuyant la nuict de ma pensée obscure.
Son Crepuscule a ma veue est si cher,
Que d'aultre chose elle n'à ores cure.
Jà son venir a eschauffer procure
Le mortel froit, qui tout me congeloit.
Voyez, mes yeulx, le bien que vous celoit
Sa longue absence en presence tournée :
Repaissez donc, comme le Cœur souloit,
Vous loing privez d'une telle journée.

CCLXV. — 7. Assez
CCLXVI. — 3. veüe — 6. froid

Come esser po ch'io speri e tema à un punto...

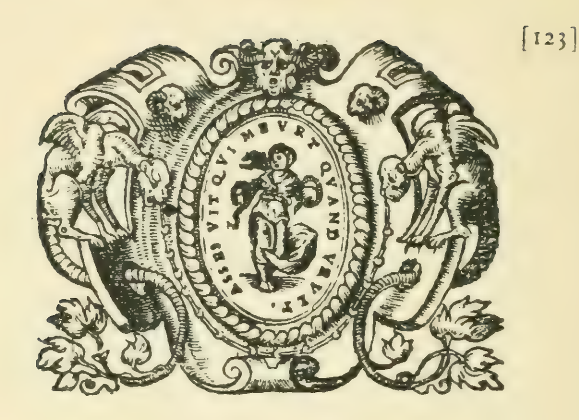
Jardin de Plaisance, fol. 77 :

Assouvy suis, mais sans cesser desire...
Je suis bien seur & me doubte tousjours...
J'ay tous plaisirs & si vis en martire.

Scève avait pu lire également ceci dans *la Fleur de Poësie françoise* (Alain Lotrian, 1542) :

En espoir vis & craincte me tourmente,
Ung jour je riz, & l'autre je lamente,
Vostre doulx œil me faict bien esperer,
Mais mon grief mal me contrainct souspirer.

[123]



CCLXVII

Au doulx record de son nom je me sens
De part en part l'esperit trespercer
Du tout en tout, jusqu'au plus vif du sens :
Tousjours, toute heure, & ainsi sans cesser
Fauldra finir ma vie, & commencer
En ceste mort inutilement vive.
  Mais si les Cieulx telle prerogative
Luy ont donnée, a quoy en vain souspire ?
Jà ne fault donc que de moy je la prive,
Puis qu'asses vit, qui meurt, quand il desire.

CCLXVIII

A son Amour la belle aux yeulx aiguz
Fait un bandeau d'un crespe de Hollande,

CCLXVII. — 2. *1544 porte* l'sperit. *faute évidente* — 10. assez.
CCLXVIII. — 1. yeux (T)

Lequel elle ouvre, & de plumes d'Argus
Le va semant par subtilité grande.
Adonc l'Enfant esbahy luy demande :
Pourquoy metz tu en ce lieu des yeulx fainctz ? [124]
C'est pour monstrer, luy dy je, que tu fains
De ne veoir point contre qui tu sagettes :
Car, sans y veoir, parmy tant de coups vains
Elle eust sentu, quelquesfoys, tes sagettes.

CCLXIX

Ces deux Soleilz nuisamment penetrantz,
Qui de mon vivre ont eu si long Empire,
Par l'œil au Cœur tacitement entrantz
Croissent le mal, qui au guerir m'empire.
Car leur clarté esblouissamment pire
A son entrée en tenebres me met :
Puis leur ardeur en joye me remet,
M'esclairant tout au fort de leurs alarmes
Par un espoir, qui rien mieulx ne promet,
Qu'ardentz souspirs estainctz en chauldes larmes.

CCLXX

Amour lustrant tes sourcilz Hebenins [1],
Avecques toy contre moy se conseille :

CCLXIX. — 1. nuysamment — 5. esblouyssamment — 10. estaintz

1. Cf. Pétrarque, son. *Quel sempre acerbo...*

Hebeno i cigli, e gli occhi eran due stelle
Ond' Amor l'arco non tendeva in fallo...

Cf. aussi *Comptes amoureux par Madame Jeanne Flore*, p. 98 : « Elle avoit les sourcilz ressemblans proprement à l'arc dont Cupido assubjectit à soy & les dieux & les hommes. »

Et se monstrantz humainement benings,
Le moindre d'eulx mille mortz m'appareille.
Arcz de structure en beaulté nompareille,
A moy jadis immortel argument[1],
Vous estes seul, & premier instrument,
Qui liberté, & la raison offence.
Car qui par vous conclut resolument
Vivre en aultruy, en soy mourir commence[2].

CCLXXI [125]

J'espere, & crains, que l'esperance excede[3]
L'intention, qui m'incite si fort.
Car jà mon cœur tant sien elle possede,
Que contre paour il ne fait plus d'effort.
Mais seurement, & sans aulcun renfort
Ores ta face, ores le tout il lustre:
Et luy suyvant de ton corps l'ordre illustre,
Je quiers en toy ce, qu'en moy j'ay plus cher.
Et bien qu'espoir de l'attente me frustre,
Point ne m'est grief en aultruy me chercher[4].

1. Allusion au *Blason du Sourcil*, composé par l'auteur, avec ceux *du Front*, *de la Larme*, *du Souspir* et *de la Gorge* (*Hecatomphile. S'ensuivent les Blasons anatomiques*... 1550). Ces blasons furent composés vers 1535.

Marot (*A ceulx qui, après l'epigramme du beau tetin, en feirent d'autres*, éd. Jannet, I, 210) nous fait savoir que ce blason de Scève obtint le suffrage de Renée de France, qui le déclara le meilleur de ceux qui furent composés pour rivaliser avec celui de Marot.

2. Cf. la n. du diz. 136 (p. 101).

3. Cf. *Delie*, diz. 265 et 299.

4. Allusion à la théorie de l'Androgyne (cf. Léon Hebreu, p. 499 sqq.). — En 1542, avec sa *Parfaicte Amye*, Héroët avait publié *l'Androgyne de Platon* (éd. Gohin, 1909, p. 77). La même année, en Italie, Speroni avait exposé ce mythe dans ses *Dialoghi*.

CCLXXII

Tousjours mourant, tousjours me trouve sain
Tremblant la fiebvre en moy continuelle,
Qui doulcement me consomme le sein
Par la chaleur d'elle perpetuelle,
Que de sa main de froideur mutuelle
Celle repaist, ainsi qu'oyseau en cage.
Aussi, ô Gantz, quand vous levay pour gage,
Et le baiser, qu'au rendre vous donnay
Me fut heureux, toutesfoys dur presage :
Car lors ma vie, & moy abandonnay [1].

CCLXXIII

Toute doulceur d'Amour est destrempée [2]
De fiel amer, & de mortel venin,

1. Pétrarque, son. *O bella man che mi distringi il core...* — Chariteo, (éd. Pèrcopo, II, 48, madrigale 3). — Mais c'est de Bembo que ce dizain me semble inspiré (éd. Venise, 1535, fol. 9 v°) :

Io ardo dissi : et la risposta in vano,
Come'l gioco chiedea, lasso cercai :
Onde tutto quel giorno et l'altro andai
Qual huom, ch'è fatto per gran doglia insano.

Poi che s'avide ch'io potea lontano
Esser da quel pensier, più pia che mai
Ver me volgendo de begli occhi i rai
Mi porse ignuda la sua bella mano.

Fredda era piu che neve : ne'n quel punto
Scorsi il mio mal, tal di dolcezza velo
M'havea dinanzi ordito il mio desire.

Hor ben mi trovo a duro passo giunto :
Che s'io non erro, in quella guisa dire
Volle madonna a me, com'era un gelo.

— Cf. *Delie*, diz. 57 et 295.

2. *Roman de la Rose*, éd. Méon, v. 2192 :

Amans sentent les maulx d'amer
Une hore dous, autre hore amer.

Pétrarque, *passim* : dolce amaro.
Serafino (éd. Menghini, p. 209) :

Se amor è tanto amar come è chiamato...
O dolce ambrosia al fel amaro unita...

Soit que l'ardeur en deux cœurs attrempée
Rende un vouloir mutuel, & benin.
Delicatesse en son doulx femenin
Avec ma joye à d'elle prins congé. [126]
Fais donc, que j'aye, ô Apollo, songé
Sa fiebvre avoir si grand'beaulté ravie [1],
Et que ne voye en l'Occean plongé
(Avant le soir) le Soleil de ma vie.

CCLXXIV

Si poingnant est l'esperon de tes graces [2],
Qu'il m'esguillonne ardemment, ou il veult,
Suyvant tousjours ses vertueuses traces,
Tant que sa poincte inciter en moy peult
Le hault desir, qui jour, & nuict m'esmeult
A labourer au joug de loyaulté.
Et tant dur est le mors de ta beaulté [3]
(Combien encor que tes vertus l'excellent)
Que sans en rien craindre ta cruaulté
Je cours soubdain, ou mes tourmentz m'appellent [4].

1. Tebaldeo, son. 25 :

Ohime che febre dispietata et fera
La tiene oppressa.....
Hor che serà di nui se'l ciel fallace
Del suo bel viso ne dispoglia et priva...

2. Image très fréquente chez Pétrarque :

Quando'l voler, che con duo sproni ardenti
E con un duro fren mi mena e regge.

Et son. *Mirando'l sol* :

Onde seco e con amor si lagna
C'ha si caldi li spron, si duro il freno...

3. Politien, p. 116 :

Tu hai le redini in man del duro morso.

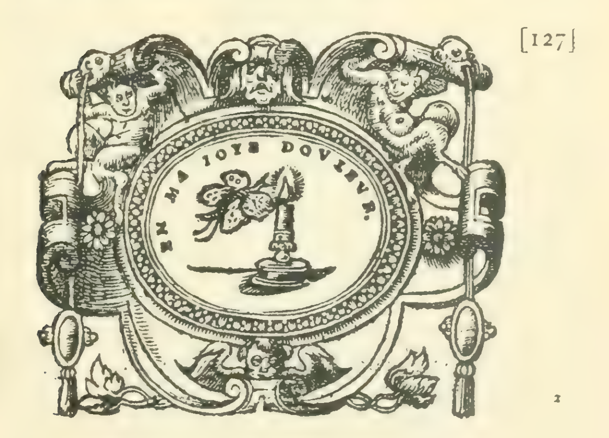
4. Vers traduit de Chariteo (éd. Pèrcopo, II, 46, son. 37) :

Dove'l dolor mi chiama io vo correndo.

CCLXXV

Pour m'incliner souvent a celle image [1]
De ta beaulté esmerveillable Idée,
Je te presente autant de foys l'hommage,
Que toute loy en faveur decidée
Te peult donner. Parquoy ma foy guidée
De la raison, qui la me vient meurant,
Soit que je sorte, ou soye demeurant,
Reveramment, te voyant, te salue,
Comme qui offre, avec son demeurant
Ma vie aux piedz de ta haulte value.

[127]



[2]

CCLXXV. — 5. guydée — 8. saluë — 10. valuë

1. Le portrait de Délie, dont il est question dans le diz. 277.
2. Emblème. — Image très fréquente chez les Italiens. Pétrarque, son. *Come talhora al caldo tempo sole...* — Serafino (éd. 1548), fol. 178 r° : *Ch'io vedo sian farfalla à poco à poco Che per morir vo seguitando il foco.* — Panfilo Sasso, fol. a vii v° : Vola come pharfalla sinplicetta L'anima mia nel foco.

CCLXXVI

Voyez combien l'espoir pour trop promettre
Nous fait en l'air, comme Corbeaulx, muser :
Voyez comment en prison nous vient mettre,
Cuydantz noz ans en liberté user :
Et d'un desir si glueux abuser,
Que ne povons de luy nous dessaisir,
  Car pour le bien, que j'en ay peu choisir,
Sinistrement esleu a mon malheur,
Ou je pensois trouver joye, & plaisir
J'ay rencontré & tristesse, & douleur.

CCLXXVII

Bien eut voulu Apelles estre en vie[1]
Amour ardent de se veoir en Pourtraict :

CCLXXVI. — 6. *Après* dessaisir, *1564 porte deux points* — 7. choysir *1544 porte* : Car pour le bien, que j'en peu choisir, *vers faux. Je donne la leçon de 1564.*

— Britonio (*Gelosia del Sole*, fol. 7 v°) : Come incauta Farfalla. — Sassoferrato, *Olimpia*, fol. B 8 v°. — Voir également *le Séjour d'Honneurs composé par reverend pere en Dieu messire Octovien de Sainct Gelaiz...* Paris, Anthoine Verard, 1519, in-4°, fol. 73 r° :

...me brusle en oyant le chant d'elle
Si comme fait papillon a chandelle.

On trouve le même emblème dans l'*Hécatongraphie* de G. Corrozet (1541), au fol. L 2 v°, mais avec un sens différent.

1. Pétrarque, son. *Per mirar Policleto a prova fiso...* — Panfilo Sasso, fol. a vii r° : *Colui che cosi ben ti pinse in carte...*

Non hebbe per suo ingegno o naturale
Che cosi bella potesse formarte.

Sassoferrato, *Olimpia*, fol. C 4 :

Quando un pittor ritrahe una figura,
Cerca ritrarla in tutto al naturale.
Se pinger te volesse per natura,
Bisognerebbe pingerti immortale.

Ces sources italiennes ont peut-être inspiré la pièce suivante de Michel d'Amboise, qui fut certainement le modèle que Scève a suivi ici en l'a-

Et toutesfois si bon Paintre il convie,
Que par prys faict a son vouloir l'attraict.
Jà Benedict [1] achevoit arc, & traict
Cuydant l'avoir doctement retiré : [128]
Quand par la main soubdain l'ay retiré :
Cesse, luy dy je, il fault faire aultrement.
Pour bien le paindre oste ce traict tiré,
Et paings au vif Delie seulement.

CCLXXVIII

Qui veult scavoir par commune evidence [2]
Comme lon peult soymesmes oblyer,

CCLXXVII. — 3. toutesfoys — 10. paints
CCLXXVIII. — 2. oublyer

---

brégeant. Voir les *Cent Epigrammes...* par Michel d'Amboise, fol. 44 r°:

Que pains tu la, o paintre ingenieulx ?
— C'est Cupido, le plus puissant des dieux.
— Tu es trompé. Faitz soubdain, & ne songe
Que ce feu grant efface ton esponge,
Qu'elle abolisse & l'arc & la pharetre.
Il n'a besoing, ainsi que puis congnoistre,
D'arc ny de dars. Et si tu t'en remembres,
Tu penseras: qui n'a si petitz membres
Que tu luy faitz : & n'a en sa puissance
De telz bastons aulcune jouissance.
Il ne va nud : ainsi que tu le metz
Et si te ditz, & par ma foy prometz
Qu'il n'est vivant : qui luy vist oncques aisles
Et davantaige : il n'a point si fort belles
Comme tu pains ses joues. — Par amour
Monstre moy doncq comme se paint amour.
— Je le diray, puis que le veulx scavoir
Et que sa forme encor ne t'est congneue :
En ce tableau pains Magdaleine nue,
Et tu pourras le dieu d'amours paint veoir.

Angeriano avait déjà écrit une pièce analogue dans son *Erotopaegnion* :

De seipso, & pictore Dialogus.

Quo pacto est, dicas, pingendum numen Amoris ?
Nuda hic pingatur Caelia, pictus erit.

1. J'ignore de quel artiste il est ici question.
2. Pétrarque, son. *Mira quel colle...*

Et, sans mourir, prouver l'esperience,
Comment du Corps l'Ame on peult deslyer,
Vienne ouyr ceste, & ses dictz desplier
Parolle saincte en toute esjouissance [1],
En qui Nature à mis pour sa plaisance
Tout le parfaict de son divin ouvrage,
Et tellement, certes, qu'a sa naissance
Renovella le Phœnix de nostre aage [2].

CCLXXIX

Combien encor que la discretion,
Et jugement de mon sens ne soit moindre,

CCLXXVIII. — 3. l'experience — 6. esjouyssance — 10. Renouvella
CCLXXIX. — 1. encor

Hor tu, *c'hai posto te stesso in oblio*
E parli al cor pur, come fosse hor teco,
. . . .
Ch'al dipartir del tuo sommo desio
Tu te n'andasti, e si rimase seco...

Voir encore Léon Hebreu, p. 306 sqq. : « Quand l'amant est en ecstase, contemplant sur ce qu'il aime, il n'a nul soing ou memoire de soy-mesme, & ne fait, pour son egard, aucune œuvre naturelle, sensitive, motive, ou raisonnable : ainçoys est du tout aliene de soymesme, & est faict du propre de ce qu'il aime & contemple : en quoy il se convertit totalement. Car l'essence de l'ame est son propre acte : & si elle s'unit pour contempler entierement un object, son essence se transporte en iceluy : & cela est sa propre substance : tellement qu'elle n'est plus ame & essence de celuy qui aime, ains seulement espece actuelle de la personne aimee... »

1. Pétrarque, son. *Pasco la mente d'un si nobil cibo...* et *Onde tolse amor...*

2. Ce dizain s'inspire des quatrains d'un sonnet de Lodovico Martelli (*Rime*, Venise, 1533), fol. A iiii v° :

Chi vuole odire angelica armonia
D'ogn'alta lode assai più ch'altra degna
Ad ascoltare intentamente vegna
I dolci canti di la Donna mia.

Chi vuol provar, com'un se stesso oblia
Suoi detti ascolte, et l'amorosa insegna
Ch'è nel bel petto, miri, ov'è chi'nsegna
Come dal corpo l'anima si svia.

Que la douleur de mon affliction,
Qui d'avec moy la raison vient desjoindre,
Je puis (pourtant) a la memoire adjoindre
Le souvenir de ton divers accueil,
Ores en doulx, ore en triste reveil
De destinée a mon malheur suyvie,
Me detenant en un mesme cercueil
Tousjours vivant, tousjours aussi sans vie [1].

CCLXXX [129]

Que ne suis donc en mes Limbes sans dueil [2],
Comme sans joye, ou bien vivre insensible ?
Voulant de toy dependre, & de mon vueil,
Je veulx resouldre en mon faict l'impossible.
Car en ton froit par chault inconvincible
Je veulx l'ardeur de mon desir nourrir,
Et, vainquant l'un, a l'aultre recourir

CCLXXIX. — 7. recueil
CCLXXX. — 5. froid par chauld

---

1. Cf. *Delie*, diz. 280 et 281.

2. Cf. *Hecatomphile... Ensemble les Fleurs de Poësie françoyse...* Lyon, F. Juste, s. d. (mais antérieur à 1540), fol. G vii r° :

Complaincte a une Dame
sur la delivrance des Ames tenues es Limbes.

Dieu tout puissant delivra en ce jour
Des bas Enfers les languissantes ames.
Et vous pour plus m'eslongner de sejour
Tenez la mienne en trop cruelles flammes.
Ceulx qui pieça gisent dessoubz les lames
Ont à leurs maulx trouvé allegement,
Et le mien est augmenté doublement :
Car vous voulez qu'en moy tout seul demeure
Le mal de ceulx qui sont hors de tourment,
Et qu'en vivant plus que les mortz je meure.

— Cf. *Delie*, diz. 279 et 281.

Pour tousjours estre autant tout mien, que tien :
Parquoy vivant en un si vain maintien,
Je meurs tousjours doulcement sans mourir.

CCLXXXI

En son habit tant humainement coincte,
En son humain tant divinement sage,
En son divin tant a vertu conjoincte,
En sa vertu immortel personnage.
Et si la Mort, quelque temps, pert son aage
Pour derechef vivre immortellement,
C'est qu'elle vive à vescu tellement,
Que par trespas ne mourra desormais,
Affin qu'au mal, qui croist journellement,
Tousjours mourant je ne meure jamais [1].

CCLXXXII

Basse Planete a l'ennuy de ton frere [2],
Qui s'exercite en son chault mouvement,
Tu vas lustrant l'un, & l'autre Hemispere,
Mais dessoubz luy, aussi plus briefvement
Tu as regard plus intentivement
A humecter les fueilles, & les fleurs : [130]
Et ceste cy par mes humides pleurs
Me reverdit ma flestrie esperance.

CCLXXXI. — 9. A fin
CCLXXXII. — 1. *Je propose de lire* : a l'envy — 2. chauld

---

1. Cf. *Delie*, diz. 279, 280, 448.
2. Cf. *Delie*, diz. 295.

Aux patientz tu accroys leurs douleurs :
Et ceste augmente en moy ma grand souffrance.

CCLXXXIII

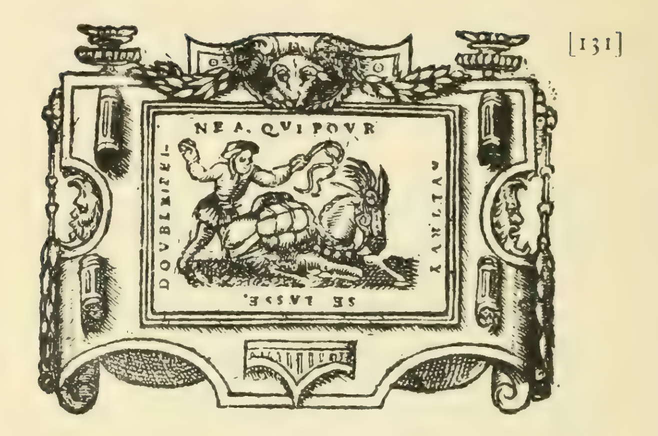
Tant de sa forme elle est moins curieuse,
Quand plus par l'œil de l'Ame elle congnoit,
Que la ruyne au temps injurieuse
Perdra le tout, ou plus lon s'adonnoit.
Doncques ainsi elle se recongnoit,
Que son mortel est du vif combatu ?
Certes, estant ton corps foible abatu,
Par un debvoir de voulenté libere
Adoreront ta divine vertu
Et Tanais, & le Nil, & l'Ibere.

CCLXXXIV

Mansuetude en humble gravité
La rend ainsi a chascun agreable,
Estre privée en affabilité
La fait de tous humainement aymable :
Et modestie en ces faictz raisonnable
Monstre, qu'en soy elle à plus, que de femme.
Posterité, d'elle privée, infame,
Barbares gentz du Monde divisez
Oultre Thyle, & le Temps, & la Fame
Alterneront ses haultz honneurs prisez.

CCLXXIV. — 2. aggreable

[131]



CCLXXXV

De fermeté plus dure, que Dyaspre,
Ma loyaulté est en toy esmaillée :
Comme statue a l'esbaucher toute aspre :
Et puis de Stuc polyment entaillée,
Par foy en main de constance baillée
Tu l'adoulcis, & jà reluict tresbien.
  Ame enyvrée au moust d'un si hault bien,
Qui en son faict plus, qu'au mien m'entrelasse,
Ne sçais tu pas (mesme en amours) combien
Double peine à, qui pour aultruy se lasse ?

CCLXXXVI

Nous esbatantz ma Dame, & moy sur l'eau,
Voicy Amour, qui vint les joustes veoir :
Veulx tu, dit il, congnoistre bien, & beau,

Si tu pourras d'elle victoyre avoir ?
Eslis (le mieulx, que tu pourras sçavoir)
L'un de ceulx cy, & les joustantz me monstre. [132]
Et quand je vy, qu'ilz s'entrevenoient contre,
Je pris le hault pour plus grande asseurance :
Mais tout soubdain a ceste aspre rencontre
Fut renversé avec mon esperance.

CCLXXXVII

Fortune en fin te peut domestiquer,
Ou les travaulx de ma si longue queste,
Te contraingnant par pitié d'appliquer
L'oreille sourde a ma juste requeste.
Tu l'exaulças, & ce pour la conqueste
Du vert Printemps, que soubz ta main usay.
Et si alors a grand tort accusay
Ta familiere, & humaine nature :
Et privément (peult estre) en abusay :
Ta coulpe fut, & ma bonne aventure [1].

CCLXXXVIII

Plus je poursuis par le discours des yeulx
L'art, & la main de telle pourtraicture [2],
Et plus j'admire, & adore les Cieulx
Accomplissantz si belle Creature,

CCLXXXVI. — 4. victoire
CCLXXXVII. — 1. peult — 3. contraignant — 5. l'exaussas
CCLXXXVIII. — 1. poursuys

---

1. Cf. Pétrarque, son. *Mia ventura et amor...*
2. Cf. *Delie*, diz. 297.

Dont le parfaict de sa lineature
M'esmeult le sens, & l'imaginative :
Et la couleur du vif imitative
Me brule, & ard jusques a l'esprit rendre.
  Que deviendroys je en la voyant lors vive [1] ?
Certainement je tumberois en cendre [2].

CCLXXXIX [133]

Près que sorty de toute obeissance,
Je ne sçay quoy le sens me barbouilloit :
Et jà remis en ma libre puissance,
Le jeune sang tout au corps me bouilloit.
Noveau plaisir alors me chatouilloit
De liberté, & d'une joye extreme.
  Mais ma jeunesse en licence supreme,
Quand seulement commençois a venir,

CCLXXXIX. — 1. Presque (T) — 5. Nouveau

---

1. Scève se souvient ici du passage de Sannazar cité plus haut (p. 115).
2. Pétrarque, son. *Io amai sempre...* :

I cadrei morto.

Bembo, dans les *Asolani*, parle du plaisir que les amoureux éprouvent par les yeux : eux seuls, dit-il, savent voir l'objet de leur amour et en sont profondément troublés et émus. « Avviene spesse volte, che alcuna bella donna passa dinanzi a gli occhi di molti uomini, e da tutti generalmente volentieri è veduta, tra' quali se uno o due ve n'ha, che con diletto più'vivo la riguardino, cento poi son quelli per avventura, che ad essa non mandano la seconda o la terza *guatatura*. Ma se tra que' cento l'amante di lei sta, e vedela, che a questa opera non suole però essere il sezzaio, ad esso pare che mille giardini di rose se gli aprono all'incontro, e sentesi andare in un punto d'intorno al cuore uno ingombramento tale di soavità, che ogni fibra ne riceve ristoro... *Egli la mira intentamente e rimira con infingevole occhio, e per tutte le fattezze discorrendo con vaghezza* solo dagli amanti conosciuta, ora risguarda la bella treccia... etc. » (Ed. Sonzogno, p. 88, et trad. de J. Martin, 1545, fol. 89 v°).

Me contraingnit a m'oblier moymesmes[1]
Pour mieulx povoir d'aultruy me souvenir.

CCXC

Comme gelée au monter du Soleil,
Mon ame sens, qui toute se distille
Au rencontrer le rayant de son œil,
Dont le povoir me rend si fort debile,
Que je devien tous les jours moins habile
A resister aux amoureux traictz d'elle.
En la voyant ainsi plaisamment belle,
Et le plaisir croissant de bien en mieulx
Par une joye incongneue, & novelle,
Que ne suis donc plus, qu'Argus, tout en yeulx[2] ?

CCXCI

Le Painctre peult de la neige depaindre[3]
La blancheur telle, a peu près, qu'on peult veoir :

CCLXXXIX. — 9. m'oublier — 10. pouvoir
CCXC. — 2. sents — 4. pouvoir — 9. nouvelle

---

1. *Roman de la Rose*, éd. Méon, v. 2291 (sur le mal d'aimer) :

Si t'avendra maintes foiées
Qu'en pensant t'entroblieras.

2. Serafino (éd. 1548, fol. 132 v°) envie le ciel dont les étoiles sont autant d'yeux qui contemplent sa dame :

Invidio che hà tanti occhi da guardare,
Che può mirarla e non lassarci un pelo,
E se han piacer con doi occhi gli amanti,
Che farà dunque il ciel, che n'apre tanti ?

3. A peu près traduit de Bembo (*Asolani*, éd. Sonzogno, p. 87, et trad. de J. Martin, fol. 88 r°) : « Ma passiamo, se vi piace, alla dolcezza d'Amore. Quantunque, o donne, grandissimo incarico è questo per certo, a volere con parole asseguire la dimostrazione di quella cosa, che quale sia e quanta, *si sente più agevolmente che non si dice. Perciocchè siccome il*

Mais il ne sçait a la froideur attaindre,
Et moins la faire a l'œil appercevoir.
Ce me seroit moymesmes decevoir,
Et grandement me pourroit lon reprendre [134]
Si je taschois a te faire comprendre
Ce mal, qui peult, voyre l'Ame opprimer,
Que d'un object, comme peste, on voit prendre,
Qui mieulx se sent, qu'on ne peult exprimer.

CCXCII

De ton sainct œil, Fusil sourd de ma flamme,
Naist le grand feu, qui en mon cœur se cele :
Aussi par l'œil il y entre, & l'enflamme
Avecques morte & couverte estincelle,
Me consumant, non les flancs, non l'esselle,
Mais celle part, qu'on doibt plus estimer,
Et qui me fait, maulgré moy, tant aymer,
Qu'en moy je dy telle ardeur estre doulce,
Pour non (en vain) l'occasion blasmer
Du mal, qui tout a si hault bien me poulse.

CCXCIII

Celle regit le frain de ma pensée,
Autour de qui Amour pleut arcz, & traictz,

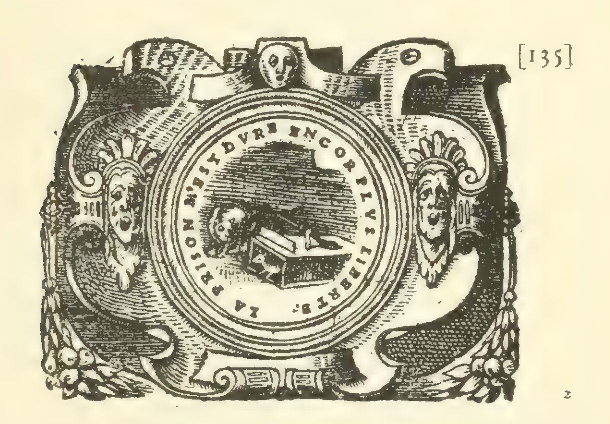
CCXCI. — 9. void
CCXCII — 5. flancz

---

dipintore bene potrà come che sia la bianchezza dipignere delle nevi, ma la freddezza non mai : siccome cosa, il giudicio della quale al tatto solamente conceduto sotto l'occhio non viene, a cui servono le pitture : *similmente ho io testè quanto sia il giovamento d'Amore dimostrarvi pure in qualche parte potuto : ma le dolcezze che cadono in ogni senso,... non possono nell' orecchio solo per molto che noi ne parliamo, in alcuna guisa capere.* »

Pour des Cieulx estre au meurdre dispensée[1],
Parqui a soy elle à tous cœurs attraictz,
Et tellement de toute aultre distraictz,
Qu'en elle seule est leur desir plus hault.
 Et quant a moy, qui sçay, qu'il ne luy chault,
Si je suis vif, ou mort, ou en estase,
Il me suffit pour elle en froit, & chault
Souffrir heureux doulce antiperistase.

[135]



[2]

CCXCIV

A quoy pretendre yssir librement hors[3]
D'une si doulce, & plaisant servitude ?

CCXCIII — 9. froid
CCXCIV. — 2. plaisant'

1. Cf. *Delie*, diz. 110.
2. Pour l'emblème, cf. Michel d'Amboise, *Secret d'Amours*, fol. d iii v° : « Je crois que tu es né pour me molester & faire mourir comme est le chat au prejudice de la souris... »
3. Pétrarque, canz. *Si è debile il filo*... :

Veu que Nature & en l'Ame, & au Corps
En à jà fait, voire telle habitude,
Que plus tost veult toute solicitude,
Que liberté, loisir, & leurs complisses.
Car en quictant Amour, & ses delices,
Par Mort serois en ma joye surpris.
Parquoy enclos en si doubteuses lisses,
Captif je reste, & sortant je suis pris.

CCXCV

Ores cornue, ores plainement ronde,
Comme on te veoit amoindrir, & recroistre,
Tu vas, Errente, environnant le Monde,
Non pour cy bas aux mortelz apparoistre,
Mais pour noz faictz plus amplement congnoistre,
Soit en deffaultz, ou accomplissementz. [136]
Aussi tu vois les doulx cherissementz
De tous Amantz, & leurs cheres estrainctes :
Tu oys aussi leurs remercyementz,
Ou de moy seul tu n'entens, que mes plainctes[1].

CCXCV. — 1. cornuë — 2. void — 3. Errante — 10. n'entends

Et io son un di quei che'l pianger giova...

Tous les pétrarquisants aiment leur mal et pour rien au monde n'en voudraient être délivrés. — Léon Hebreu, p. 98 : « Et encores, pour plus grande merveille (comme il me semble) estant cest amour ainsi intollerable & extreme en cruauté & tribulations, neantmoins la Pensee n'espere point de partir d'icelles, ny ne le desire, ou pourchace : ainçoys repute pour ennemy mortel celuy qui le conseille à cela, & qui luy veult secourir. Vous semble il, Sophie, qu'en un tel Labirinthe on puisse avoir égard à la loy de Raison, ny à la reigle de Prudence ? »

1. Cf. *Delie*, diz. 272.

CCXCVI

Tes cheveulx d'or annellez, & errantz
Si gentement dessus ton Soleil dextre,
Sont les chaynons estroictement serrantz [1]
De mille Amantz l'heureux, & mortel estre.
Bien qu'entre nous ne soit plus cher, que d'estre,
Et tout en soy vivre amyablement,
Si tens je bien, & raisonnablement,
Dessoubz telz laqz ma vie estre conduicte,
Voire y finir, tant honorablement
Je veulx perir en si haulte poursuyte [2].

CCXCVII

Si, tant soit peu, dessus ton sainct Pourtraict [3]
L'œil, & le sens aulcunement je boute,

CCXCVI. — 7. tens-je

---

1. Cf. *Delie*, diz. 14 et 324. — Ce dizain me paraît imité, mais non traduit, du sonnet d'Arioste : *La rete fu di queste fila d'oro*... (*Rime di M. Lodovico Ariosto*, Venise, 1546, fol. 5 r°. Cf. éd. Le Monnier, 1894, t. I, p. 295). — La 1re éd. des *Rime* d'Arioste avait paru en 1534.

2. Cf. *Delie*, diz. 294 et note. Voir encore J. Marot, *Recueil*, fol. D 7 r° :

Autre que vous ne pourroit reclamer
Mon triste cueur, dont me convient pasmer
Criant, helas je meurs a sa poursuite.

3. Cf. Bembo (éd. Venise, 1535), son. *O Imagine mia celeste e pura*... Le peintre Bellin, dit Bembo, a bien peint cette image de ma dame aimée. Mais l'image est moins cruelle que le modèle, car elle ne se cache pas quand je veux la regarder.

Voir encore les *Cent Epigrammes*... par Michel d'Amboise (1532), fol. 31 v° :

Ung paintre avoit le corps mamye paint.
Je, le voyant de grand courroux attaint
Dire luy voys : Ton euvre tant parfaicte
Ne plus ne moins comme mamye est faicte ;

De tout ennuy je suis alors distraict,
Car ta figure a moy s'addonne toute.
Si je luy parle, intentive elle escoute,
Se soubriant a mes chastes prieres.
Idole mienne, ou fais que ses meurs fieres
Celle là puisse en humaines changer,
Ou bien reprens ses superbes manieres,
Pour non, ainsi m'abusant, m'estranger.

CCXCVIII [137]

Est il possible, ô vaine Ambition,
Que les plus grandz puissent oultrecuyder
Si vainement, que la fruition,
N'ayant povoir de leurs combles vuyder,
Les vienne ainsi d'avarice brider,
Que moins ilz ont, quand plus cuydent avoir ?
Aussi Fortune en leurs plus hault povoir
Se faint de honte estre ailleurs endormie,
Comme a chascun evidemment feit veoir
Celle Province aux Charles ennemye [1].

CCXCVII. — 6. soub-riant
CCXCVIII. — 7. pouvoir — 8. fainct

Elle est de pierre, aussi bien est ma dame ;
D'esprit n'a point, l'autre aussi n'a point d'ame,
Ceste sourde est, l'autre est sourde...
Celle que j'ayme aussi ne parle point.
Tousjours est froyde (encores plus que glace),
Mamye aussi du corps & de la face.
Brief c'est tout ung, d'elle & de son ymage,
Fors que l'ymaige est ferme & immuable,
Et ma maistresse est de tout son corsaige
Trop plus beaucoup que le vent variable.

Cf. même ouvrage, fol. 46 v° : *Ung amoureux au pourtrait de samye.*

1. Cette province est la Picardie. Charles le Téméraire y échoua devant Beauvais sous Louis XI, Charles-Quint à Landrecies en 1542.

CCXCIX

Pour non ainsi te descouvrir soubdain
L'entier effect de ce mien triste dueil,
Naist le plaisir, qui se meurt par desdain,
Comme au besoing n'ayant eu doulx accueil,
Et deffaillant la craincte, croist mon vueil,
Qui de sa joye en moy se desespere.
Donc si par toy, destinée prospere,
Le cœur craintif, (comme tu m'admonestes)
Tousjours plus m'ard cependant, qu'il espere,
Digne excuse est a mes erreurs honnestes[1].

CCC

Par mes souspirs Amour m'exhale l'Ame,
Et par mes pleurs la noye incessamment.
Puis ton regard a sa vie l'enflamme,
Renovellant en moy plus puissamment.
Et bien qu'ainsi elle soit plaisamment,
Tousjours au Corps son tourment elle livre, [138]
Comme tous temps renaist, non pour revivre
Mais pour plus tost derechef remourir :
Parquoy jamais je ne me voy delivre
Du mal, auquel tu me peux secourir.

CCCI

On me disoit, que pour la converser,

CCC. — 1. m'exale (T) — 4. Renouvellant — 10. peulx

1. Cf. *Delie*, diz. 265, 271, 299.

Plus la verrois de pitié nonchalante :
Et je luy vy clers cristallins verser [1]
Par l'une, & l'aultre estoille estincellante :
Souspirs sortir de son ame bouillante :
Mais je ne sçay par quelle occasion.
Fust de courroux, ou de compassion.
Je sentis tant ses pleurs a moy se joindre,
Qu'en lieu d'oster mon alteration,
M'accreurent lors un aultre feu non moindre.

CCCII

Amour plouroit, voire si tendrement [2],
Qu'a larmoyer il esmeut ma Maistresse,
Qui avec luy pleurant amerement,
Se distiloit en larmes de destresse.
Alors l'Enfant d'une esponge les presse,
Et les reçoit : & sans vers moy se faindre,
Voicy, dit il, pour ton ardeur estaindre :
Et, ce disant, l'esponge me tendit.

CCCII. — *Ce dizain est cité par Thomas Sebilet dans son Art poëtique françoys (1548). Voici les variantes du texte de Sebilet* (éd. Gaiffe, p. 111) : 2. larmoier il esmut — 4. distilloit — *1544 et 1564 portent la faute :* l'armes

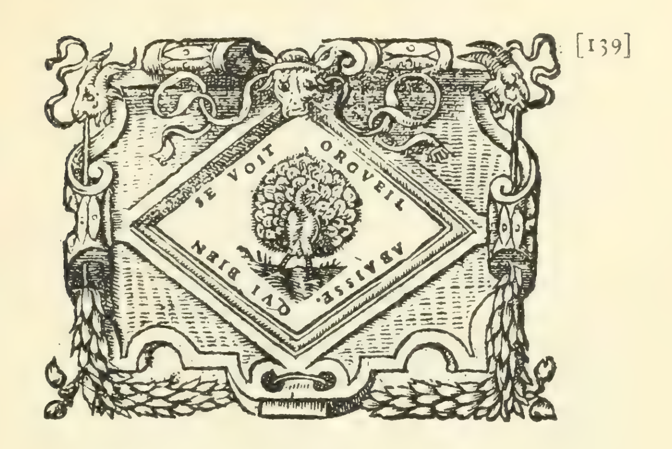
1. Britonio, *Gelosia del Sole*, 1531, fol. 80 r° :

Piangea Madonna, et si soavemente
Formava un mesto et lamentevol dire
Ch' Ella facea con lachrime et martire
Piangere Amor, non pur l'humana gente...

— Cf. dizain suivant, v. 1-4.
2. Voir la note du dizain précédent.

Mais la cuydant a mon besoing estraindre
En lieu d'humeur flammes elle rendit.

[139]



CCCIII

Cest Oeil du Monde, universel spectacle [1]
Tant reveré de Terre, Ciel, & Mer,
En ton miroir, des miracles miracle,
Il s'apperçoit justement deprimer,
Voyant en toy les Graces s'imprimer
Trop mieulx, qu'en luy nostre face a le veoir.
Parquoy tel tort ne povant recevoir,
S'en fuyt de nous, & ce Pole froid laisse,

1. Ce dizain résume le thème du recueil de Britonio : *Gelosia del Sole...*, thème dérivé d'ailleurs de Pétrarque (canz. *Si è debile 'l filo*) : Le treccie d'or, che devrien far il sole D'invidia molta ir pieno — Voir encore son. *Liete e pensose...* — Tebaldeo, son. 148 : *Non piu al nascer del giorno come suole...* — Alamanni (*Opere toscane*, Lyon, Gryphius, 1532-1533), dans les *Stanze in honore di Chiara Fermi*, appelle le soleil « *occhio del ciel* ».

Tacitement te faisant asçavoir,
Que, qui se veoit, l'enflé d'orgueil abaisse [1].

CCCIV

Apparoissant l'Aulbe de mon beau jour,
Qui rend la Mer de mes pensers paisible,
Amour vient faire en elle doulx sejour,
Plus fort armé, toutesfoys moins noysible,
Car a la veoir alors il m'est loysible,
Sans qu'il m'en puisse aulcunement garder. [140]
Parquoy je vien, coup a coup, regarder
Sa grand' beaulté, & d'un tel appetit,
Qu'a la reveoir ne puis un rien tarder,
Me sentant tout en veue trop petit.

CCCV

Mon ame en Terre (un temps fut) esprouva
Des plus haultz Cieulx celle beatitude,
Que l'œil heureux en ta face trouva,
Quand il me mit au joug de servitude [2].
Mais, las, depuis que ton ingratitude
Me desroba ce tant cher privilege
De liberté, en son mortel College

CCCIII — 10. se void
CCCIV — 10. veuë

1. *Roman de la Rose*, éd. Méon, v. 870, parlant du « diex d'Amors » :
C'est cil qui les amans justise
Et qui abat l'orguel des gens...

2. Voir Arioste, son. *Occhi miei belli, mentre ch'io vi miro...* (éd. Le Monnier, 1894, t. I, p. 299).

Malheur me tient soubz sa puissance grande.
Aussi cest An par Mort, qui tout abrege,
France perdit ce, qu'à perdu Hollande[1].

CCCVI

Ta beaulté fut premier, & doulx Tyrant[2],
Qui m'arresta tresviolentement :
Ta grace apres peu a peu m'attirant,
M'endormit tout en son enchantement :
Dont assoupy d'un tel contentement,
N'avois de toy, ny de moy congnoissance.

1. Lefèvre d'Etaples et Erasme moururent tous deux en 1536. M. J. Barnaud (*Jacques Lefevre d'Etaples*, Cahors, 1900) cite Herminjard (*Correspondance des Réformateurs dans les pays de langue française*, t. III, pp. 309 et 400) et une lettre d'après laquelle Lefèvre mourut en 1536, et où son nom est associé à celui d'Erasme : « Erasmum Roterodamum II. mensis hujus in Domino obdormiisse forsan nosti. Stapulensem item, ante semestre opinor. » Mais s'agit-il bien ici de Lefèvre d'Etaples ? L'homme qui, en France, pouvait se comparer à Erasme, serait plutôt Budé, celui qu'Erasme lui-même avait appelé le « prodige de la France ». — Or Budé est mort en 1540. Il faudrait donc interpréter le dernier vers de ce dizain de la manière suivante : En cette année 1540, la France perdit Budé, comme la Hollande perdit naguère Erasme. Dans l'opinion des contemporains, les noms d'Erasme et de Budé étaient associés ; Budé était l'Erasme français. V. par exemple ce distique de Nicolas Bourbon (*Nugae*, 1538, p. 107) :

De Budaeo et Erasmo.

Scis quid ab Hollando Francus Budaeus Erasmo
Differat ? Hic dictis allicit, ille rapit.

2. Cf. *Jardin de Plaisance*, fol. 96 r° :

Et puisque le tirant ressemble
Bien la puis tirante nommer;
Encore pis puisqu'elle semble
Au voir doulce & sans amer,
De mercy briefve a entamer,
Plaine de chiere ouverte & grande
Parquoy la puis, sans surnommer
Appeler la faulse tirande.

— Cf. aussi *Delie*, diz. 311.

Mais ta vertu par sa haulte puissance
M'esveilla lors du sommeil paresseux,
Auquel Amour par aveugle ignorance
M'espovantoit de maint songe angoisseux.

CCCVII [141]

Plus je la voy, plus j'adore sa face,
Miroir meurdrier de ma vie mourante :
Et n'est plaisir, qu'a mes yeulx elle face,
Qu'il ne leur soit une joye courante,
Comme qui est de leur mal ignorante,
Et qui puis vient en dueil se convertir.
Car du profond du Cœur me fait sortir
Deux grandz ruisseaulx, procedantz d'une veine,
Qui ne se peult tarir, ne divertir,
Pour estre vive, & sourgeante fontaine [1].

CCCVIII

La craincte adjoinct aeles aux piedz tardifz,
Pour le peril eminent eschapper [2],
Et le desir rend les couardz hardiz,
Pour a leur blanc diligemment frapper.
Mais toy, Espoir, tu nous viens attraper,
Pour nous promettre, ou aspirer on n'ose.

CCCVIII. — 1. aesles

---

1. Pétrarque, canz. 4 :
E farmi una fontana a piè d'un faggio...
Chi udì mai d'huom vero nascer fonte?...

2. Voyez la même expression dans *la Deplourable fin de Flamete*... Denys Janot, 1536, fol. a 4 r° : « les perils eminens que je voys en elle... »

Parquoy estant par toy liberté close,
Le seul vouloir petitement idoyne,
A noz plaisirs, comme le mur s'oppose
Des deux Amantz baisé en Babyloine[1].

CCCIX

Plus pour esbat, que non pour me douloir
De tousjours estre en passions brulantes,
Je contentois mon obstiné vouloir :
Mais je sentis ses deux mains bataillantes,
Qui s'opposoient aux miennes travaillantes,
Pour mettre a fin leur honneste desir. [142]
Ainsi, Enfant, comme tu peulx saisir,
Et (quand te plait) hommes, & Dieux conquerre :
Ainsi tu fais (quand te vient a plaisir)
De guerre paix, & de celle paix guerre[2].

CCCX

Tu te verras ton yvoire cresper[3]
Par l'oultrageuse, & tardifve Vieillesse.

1. Pyrame et Thisbé. Cf. Ovide, *Mét.* IV, 73 sqq. :
Invide, dicebant, paries, quid amantibus obstas ?
. . . . partique dedere
Oscula quisque suae, non pervenientia contra.

Cf. aussi Hélisenne, *Epitres invectives*, fol. O 2 r° : « Tu te devrois recorder de ces deux parfaitz amans de Babylonne natifz, lesquelz aupres de la cristalline fontaine la vie laisserent... » — L'épisode avait été traduit d'Ovide par François Habert : voir la *Traduction de deux fables d'Ovide en sa Metamorphose, par le Banny de Liesse, natif d'Yssouldun en Berry*... (s. d.), à la suite de la *Jeunesse du Banny de Liesse* (1541). Scève a pu y lire (fol. 98 r°) l'histoire du mur ; mais chez Habert, les deux amants ne le baisent pas. Notre auteur s'est donc directement souvenu du texte latin.

2. Cf. Pétrarque, son. *Pace non trovo, e non ho da far guerra.*

3. Cf. *Delie*, diz. 407.

Lors sans povoir en rien participer
D'aulcune joye, & humaine liesse,
Je n'auray eu de ta verte jeunesse[1],
Que la pitié n'à sceu a soy ployer,
Ne du travail, qu'on m'à veu employer
A soustenir mes peines ephimeres,
Comme Apollo, pour merité loyer,
Sinon rameaulx, & fueilles tresameres[2].

CCCXI

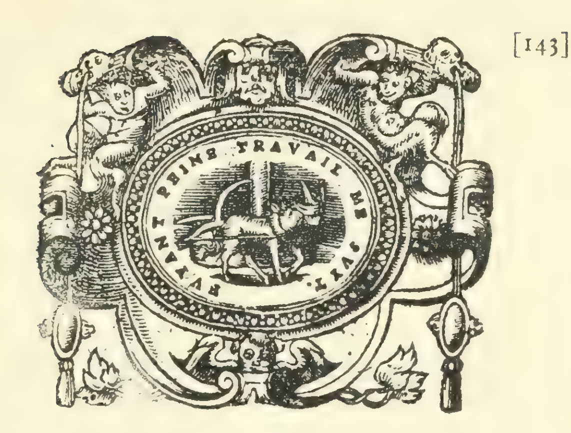
Asses ne t'est d'avoir mon cœur playé,
Mais tout blessé le tenir en destresse,
Ou tout Tyrant, fors toy, eust essayé[3],
L'avoir vaincu, le jecter hors d'oppresse.
  Et tu luy as, non point comme Maistresse,
Mais comme sien capital adversaire,
Osté l'espoir a ce mal necessaire :
Lequel par toy si aigrement le mord,
Que se sentant forcé soubz tel Coursaire,
Pour non mourir tousjours, ne crainct la Mort.

CCXI — 1. Assez

---

1. Cf. Politien, éd. Casini, Florence, 1885, p. 150 :
   I'non ebbi già mai di tuo' belleza
   Se non tal volta poterti vedere...
2. Allusion à la fable de Daphné.
3. Cf. *Delie*, diz. 306.

[143]



CCCXII

Que je m'ennuye en la certaineté
Sur l'incertain d'un tel facheux suspend !
Voire trop plus, qu'en la soubdaineté,
Ou le hazard de tout mon bien depent.
  Mais que me vault si le Cœur se repent ?
Regret du temps prodiguement usé
L'oppresse plus que cest espoir rusé,
Qui le moleste, & a fin le poursuyt.
  Bref, quand j'ay bien de moymesme abusé,
Je fuis la peine, & le travail me suyt.

CCCXIII

Grace, & Vertu en mon cœur enflammerent
Si haultz desirs, & si pudiquement,

CCCXII.— 2. fascheux — 4. depend — 10. fuys

Qu'en un sainct feu ensemble ilz s'allumerent,
Pour estre veu de tous publiquement,
Duquel l'ardeur si moins iniquement
Et Cœur, & Corps jusqu'au[x] mouelles gaste, [144]
D'un penser chaste en sorte je l'appaste
Pour antidote, & qui peult secourir,
Que bien souvent ma Cruelle se haste,
Playant mon cœur, d'un soubris le guerir.

CCCXIV

Souvent Amour suscite doulce noise [1],
Pour tout a celle uniquement complaire,
Qui a m'occire est tousjours tant courtoise :
Que ne luy veulx, & ne scauroys desplaire :
Et si m'en plaings, & bien m'en vouldrois taire.
Tant est fascheux nostre plaisant debat.
  Et quand a moy son droit elle debat,
Mon Paradis elle ouvre, & lors m'appaise,
Pour non donner aux envieux esbat :
Parquoy je cele en mon cœur si grand aise.

CCCXV

Je m'ayme tout au desdaing de la hayne [2],
Ou toutesfois je ne l'ose irriter,

CCCXIII. — 6. *1544 et 1564 portent la faute* jusqu'au mouelles (*1564* moüelles) — 10. soub-ris

CCCXIV. — 1. noyse — 3. courtoyse — 4. scaurois — 8. *1544 porte la faute* m'appaisse

1. Cf. *Delie*, diz. 315.
2. Cf. *Delie*, diz. 314.

Si doulcement elle est de courroux plaine,
Que contre soy se prent a despiter :
Dont tout plaisir je me sens conciter,
Et n'est possible en fin que je m'en taise.
  Parquoy couvrant en mon cœur ce grand aise,
Qui ne me peult detenir en ma peau,
Je vois a elle, & m'accuse, & l'apaise,
Lors l'air troublé soudain retourne en beau [1].

CCCXVI [145]

Chantant Orphée au doulx son de sa lyre [2],
Tira pitié du Royaulme impiteux :
Et du tourment appaisa toute l'ire,
Qui pour sa peine est en soy despiteux.

CCCXV. — 10. soubdain

---

1. Cf. *Delie*, diz. 158, v. 10.
2. Thème rebattu chez les pétrarquistes, à l'imitation de Properce, liv. III, élég. 11. — Cf. Serafino (éd. Menghini, p. 141):

> Orfeo cantando con l'aurata cetra
> Mosse quell' ombre impalidite e smorte ;
> Ché ancor là dentro alle tartaree porte
> Da qualche tempo pur pietà se'mpetra.
> Et io piangendo aria mosso una petra.
> Ma come piace a la fatal mia sorte
> Combatto da adamante un cor più forte,
> Che per ingegno alcun mai non si spetra.
> ....

Chariteo (éd. Pèrcopo, son. 54) :

> Orpheo con suoi soavi e dolci accenti
> ....
> De le fere mulceva il duro core.
> Ma no' spero che mai la Luna mia
> Al suon di prieghi miei ritenga i passi...

Helisenne, *Angoisses*, fol. O 6 v° : « Las quand Orpheus fut aux enfers pour recouvrer la belle Euridice, si doulcement chanta... Mais quand celuy Orpheus avec les neuf Muses en ma presence s'eforceroient de chanter & delicieusement, il seroit impossible de sçavoir le travail que je soustiens diminuer. »

En mon travail, moy miserable, honteux
Sans obtenir, tant soit petite grace,
N'ay peu tirer de sa benigne face,
Ny de ses yeulx une larme espuiser,
Qui sur mon feu eusse vive efficace,
Ou de l'estaindre, ou bien de l'attiser.

CCCXVII

Mon mal se paist de mon propre dommage [1],
Tant miserable est le sort des Amantz,
Qui d'un second cuydantz pretendre hommage,
Ensemble sont eulx mesmes consommantz.
Dont en mon mal mes esperitz dormantz,
Et envielliz me rendent insensible,
Quasi voulantz, que contre l'impossible
Je vive ainsi une mourante vie,
Qui en l'ardeur tousjours inconvincible
Plus est contente, & moins est assouvye.

CCCXVIII

Jà tout haultain en moy je me paonnois
De ce, qu'Ammour l'avoit peu inciter :
Mais seurement (a ce, que je congnois)
Quand il me vint du bien feliciter,
Et la promesse au long me reciter,
Il me servit d'un tresfaulx Truchement. [146]
Que diray donc de cest abouchement,

CCCXVII. — 1. ce paist (T) — 6. envieilliz
CCCXVIII. — 2. Amour

---

1. Pétrarque, stance 4 de la canz. *Ben mi credea...*
Di mia morte mi pasco...

Que Ligurie, & Provence, & Venisse
Ont veu (en vain) assembler richement
Espaigne, France, & Italie, a Nice [1] ?

CCCXIX

Produicte fust au plus cler ascendant [2]
De toute estoille a nous mortelz heureuse :
Et plus de grace a son aspect rendant,
Grace aux Amantz toutesfois rigoureuse.
  Le Ciel voyant la Terre tenebreuse,
Et toute a vice alors se avilissant,
La nous transmit, du bien s'esjouissant,
Qui en faveur d'elle nous deifie.
  Parquoy despuis ce Monde fleurissant
Plus que le Ciel, de toy se glorifie.

CCCXX

Je sens par fresche, & dure souvenance
Ce mien souhaict a ma fin s'aiguiser,

CCCXVIII. — 8. Lygurie
CCCXIX. — 6. s'avilissant — 7. s'esjouyssant

1. Il s'agit de la trêve de Nice (1538).

2. Pétrarque, canz. *Verdi panni...*, str. *Benigne Stelle che compagne fersi...*, et canz. *Tacer non posso...*, str. *Il di che coste nacque...* Tebaldeo, son. 110 :

> Stimato ho sempre che un medesmo segno
> Havessemo ambidui e uno *ascendente*
> Vedendo esser conforme in nui la mente...

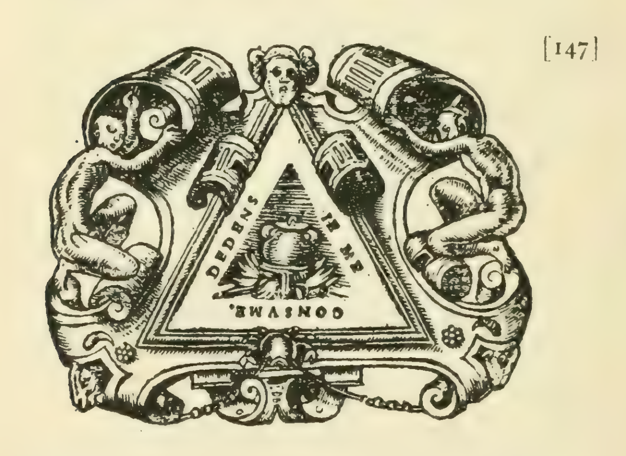
Panfilo Sasso, fol. a iii r° :

> Guardava ben con lieto e chiaro aspetto
> Phebo quel giorno l'amata sorella
> E fiameggiava in ciel ciaschuna stella
> Che suol produr felice e grato effetto
> Quando fu per exempio e per diletto...
> De Madonna legiadra, adorna e bella
> ....
> Qua giù produtto e glorioso objetto.

— Cf. *Delie*, diz. 2 et 4.

Jettant au vent le sens, & l'esperance,
Lesquelz je voy d'avec moy diviser,
Et mon project si loing ailleurs viser,
Que plus m'asseure, & moins me certifie.
Au fort mon cœur en sa douleur se fie,
Qui ne me peult totalement priver
Du grand desir, qui tout se vivifie,
Ou je ne puis desirant arriver.

[147]



CCCXXI

Lors que le Linx de tes yeulx me penetre [1]
Jusques au lieu, ou piteusement j'ars,

1. Cf. Michel d'Amboise, *Secret d'Amours*, fol. d VIII r°, 12e epistre. — Quand il a senti se poser sur lui « l'œil tres subtil [de sa Dame] & penetrant tous ses objectz jusques es profonditez (comme le Linx), mon cœur », dit-il « avant que le veoir franc & exempt de toute prison, fut tres subtilement desrobé de mon corps & mis avec le tien pour demourer ton serf perpetuellement : non toutefois sans mon consentement. » — Voir encore Chariteo (éd. Pèrcopo, II, 103) :

Je sens Amour avec pleine pharetre
Descendre au fond pour esprouver ses arcs.
Adonc, craingnant ses Magiciens arts,
L'Ame s'enfuit souffrir ne le povant.
Et luy vainqueur plus fier, qu'au paravant,
Pour le desgast le feu par tout allume,
Lequel ayant joye, & rys au devant
Ne monstre hors ce, qu'en moy il consume [1].

CCCXXII

Merveille n'est, Deesse de ma vie,
Si en voyant tes singularitez
Me croist tousjours, de plus en plus, l'envie
A poursuyvir si grandes raritez.
Je sçay asses, que noz disparitez
(Non sans raison) feront esbahyr maints. [148]
Mais congnoissant soubz tes celestes mains
Estre mon ame heureusement traictée,
J'ay beaucoup plus de tes actes humains,
Que liberté de tous tant souhaictée.

CCCXXIII

Maulvais usage, & vaine opinion
Gastent le bon de nostre mortel vivre,

CCCXXI. — 6. s'enfuyt — 8. degast
CCCXXII. — 1. Déesse — 5. assez

Quando da' più begli occhi agli occhi intenti
Vien con soàvità raro dolore,
Sento stillando liquefarsi il core,
Pien di contrarii et novi movimenti...

1. *La Diffinition & Perfection d'Amour*, Paris, G. Corrozet, 1542, fol 56: « Appuleyus dict que les miracles d'Amour sont telz qu'on voit les hommes brusler & ardre sans veoir aucun feu ne fumée. »

Ou toute saincte, & parfaicte union
Nous fait le vray de l'equité ensuyvre.
Aussi a bien vertueusement vivre
En son amour seulement commençoys,
Quand je te vy, (& bienheureuse en soys)
Savoye ostée a ton persecuteur,
Reduicte aux mains de ce premier FRANÇOYS [1],
Premier, & seul des vertus redempteur.

CCCXXIV

Les rhetz dorez, dont Amour me detient
Lyé, & pris soubz tes vermeilles roses,
Desquelles l'un, & l'aultre relief tient
Un ordre uny de tes perles encloses,
M'ont captivé l'esprit, ou tu reposes
Avecques moy, & ou tu me nourris
Par doulx accueilz, & gracieux soubriz,

CCCXXIV. — 7. soub-riz

1. En 1536, François I[er] leva une armée contre le duc de Savoie, Charles III. Le duc s'enfuit et mourut en exil. La cause de cette guerre fut la duplicité du duc entre le roi et l'empereur ; il favorisait secrètement le second, dont il était le beau-frère ; il était l'oncle de François I[er]. En 1536, ce dernier excédé déclara la guerre au duc de Savoie, à Lyon. Les populations de la Bresse passèrent volontiers à la France. Seuls, les clercs en voulaient à François de son alliance avec les Luthériens de Genève. (Voir J. Texte, *de Antonio Saxano*, thèse, p. 27 sqq.). — Du Verdier place ces événements en 1535 : « Le roy François vient a Lyon ou il faict grande preparative de guerre, dressant une armee contre Charles duc de Savoye pour le recouvrement du droict qu'il pretend à la duché de Savoye, a cause de feu Loyse de Savoye sa mere, de laquelle il est principal heritier : pretendant aussi Nice, Villefranche & la Principauté de Piemont luy competer comme des apparténances de la comté de Provence... L'armee francoyse donc tres bien équipee & conduitte par messire Philippes Chabot admiral de France, passant par les païs de Bresse & de Savoye, y prend toutes les bonnes villes : ensemble la plus part des forteresses : puis gaignant le Piemont, renge Turin sous l'obeyssance du roy de France. » (*Prosopographie*, t. III, p. 2423).

Par sainctes mœurs, qui sont evidamment
Un Paradis a tous espritz marriz [1],
Et au mien triste un Enfer ardemment.

CCCXXV [149]

D'un magnanime, & haultain cœur procede
A tout gentil de donner en perdant :
Mesme qu'alors tant tout il se possede,
Que sien il est, tout aultre a soy rendant [2].
Et tu m'as veu, jà long temps, attendant
De ta pitié si commendable usure,
Que sans point faire a ta vertu injure,
Plus, que pour moy, pour toy je m'esvertue.
Et par se nom encor je t'en adjure,
Qui en mon cœur escript te perpetue.

CCCXXVI

Je souspiroys mon bien tant esperé,
Comme un malade attend a son salut,
Cuydant avoir asses bien prosperé,
Ou vain espoir rien, ou peu, me valut :

CCCXXIV. — 10. *1544 et 1564 portent* tristé, *faute évidente.*
CCCXXV. — 8. m'esvertuë — 9. *Il faut probablement lire* ce *et non* se. *Cf. la même confusion entre les deux mots au diz. 317.* — 10. perpetuë
CCCXXVI. — 3. assez

1. *Roman de la Rose*, éd. Méon, v. 4338 [parlant d' « Amours] » :
C'est ris plains de plors & de lermes,
Repos travaillans en tous termes ;
Ce est enfers li doucereus,
C'est Paradis li dolereus...
— Chariteo (éd. Pèrcopo, t. II, son. 105) :
Ch' essendo voi presente a gli occhi miei
Vedro nel mezzo inferno un Paradiso...

2. Cf. *Delie*, diz. 136, note.

Mais recourir ailleurs il me fallut
Pour me trouver briefve expedition.
Parquoy voyant, que la condition
De mon mal est, qu'au guerir il s'indigne[1],
A celle suis tout en perdition,
Que j'offençay pour l'adorer indigne.

CCCXXVII

Delie aux champs troussée, & accoustrée[2],
Comme un Veneur, s'en alloit esbatant.

1. Pétrarque, canz. *Di pensier in pensier...* :

Et à pena vorrei
Cangiar questo mio viver dolce amaro.

2. Serafino (éd. Menghini, p. 50) :

Quel fier Cupido assiduo e tenace
Per vincer questa dea qui armato apparse,
Ma indarno fu, che alfin stanco li parse
Per suo meglior de far seco la pace.
E se a lui manca el stral, l'arco e la face
Dettela alquanto a lei per reposarse
E da quel di per più securo starse
Lei fa l'officio, e lui dormendo jace...

Cf. Clément Marot, *Epigr.* LXIV (éd. Jannet, III, 28).

Mais Scève suit ici de très près Angeriano (*Erotopaegnion*, éd. citée, fol. 5 v°), qui est évidemment la source de ce dizain :

De Caelia & Amore.

Ibat venatum in sylvas, telumque gerebat
Caelia, & alipedi maxima stabat equo.
Obvius it volucris puer illi, telaque vibrans,
Certemus, fatur, dum geris arma simul.
Caelia sed tenerum ridens, ait, arma gerentem
Stulte petis ? Non te vici ego inermis ? Abi.

Cette pièce d'Angeriano, fut traduite aussi par Michel d'Amboise (*Cent Epigrammes*, fol. 28 v°) :

Kathin alloit bien montee a la chasse
Portant espieu. Cupido la pourchasse
Avecques son art (*sic*) : & lui dit Combatons

Sur le chemin d'amour fut rencontrée,
Qui par tout va jeunes Amantz guettant :
Et luy à dit, près d'elle volletant :
Comment ? vas tu sans armes a la chasse ? [150]
  N'ay je mes yeulx dit elle, dont je chasse,
Et par lesquelz j'ay maint gibbier surpris ?
  Que sert ton arc, qui rien ne te pourchasse,
Veu mesmement que par eulx je t'ay pris ?

CCCXXVIII

Tant variable est l'effect inconstant
De la pensée encor plus incertaine,
Que sur les doigtz deux pour troys va comptant,
Et tient jà près la chose bien loingtaine.
  Car estant pris dessoubz sa main haultaine,
Je m'en allois plorant la teste basse [1] :
Et devant elle ainsi comme je passe,
En me voyant me jecte un soubris d'œil,
Qui me feit rire : & par ce je compasse
Amour leger mesler joye en mon dueil.

CCCXXVII. — 7. yeulx *(suivi d'une virgule)*.
CCCXXVIII. — 8. soub-ris

Puisqu'ainsi est que nous avons bastons.
Elle respond : Amours, que pense tu ?
Long temps y a que je t'ay combatu
Sans estre armee : a present je le suis.
Retourne t'en & plus ne me poursuis :
Car seure suis que tu seroys batu.

— Cf. encore *Delie*, diz. 131.

1. Bembo (Venise, 1535, fol. 15 r°) :
Gli occhi bagnati porto, e'l viso chino...

CCCXXIX

Vouldrois je bien par mon dire attrapper,
Ou a mes vœutz efforcer ma Maistresse ?
Je ne le fais sinon pour eschapper
De ceste mienne angoisseuse destresse.
Pource a l'Archier, le plus du temps, m'adresse,
Comme a celluy, qui plus de mal me faict :
Mais quoy ? Amour, Cocodrille parfaict,
Que ce fol Monde aveuglément poursuyt,
Nous suit alors, qu'on le fuyt par effect,
Et suyt celluy, qui ardemment le fuyt[1].

CCCXXIX. — 1. attraper (T) — 2. vœuz — 5. Achier — 9. suyt — 10. ardamment. *Je propose de corriger :* Et fuyt celluy, qui ardemment le suyt (*cf. la note ci-dessous*).

---

1. Ovide, *Amor.* II, XIX, 36 :

Quod sequitur, fugio ; quod fugit ipse sequor.

Roman de la Rose, éd. Méon, v. 4370 (parlant d'« Amours ») :

Si tu le sius, il te sivra,
Si tu le fuis, il te fuira.

Chariteo (éd. Pèrcopo, II, 15), son. 13 :

Io seguo chi mi fugge et si nasconde
Et fuggo da chi vuol farmi contento...

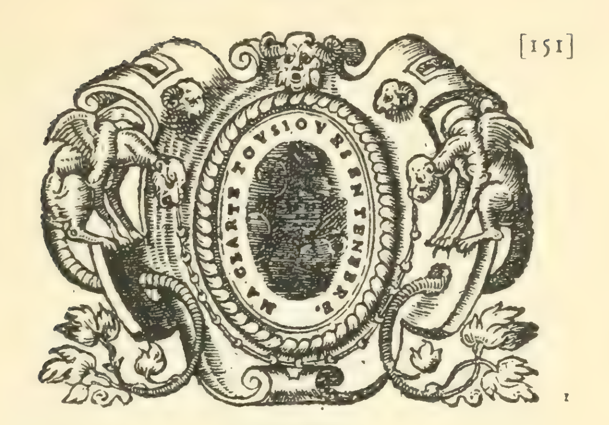
Cf. du même p. 24, son. 18.

Brunetto Latini, *Li Livre dou Tresors*, liv. I, part. v, chap. 132, dit du crocodile : « Il est de tel nature que il chace cels qui fuient & donte cels qui se deffendent. Dont il avient que il est pris aucunefois, & quant il est pris & dontés, il oblie toute fierté, & devient si privez, que ses sires le chevauche & li fait faire ce qu'il vuet. »

Dans le *Secret d'Amours* de Michel d'Amboise, fol. i 8 r°, on retrouve l'image du crocodile :

Le coquatrix si son regard il gette
Sur l'homme vif, tout à coup il le tue :
Tu faictz ainsi, damoyselle parfaicte,
Dessus quelqu'un si tu gettes ta veue....

[151]



[1]

CCCXXX

Au centre heureux, au cœur impenetrable [2]
A cest enfant sur tous les Dieux puissant,
Ma vie entra en tel heur miserable,
Que, pour jamais, de moy se bannissant,
Sur son Printemps librement fleurissant
Constitua en ce sainct lieu de vivre,
Sans aultrement sa liberté poursuyvre
Ou se nourrit de pensementz funebres :
Et plus ne veult le jour, mais la nuict suyvre.
Car sa lumiere est tousjours en tenebres.

1. Pour l'emblème, cf. *Roman de la Rose*, éd. Méon, v. 17037 sqq.:

Si semble il as gens que la lune
Ne soit pas bien nete ne pure
Por ce qu'el pert par leus oscure...

2. C'est la partie la plus secrète de l'âme, que Sannazar définit ainsi (*Rime*, parte I, canz. 4):

La piu intera e salda
Parte del cor, *difesa d'un diamante.*

Voir encore Lorenzo dei Medici (éd. Simioni, I, 101) : « Essendo il mezzo del cuore fondamento de pensieri, come il centro fondamento della terra e di tutto il mondo. »

CCCXXXI

L'humidité, Hydraule de mes yeulx [1],
Vuyde [2] tousjours par l'impie [3] en l'oblique [4],
L'y attrayant, pour air des vuydes lieux,
Ces miens souspirs, qu'a suyvre elle s'applique.
  Ainsi tous temps descent, monte, & replique.
Pour abrever mes flammes appaisées. [152]
  Doncques me sont mes larmes si aisées
A tant pleurer, que sans cesser distillent ?
Las du plus hault goutte a goutte elles filent,
Tombant aux sains, dont elles sont puysées [5].

CCCXXXI. — 1. yeux (T) — 9. *1544 et 1564 portent* du plus, hault

---

1. Scève complique ici la physiologie des larmes, telle qu'on la comprenait de son temps, par une comparaison avec l'hydraule, horloge à eau dont il parle dans le *Microcosme* (Lyon, J. de Tournes, 1562, pp. 91 et 92) :

L'hydraule vint après, qui le temps distilloit...

Serafino et Britonio nous aident à comprendre cet obscur dizain :

1° Serafino (éd. 1548, fol. 147 r°) :

Sdegnato il cor manda sù à gli occhi humore
Sempre dì e notte per cecar la vista.
Gli occhi mandan giu fiamma ch' arde il cor...

2° Britonio (*Gelosia del Sole*, fol. 195 r°) :

Quanto piu piango, il pianto ognihor piu cresce
Negli occhi, et distillando al cor discende,
Nè anchor per questo il foco che l'accende
Si smorza, anzi arde et più col pianto accresce...

Cf. encore Tebaldeo, son. 63 :

Il cuor che crescer sente il grave affanno,
Di lagrime un corrente e largo fiume
Agli occhi drizza...

2. Coule. Voir *Lexique*.

3. L'impie, c'est Délie, qui est sans pitié (ital. *impia* ; cf. diz. 401 : son *impiété*).

4. L'oblique = le cercle ; *en l'oblique* signifie donc : en mouvement circulaire (cf. diz. 349, v. 8).

5. Scève reproduit exactement les termes employés par Léon Battista Alberti, dans sa *Deiphira*, dont il s'était déjà souvenu au diz. 78 (voir p. 61, n. 1) : « *Et le mie lagrime, cadendo nel seno, tornano onde furono premute, al core.* »

CCCXXXII

Ouvrant ma Dame au labeur trop ardente [1],
Son Dé luy cheut, mais Amour le luy dresse :
Et le voyant sans raison evidente
Ainsi troué, vers Delie s'addresse.
C'est, luy dit elle, affin que ne m'oppresse
L'aiguille aigue, & que point ne m'offence.
Donc, respond il, je croy que sa deffence
Fait que par moy ton cœur n'est point vaincu.
Mais bien du mien, dy je, la ferme essence
Encontre toy luy sert tousjours d'escu [2].

CCCXXXIII

Courantz les jours a declination
Phœbus s'eschauffe en l'ardent Canicule.

CCCXXXII. — 4. trouvé — 5. à fin — 6. aiguë — 9. dy-je

---

1. Cf. une épigramme analogue de G. Corrozet (*Blasons domestiques*, 1539, fol. 46 v°) :

Dessus ung drap tapissoit une dame...

2. Pétrarque, son. *Amor m'ha posto come segno a strale...*
Serafino (éd. 1548), fol. 126 r° :

E quando gli vuoi dare il colpo crudo
Le copre il suo, del mio fa targa et scudo.

Jehan Marot, *Recueil*, fol. E 3 v° :

Contre le coup de sagette ou de lance,
Dieu des amans, targe faiz de constance,
En attendant que de ton arc turquoys
Lasches ung traict sur le cueur mal courtoys
De celle la qui me tient en souffrance.
Amour respond, de traictz grosse habondance
Luy ay tiré : mais je te faitz grevance,
Car ton cueur a, dont elle faict pavoys
Contre le coup.
Enfonce donc ton arc de tel puissance
Que le mien cueur perces par telle oultrance
Que jusqu'au sien entre son fer & boys...

Voir dans Saint-Gelays une conception semblable (éd. Blanchemain. II, 85) :

Pres du cercueil d'une morte gisante...

Plus croist en moy mon inflammation,
Quand plus de moy ma vie se recule.
Et jà (de loing,) courbe viellesse accule
Celle verdeur, que je senty novelle [1].
Ce neantmoins tousjours se renovelle
Le mal, qui vient ma playe reunir.
Ainsi (ô sort) l'esprœuve nous revelle
Amour povoir les plus vieulx rejeunir [2].

CCCXXXIV [153]

En aultre part, que là, ou ilz aspirent,
Je sens tousjours mes souspirs s'en aller,
Voire enflambez : Car alors qu'ilz respirent,
Ce n'est sinon pour l'ardeur exhaler,
Qui m'occupant l'alaine, & le parler,
Me fait des yeulx si grosse pluye estraindre.
Mes larmes donc n'ont elles peu estaindre
Mon feu, ou luy mes grandz pleurs dessecher [3] ?

CCCXXXIII. — 5. vieillesse — 6. nouvelle — 7. se renouvelle — 8. reünir — 9. ô fort
CCCXXXIV. — 2. sents — 8. deseicher

1. Cf. *Delie*, diz. 112, n. 3.

— Serafino (éd. 1548), fol. 135 v° :

Lo ingiusto ciel, che del mio mal non cura
Fa che mi sforza il traditor d'amore
E vol che provi anzi la età matura
Il suo fervente et ultimo furore.

2. Bembo avait exprimé la même idée (*Asolani*, éd. Sonzogno, p. 40, et trad. de jehan Martin, fol. 28 r°) : L'amour, dit Perottino, un des interlocuteurs du dialogue, « quasi una nuova Medea con istrani veneni *alcuna volta gli attempati e canuti* [*fa*] *ribambire* ».

Pétrarque, son. *Non fur mai tutte spente...* :

Per lagrime, ch'io spargo a mille a mille,
Convien, che'l duol per gli occhi si distille...

Non : mais me font, sans l'un l'aultre empecher,
Comme boys vert, bruler, pleurer, & plaindre [1].

CCCXXXV

Pour la fraischeur Delie se dormoit [2]
Sur la fontaine, & l'Archier en personne,
Qui dedans l'eau d'elle, que tant aymoit,

CCCXXXIV. — 10. verd .

Qual fuoco nor havrian gia spento e morto
L'onde, che gli occhi tristi versan sempre ?

Serafino (éd. 1548), fol. 125 r° :

Se dentro porto una fornace ardente
E spargo ogn'hor da gli occhi un largo fiume,
Hor come il foco e l'acqua è si possente
Che l'un per l'altro non si consume ?

Idem, fol. 143 r° :

Che ben dimostra dentro il foco ardente
Il mio muggir, le lacrime ch'io spendo
Che un verde legno, mentre il foco sente,
Sempre da i capi humor getta gridando.

Helisenne de Crenne, *Epistres familieres* : « Tout ainsi que le bois verd à peine reçoit la flamme & ardeur du feu, mais apres qu'il l'a receue tient & concerve plus longuement... pareillement m'est il advenu. »

1. Lemaire de Belges, *Temple de Venus* (éd. Stecher, III, 106) :

On m'eust ouy plourer, gemir, & plaindre.

Cf. III, 173 :

A ce grief dueil gemir, plourer & plaindre.

2. Thème fréquent chez les pétrarquistes et les épigrammatistes néo-latins de l'époque : voir Laumonier, *Ronsard poète lyrique*, p. 616, n. 12.

Cf. Panfilo Sasso, Venise, 1517, in-4°, fol. a vii r° :

Visto ho più volte ingannarsi l'amore
Vedendo i chiari lumi, i capei d'oro
De lamia donna...
Credendo lei sua matre, farli honore...

Voir encore les *Cent Epigrammes*... par Michel d'Amboise, fol. 29 r° :

Amours ploroit & en douleur amere
Par cy par la alloit cerchant sa mere,
Mais quant il vit de Barbe l'excellence,
Mere l'appelle...

Dans le même ouvrage (fol. 31 v°), l'auteur imagine qu'Amour se cache dans le sein de « s'amye », la prenant pour sa mère Vénus.

Voit la figure, & aulcun mot ne sonne :
Car en ce lieu sa mere il souspeçonne,
Dont il se lance au fond pour la baisér.
Hà, dy je lors, pour ma Dame appaiser,
Tu pleures bien cest Amour en ces eaux,
Et si ne plaings le mien, qui pour se ayser,
Se pert du tout en ces deux miens ruysseaulx.

CCCXXXVI

Ne cuydez point entre vous, qui suyvistes,
Comme je fays, cest Enfant desvoyé [1],
Que mes souspirs trop legerement vistes
N'ayent mon cœur sainctement desvoyé.
Car il y fut pour mon bien envoyé
Êt a son pire il se voyt parvenu. [154]
Puis qu'il est donc vers elle mal venu,
Pourquoy ne vois je acoup le retirer ?
Las je crains trop, qu'en lieu de le tirer,
Le Corps ne soit, comme luy, detenu.

CCCXXXVII

Veu que Fortune aux accidentz commande,
Amour au Cœur, & la Mort sur le Corps :

CCCXXXV. — 4. Void — 7. dy-je — 9. s'ayser — 10. ruysseaux
CCCXXXVI. — 6. void — 8. voys-je

---

1. Serafino (éd. 1548), fol. 156 v° :
O voi che seguitate il van Cupido
Retratevi dal gioco.....
Pigliate exempio da me ch'in foco ardo...
— Politien, *Rispetti spicciolati*, XCVIII :
Pigliate esempio, voi ch' Amor seguite,
Dalla mia morte...

Occasion conteste a la demande,
Qu'affection pretent en ses accordz.
Toy seule, ô Parque, appaises leurs discordz,
Restituant la liberté ravie.
Vien donc, heureuse, & desirée envie,
Nous delyvrant de tant facheux encombres [1] :
Vien sans doubter, que l'esprit, & la vie
Par toy fuyront indignez soubz les umbres [2].

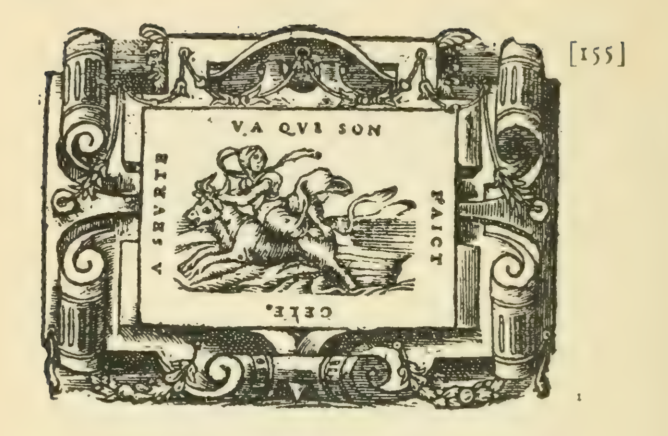
CCCXXXVIII

Affection en un si hault desir
Poulsa le Cœur, qu'il y attira l'Ame
Toute credule, & d'un noveau plaisir
(Combien que vain) si doulcement l'enflamme,
Que toute ardente en si confuse flamme,
Moins si congnois, quand plus de douleur sent.
Que songe cheoir en un peril recent,
Pene, & tressue encores qu'il s'esveille [3] :
Parquoy je souffre & present & absent,
Comme enchanté d'amoureuse merveille.

CCCXXXVII. — 4. pretend — 8. delivrant — fascheux
CCCXXXVIII. — 3. nouveau — 8. tressuë

---

1. Cf. *Delie*, diz. 114.
Helisenne, *Angoisses*, fol. E 5 v° : « Et ne detestez ou blasmez la mort, puisqu'elle est liberatrice de tous noz travaulx. Et a ce propos le Psalmiste l'apelle, & la requiert qu'elle vienne diligemment : a fin qu'elle mette fin à ses gemissemens & pleurs... »
Serafino (éd. 1548), fol. 158 r° :
Poi che per me mercede è morta in terra...
2. Virgile, *En.* XII, 950.
3. Cf. Lucrèce, IV, 1009-1012 :
Multi mortem obeunt, multi de montibus altis
Ut qui praecipitent ad terram corpore toto,
Exterrentur, et ex somno, quasi mentibu' capti.
Vix ad se redeunt, permoti corporis aestu.



[155] [1]

CCCXXXIX

Ainsi que l'air de nues se devest [2]
Pour nous monstrer l'esprit de son serain :
Ainsi, quand elle ou triste, ou pensive est,
Reprent le clair de son tainct souverain,
Pour entailler mieulx, qu'en Bronze, ou ærain,
Et confermer en moy mon esperance :

CCCXXXIX. — 1. nües se dévest

---

1. Pour l'emblème, cf. Chariteo (éd. Pèrcopo, II, 146, canz. XI) ; — Tebaldeo, son. 49 : — *Comptes amoureux*, p. 68 : l'épisode d'Europe est représenté sur une tapisserie.

2. Bembo (éd. Venise, 1535), fol. 10 v° :

Si come quando il ciel nube non have
Et l'aura in poppa con soave forza
Spira.... ....
Tal io da speme honesta et pura scorto
Assai mi tenni fortunato un tempo,
Mentre non m'hebbe la mia donna in ira...

A celle fin, que la perseverance
Tousjours me poulse a si heureux deduytz,
Comme elle sçait, qu'en fidele asseurance,
Celant mon feu, a bon Port le conduys.

CCCXL

Avoir le jour nostre Occident passé[1],
Cedant icy a la nuict tenebreuse,
Du triste esprit plus, que du corps lassé,
Me sembla veoir celle tant rigoureuse
Monstrer sa face envers moy amoureuse,
Et en tout acte, oultre l'espoir privé. [156]
Mais le matin (trop hastif) m'à privé
De telz plaisirs, ausquelz, comme vent vistes,
J'estoys par vous, traistres yeulx, arrivé,
Qui cloz mon bien, & ouvertz mon mal vytes[2].

CCCXXXIX. — 8. deduitz

---

1. Cf. *Delie*, diz. 355. — Voici encore un des lieux communs de l'époque. Voir Chariteo (éd. Pèrcopo, II, 17); Serafino (éd. Menghini, p. 98, son. LX) :

Quella che suol da me lontana starse
È qui venuta in sogno a consolarmi,
Anzi a più foco et a più doglia darmi...
Che l'impio sol che si veloce apparse
Invido del mio ben volse svegliarmi,
E quando in lei piacer credea pigliarmi
Io strinsi el vento, e lei col sonno sparse.

Helisenne, *Angoisses*, fol. 13 r°: « O faschée femme du vieil Titon, qui te meult d'estre si prompte d'exiter le bel Apollo a illuminer la terre ? ... O fascheuse que te nuysoit le singulier plaisir que le gracieux dormir me prestoit, qui me faisoit croire estre vray, que par le veiller m'est exibé contraire ? »

2. Ces derniers vers sont empruntés à une pièce de *la Fleur de Poësie françoyse*, parue en 1542 (*Si j'ay du bien* (*helas*) *c'est par mensonge...*) :

O pauvres yeulx ou estes vous reduictz ?
Cloz vous voyez tout ce qui vous contente,
Et descouvertz ne voyez rien qu'ennuitz.

Cette pièce est attribuée à Saint-Gelays (éd. Blanchemain, I, 207).

CCCXLI

Quasi moins vraye alors je l'apperçoy,
Que la pensée a mes yeulx la presente,
Si plaisamment ainsi je me deçoy,
Comme si elle estoit au vray presente :
Bien que par foys aulcunement je sente
Estre tout vain ce, que j'ay apperceu.
  Ce neantmoins pour le bien jà receu,
Je quiers la fin du songe, & le poursuis,
Me contentant d'estre par moy deceu,
Pour non m'oster du plaisir, ou je suis[1].

CCCXLII

Quand quelquesfoys d'elle a elle me plaings[2],
Et que son tort je luy fais recongnoistre,
De ses yeulx clers d'honneste courroux plains
Sortant rosée en pluye vient a croistre[3].

CCCXLI. — 1. l'apercoy (T)
CCCXLII. — 1. *1544 porte* me plaings (*suivi d'un point*), *faute évidente*.

---

1. C'est la suite du dizain précédent. -- Cf. diz. 363.
2. Ce début est emprunté à Lod. Martelli, *Rime*, Venise, 1533, fol. Bii v° :

   Quand' io conto il mio stato innanzi à quella
   Ch' Amor mi diede per tenermi à freno,
   . . . .
   Subitamente l'una, et l'altra stella...
   Veggio obscurarsi...

3. Certainement inspiré du sonnet XCI de Lorenzo dei Medici (éd. Simioni, I, 221) :

   Rigavon per la dilicata pelle
   Le bianche guance dolcemente rosse,
   Come chiar rio faria che in prato fosse
   Fior bianchi e rossi, le lacrime belle.
   Lieto Amor stava in l'amorosa pioggia,
   Come uccel, dopo il sol, bramato tanto
   Lieto riceve rugiadose stille.

Mais, comme on voit le Soleil apparoistre
Sur le Printemps parmy l'air pluvieux,
Le Rossignol a chanter curieux
S'esgaye lors, ses plumes arousant.
Ainsi Amour aux larmes de ses yeulx
Ses aeles baigne, a gré se reposant [1].

CCCXLIII [157]

Au vif flambeau de ses yeulx larmoyantz
Amour son traict allume, & puis le trempe
Dans les ruysseaulx doulcement undoyantz
Dessus sa face : & l'estaingnant le trempe
Si aigrement, que hors de celle Trempe,
Le cauteleux, peu a peu, se retire
Par devers moy, & si soubdain le tire,
Qu'il lasche, & frappe en moins, que d'un moment.
Parquoy adonc avec plus grand martyre
Je suis blessé, & si ne sçay comment.

CCCXLIV

Leuth resonnant, & le doulx son des cordes,
Et le concent de mon affection,
Comment ensemble unyment tu accordes
Ton harmonie avec ma passion !

CCCXLII. — 5. void — 10. aesles
CCCLIII. — 1. yeux (T)

---

1. Chariteo, stramb. 25 (éd. Pèrcopo, II, 452) :
Errando Amor ne gli occhi d'un bel viso
Nel biancho petto poi si posa e sede.

Lors que je suis sans occupation
Si vivement l'esprit tu m'exercites,
Qu'ores a joye, ore a dueil tu m'incites
Par tes àccordz, non aux miens ressemblantz.
Car plus, que moy, mes maulx tu luy recites,
Correspondant a mes souspirs tremblantz [1].

CCCXLV

Entre ses bras, ô heureux, près du cœur
Elle te serre en grand' delicatesse :
Et me repoulse avec toute rigueur
Tirant de toy sa joye, & sa liesse.
De moy plainctz, pleurs, & mortelle tristesse

CCCXLV. — 1. pres

---

1. Inspiré de ce passage de Bembo (*Asolani*, éd. Sonzogno, p. 104, et trad. de Jehan Martin (1545), fol. 112 v°) :

« Dicono i sonatori che quando sono due liuti bene e in una medesima voce accordati, chi l'un tocca, dove l'altro gli sia vicino e a fronte, amendue rispondono ad un modo, e quel suono che fa il tocco, quello stesso fa l'altro non tocco e non percosso da persona. O Amore, e qua' liuti, o qua' lire piu *concordevolmente si rispondono*, che due animo che s'amino delle tue ? Le quali non pur quando vicine sono, e alcuno accidente l'una muove, amendue rendono un medesimo *concento*, ma ancor lontane, e non più mosse l'una che l'altra, fanno dolcissima e *conformissima armonia...* »

Cf. Lorenzo dei Medici (éd. Simioni, I, 205) :

Se con dolce armonia due istrumenti
Nella medesma voce alcun concorda;
Pulsando l'una, rende l'altra corda
Per la conformità medesmi accenti :
Cosí par dentro al mio cor si risenti.....

Angeriano (*Erotopaegnion*, éd. citée, fol. 25 r°) avait dit également, en s'adressant à sa lyre :

Quum pulsaris, habes animam ; nam membra resultant
Spiritibus ; tecum mortuus ista loquor.

Loing du plaisir, qu'en toy elle comprent. [158]
  Mais en ses bras, alors qu'elle te prent,
Tu ne sens point sa flamme dommageable,
Qui jour, & nuict, sans la toucher, me rend
Heureusement pour elle miserable [1].

CCCXLVI

A si hault bien de tant saincte amytié
Facilement te debvroit inciter,
Sinon debvoir, ou honneste pitié,
A tout le moins mon loyal persister,
Pour unyment, & ensemble assister
Lassus en paix en nostre eternel throsne.
  N'apperçoy tu de l'Occident le Rhosne

CCCXLV. — 8. sentz
CCCXLVI. — 7. N'apperçois-tu

---

1. On croirait qu'il s'agit d'un amant ou d'un époux. Il n'en est rien. C'est d'un livre qu'il est question, et ce dizain est inspiré de Serafino (éd. Menghini, p. 77, son. 39) :

O felice libretto ove si spesso
Tutti i secreti soi madonna scrive ;
Deh, di' come el mio cor con essa vive
E se'l vol trar del foco ove l'ha messo.

Io son da lei da lunge, e tu da presso,
Tu tocchi ove convien ch' io non arrive,
Ch' io porria l'alma al par dell' altre dive
Se una sol volta a me fusse concesso.

E ben me meraviglio essendo degno
Di tanto onore ognor lieto et contento
Che non te accendi, essendo arido legno;

Ch' io moro e abruso se la vedo o sento,
E se non che col pianto io me sostegno
Arso serria de fuor come son drento.

Se destourner, & vers Midy courir,
Pour seulement se conjoindre a sa Saone[1]
Jusqu'a leur Mer, ou tous deux vont mourir?

CCCXLVII

Heureux joyau, tu as aultresfoys ceinct
Le doigt sacré par si gente maniere[2],
Que celle·main, de qui le povoir sainct
Ma liberté me detient prisonniere,
Se faingnant ore estre large aulmosniere,
Te donne a moy, mais pour plus sien me rendre.
  Car, comme puis en te tournant comprendre,
Ta rondeur n'à aulcun commencement,
Ny fin aussi, qui me donne a entendre,
Que captif suis sans eslargissement[3].

1. Cf. Alamanni (*Versi e Prose*, Florence, Le Monnier, 1859, t. II, p. 7) :

Ivi è il rapido re degli altri fiumi
Rodan superbo, e la sua sposa umile...

L. Hebreu, p. 129 : « Quant aux fleuves & autres eaues, qui s'engendrent es concavitez de la terre, ...incontinent qu'elles se trouvent en quantité suffisante courent à trouver la mer & tout l'ellement de l'eaue, *pour l'amour qu'elles ont à leur espece...* »
— Cf. *Delie*, diz. 396.

2. Cf. *Delie*, diz. 349.
Serafino a composé sur la bague de sa dame au moins huit sonnets. Cf. éd. Menghini, p. 71 :

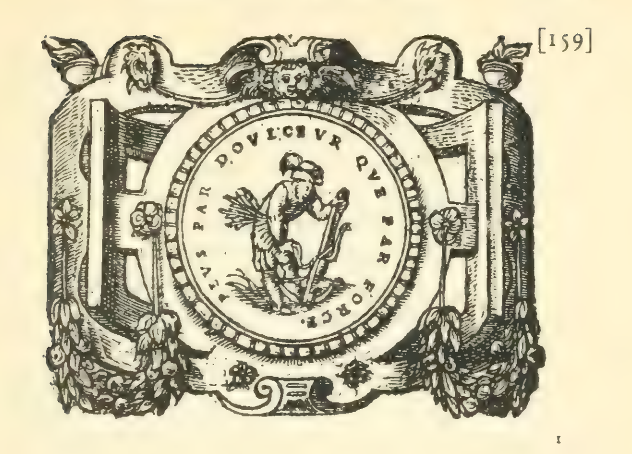
Or va, felice anel si aventurato
Va, stringe quella man che 'l cor m' ha stretto ;...
Ch' io ben vorrei con te cambiar mio stato...

3. *Idem*, p. 54, son. 16 :

Quel cerchio d'or, ch' ognun mi vede al braccio
E segno sol ch' altrui pregion mi tiene...

Cf. encore sonnets 51, 52, 53, 54, 67, 76, 77, 78.

[159]



[1]

CCCXLVIII

Par ce penser tempestant ma pensée
Je considere en moy l'infirmité,
Ou ma santé je voy estre pansée
Par la rigueur, & celle extremité
Non differente a la calamité,
Qui se fait butte a cest Archier mal seur.
  Pourquoy, Amour, comme fier aggresseur,
Encontre moy si vainement t'efforces ?
Elle me vainct par nayve doulceur
Trop plus, que toy par violentes forces.

CCCXLVIII. — 9. vaincq

1. Dans l'*Hecatongraphie* de G. Corrozet (1541), au fol. E 2 v°, se trouve un emblème différent, mais sur le même proverbe : *Plus par douceur que par force.* La chaleur du soleil force un homme à se dévêtir.

CCCXLIX

Tu as, Anneau, tenu la main captive [1],
Qui par le cœur me tient encor captif,
Touchant sa chair precieusement vive
Pour estre puis au mal medicatif,
Au mal, qui est par fois alternatif.
En froit, & chault meslez cruellement. [160]
Dont te portant au doigt journellement,
Pour medecine enclose en ton oblique,
Tu me seras perpetuellement
De sa foy chaste eternelle relique.

CCCL

Je ne me puis aysément contenter [2]
De ceste utile, & modeste maniere
De voile umbreux pour desirs tourmenter,
Et rendre a soy la veue prisonniere :

CCCXLIX. — 5. alternatif *(suivi d'une virgule)* — 6. froid, & chauld
CCCL. — 3. voyle — 4. veuë

---

1. Cf. *Delie*, diz. 347 (et la n. 2).
Serafino (éd. Menghini, p. 90, son. 52) :

> O vago anel, che in su la bianco mano
> De la mia dea fusti un gran tempo in stato.....

2. Cf. Octovien de Saint-Gelays, *Chasse & depart d'Amours* (1509), fol. T 5 r° :

> Levez ces cœuvrechiers plus hault
> Qui trop cœuvrent ces beaulx visaiges :
> De riens ne servent tels umbrages
> Quant il ne fait halle ne chault :
> On fait a beaulté qui tant vault
> De la musser tort & oultrages...

Ces vers ont été reproduits en 1538 dans le *Petit traicté contenant en soy la fleur de toutes joyeusetez*, etc., Anthoine Bonnemere pour Vincent Sertenas.

Par ou Amour, comme en sa canonniere,
Espie Amans dans son assiette forte.
En ce mesaise aumoins je me conforte,
Que le Soleil si clerement voyant,
Pour te congnoistre, & veoir en quelque sorte,
Va dessus nous, mais en vain, tournoyant[1].

CCCLI

Qui cuyderoit du mylieu de tant d'Anges
Trop plus parfaictz, que plusieurs des haultz cieulx,
Amour parfaire aultrepart ses vendanges,
Voire en Hyver, qui jà pernicieux
Va depeuplant les champs delicieux,
De sa fureur faisant premier essay.
Et qu'il soit vray, & comme je le scay :
Constrainct je suis d'un grand desir extresme
Venir au lieu, non ou je te laissay,
Mais, t'y laissant je m'y perdis moymesme[2].

CCCLI. — 4. Voyre — 8. Contrainct

---

1. Britonio, *Gelosia del Sole*, fol. 99 r° :

Come viver non vo d'odio & di sprezza ?
Se di mirar vostra unica bellezza
Quel ch'e splendor del ciel prende diletto ?

Voir encore Sannazar, *Opere volgari*, parte II, son. 33.
2. Pour comprendre ce dizain, voir le son. de Pétrarque :

Tra quantunque donne leggiadre e belle...

et, bien qu'il soit postérieur à la *Delie*, le son. de Ronsard (*Amours*, I, CXIII, éd. Blanchemain, I, 64) :

Je vey ma nymphe entre cent damoiselles.

Scève et Ronsard ont-ils suivi un modèle commun autre que Pétrarque ? Je suis porté à le croire, parce que tous deux parlent de l'hiver, dont il n'est nullement question dans le sonnet de Pétrarque. Mais je n'ai pu trouver cette source commune.

CCCLII [161]

Non moins ardoir je me sens en l'absence
Du tout de moy pour elle me privant,
Que congeler en la doulce presence,
Qui par ses yeulx me rend mort, & vivant.
Or si je suis le vulgaire suyvant,
Pour en guerir, fuyr la me fauldroit.
Le Cerf blessé par l'archier bien adroit [1]
Plus fuyt la mort, & plus sa fin approche.
Donc ce remede a mon mal en vauldroit [2]
Sinon, moy mort, desesperé reproche.

CCCLIII

Sa vertu veult estre aymée, & servie,
Et sainctement, & comme elle merite,
Se captivant l'Ame toute asservie,
Qui de son corps en fin se desherite :
Lequel devient pour un si hault merite
Plus desseché, qu'en terre de Lemnos [3].

CCCLII. — 9. *Je propose de lire* : a mon mal *ne* vauldroit. *Voir ci-dessous n. 2. — 1544 et 1564 ont un point après* vauldroit (*faute évidente*).
CCCLIII. — 5. *1544 et 1564 portent un point après* merite (*faute évidente*) — 6. desseiché

---

1. Cf. *Delie*, diz. 159.

2. La tournure *ne vauldroit sinon desesperé reproche* se comprend fort bien : Un tel remède apporté à mon mal n'aurait d'autre résultat que le reproche inutile de ma mort. — Au contraire, *en vauldroit* n'a aucun sens.

3. Cf. *Le Mirouer des Apothiquaires*, Lyon, Thibaud Payen, s. d., non paginé (l'auteur est Symphorien Champier, contemporain de Scève, et très probablement son ami) : « De Terra lennia que nous disons terra sigillata, laquelle seulement venoit en l'isle de Lemno, sigillée du scel de Dyamne la ou fus Galien laquelle doibt estre rouge... & celle que nous usons c'est argille, de nulle ou bien peu d'efficace, & incongneue a nous... » — Rabelais, liv. IV, chap. LIV : « En l'ile de Lemnos la terre sphragitide... » — L'*Hist. Naturale di Ferrante Imperato*, Venise, 1672,

Et luy estant jà reduict tout en os [1],
N'est d'aultre bien, que d'espoir revestu.
Je ne suis point pour ressembler Minos,
Pourquoy ainsi, Dictymne, me fuis tu [2] ?

CCCLIV

Quand (ô bien peu) je voy aupres de moy
Celle, qui est la Vertu, & la Grace :
Qui paravant ardois en grand esmoy,
Je me sens tout reduict en dure glace [3]
Adonc mes yeulx je dresse a veoir la face,
Qui m'à causé si subit changement: [162]
Mais ma clarté s'offusque tellement,
Que j'ars plus fort en fuyant ses destroitz :
Comme les Montz, lesquelz communement
Plus du Soleil s'approchent, plus sont froidz [4].

CCCLIV. — 4. grace — 6. m'a — 8. destroictz

---

p. 125 sqq. dit de la terre de Lemnos : « *Secca bene* si manda con l'istesso sigillo in Costantinopoli al loro gran Signore. »

1. Serafino (éd. 1548), fol. 145 v° :

Il fuoco è giunto à l'ossa.

2. Cf. Ovide, *Mét.* II, 341 ; Chariteo (éd. Pèrcopo, II, 96).

« Dictyne ou Dictynne. C'est l'un des surnoms de Diane. » *Epithetes de M. de La Porte Parisien*, au mot *Dictyne*.

3. Pétrarque, *Trionf. d'Amore*, c. 3, *Arder da lunge et agghiacciar da presso*. — Cf. *Delie*, diz. 26, v. 6.

Serafino (éd. 1548), fol. 149 r° :

Quanto più a questa fiamma me avicino
Più tremo. impalidisco et vivo in ghiaccio,
Et se lontan io sto per mio destino
Consumo et ardo fuor d'ogni solaccio...

4. *Idem*, fol. 142 v° :

Quanto è piu alto un monte ha più la neve,
Il pian dal sol piu longe hà più calore...
Son da te longe, il cor foco riceve,

CCCLV

L'Aulbe venant pour nous rendre apparent [1]
Ce, que l'obscur des tenebres nous cele,
Le feu de nuict en mon corps transparent [2],
Rentre en mon cœur couvrant mainte estincelle,
Et quand Vesper sur terre universelle
Estendre vient son voile tenebreux,
Ma flamme sort de son creux funebreux,
Ou est l'abysme a mon cler jour nuisant,
Er derechef reluit le soir umbreux,
Accompaignant le Vermisseau luisant [3].

CCCLVI

Quand Titan a sué le long du jour [4].
Courant au sein de sa vielle amoureuse,

CCCLV. — 6. voyle — 7. *1544 et 1564 portent* sont creux, *faute évidente pour* son creux — 8. nuysant — 9. reluyt — 10. luysant

CCCLVI. — 1. *1544 porte un point après* jour (*faute évidente*) — 2. vieille

---

Te son d'apresso, à l'hor tremando more...

Chariteo (éd. Pèrcopo, II, 175, son. 147) dit exactement la même chose.

1. Dizain dérivé de Pétrarque, 4e stance de la canz. *Si è debile 'l filo...*

2. Pétrarque, son. *Quando 'l voler...* :

L'alma, che traluce come un vetro.

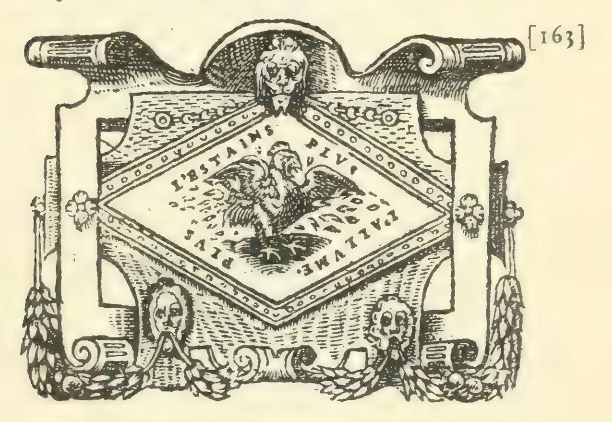
Cf. aussi son. *Gia traluceva à begli occhi'l mio core...*; Bembo, son. *Poi ch'ogni ardir mi circonscrisse amore.*

3. Serafino (éd. 1548), fol. 153 r°.

E se talhor del petto escono i vampi
Mi fan parer qual lucciola d'agosto.

4. Cf. *Delie*, diz. 360. — C'est un cliché pris d'Ovide et très à la mode à l'époque. Cf. Helisenne, *Angoisses*, fol. O 2 v° : « Quand la belle Aurore fut levée du lict de son mary Titon... » — fol. O 6 r° : « Quand les numerales heures avoient esveillé l'amy de Titon.. » — fol. M 5 v° : « Au temps que le filz d'Yperion faisant son cours parmy le Zodiaque,

Et Cynthia vient faire icy sejour
Pour donner lieu la nuict tenebreuse,
Mon cœur alors de sa fornaise umbreuse[1]
Ouvre l'Etna de mes flammes ardentes,
Lesquelles sont en leur cler residentes,
Et en leur bruyt durent jusques a tant,
Que celle estainct ses lampes evidentes,
De qui le nom tu vas representant.



[163]

CCCLVII

Tousjours n'est pas la mer Egée trouble[2].
Et Tanais n'est point tous temps gelé :

eut tant sejourné es parties meridionalles, qu'il ataignit la queuë des poissons... » — fol. I 3 r° : « La claire Aurore se separoit du doré lict de l'antique Titon son mary... » etc. — Cf. Pétrarque, son. *Quando' l sol bagna in mar l'aurato carro...*

1. Serafino (éd. 1548), fol. 125 r° : « dentro porto una fornace ardente... » Helisenne, *Angoisses*, fol. D 5 v° : « Tout ainsi que les flammes d'une fournaise (dont le feu est trop vehement) pressant l'une l'autre a l'entree du souspiral, ainsi de mon estomach sortoient souspirs en si grande afluence, que totalement la parolle m'a esté forclose. »

2. Horace, *Carm.* II, IX, début; — Serafino (éd. 1548), fol. 181

Mais le malheur, qui mon mal me redouble,
Incessamment avecques luy meslé
S'encheine ensemble, & ainsi congelé
Me fait ardoir tant inhumainement,
Que quand par pleurs je veulx soubdainement
Remedier a si grand' amertume :
Voulant ma flamme estaindre aulcunement,
Plus je l'estains, & plus fort je l'allume [1].

CCCLVIII

Toutes les foys, que sa lueur sur Terre
Jecte sur moy un, ou deux de ses raiz,
En ma pensée esmeult l'obscure guerre
Par qui me sont sens, & raison soubstraictz.
Et par son tainct Angeliquement fraiz
Rompt ceste noise a nulle aultre pareille. [164]
Et quand sa voix penetre en mon oreille,
Je suis en feu, & fumée noircy,
Là ou sa main par plus grande merveille
Me rend en marbre & froid, & endurcy [2].

CCCLVIII. — 6. noyse

v° : *Non sempre dura in mar grave tempesta...* — Chariteo (éd. Pèrcopo, II, 189) : *Non sempre mai dal ciel procella cade...* — Bembo, fol. 20 r° :
Se ne monti Riphei sempre non piove
Nè ciascun giorno è 'l *mar Egeo turbato*
Nè l'Hebro, o l'Istro, *o la Tana gelato...*
Le thème est banal; mais c'est évidemment Bembo que Scève a suivi ici.

1. Cf. *Delie*, diz. 239.

2. Cf. Bembo, fol. 27 v° : *Passo in una marmorea figura...* — Marulle (Paris, 1529), fol. 12 r° :
Nec jam vana putet veterum miracula quisquam,
Ipse ego cum visa dirigeam domina.
Mens tamen, et veteris remanent incendia mentis,
Sic etiam Niobe flet lapis in Sipylo.
— Cf. *Delie*, diz. 373.

CCCLIX

Quand l'ennemy poursuyt son adversaire
Si vivement, qu'il le blesse, ou l'abat :
Le vaincu lors pour son plus necessaire
Fuyt çà, & là, & crie, & se debat.
Mais moy navré par ce traistre combat
De tes doulx yeulx, quand moins de doubte avois,
Cele mon mal ainsi, comme tu vois,
Pour te monstrer a l'œil evidamment,
Que tel se taist & de langue, & de voix,
De qui le cœur se plaint incessament[1].

CCCLX

En ce Faulxbourg celle ardente fornaise [2]
N'esleve point si hault sa forte alaine,
Que mes souspirs respandent a leur aise,
Leur grand' fumée, en l'air qui se pourmeine.
Et le Canon, qui paour, & horreur meine [3],
Ne territ point par son bruyt furieux

CCCLIX. — 4. crye — 6. yeux — 10. incessamment

---

1. Cf. Bernardo Accolti, *Virginia*, éd. de Venise, 1553, fol. 48 v° :
Cosi nanti il mio ben fredda s'asconde
La muta lingua, come morta fosse :
Ma fanno, poi che'l duolo al parlar noce,
Le lagrime l'ufficio de la voce.

2. Cf. *Delie*, diz. 356 (p. 245, n. 1).

3. Serafino (éd. 1548), fol. 145 v° :
Se una bombarda è del gran foco mossa
Spirando, ciò che trova a terra presso...

Sassoferrato, *Olimpia* (Venise, 1532), fol. B r° :
Non coce tanto una ardente fornace
Quanto mi coce l'amorosa face...

Si durement les circonvoysins lieux,
Qui sa ruyne, & sa fureur soustiennent,
Que mes sanglotz penetrantz jusqu'aux cieulx
Esmeuvent ceulx, qui en cruaulté regnent.

CCCLXI [165]

La passion de soubdaine allegresse
Va occultant soubz l'espace du front
Deux sources d'eaux, lesquelles par destresse
Confusément souvent elle desrompt.
Mais maintenant le cœur chault, & tresprompt
Les ouvre au dueil, au dueil qui point ne ment :
Et qui ne peult guerir par oignement
De patience en sa parfection,
Pour non povoir souffrir l'esloingnement
Du sainct object de mon affection [1].

CCCLXII

Ne du passé la recente memoyre,
Ne du present la congneue evidence,
Et du futur, aulcunesfoys notoyre,

CCCLXI. — 5. chauld
CCCLXII. — 3. auculnesfois

---

1. Cf. *Delie*, diz. 367. — Cf. aussi *Jardin de Plaisance*, fol. 110 v°
Quand ung jour suis sans que je voye
Ung seul plaisir que mes yeux ont,
Toutes les lyesses qui sont
Si ne me mettroient pas en joye.
Plus me dueil que si je perdoye
Tous les biens qui ja m'adviendront.
Mais s'il vous plaist que la revoye,
Mes douleurs tout a coup s'en vont
Qui au departir reviendront
Plus dures que je ne vouldroye.

Ne peult en moy la sage providence :
Car sur ma foy la paour fait residence,
Paour, qu'on ne peult pour vice improperer.
  Car quand mon cœur pour vouloir prosperer
Sur l'incertain d'ouy, & non se boute,
Tousjours espere : & le trop esperer [1]
M'esmeult souvent le vacciller du doubte.

CCCLXIII

Estant ainsi vefve de sa presence,
Je l'ay si vive en mon intention,
Que je la voy toute telle en absence,
Qu'elle est au lieu de sa detention.
Par divers acte, & mainte invention
Je la contemple en pensée rassise. [166]
Cy elle alloit, là elle estoit assise [2] :

1. Cf. Jehan Marot, *Recueil*, fol. D 5 v° :

Soit bien ou mal, contrainct suys de t'aymer.
Car tous les biens qu'onques Dieu & nature
Mirent jamais en humaine facture
Gisent en toy, sans ung seul reprimer.
Parquoy je crains de trop hault presumer :
Mais espoir vient ma doubte reformer
M'admonestant....

2. Cf. *Delie*, diz. 341.
— Ovide, *Rem. Am.*, 727 sqq. :

Hic fuit, hic cubuit ; thalamo dormivimus isto...

— Pétrarque, son. *Sennucio, i vo...* :

Qui cantò dolcemente, et qui s'assise
Qui si rivolse, et qui ritenne il passo...

— Bembo, son. *Amor che meco in quest' ombre ti stavi...* :

Ecco, ove giunse prima, et poi s'assise...
Qui come suol, chi se stesso consiglia
Stette pensosa : o *sue belle divise*
Come m'havete pien di meraviglia.

De la comparaison des textes, il ressort que c'est au sonnet de Bembo que Scève a pensé ici.

Icy tremblant luy feis mes doleances :
En ceste part une sienne devise
Me reverdit mes mortes esperances.

CCCLXIV

L'Esprit vouloit, mais la bouche ne peut
Prendre congé, & te dire a Dieu, Dame[1] .
Lors d'un baiser si tresdoulx se repeut,
Que jusqu'au bout des levres tyra l'Ame[2].
L'œil a plorer si chauldement s'enflamme,
Qu'il t'esmouvroit a grand' compassion.
Quand est du Cœur, qui seul sans passion
Avecques toy incessamment demeure,
Il est bien loing de perturbation,
Et rid en soy de ce, de quoy l'œil pleure.

CCCLXIV. — 1. peult (T)

1. Depuis Dante (*Vita nuova*, XIV), Pétrarque (son. *Perseguendomi amor... Perch'io t''habbia guardato...*, etc.), Boccace (*Fiammette*, ch. 2 : *Volendo dire addio, subito fu la parola tolta...*), c'est une habitude commune à tous les pétrarquistes de trembler et de rester muets devant leurs maitresses. Voir aussi Marulle (1529), fol. 24 r°. Cf. *Delie*, diz. 381, et *Fleurs de Poësie françoise*, fol. G ii v° : L'œil trop hardi si hault liue regarda, Que le parler n'y ausa onc attaindre...

2. Serafino (éd. 1548), fol. 179 v° .

Che tal dolceza in quelli labri accolsi,
Chel spirto mio fu per fugirsi via...

et fol. 141 v° :

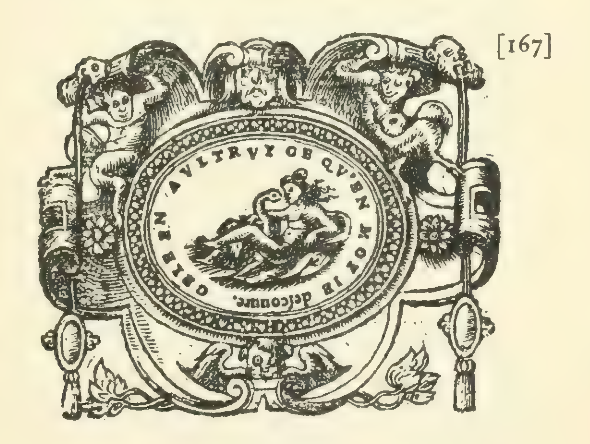
Quando per dar al mio languir conforto
Tua bocca con la mia dignò toccarse,
Poco mancò che io non restasse morto,
Che in sù le labra mie l'anima apparse...

Comples amoureux de Mad. Jeanne Flore, p. 115 : Pyrame surprend Meridienne endormie et « ne se peut enfin tenir que tendrement ne luy lancea un amoureux baiser, & *là son ame venue jusques es extremes levres* avec entier contentement se mesla entre les espritz de sa Dame endormie... »

CCCLXV

La Lune au plein par sa clarté puissante
Rompt l'espaisseur de l'obscurité trouble,
Qui de la nuict, & l'horreur herissante,
Et la paour pasle ensemble nous redouble :
Les desvoyez alors met hors de trouble,
Ou l'incertain des tenebres les guide.
  De celle ainsi, qui sur mon cœur preside,
Le doulx regard a mon mal souverain
De mes douleurs resoult la nue humide,
Me conduisant en son joyeux serain.

[167]



CCCLXVI

Nier ne puis, au moins facilement,
  Qu'Amour de flamme estrangement diverse
Nourry ne m'aye, & difficilement,

CCCLXV. — 9. nuë — 10. conduysant

Veu ceste cy, qui toute en moy converse.
Car en premier sans point de controverse
D'un doulx feu lent le cœur m'atyedissoit
Pour m'allaicter ce pendant qu'il croissoit,
Hors du spirail [1], que souvent je luy ouvre.
Et or craingnant qu'esventé il ne soit,
Je cele en toy ce, qu'en moy je descouvre.

CCCLXVII

Asses plus long, qu'un Siecle Platonique,
Me fut le moys, que sans toy suis esté [2] :
Mais quand ton front je revy pacifique,
Sejour treshault de toute honnesteté,
Ou l'empire est du conseil arresté
Mes songes lors je creus estre devins. [168]
Car en mon corps : mon Ame, tu revins,
Sentant ses mains, mains celestement blanches,
Avec leurs bras mortellement divins
L'un coronner mon col, l'aultre mes hanches.

CCCLXVIII

Lors que Phebus de Thetys se depart,
Apparoissant dessus nostre Orizon,
Aux patientz apporte une grand' part,
Si non le tout, d'entiere guerison :
Et amoindrit, aumoins, la languison,

CCCLXVII. — 1. Assez — 6. creuz — 7. *1544 porte* mon, corps (*faute évidente*).

1. Pour cette expression, cf. p. 245, n. 1, le passage d'Helisenne de Crenne, où elle parle du « souspiral » de la fournaise.

2. Cf. *Delie*, diz. 361 (et la note).

Et les douleurs, que la nuict leur augmente.
Tout en ce point ma peine vehemente
Se diminue au cler de sa presence :
Et de mes maulx s'appaise la tourmente,
Que me causoit l'obscur de son absence.

CCCLXIX

Plongé au Stix de la melancolie
Semblois l'autheur de ce marrissement,
Que la tristesse autour de mon col lye
Par l'estonné de l'esbayssement,
Colere ayant pour son nourrissement,
Colere aduste, ennemye au joyeux [1].
Dont l'amer chault, salé, & larmoyeux,
Crée au dueil par la perseverance
Sort hors du cœur, & descent par les yeulx
Au bas des piedz de ma foible esperance.

CCCLXX [169]

Estant tousjours, sans m'oster, appuyé
Sur le plaisir de ma propre tristesse,
Je me ruyne au penser ennuyé

CCCLXIX. — 4. l'esbahyssement — 7. chauld — *1544 porte* l'armoyeux, *faute évidente.* — 9. Sont — descend — 10. foyble

---

1. *La Nef des Dames vertueuses*, par Symphorien Champier, Lyon, J. Arnollet, 1503, fol. x 3 r° : « Socrates, Platon, Aristote, Dyogenes & aultres philosophes ont dit que amour & concupiscence charnelle est une espece de anragement & fureur, par laquelle les faulx amans nuit & jour sont en sollicitude, & tant que *la colere brusle* les conduisans jusques au feu, & puis *ceste colere par adustion se convertist en melancolie*, & comme aveugles sans consideration tombent au feu & miserabilite & comme bestes vivans au monde tombent au gouffre infernal... »

Du pensement proscript de ma lyesse.
Ainsi donné en proye a la destresse,
De mon hault bien toute beatitude
Est cheute au fons de ton ingratitude :
Dont mes espritz recouvrantz sentement,
Fuyent au joug de la grand servitude
De desespoir, Dieu d'eternel tourment.

CCCLXXI

Blasme ne peult, ou n'est aulcun deffault,
Ny la peine estre, ou n'y à coulpe aulcune :
Dont si justice en nous mesmes deffault,
C'est par malice ou, par propre rancune.
Ny l'Or prisé, ny la chere Pecune,
Dieu de vilté, & de sagesse horreur,
Me tire a doubte, & de doubte a terreur.
Mais en mon cœur à mis dissention
Consentement, qui met en grand erreur
Le resolu de mon intention.

CCCLXXII

Tu mes le Cedre encontre le venin [1]
De ce Serpent en moy continuel [2],

CCCLXX. — 7. au (*1544 donne* an, *faute d'impression*).
CCCLXXI. — 4. par malice, ou par
CCCLXXII. — 1. m'es (T) — metz

---

1. Vincent de Beauvais, *Speculum naturale*, XII, LIV : « Cedrus est arbor... cujus odor serpentes fugat et interimit. » — L'éditeur de 1564 n'a pas compris, et a corrigé *mes* en *metz* (de *mettre*). Il faut adopter la leçon : *Tu m'es le cedre...* donnée par l'*Indice* de 1544.
Cf. Sassoferrato, *Olimpia*, fol. C 4 v° :

O Cedro qual mi porgi un grato odore
Conforta l'alma mia piena di doglia.

2. Cf. J. Flore, *Comptes amoureux*, p. 103 : Pyrance, voyant Meridienne

Comme ton œil cruellement benin
Me vivifie au feu perpetuel,
Alors qu'Amour par effect mutuel
T'ouvre la bouche, & en tire a voix plaine [170]
Celle doulceur celestement humaine,
Qui m'est souvent peu moins, que rigoureuse,
Dont spire (ô Dieux) trop plus suave alaine,
Que n'est Zephire en l'Arabie heureuse.

CCCLXXIII

A son aspect mon œil reveremment
S'incline bas, tant le Cœur la revere,
Et l'ayme, & craint trop perseveramment
En sa rigueur benignement severe.
  Car en l'ardeur si fort il persevere,
Qu'il se dissoult, & tout en pleurs se fond,
Pleurs restagnantz en un grand lac profond [1],
Dont descent puis ce ruisseau argentin,
Qui me congele, & ainsi me confond
Tout transformé en sel Agringentin [2].

« non autrement fut-il en estase ravy, que le roy Achrisius en la vue de la Gorgonne vaincue par le chevalier Perseo. Subtilement s'en apperceut la cruelle Meridienne, & estoit fort joyeuse & contente de voir ainsi l'imprudent jeune homme se perdre en la lueur de ses beaux yeux : ressemblante *au serpent appelé Basilisque*, qui occit quiconque il aura atteint de son *regard venimeux*. » — Cf. *Delie*, diz. 1.

1. Jehan Marot, *Recueil*, fol. D 4 v° :

> Par quoy me plains de vous, & vostre affaire
> Devant Amour, quant pour le satisfaire
> L'avez plongé aux grands fleuves & lacz
> De desespoir...

2. Cf. *Delie*, diz. 358 (et la note). — Je n'ai pas pu trouver ce qu'on appelait alors du nom de *sel agrigentin*. Peut-être était-ce le soufre, qui abondait aux environs de Girgenti, ou Agrigente.

CCCLXXIV

Cupido veit son traict d'or rebouché [1],
Et tout soubdain le vint au Dieu monstrer,
Qui jà estoit par son pere embouché
Pour luy vouloir ses fouldres accoustrer.
Adonc Vulcan pour plus noz cœurs oultrer,
En l'aiguisant par son feu l'à passé,
Feu de vengeance, & d'ire compassé,
Sans que jamais aulcune grace oultroye.
Parquoy Amour chatouilloit au passé,
Et a present ses Amantz il fouldroye.

[171]



[2]

CCCLXXIV. — 1. veid — 6. l'aiguysant

1. Cf. *Delie*, diz. 36 et 37, et Clément Marot (éd. Jannet, I, 12).
2. Pour l'emblème, cf. Serafino (éd. 1548), fol. 111 r° :

E vo qual vespertil se non la notte...

— Cf. encore Sassoferrato, *Olympia*, fol. C 3 r°.

CCCLXXV

De toy la doulce, & fresche souvenance
Du premier jour, qu'elle m'entra au cœur[1]
Avec ta haulte, & humble contenance,
Et ton regard d'Amour mesmes vainqueur,
Y depeingnit par si vive liqueur
Ton effigie au vif tant ressemblante[2],
Que depuis l'Ame estonnée, & tremblante
De jour l'admire, & la prie sans cesse :
Et sur la nuict tacite, & sommeillante,
Quand tout repose, encor moins elle cesse.

CCCLXXVI

Tu es le Corps, Dame, & je suis ton umbre[3],
Qui en ce mien continuel silence
Me fais mouvoir, non comme Hecate l'Umbre,
Par ennuieuse, & grande violence,
Mais par povoir de ta haulte excellence,
En me movant au doulx contournement [172]
De tous tes faictz, & plus soubdainement,
Que l'on ne veoit l'umbre suyvre le corps,
Fors que je sens trop inhumainement
Noz sainctz vouloirs estre ensemble discords.

CCCLXXV. — 3. *1544 porte un point après* contenance (*faute évidente*)
CCCLXXVI. — 4. ennuyeuse — 6. mouvant — 8. void

---

1. Traduit des *Rime de la Diva Vettoria Colonna*, Venise, 1542, fol. 27 r°
   Quel giorno che l'amata imagin corse
   Al cor...
2. Cf. *Delie*, diz. 214 (et la note).
3. Cf. *Delie*, diz. 13.

CCCLXXVII

Ce cler luisant sur la couleur de paille
T'appelle au but follement pretendu :
Et de moy, Dame, asseurance te baille,
Si chasque signe est par toy entendu.
Car le jaulne est mon bien tant attendu
(Souffre qu'ainsi je nomme mes attentes,
Veu que de moins asses tu me contentes)
Lequel le blanc si gentement decore :
Et ce neigeant flocquant parmy ces fentes
Est pure foy, qui jouyssance honnore[1].

CCCLXXVIII

La blanche Aurore a peine finyssoit
D'orner son chef d'or luisant, & de roses,
Quand mon Esprit, qui du tout perissoit
Au fons confus de tant diverses choses,
Revint a moy soubz les Custodes closes
Pour plus me rendre envers Mort invincible.

CCCLXXVII. — 1. luysant — 7. assez
CCCLXXVIII. — 1. finissoit (T) *et 1564* — 2. luysant

---

1. Cf. le *Blason sur le jaune paillé*, dans *Blasons, poësies anciennes des XVe et XVIe siècles*, par M. D. MM*** [Méon]. Paris, Guillemot, 1809, p. 301-302 :

> Aussi porte la jouissance
> Ceste couleur pour son blason,
> Et Charlotte ayant cognoissance
> De ce, m'en fist hier un don.....

Pour l'allégorie des couleurs, cf. Serafino (éd. Menghini, p. 110-111), *Delie*, diz. 254, et Mario Equicola, *Nat. d'Amore*, lib. V, fol. 171 v° sqq.

Mais toy, qui as (toy seule) le possible
De donner heur a ma fatalité,
Tu me seras la Myrrhe incorruptible
Contre les vers de ma mortalité.

CCCLXXIX [173]

Bien qu'en ce corps mes foibles esperitz
Ministres soient de l'aure de ma vie[1],
Par eulx me sont mes sentementz periz
Au doulx pourchas de liberté ravie :
Et de leur queste asses mal poursuyvie
Ont r'apporté l'esperance affamée
Avec souspirs, qui, comme fouldre armée
De feu, & vent, undoyent a grandz flotz.
Mais de la part en mon cœur entamée
Descend la pluye estaingnant mes sanglotz.

CCCLXXX

Pour esmovoir le pur de la pensée[2],
Et l'humble aussi de chaste affection,
Voye tes faictz, ô Dame dispensée

CCCLXXIX. — 5. assez
CCCLXXX. — 1. esmouvoir

1. Souvenir de Pétrarque, son. *L'aura gentil...*, *L'aura soave...*, etc.
2. Thomas Sebilet, dans son *Art poëtique* de 1548 (éd. Gaiffe, p. 64), cite ce dizain pour la richesse de ses rimes.

A estre loing d'humaine infection :
Et lois verra en sa parfection
Ton hault cœur sainct lassus se transporter :
Et puis cy bas Vertus luy apporter
Et l'Ambrosie, & le Nectar des Cieulx,
Comme j'en puis tesmoingnage porter
Par jurement de ces miens propres yeulx.

CCCLXXXI

Je sens en moy la vilté de la crainte
Movoir l'horreur a mon indignité
Parqui la voix m'est en la bouche estaincte
Devant les piedz de ta divinité [1].
Mais que ne peult si haulte qualité
Amoindrissant, voyre celle des Dieux ? [174]
Telz deux Rubiz, telz Saphirs radieux [2] :
Le demourant consideration,
Comme subject des delices des Cieulx,
Le tient caché a l'admiration.

CCCLXXX — 9. tesmoignage
CCCLXXXI. — 1. craincte — 2. Mouvoir

---

1. Cf. *Delie*, diz. 364, n. 1, et Pétrarque, son. *Piu volte gia dal bel sembiante...* et *L'aura soave al sole spiega...*

2. Serafino (éd. 1548), fol. 170 v° :

Come un diamante al sole, ò un zaphiro
Che quanto più lo sguardi, più resplende,
Cosi la tua bellezza sempre acquista
Per offerir piu doglia alla mia vista...

Cf. encore Tebaldeo, son. 51.

CCCLXXXII

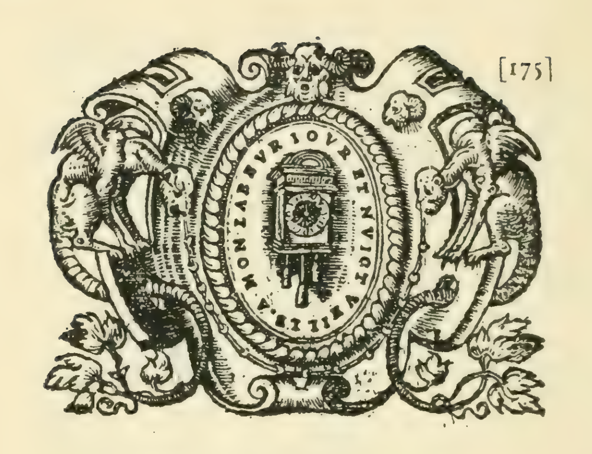
L'heureux sejour, que derriere je laisse,
Me vient toute heure, & tousjours au devant.
Que dy je vient ? mais fuyt, & si ne cesse
De se monstrer peu a peu s'eslevant.
Plus pas a pas j'esloingne le Levant,
Pour le Ponent de plus près approcher :
Plus m'est advis de le povoir toucher,
Ou que soubdain je m'y pourroys bien rendre.
Mais quand je suis, ou je l'ay peu marcher.
Haulsant les yeulx, je le voy loing s'estendre.

CCCLXXXIII

Plus croit la Lune, & ses cornes r'enforce,
Plus allegeante est le febricitant :
Plus s'amoindrit diminuant sa force,
Plus l'affoiblit, son mal luy suscitant.
Mais toy, tant plus tu me vas excitant
Ma fiebvre chaulde avant l'heure venue,
Quand ta presence a moy se diminue,
Me redoublant l'acces es mille formes.
Et quand je voy ta face a demy nue,
De patient en mort tu me transformes.

CCCLXXXIII. — 1. croist — renforce (T) — 6. venuë — 7. diminuë — 9. nuë

[175]



CCCLXXXIV

Me desaymant par la severité
De mon estrange, & propre jugement,
Qui me fait veoir, & estre en verité
Non meritant si doulx soulagement,
Comme celluy, dont pend l'abregement
De mes travaulx me bienheurantz ma peine,
Je m'extermine, & en si grande hayne
De mes deffaultz j'aspire a la merveille
D'un si hault bien, que d'une mesme alaine
A mon labeur le jour, & la nuict veille.

CCCLXXXIV. — 1. des-aymant

CCCLXXXV

Dessus ce Mont, qui la Gaule descouvre,
Ou lon entent les deux Sœurs resonner [1],
Lors que la nuict a l'esprit sa guerre ouvre [2],
Je luy voulois paix, & repos donner,
Avec le lict cuydant abandonner
Mes tristes pleurs, mes confuses complainctes. [176]
Quand le Soleil dessus ses roues painctes
Celle a mes yeulx soubdain representa [3],
Qui par douleurs, ny par cruaultez maintes
De ce cœur sien oncques ne s'absenta.

CCCLXXXVI

Quand Apollo apres l'Aulbe vermeille
Poulse le bout de ses rayons dorez,
Semble a mon œil, qui lors point ne sommeille,
Veoir les cheveulx, de ce Monde adorez [4],

CCCLXXXV. — 2. entend — 7. roües

---

1. Sans doute Claudine et Sibylle Scève. Sur ces deux sœurs de Maurice Scève, voir Breghot du Lut, *Biogr. lyonn.*, et Baur, *Maur. Scève et la Renaiss. lyonn.*, Paris, Champion, 1906, p. 27.

2. Pétrarque, *passim.* — Bembo (Venise, 1535), fol. 19 v° : *Colei, che guerra a miei pensieri indice.*

3. Pétrarque, son. *Non vidi mai...* — *Almo sol, quella fronde...* — *Il cantar nuovo...* — Cl. Marot, *Epigr.* XXX (éd. Jannet, III, 16) :

Incontinent que je te vy venue,
Tu me semblas le clair soleil des cieulx...

4. Pétrarque, son. *Il cantar nuovo...* et canz. *Si è debile' l filo... :* Le treccie d'or, che devrien far il sole D'invidia molta ir pieno...

Mais surtout Panfilo Sasso (Venise, 1519, fol. a 4 v°) :

Quando l'aurora nel celeste choro
Ascende, e mostra a noi la faccia lieta,
Me par veder la mia fatal cometa

Qui par leurs noudz de mes mortz decorez
M'ont a ce joug jusqu'a ma fin conduyct.
Et quand apres a plaine face il luyt,
Il m'est advis, que je voy clerement,
Les yeulx, desquelz la clarté tant me nuyt,
Qu'elle esblouyt ma veue entierement.

CCCLXXXVII

Ou celle estoit au festin, pour laquelle
Avecques moy le Ciel la Terre adore,
La saluant, comme sur toutes belle [1],
Je fus noté de ce, que je l'honnore [2].
Ce n'est vilté ce n'est sottié encore,

CCCLXXXVI. — 10. veüe

Sparger al vento le sue treccie d'oro.
. . . .
Quando s'asconde, vene el giorno a meno
La notte oscura, senza lume e stelle
Costei po far l'inferno el paradiso.

On trouve les mêmes passages reproduits dans *les Fleurs de Poësie françoyse*, fol. G 1 v° :

Estant seulet aupres d'une fenestre
Par ung matin comme le jour poignoit,
Je regarday encore à main senestre
Qui à Phebus le chemin ordonnoit,
Et d'autre part, m'amye qui peignoit
Son chief doré, & vey ses luysans yeulx,
Dont me getta ung traict si gracieux
Qu'à haulte voix je fuz contrainct de dire :
Dieux immortelz, rentrez dedans voz cieulx,
Car la beaulté de ceste vous empire.

1. Cf. Dante, *Vita nuova*, XIV.

2. Helisenne de Crenne, *Angoisses*, fol. a 6 v° : « Ma renommée avoit (jusques a present) esté clere, sans estre *notée* de chose qui peut denigrer mon honneur. » — Claude de Taillemont dira en 1556 (*Tricarite*, p. 62) :

Serey-je donc mocqé, è elle ancor *notée*,
O Gent brute, è sans cœur, de nulle Ame agitée...

Qui cy m'à faict pecher villainement :
Mais tout ainsi qu'a son advenement
Le cler Soleil les estoilles efface [1],
Quand suis entré j'ay creu soubdainement,
Qu'elle estoit seule au lustre de sa face.

CCCLXXXVIII [177]

Ce doulx venin, qui de tes yeulx distille,
M'amollit plus en ma virilité,
Que ne feit onc au Printemps inutile
Ce jeune Archier guidé d'agilité.
Donc ce Thuscan pour vaine utilité
Trouve le goust de son Laurier amer [2] :
Car de jeunesse il aprint a l'aymer.
Et en Automne Amour, ce Dieu volage,
Quand me voulois de la raison armer,
A prevalu contre sens, & contre aage.

CCCLXXXIX

Elle à le cœur en si hault lieu assis
Qu'elle tient vil ce, que le Monde prise :
Et d'un sens froit tant constamment rassis
Estime en soy ce, que chascun mesprise.
Dont par raison en la vertu comprise
Ne se tient plus icy bas endormie.

CCCLXXXVIII. — 7. apprint
CCCLXXXIX. — 1. a (T) — 3. froid — 4. chacun

1. Pétrarque, son. *Il cantar nuovo...* :
Quel far le stelle, e questo sparir lei.
2. Cf. Pétrarque, *passim*.

Mais tasche encor, comme intrinseque amye,
A me vouloir a si hault bien instruire.
Mesmes voyant l'Aigle, notre ennemye,
Par France aller son propre nid destruire [1].

CCCXC

Toutes les fois que je voy eslever
Tes haultz sourcilz, & leurs cornes ployer
Pour me vouloir mortellement grever,
Ou tes durs traictz dessus moy employer,
L'Ame craignant si dangereux loyer,
Se pert en moy, comme toute paoureuse, [178]
O si tu es de mon vivre amoureuse,
De si doulx arcz ne crains la fureur telle.
Car eulx cuidantz donner mort doloureuse,
Me donnent vie heureuse, & immortelle.

CCCXCI

Non (comme on dit) par feu fatal fut arse [2]

CCCXC. — 1. foys (T) — 6. perd — 9. cuydantz — douloureuse

---

1. En 1539-1540, Charles-Quint traversa la France pour aller réduire les Gantois révoltés.

2. Il s'agit de Lyon, ou plutôt de la ville bâtie primitivement sur la colline de Fourvières, dont on dérivait alors le nom de Forum Veneris, et que déjà, en 1503, Lemaire de Belges appelait une *« saincte montaigne »* (éd. Stecher, t. IV, p. 329). Voir la notice de Stecher sur la vie et les œuvres de J. Lemaire, 1891, p. XII. — Voir également (Stecher, t. IV, p. 127) la lettre de Humbert Fournier à Symphorien Champier, et la note 2 de l'éditeur. Fournier dit de Fourvières : « olim Veneris,

Ceste Cité sur le Mont de Venus :
Mais la Deesse y mit la flambe esparse,
Pource que maintz par elle estoient venuz
A leur entente, & ingratz devenuz,
Dont elle ardit avecques eulx leur Ville.
  Envers les siens ne sois donc incivile
Pour n'irriter & le filz, & la mere.
Les Dieux hayantz ingratitude vile,
Nous font sentir double vengeance amere [1].

CCCXCII

Les elementz entre eulx sont ennemys,
Movantz tousjours continuelz discors :
Et toutesfois se font ensemble amys
Pour composer l'union de ce corps [2].
  Mais toy contraire aux naturelz accordz,
Et a tout bien, que la Nature baille,

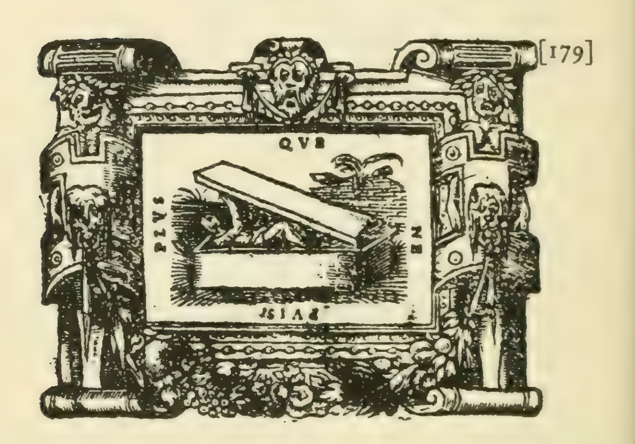
nunc Parthenices fanum ». — Sur l'incendie de Lyon, voir Colonia, *Hist litt. de Lyon*, t. I, p. 269 et p. 148, ch. 8 : « Embrasement de Lyon. Les uns ont dit en général que c'étoit un feu descendu du ciel pour punir le débordement des premiers habitants de cette ville. » Colonia dit (p. 151) que Gabriel Symeoni parle de cet incendie dans sa *Description de la Limagne d'Auvergne*, Lyon, Roville, 1561. — Cf. Sénèque (*Ad Lucil.* 91). Scève avait pu lire la description de l'incendie de Lyon dans un ouvrage paru au début du XVIe siècle : *Le Giroufflier aux dames, ensemble le Dit des Sibiles. Epistre de Seneque à Lucille consolatoire de liberal leur amy qui estoit triste pour ce que la cité de Lyon dont il estoit, estoit arse & brulée. Par ceste epistre on peut clerement congnoistre quant & comment la cité de Lyon fut dernierement destruicte. Et en quel lieu elle estoit fondée, & quelle elle estoit & les ans de sa duree.* S. l. n. d., in-4° goth. (voir *Bull. mens. de la libr. D. Morgand*, n° 58, déc. 1903, cote 45044).

1. Cf. dans les *Comptes amoureux* de J. Flore, comment Vénus se venge des dédains vertueux de la comtesse Méridienne (voir Reynier, *Roman sentimental avant l'Astrée*, p. 126 sqq.).

2. Cf. Sassoferrato, *Olimpia*, fol. C 3 : Les hommes sont composés des quatre éléments ; si l'un d'entre eux se sépare des autres, c'est la mort qui survient.

En ceste mienne immortelle bataille
Tu te rens doulce, & t'appaises soubdain :
Et quand la paix a nous unir travaille,
Tu t'esmeulx toute en guerre, & en desdain.

[179]



CCCXCIII

Je voys, & viens aux ventz de la tempeste [1]
De ma pensée incessamment troublée :
Ores a Poge, or' a l'Orse tempeste [2],

1. Pétrarque, son. *Passa la nave mia...*
2. Pétrarque, son. *Po ben può tu portartene...* : « Senz'alternar poggia con orza » ; — Bembo, son. *Si come quando il ciel...* : « Senza alternar di poggia et d'orza Tutta lieta sen' va spalmata nave... » — Voir le *Lexique*, au mot *Poge*.

Ouvertement, & aussi a l'emblée,
L'un apres l'aultre, en commune assemblée
De double, espoir, desir, & jalousie,
Me foudroyantz telz flotz la fantasie
Abandonnée & d'aydes, & d'appuys.
  Parquoy durant si longue phrenesie,
Ne povant plus, je fais plus que ne puis.

CCCXCIV

Pardonnez moy, si ce nom luy donnay[1]
Sinistrement pour mon mal inventé.
Cuydant avoir du bien plus que je n'ay,
J'ay mon proces contre moy intenté.
  Car esperant d'estre un jour contenté,
Comme la Lune aux Amantz favorise, [180]
Je luy escris & surnom, & maistrise,
Pour estre a elle en ses vertus semblable[2].
  Mais au rebours elle (ô Dieux) les mesprise,
Pour a mes vœutz se rendre inexorable.

CCCXCIII. — 6. *Il faut lire, à mon avis* : De doubte, espoir...
CCCXCIV. — 2. *1544 porte* invente (*faute évidente*) — 10. vœuz

---

1. Chariteo lui aussi (éd. Pèrcopo, t. II, p. 37, son. 23) explique pourquoi il a surnommé sa dame Luna :

> Costei che mia benigna et ria fortuna...
> E con giusta cagion chiamata Luna...

2. Il faut comprendre : Parce que Délie est en ses vertus semblable à la Lune.

CCCXCV

Ce n'est Plancus, qui la Ville estendit[1],
La restaurant au bas de la montaigne :
Mais de soymesme une part destendit
Là, ou Arar les piedz des deux Montz baigne :
L'aultre saulta de là vers la campaigne,
Et pour tesmoing aux nopces accouroit.
Celle pour veoir si la Saone couroit,
S'arresta toute au son de son cours lent :
Et ceste, ainsi qu'a present, adoroit
Ce mariage entre eulx tant excellent.

CCCXCVI

Le laboureur de sueur tout remply[2]
A son repos sur le soir se retire :
Le Pelerin, son voyage accomply,
Retourne en paix, & vers sa maison tire.
Et toy, ô Rhosne, en fureur, & grand ire

ÇCCXCVI. — 5. grand'

1. Cf. *Delie*, diz. 112, v. 10 (et la note).
Paradin (*Mém. sur l'hist. de Lyon*, Lyon, Gryphius, 1573) écrit au chap. VII du Ier livre, que Plancus, sous Auguste, « fonda la cité de Lyon en la montagne de Forviere, laquelle nous avons montré avoir esté auparavant en l'Isle, entre deux rivieres de Rhône & de la Saône » (p. 9). — Sur Munatius Plancus, voir encore *Lugdunum priscum*, par le président Claude de Bellièvre, Lyon, 1846, pet. in-4° (Bibl. Nat. Lk7. 13756), p. 7 sqq.
2. Inspiré de Pétrarque, canz. *Ne la stagion che' l ciel rapido inchina...* — Serafino (éd. 1548), fol. 126 v° :
Sel zappator il giorno se affatica

Tu viens courant des Alpes roidement
Vers celle là, qui t'attend froidement,
Pour en son sein tant doulx te recevoir [1].
Et moy suant a ma fin grandement,
Ne puis ne paix, ne repos d'elle avoir.

CCCXCVII [181]

Toute fumée en forme d'une nue [2]
Depart du feu avec grave maintien :
Mais tant plus hault s'esleve, & se denue,
Et plus soubdain se resoult toute en rien.
Or que seroit a penetrer au bien,
Qui au parfaict d'elle jamais ne fault ?
Quand seulement pensant plus, qu'il ne fault,
Et contemplant sa face a mon dommage,
L'œil, & le sens peu a peu me deffault,
Et me pers tout en sa divine image.

CCCXCVII. — 1. nuë — 3. denuë

La sera spera il premio, il riposare...
Ahi lasso, io spero del mio amor si forte
Tormento, inganno...

1. Cf. *Delie*, diz. 346 (et la note).
2. Cf. Serafino (éd. 1548), fol. 143 v° :

Mentre uno acceso raggio hà in se l'ardore
Sempre va in alto, e mentre ha foco ha vita,
Ma poi che extinto a terra casca è more,
Che spento il foco, è sua virtu finita,
Cosi brusando io vivo, e inalzo il core
Mancato il foco in me l'alma è transita,
Ma se tal foco drento non se smorza
Presummo ardendo il ciel toccar per forza.

CCCXCVIII

Violenté de ma longue misere
Suis succumbé aux repentins effortz,
Qu'Amour au sort de mes malheurs insere,
Affoiblissant mes esperitz plus forts.
Mais les Vertus passementantz les bords,
Non des habitz, mais de ses mœurs divines,
Me serviront de doulces medecines,
Qui mon espoir me fortifieront :
Et lors je croy, que ses graces benignes
Dedans mon cœur la deifieront.

CCCXCIX

Mais que me sert sa vertu, & sa grace,
Et qu'elle soit la plus belle du Monde,
Comprenant plus, que tout le Ciel n'embrasse
En son immense, en sa rondeur profonde ?
Car puis qu'il fault, qu'au besoing je me fonde
Sur les secours en mes maulx pitoyables, [182]
Mes passions certes espamoyables
Vaincues jà de mille repentences,
Veulent d'effectz remedes favorables,
Et non unguentz de frivoles sentences.

CCCC

Quand l'allegresse aux entrailles créée
De son desir du tout ressuscité,

CCCXCVIII. — 4. fortz
CCCXCIX. — 5. besoin

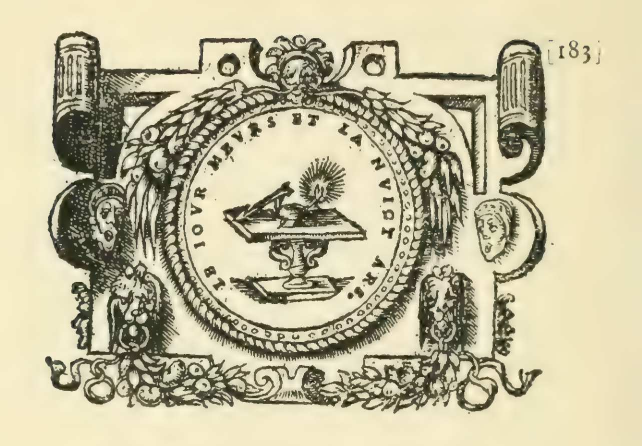
Doibt appaiser, comme ame recréée,
Les passions de sa felicité,
Se deffaict toute en la diversité,
Et en l'ardeur de son contentement.
  Parquoy voulant tirer le sentement
Hors du repos de consolation,
Luy fourragé par l'esbahyssement,
Umbre me rend de la confusion.

CCCCI

Tant occupez aux conditions d'elle [1]
Sont mes espritz, qu'ilz y sont transformez :
Et tellement contrainctz soubz sa cordelle,
Qu'en leur bonté naifve bien formez,
De leur doulceur sont ores defformez,
Et tant dissoulz en sa rigueur supreme,
Qu'en me hayant de toute hayne extreme,
Comme me hayt sa gracieuseté,
Je me suis fait ennemy de moymesme,
Pour tout complaire a son impiété.

CCCCI — 4. nayve

1. Sur le sens de ce mot *conditions*, cf. ce passage de Gruget, *Dialogues de Messire Speron Sperone*... Paris, Vincent Sertenas, 1551, fol. 30 v°-31 r° : « Encor que la dame aymée porte naturelle afection à son amant, selon qu'il se monstre envers elle affectionné, si est ce qu'elle ne rencontre pas souvent le comble de ses desirs : car en discourant & notant songneusement de poinct en poinct les *condicions* de son amant, qui paraventure ne sont si excellentes, comme il luy semble qu'elle les merite, à la fin elle en choisira la hayne... » — Voir la note du diz. 428 : « *le sue divine conditioni* ».



[183]

CCCCII

La roue en fin le fer assubtilie [1],
Et le rend apte a trancher la durté.
Adversité qui l'orgueil humilie,
Au cœur gentil de passion hurté
Fait mespriser fortune, & malheurté,
Le reservant a plus seconde chose.
    Mais mon travail sans entremesler pose
A mon souffrir, m'aiguise par ses artz
Si vivement, que (si dire je l'ose)
Tout le jour meurs, & toute la nuict ars.

CCCCII. — 1. roüe

---

1. Cf. *Delie*, diz. 52 (et les notes).

CCCCIII

Tout le jour meurs voyant celle presente [1],
Qui m'est de soy meurdryerement benigne.
Toute nuict j'ars la desirant absente,
Et si me sens a la revoir indigne,
Comme ainsi soit que pour ma Libytine
Me fut esleue, & non pour ma plaisance. [184]
    Et mesmement que la molle nuisance
De cest Archier superbement haultain
Me rend tousjours par mon insuffisance
D'elle doubteux, & de moy incertain.

CCCCIV

Tant plus je veulx d'elle me souvenir,
Plus a mon mal, maulgré moy, je consens.
Que j'aurois cher (s'il debvoit advenir)
Que la douleur m'osta plus tost le sens
Que la memoire, ou reposer je sens
Le nom de celle, Amour, ou tu regnois
Lors qu'au besoing tu me circonvenois,
Tant qu'a la perdre a present je souhaicte.

CCCCIII. — 2. meurdrierement — *1544 donne* meudryerement (*faute évidente*) — 7. nuysance
CCCCIV. — 8. je souhaitte

---

1. Cf. *Delie*, diz. 138. — Souvenir d'un sonnet de Lodovico Martelli. *Rime* (Venise, 1553, fol. A iiii v°) :

Tutto il di desioso, et lieto miro
Le celesti bellezze al mondo sole :
Poi quando lassa noi partendo il sole,
Per ch'io lasso il mio ben, piango et sospiro...

— Ce dizain est la suite du précédent.

Car si en rien je ne m'en souvenois,
Je ne pourrois sentir douleur parfaicte.

CCCCV

Heur me seroit tout aultre grand malheur
Pour le desastre influant ma disgrace,
Ou Apollo ne peult par sa valeur,
Ne la Fortune opulentement grasse.
Car sa rigueur incessamment me brasse
Novelle ardeur de vains desirs remplye.
Parquoy jamais je ne voy accomplye
La voulenté, qui tant me bat le poulx,
Que la douleur, qui en mon front se plye,
Tressue au bien trop amerement doulx.

CCCCVI [185]

Haultain vouloir en si basse pensée,
Haulte pensée en un si bas vouloir
Ma voulenté ont en ce dispensée,
Qu'elle ne peult, & si se deubt douloir.
Pource souvent mettant a nonchaloir
Espoir, ennuy, attente, & fascherie,
Veult que le Cœur, bien qu'il soit fasché, rie
Au goust du miel [tous] mes incitementz :
Et que le mal par la peine cherie
Soit trouvé Succre au fiel de mes tourmentz.

CCCCV. — 6. Nouvelle
CCCCVI. — 8. *1544 porte :* du miel mes incitementz : *ce qui fait un vers faux. J'adopte la leçon de 1564.*

CCCCVII

En moy saisons, & aages finissantz
De jour en jour descouvrent leurs fallace.
Tournant les Jours, & Moys, & ans glissantz,
Rides arantz defformeront ta face [1].
Mais ta vertu, qui par temps ne s'esface,
Comme la Bise en allant acquiert force [2],
Incessamment de plus en plus s'esforce
A illustrer tes yeulx par mort terniz.
Parquoy, vivant soubz verdoyante escorce [3],
S'esgallera aux Siecles infiniz.

CCCCVIII

Quant Mort aura, apres long endurer,
De ma triste ame estendu le corps vuyde,
Je ne veulx point pour en Siecles durer,
Un Mausolée ou une piramide.
Mais bien me soit, Dame, pour tumbe humide [4]
(Si digne en suis) ton sein delicieux. [186]

CCCCVIII. — 6. *Dans 1544, pas de point après* delicieux

1. Cf. *Delie*, diz. 310.
2. Souvenir du *vires acquirit eundo* de Virgile.
3. Allusion à Daphné, métamorphosée en laurier.
4. Allusion à Mausole et Artémise : cf. Aulu-Gelle, *Noct. Attic.*, X, 18, et Valère Maxime, IV, 6.
— Serafino (éd. Menghini, p. 99) :

Quando el mio core afflitto
Remise in te, sepulcro e mio sostegno...

— Bernardo Accolti, *Virginia* (Venise, 1553, fol. 48 r°) :

Sienmi le braccia tue con nuova sorte
Carcere in vita, e sepoltura in morte...

— Voir encore *les Fleurs de Poësie francoyse*, Lyon, F. Juste, fol. H 6 v° :

Si l'ame faict aux lieux sa penitence
La ou le corps vivant la faict pecher,
En toy sera la mienne residence...

Car si vivant sur Terre, & soubz les Cieulx,
Tu m'as tousjours esté guerre implacable,
Apres la mort en ce lieu precieux
Tu me seras, du moins, paix amyable.

CCCCIX

Appercevant cest Ange en forme humaine,
Qui aux plus fortz ravit le dur courage
Pour le porter au gracieux domaine
Du Paradis terrestre en son visage,
Ses beaulx yeulx clers par leur privé usage
Me dorent tout de leurs rayz espanduz.
Et quand les miens j'ay vers les siens tenduz,
Je me recrée au mal, ou je m'ennuye,
Comme bourgeons au Soleil estenduz,
Qui se refont aux gouttes de la pluye.

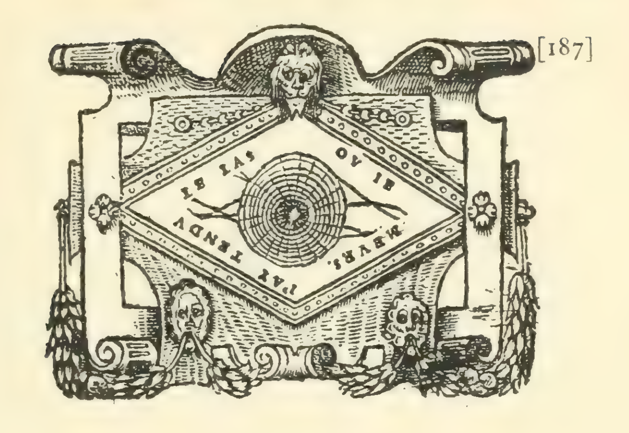
CCCCX

D'elle puis dire, & ce sans rien mentir,
Qu'ell' à en soy je ne scay quoy de beau,
Qui remplit l'œil, & qui se fait sentir
Au fond du cœur par un desir noveau,
Troublant a tous le sens, & le cerveau,
Voire & qui l'ordre a la raison efface.
Et tant plus plaict, que si attrayant face
Pour esmouvoir ce grand Censeur Romain [1],
Nuyre ne peult a chose qu'elle face,
Seure vivant de tout oultrage humain.

CCCCVIII. — 9. precieulx
CCCCX. — 4. nouveau

1. *Comptes amoureux de Madame Jeanne Flore*, p. 88. Il est question d'une dame si belle « qu'elle eust peu d'un sien simple regard...

[187]



CCCCXI [1]

Au doulx rouer de ses chastes regardz
Toute doulceur penetramment se fiche
Jusqu'au secret, ou mes sentementz ars
Le plus du temps laissent ma vie en friche,
Ou du plaisir sur tout aultre bien riche
Elle m'allege interieurement :
Et en ce mien heureux meilleurement
Je m'en voys tout en esprit esperdu.
  Dont, maulgré moy, trop vouluntairement
Je me meurs pris es rhetz, que j'ay tendu.

CCCCXI. — 1. roüer

---

eschauffer en son amour toutes les statues qui furent jamais erigées au marché à Rome, *fut celle du continent Cato* ».

1. Pour l'emblème, cf. Pétrarque, son. *Mirando 'l sol de begli occhi...* — Serafino (éd. Menghini, p. 210) :

> Se'l ragno regna che comincia tessere
> Tal mosca vola a velo....

CCCCXII

Mont costoyant le Fleuve, & la Cité [1],
Perdant ma veue en longue prospective,
Combien m'as tu, mais combien incité
A vivre en toy vie contemplative ?
Ou toutesfoys mon cœur par œuvre active
Avec les yeulx leve au Ciel la pensée [188]
Hors de soucy d'ire, & dueil dispensée
Pour admirer la paix, qui me tesmoingne
Celle vertu lassus recompensée,
Qui du Vulgaire, aumoins ce peu, m'esloingne [2].

CCCCXII. — 2. veüe

1. Souvenir d'un sonnet de Vittoria Colonna (*Rime*, Venise, 1542, fol. 43 v°), que Scève connaisait certainement, puisqu'il a traduit le début d'un sonnet du même recueil (cf. diz. 135) :

> Donna sicura accesa, e da l'errante
> Volgo lontan in solitario albergo,
> Lieta mi par veder lasciando à tergo
> Quanto non piace al primo eterno amante,
> E fermar col desio le sacre piante
> Sovra un gran monte, ond'io mi specchio, e tergo
> Nel bel essempio il pensier drizzo, et ergo
> Drieto l'orme beate, e l'opre sante...

2. Pétrarque, son. *Poi che voi, & io...* : Seguite i pochi, e non la volgar gente, et son. *O cameretta...* : Il vulgo a me nemico ed odioso... — Scève ne se soucie guère d'être compris du vulgaire. Cf. *Discours philosophiques* de Pontus de Tyard, seigneur de Bissy... Paris, Abel l'Angelier, 1587, p. 31 sqq. : « Vous souvient il point (repliqua-t-elle) de celuy qui un jour arrivant icy me trouva une Delie en main : & de quelle grace l'ayant prinse & encor non leu le second vers entier, il se rida le front & la jetta sur la table a demy courroucé ? Oh ! si fais dea (repondy-je) & ay bien memoire qu'entre autres choses, quand je le vy autant nouveau & incapable d'entendre la raison, que les doctes vers du seigneur Maurice Scaeve... je luy respondis qu'aussi se soucioit bien peu le seigneur Maurice que sa Delie fust veue ny maniée des veaux... » — Cf. *Delie*, diz. 414, v. 10.

CCCCXIII

Honneste ardeur en un tressainct desir,
Desir honneste en une saincte ardeur
En chaste esbat, & pudique plaisir
M'ont plus donné & de fortune, et d'heur,
Que l'esperance avec faincte grandeur
Ne m'à ravy de liesse assouvie.
Car desirant par ceste ardente envie
De meriter d'estre au seul bien compris,
Raison au faict me rend souffle a la vie,
Vertu au sens, & vigueur aux espritz.

CCCCXIV

Plaisant repos du sejour solitaire
De cures vuyde, & de soucy delivre,
Ou l'air paisible est feal secretaire
Des haultz pensers, que sa doulceur me livre
Pour mieulx jouir de ce bienheureux vivre,
Dont les Dieux seulz ont la fruition.
Ce lieu sans paour, & sans sedition
S'escarte a soy, & son bien inventif.
Aussi j'y vis loing de l'Ambition,
Et du sot Peuple au vil gaing intentif[1].

CCCCXIII. — 4. *1544 porte* donne (*faute évidente*) — 6. lyesse
CCCCXIV. — 5. jouyr

---

1. Cf. *Delie*, diz. 262, 412 (et n. 2). — Le dernier vers est traduit de Pétrarque, son. *La gola, e'l sonno...*:

...la turba al vil guadagno intesa.

CCCCXV [189]

Quand je te vy, miroir de ma pensée,
D'aupres de moy en un rien departie,
Soubdain craingnant de t'avoir offensée,
Devins plus froid, que neige de Scythie.
Si ainsi est, soit ma joye avortie
Avec ma flamme au paravant si forte :
Et plus ma foy ne soit en quelque sorte
Sur l'Emeril de fermeté fourbie,
Voyant plus tost, que l'esperance morte,
Flourir en moy les desertz de Libye[1].

CCCCXVI

Et l'influence, & l'aspect de tes yeulx
Durent tousjours sans revolution

1. « Il est convenable que mesme le desert & les lieux secs, qui ont aussi esté faits de la main du Seigneur, ayent leurs intelligences & quelque Idée en la Court sur-mondaine... dont ils reçoyvent la seicheresse & soyent separez du decours arrousant de la fontaine supreme, de laquelle procede tout arrousement. *Doncques le desert... est un lieu destitué & delaissé de la faveur celeste... Au desert aussi est toute ame qui de nouveau entre en la prison de ce corps, là où elle est destituée de sapience, de vertu, de congnoissance...* » (*Georgii Fr. Veneti Minorit. familiae. De Harmonia mundi*. Venise, 1525, in-fol.). — Je cite la traduction qu'en donna Lefèvre de la Boderie, Paris, Jean Macé, 1578, in-fol. ; livre VII, chap. x, p. 245.)

Il est possible que Scève se soit souvenu ici d'un passage du *Comento* de Lorenzo dei Medici qu'il a déjà imité au diz. 235. Voir Lorenzo (éd. Simioni, I, 140) : « Se adunque alla donna mia la conversazione delli

Plus fixément, que les Poles des Cieulx [1].
Car eulx tendantz a dissolution
Ne veulent veoir que ma confusion,
Affin qu'en moy mon bien tu n'accomplisses,
Mais que par mort, malheur, & leurs complisses
Je suyve en fin a mon extreme mal
Ce Roy d'Escosse avec ces troys Eclipses [2]
Spirantz encor cest An embolismal.

CCCCXVI. — 6. A fin

---

uomini era molesta, e solo li piaceva amore, speranza, fede e li miei, pensieri, senza questi tra molti era in estrema solitudine, e con essi *quando fussi suta ne' deserti della arenosa Libia*, si poteva chiamare « accompagnata. »

1. Cf. *Recueil Jehan Marot*, fol. A 6 v° :

> Sans varier moins que le Pole Arctique
> Doit la dame estre.....
> Le Pole est fixe, & le ciel erraticque
> Semblablement tout tresor terrificque
> Va, & puys vient, ainsi que faict la Lune :
> Mais cueur constant n'en a joye ou rancune,
> Se monstrant Polle envers Fortune inicque
> Sans varier.

2. Le seul roi d'Ecosse dont il puisse être question ici est Jacques V, qui mourut le 13 décembre 1542 et qui régnait depuis 1513. — La seule année où je trouve trois éclipses est l'année 1544 (cf. Saint-Gelays, éd. Blanchemain, I, 290-291 : son. VIII *Sur la naissance de Mr le duc de Bretaigne, qui fut aprés l'éclipse du Soleil, en janvier l'an 1544*, et une note de La Monnoye, même éd., t. I, p. 291) : « Dans le temps que Henri II étoit encore dauphin, il eut de Catherine de Médicis, son épouse, François, duc de Bretagne, né l'an 1543, ou, selon le calendrier romain, 1544, non pas après l'éclipse du soleil, comme le dit Saint-Gelays, mais trois jours avant cette éclipse, arrivée, comme on sait, le 24. Il y en avoit eu auparavant une de lune le même mois, et il y en eut ensuite deux autres, l'une en juillet, l'autre en novembre. » — Marot a conservé le souvenir de ces éclipses dans son épigramme *De l'an 1544* (éd. Jannet, III, 101). — Mais comment concilier les dates de 1542 et de 1544? Je n'ai pu résoudre cette difficulté.

CCCCXVII

Fleuve rongeant pour t'attiltrer le nom[1]
De la roideur en ton cours dangereuse,
Mainte Riviere augmentant ton renom,
Te fait courir mainte rive amoureuse,
Baingnant les piedz de celle terre heureuse
Ou ce Thuscan Apollo sa jeunesse [190]
Si bien forma, qu'a jamais sa vieillesse
Verdoyera a toute eternité :
Et ou Amour ma premiere liesse
A desrobée a immortalité.

CCCCXVIII

Soubz le carré d'un noir tailloir couvrant
Son Chapiteau par les mains de Nature,
Et non de l'art grossierement ouvrant,
Parfaicte fut si haulte Architecture,
Ou entaillant toute lineature,
Y fueilla d'or a corroyes Heliques.
Avec doulx traictz vivement Angeliques,
Plombez sur Base assise, & bien suyvie

CCCCXVII. — 2. roydeur — 9. lyesse

---

1. Cf. Pétrarque :

Rapido fiume. che d'alpestra vena
Rodendo intorno, onde 'l tuo nome prendi...

Dessus son Plinte a creux, & rondz obliques
Pour l'eriger Colomne de ma vie[1].

CCCCXIX

Hault est l'effect de la voulenté libre,
Et plus haultain le vouloir de franchise,
Tirantz tous deux d'une mesme equalibre,
D'une portée a leur si haulte emprise :
Ou la pensée avec le sens comprise
Leur sert de guide, & la raison de Scorte,
Pour expugner la place d'Amour forte :
Sachant tresbien, que quand desir s'esbat,
Affection s'escarmouche de sorte,
Que contre vueil, sens, & raison combat.

1. Développement d'une image familière à Pétrarque : son. *Gloriosa colonna...* — canz. *Quel antico mio dolce...* : Quella donna Ch'i li diè per colonna Della sua frale vita ; — canz. *Che debb'io far...* : Quest'è del viver mio l'una colonna ; — son. *Rotta è l'alta colonna*, etc. — Voir encore la canz. où Laure est comparée à un palais : *Tacer non posso...*

Cf. Scève, *Microcosme* (1562), p. 92 :

De cinq genres premier erigeoit la Dorique
Sur son plinte massive, & de lourde fabrique
Avec base grossiere, & son chapiteau lourd
Selon le diametre eslevé gros & court
Couvert de son carreau soustenant l'architrave, etc.

Parlant ensuite de la colonne Corinthienne :

plus grande, & aussi encolée,
Le tour bas boyaulté, au reste cannellée
Avec mignonne base, & fueilleux chapiteau
Gentement encongnë d'helique voluteau
Representant l'habit de femenine grace.

Scève dit que le style dorique était consacré à Apollon, le corinthien à Diane.

[191]



CCCCXX

Peu s'en falloit, encores peu s'en fault,
Que la Raison asses mollement tendre
Ne prenne, apres long spasme, grand deffault,
Tant foible veult contre le Sens contendre.
Lequel voulant ses grandz forces estendre
(Aydé d'Amour) la vainct tout oultrément.
  Ne pouvant donc le convaincre aultrement,
Je luy complais un peu, puis l'adoulcis
De propos sainctz. Mais quoy ? plus tendrement
Je l'amollis, & plus je l'endurcis.

CCCCXXI

Voulant je veulx, que mon si hault vouloir
De son bas vol s'estende a la vollée,

CCCCXX. — 2. assez — 6. vaincq

Ou ce mien vueil ne peult en rien valoir,
Ne la pensée, ainsi comme avolée,
Craingnant qu'en fin Fortune l'esvolée
Avec Amour pareillement volage [192]
Vueillent voler le sens, & le fol aage,
Qui s'envolantz avec ma destinée,
Ne soubstrairont l'espoir, qui me soulage
Ma volenté sainctement obstinée.

CCCCXXII

Touché au vif & de ma conscience,
Et du remord de mon petit merite,
Je ne sçay art, & moins propre science,
Pour me garder, qu'en moy je ne m'irrite,
Tant ceste aigreur estrangement despite
En vains souhaitz me rend si variable.
Fust elle, aumoins, par vertu pitoyable
Mon dictamnum, comme aux Cerfz Artemide [1],
Tirant le traict de ma playe incurable,
Qui fait mon mal ardemment estre humide.

CCCCXXIII

Respect du lieu, soulacieux esbat.
A toute vie austerement humaine,

CCCCXXIII. — 1. soulatieux (T) — *1564 porte une virgule après* esbat

1. Cf. Rabelais, IV, LXII : « Les cerfs & bisches, navrés profondément par traicts de dars... s'ils rencontrent l'herbe nommée dictame frequente en Candie & en mangent quelque peu, soudain les fleches sortent hors, & ne leur en reste mal aucun. » Cf. également Vincent de Beauvais, *Speculum Naturale*, lib. IX, cap. LXVI, et Boaystuau, *Theatre du Monde*, Paris, 1560, fol. 10.

Nourrit en moy l'intrinseque debat,
Qui de douleur a joye me pourmaine :
Y frequentantz, comme en propre domeine,
Le Cœur sans reigle, & le Corps par compas.
  Car soit devant, ou apres le repas,
Tousjours le long de ses rives prochaines
Lieux escartez, lentement pas a pas
Vois mesurant & les champs, & mes peines [1].

CCCCXXIV [193]

De corps tresbelle & d'ame bellissime,
Comme plaisir, & gloire a l'Univers,
Et en vertu rarement rarissime
Engendre en moy mille souciz divers :
Mesmes son œil pudiquement pervers
Me penetrant le vif du sentement,
Me ravit tout en tel contentement,
Que du desir est ma joye remplie,
La voyant l'œil, aussi l'entendement,
Parfaicte au corps, & en l'ame accomplie.

CCCCXXV

Bien que je sache amour, & jalousie,
Comme fumée & feu, esclair, & fouldre,
Me tempestantz tousjours la fantasie

1. Pétrarque:

Solo e pensoso i piu deserti campi
Vo misurando a passi tardi e lenti.

Ce n'est pas Pétrarque que suit ici M. Scève, mais Bembo, qu'il traduit mot à mot dans le dernier vers (Venise, 1535, fol. 15 r° : son. *Solingo augello se piangendo vai*) :

Privo di tutto son [io] d'ogni mio bene
Et nudo et grave et solo et peregrino
Vo misurando i campi et le mie pene.

En une fin sans jamais se resouldre :
Je ne me puis (pourtant) d'erreur absouldre,
Cherchant tousjours par ce Monstre terrible
De veoir en moy quelque deffault horrible
Trop plus asses, qu'en mon Rival, regner :
Comme lon scait, qu'avecques l'impossible
J'accuse aultruy pour tout me condamner.

CCCCXXVI

Finablement prodigue d'esperance,
Dont estre avare est tresgrande vertu [1],
De fermeté, & de perseverance
Me suis quasi de tous poinctz devestu,
Estimant moins tout espoir, qu'un festu,
Fors seulement pour l'Amant esprouver : [194]
Non que je vueille, en effect, reprouver
Ce bien, voyant que ne le puis acquerre :
Mais seurement celluy ne peult trouver
En aultruy paix, qui a soy donne guerre [2].

CCCCXXVII

Force me fut (si force se doibt dire
De se laisser a ses desirs en proye)
De m'enflamber de ce dueil meslé d'ire,
Qu'Amour au cœur passionné ottroye,
Quand je me vy (non point que je le croye,

CCCCXXV. — 6. Cerchant — 8. assez

1. Souvenir de Sperone Speroni. Voir la note du diz. 428 : « la speranza, di che è virtu l'essere avaro ».

2. Idem. Voir la note du diz. 427 : « mal può trovar pace in altrui, chiunque da guerra à se stesso ».

Et si le cuyde) estre d'elle banny.
  Est ce qu'ailleurs elle pretend ? nenny :
Mais pour errer, comme maladvisé.
  Aussi comment serois je a elle uny,
Qui suis en moy oultrément divisé [1] ?

CCCCXXVIII

Quoy que ce soit, amour, ou jalousie [2]
Si tenamment en ma pensée encrée :
Je crains tousjours par ceste phrenesie,
Qu'en effect d'elle a aultruy trop n'agrée
Chose par temps, & debvoir consacrée
A mon merite en palme de ma gloire.
  Car tout ce mal si celément notoire
Par l'aveuglée, & doubteuse asseurance,
A mon besoing se faît de paour victoire
Avecques mort de ma foible esperance.

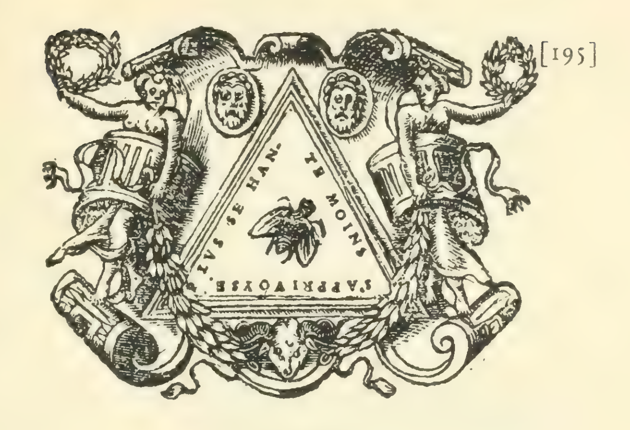
CCCCXXVII. — 8. mal advisé — 9. serois-je

---

1. Pétrarque, son. *Gli occhi di ch'io parlai... e'l viso, che m'havean si da me stesso diviso...*. Cette division est produite par la lutte entre la crainte et l'espoir. — Voir sur ce point Sperone Speroni, dont les *Dialogues* avaient paru pour la première fois à Venise en 1542, et que Scève suit, imite ou traduit dans toute cette fin de la *Delie* (édit. 1542, fol. 10 v° et 11 r°) «Così più ama colui, il quale spera et non teme, che quello non fa, ne cui petto partito combattono insieme due cotali adversarii, et vinca pu chi si voglia, *che non ben sarà unito alla cosa amata chi è diviso tra se*, el mal puó trovar pace in altrui, chiunque da guerra à se stesso. »

2. Ce dizain, comme beaucoup de ceux qui suivent, a été inspiré par la lecture du 1er dialogue de Speroni. Deux amants, Tasso et Tulliar discutent de la jalousie qu'ils éprouvent mutuellement. Le seigneu, Gratia leur démontre que leur jalousie est amour vrai, et Tasso ajoute (1542, fol. 9 v°) : « Non d'altra foggia è in me fatta la gelosia, che la si provi la mia signora, ma di grado molto maggiore della sua : percioche oltra le sue divine conditioni, *oltra l'occasione che ogn'un che l'ama ha di esser con* lei, il partirmi contra sua voglia mi fa temere, che poste da parte le mie vere ragioni, dubitando ch'io la tradisca, non faccia prova di vendicarsi... » et plus loin (fol. 10 r°) : « Ma chiunque teme ove et quando egli devrebbe sperare, et diffidando di se medesimo, à guisa di prodigo, dona altrui la speranza, di che è virtu l'essere avaro. »

[195]



CCCCXXIX

Ja soit ce encor, que l'importunité
Par le privé de frequentation
Puisse polir toute rusticité
Tant ennemye a reputation :
Et qu'en son cœur face habitation
A la vertu gentilesse adonnée,
Estant en mœurs mieulx conditionée,
Que nul, qui soit quelque part, qu'elle voyse :
Elle est (pourtant) en amours si mal née,
Que plus y hante, & moins s'y apprivoyse.

CCCCXXX

Quoy qu'a malheur je vueille attribuer
Coulpe, ou deffault, qui a mon vueil conteste,

CCCCXXIX. — 1. Ja-soit — 6. gentillesse — 7. conditionnée

Si me fault il du cœur contribuer
A mon dommage asses, & trop moleste,
Pour parvenir au bien plus, que celeste,
Comme je croy, que me sera cestuy. [196]
Car patience est le propice Estuy,
Ou se conserve & foy, & asseurance.
Et vrayement n'est point aymant celluy,
Qui du desir vit hors de l'esperance [1].

CCCCXXXI

Respect de toy me rendant tout indigne,
Pour reverer l'admirable prestance
De ta nature humainement benigne,
Me fait fuyr ta privée accoinctance [2]
Par craincte plus, que non point pour doubtance
De tes doulx arcz, me povant garder d'eulx.
Mais tout cœur hault, dont du mien je me deulx,
En ce combat d'amoureux desplaisir
Vit un long temps suspendu entre deux,
L'espoir vainquant a la fin le desir.

CCCCXXX. — 4. assez — 6. fera
CCCCXXXI. — 1. me rendant fort indigne (T) — 6. pouvant

---

1. Sperone Speroni (1542, fol. 10 r°), suite du passage cité en note au diz. 428 : « Gia è geloso l'inamorato, *se inamorato si dee chiamare, chi vive del disio fuor di speranza.* » Scève reproduit ici jusqu'à la construction italienne.

2. Sperone Speroni (1542, fol. 34 r°) : « Similmente considerando le bellezze di membri, alle quali mal rispondono quelle dell' animo, essere à noi piu tosto occasione d'infamia, che d'honore argomento ; giudica essere ben fatto, che l'amante, da sensi all' intelletto, & dal presente al futuro rivolto, mesi, & anni viva lontano dalla cosa amata. » Il sera bon de lire toute la fin du *Dialogue d'Amour* de Speroni.

CCCCXXXII

Sans aultre bien, qui fut au mal commode,
Avec le sens l'humain entendement
Ont gouverné mes plaisirs a leur mode,
Loing toutesfoys de tout contentement,
Qui suffisoit : sans que recentement
Je sente, Amour, tes mordentes espinces,
Dont de rechef encores tu me pinces,
Mesmes cest An, que le froid Alleman
(O Chrestienté !) chassé de ses provinces,
Se voit au joug de ce grand Ottoman[1].

CCCCXXXIII [197]

Je m'en esloingne, & souvent m'en absente[2],
Non que je soys en si sainct lieu suspect :

CCCCXXXII. — 4. toutesfois — 10. void
CCCCXXXIII. — 1. eslongne (T)

---

1. L'histoire de Soliman ne nous présente que deux circonstances qui puissent se rapporter à ce texte : la première, c'est la prise de la Hongrie par les Turcs après la défaite de Louis II à Mohacz en 1526 (voir du Verdier, *Prosopographie*, t. III, p. 2377) ; la seconde se place en 1541 : c'est la seconde campagne de Soliman en Hongrie. Or, en 1526, Scève n'eût pas parlé comme il le fait ici. Il devait être alors un jeune homme ; le langage qu'il tient est au contraire celui d'un homme expérimenté et désabusé, qui se plaint de se voir une fois encore repris dans les liens de l'Amour. L'allusion se rapporte donc à la date de 1541.

2. Ce dizain est la traduction d'un passage du premier dialogue de Speroni sur l'Amour (1542, fol. 32 r°) : « Insino à qui à me pare d'havervi mostrato assai bene, in che guisa l'amante, à voler esser felice, *è sforzato à farsi lontano dalla cosa amata : nel cui cospetto abbagliata non osa, ne sa operar la ragione* : le parole & gli sguardi, *l'udire, il toccare*, l'ire, le paci, le risa, li riposi *sono imperfetti, & quasi d'huom che sogna*, & (quello ch'è ad udire maraviglioso) il cuore, & l'anima dell'amante, dianzi fuoco & faville, subitamente neve & ghiaccio suol divenire. »

Mais pour autant, que la raison presente
S'esblouissant a son plaisant aspect
Ne peult avoir tant soit peu, de respect
A modestie, & moins d'elle jouir.
Car mon parler, toucher, veoir, & ouir
Sont imparfaictz, comme d'homme qui songe [1],
Et pleure alors, qu'il se deust resjouir
D'une si vaine, & plaisante mensonge.

CCCCXXXIV

Ainsi absent la memoyre posée,
Et plus tranquille, & apte a concevoir,
Par la raison estant interposée,
Comme clarté a l'object, qu'on veult veoir :
Rumine en soy, & sans se decevoir
Gouste trop mieulx sa vertu, & sa grace,
Que ne faisoient presentez a sa face
Les sentementz de leur joye enyvrez,
Qui maintenant par plus grand'efficace
Sentent leur bien de leur mal delivrez [2].

CCCCXXXIII.— 4. S'eblouyssant — 6. jouyr — 7. ouyr — 9. resjouyr

1. Pétrarque, son. *Perch'io t'habbia...* :

e se parole fai,
Son imperfette, e quasi d'huom che sogna...

2. Ici, comme au dizain précédent, Scève suit Speroni (fol. 31 r° et 32 r°), mais il résume tout un développement, en employant çà et là les mêmes termes que son modèle : « Et veramente, come meglio vediamo le cose, che alquanto ci sono lontane, tanto almeno *che tra l'occhio, & il colore habbia luogo qualche lume, che raggiando le manifesti ; cosi alhora comincia ad esser nota all' amante la sua amorosa felicità, quando scostato da sentimenti la ragione, à guisa di sole, l'illumina... Veramente lo star lontano dalla cosa amata* tanto, & non piu, *che l'amorosa memoria rumini il cibo che divorano i sentimenti...* ; poco dapoi quel medesimo [l'amant], dalla ragione ammonito, *& in se stesso tornato*, d'una in una *va dimostrando le virtu sue* : cose facendo con esso loro, che *il senso di nuova gioia ingombrato li divietava operare.* »

CCCCXXXV

Or si le sens, voye de la raison[1],
Me fait jouir de tous plaisirs aultant,
Que ses vertus, & sans comparaison
De sa beaulté toute aultre surmontant,
Ne sens je en nous parfaire, en augmentant
L'hermaphrodite, efficace amoureuse ? [198]
O que doulceur a l'Amant rigoureuse
Me deust ce jour plainement asseurer
La Creature estre en soy bienheureuse,
Qui peult aultruy, tant soit peu, bienheurer.

CCCCXXXV. — 2. jouyr

---

1. C'est encore un souvenir du *Dialogue d'Amour* de Speroni. fol. 6 v° sqq. « Mal potreste imparare à non essere gelosi : non sapendo in qual modo di due innamorati faccia amore quel suo misto miracoloso [l'union parfaite qu'il appelle plus loin l'Hermaphrodite]. Dovete adunque sapere che tosto che noi amiamo l'un l'altro, fatti accorti del nostro affetto, mille pensieri amorosi volano di continovo tra l'amante & la cosa amata ; tinto ogn' un di loro nel color dell' oggetto; & tanto à quello simile, quanto è la cera al suggello. Laqual cosa non acqueta, anzi infiamma le nostre voglie ; le quali vaghe di maggior gioia, lasciando l'ombre da canto, con tutti quanti i loro sentimenti, corrono ad abbracciarsi alla verità : nella quale allhora ci trasformiamo del tutto, quando in tal modo, & cosi bene conosciamo, & trattiamo la cosa amata, come ella è atta, che l'huomo goda & appaghi di lei i suoi desiderii. Per la qual cosa non contenti di vederla & udirla, il *rimanente de nostri sensi con ogni studio ci affatichiamo di compiacerne*. Quindi passando alla nostra mente, & *con lei sottilmente le virtu della cosa amata considerando* (percioche non solamente siamo occhi & mani, ma intelletto & ragione) *se elle son tali che l'amante contemplando se ne diletti, già è perfetto l'Hermaphrodito amoroso* ; ne altramente, si che egli viva, siamo possenti di generarlo : percioche *i sensi sono via alla ragione...* »

Et Scève trouve plus loin, au fol. 20 v°, la fin de son dizain :

« A me par che la cosa amata, nel cui arbitrio ripone Amore la felicità dell' amante, sia felicissima & beatissima molto : non tanto per rispetto à chi l'ama, quanto per rispetto all' amore : il quale (come altri dice) di continuo le siede & alberga nel viso, & della bellezza di quello prende virtu di fare tali miracoli, onde noi l'adoriamo per Dio. Pero leggiamo : ***Beata sei che puoi beare altrui..*** »

CCCCXXXVI

Incessamment travaillant en moy celle,
Qui a aymer enseigne, & reverer,
Et qui tousjours par sa doulce estincelle
Me fera craindre, ensemble & esperer,
En moy se voit la joye prosperer
Dessus la doubte a ce coup sommeilleuse.
Car sa vertu par voye perilleuse
Me penetrant l'Ame jusqu'au mylieu,
Me fait sentir celle herbe merveilleuse[1],
Qui de Glaucus jà me transforme en Dieu.

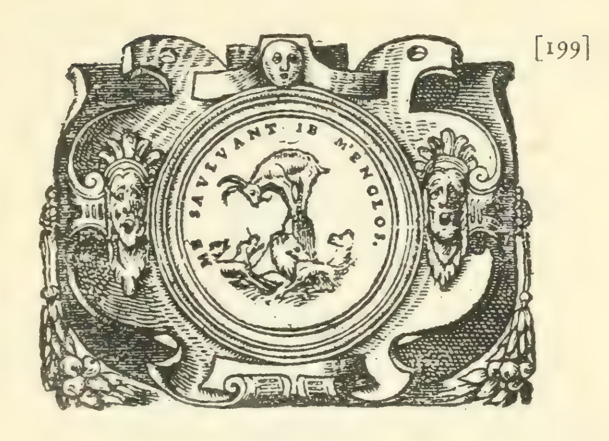
CCCCXXXVII

Estre me deust si grand' longueur de temps
Experiment, advis, & sapience,
Pour parvenir au bien, que je pretens,
Ou aspirer ne m'estoit pas science.
Et toutesfoys par longue patience
En mon travail tant longuement comprise,
Je la tenoys desjà pour moy surprise,
Et toute mienne (ô frivole esperance)
Mais tout ainsi que l'Aigle noir tient prise,
Et jà mespart a ses Aiglons la France[2].

CCCCXXXVI. — 5. se void

1. Ovide, *Met.*, lib. XIII, *in fine*.
Alciat, éd. Minos, p. 18 (emblème 26) :
(gramen) quo Glaucus adeso
Polybides, factus creditur esse deus.
Le *Dialogue d'Amour* de Speroni fournissait aussi à Scève le souvenir du Glaucus d'Ovide, fol. 25 v° : « *quella herba maravigliosa, laquale gustata da Glauco d'huomo in Dio lo trasformò* ». Scève, on le voit, reproduit exactement les termes de Speroni.
2. Allusion aux prétentions de Charles-Quint.

[199]



CCCCXXXVIII

Que je me fasche en si vain exercice,
Comme le mien, certainement [le] fais:
Veu mesmement que d'un si long service
Ne voy encor sortir aulcuns effectz.
  Et si je quitte & le joug, & le faix,
J'eschappe a doubte, espoir, ardeur, attente,
Pour cheoir es mains de la douleur lattente,
Et du regrect, qu'un aultre aye le prys
De mon labeur. Dont en voye patente
Saulver me cuyde, & plus fort je suis pris.

CCCCXXXIX

Bien que raison soit nourrice de l'ame,
Alimenté est le sens du doulx songe

CCCCXXXVIII. — 2. *1544 porte* certainement fais (*faute évidente*). *J'adopte la leçon de 1564.* — 8. regret

De vain plaisir, qui en tous lieux m'entame,
Me penetrant, comme l'eau en l'esponge [1].
Dedans lequel il m'abysme, & me plonge
Me suffocquant toute vigueur intime. [200]
Dont pour excuse, & cause legitime
Je ne me doibs grandement esbahir,
Si ma tressaincte, & sage Dyotime [2]
Tousjours m'enseigne a aymer, & hair.

CCCCXL

Resplendissantz les doulx rayz de ta grace,
Et esclairantz sur moy, mais sans effroy,
De mon cœur froid me rompirent la glace
Indissolvable alors, comme je croy,
Par un espoir d'un gratieux ottroy,
Que je m'attens de ta grace piteuse.
Mon ame ainsi de sa paix convoyteuse
Au doulx sejour, que tu luy peulx bailler,
Se reposant sur ta doulceur honteuse
Ne se veult plus en aultre travailler.

CCCCXXXIX. — 10. hayr
CCCCXL. — 1. raiz (T)

---

1. Image empruntée à Speroni, fol. 14 v° : « Vorrebbe lo amante non abbracciare la cosa amata, ma vivo et intiero per entro lei penetrare, non altramente che l'acqua passi la spugna..... »

2. Platon, *Banquet*. — Castiglione, *Cortegiano*, éd. Cian, p. 499 : « Socrate istesso confessa, tutti i misteri amorosi che egli sapeva, essergli stati rivelati da una donna, cha fu quella Diotima..... » — Dans Speroni (fol. 22 v°), Gratia demande à Tullia d'être une nouvelle Diotime : « Non altramente, che ne dialoghi di Platone, si faccia quello di Diotima. Laqual cosa, acciò si faccia con vostra gloria, *insegnateci in che maniere l'amante*, amando la cosa amata, *mova lei ad amare*, & come esser possa *che alcuna volta la cosa amata, amando, odii* & voglia male all' amante. »

CCCCXLI

Dőncques apres mille travaulx, & mille[1],
Rire, plorer, & ardoir, & geler :
Apres desir, & espoir inutile,
Estre content, & puis se quereller,
Pleurs, plainctz, sanglotz, souspirs entremesler,
Je n'auray eu, que mort, & vitupere !
  Qui d'Amour fut par sa voulenté pere
A plus grand bien, & non a fin sinistre,
M'à reservé voulant qu'a tous appere
Que j'ay esté de son vouloir ministre.

CCCCXLII [201]

Pourroit donc bien (non que je le demande)
Un Dieu causer ce vivre tant amer[2] ?
Tant de travaulx en une erreur si grande,
Ou nous vivons librement pour aymer ?
  O ce seroit grandement blasphemer
Contre les Dieux, pur intellect des Cieulx:
Amour si sainct, & non point vicieux,
Du temps nous poulse a eternité telle,

1. Ce dizain, comme les deux suivants, est emprunté au *Dialogue d'Amour* de Sperone Speroni, fol. 17 v° : « *Dunque dopo mille fatiche, & mille affanni amorosi, dopo l'ardere, & l'agghiacciare, dopo l'ire, gli sdegni, la gelosia, dopo i sospiri, dopo le lagrime, dopo la povertà*, dopo la infamia del mondo, e finalmente *dopo la morte, altro non harà l'huomo acquistato*, che l'essere eguale ad un cane ?..... » Comme il lui arrive souvent, Scève ne suit pas son modèle jusqu'au bout.

2. C'est une de ces « questions d'amour » qui se posaient alors dans les conversations mondaines, et que nous trouvons discutées dans les romans de l'époque. Voir par exemple *Dialogue treselegant intitulé le Peregrin*, Paris, 1535. Aux fol. 139 sqq. est agitée la question de savoir si Amour est Dieu ou non. — C'est encore Speroni (fol. 13 v°) que suit ici M. Scève : « *Deh puo egli essere, che uno Iddio sia cagione di tanti errori, & di tanti mali, in quanti noi incorriamo in amare ?* — Molza : Gli errori

Que de la Terre au Ciel delicieux
Nous oste a Mort pour la vie immortelle.

CCCCXLIII

Combien qu'a nous soit cause le Soleil
Que toute chose est tresclerement veue :
Ce neantmoins pour trop arrester l'œil
En sa splendeur lon pert soubdain la veue [1].
Mon ame ainsi de son object pourveue
De tous mes sens me rend abandonné,
Comme si lors en moy tout estonné
Semeles fust en presence ravie
De son Amant de fouldre environné,
Qui luy ostast par ses esclairs la vie.

CCCCXLIV

Nature au Ciel, non Peripatetique [2],

CCCCXLIII. — 2. veüe — 4. perd — veüe — 5. pourveüe

& i mali nascono da noi soli : che Amore da se non è d'altro che di bene cagione. Per laqualcosa in cielo tra Dei, che sono *puri intelletti*, puro, & ottimo è l'amor loro..... »

1. Cf. *Delie*, diz. 24. — Pétrarque, son. *Conobbi quanto il ciel* :

E per haver huom gli occhi nel sol fissi,
Tanto si vede men, quanto più splende.

V. encore Serafino (éd. Menghini, son. 55, p. 93).

Scève traduit ici un passage du 1[er] dialogue de Sperone Speroni, fol. 21 r° : « Cosi come, tutto che'l Sole con la sua luce sia cagione che'egli si veda ogni cosa, nondimeno per troppo affisarsi nel suo splendore, perde l'occhio la vista ; cosi l'amarmi voi oltre a quel grado, ch' à miei meriti si conviene, è smisurata felicità ; dalla quale abbagliata l'anima mia smarrisce il senso d'ogni sua gioia : non altramente che Semele alla presentia di Giove suo amante, di baleni & di folgori circondato, perdesse la vita. »

2. Ce que Scève appelle ici du nom de ciel, c'est le front de sa dame, et ses yeux (mais Scève ne le dit pas) en sont les « épicicles ». On trou-

Mais trop plus digne a si doulce folie,
Crea Amour sainctement phrenetique,
Pour me remplir d'une melencolie
Si plaisamment, que ceste qui me lye
A la Vertu me pouvant consommer, [202]
Pour dignement par Raison renommer
Le bien, du bien qui sans comparaison
La monstre seule, ou je puisse estimer
Nature, Amour, & Vertu, & Raison.

CCCCXLV

Ainsi qu'Amour en la face au plus beau,
Propice object a noz yeulx agreable,
Hault colloqua le reluysant flambeau
Qui nous esclaire a tout bien desirable,
Affin qu'a tous son feu soit admirable,
Sans a l'honneur faire aulcun prejudice.
Ainsi veult il par plus louable indice,

CCCCXLV. — 2. aggreable — 5. A fin — 7. loüable

---

vera toutes ces gentillesses dans le dialogue de Speroni intitulé *Della dignita delle donne*, fol. 36 r° :

Michele : Che andate pensando cosi soletto, Mess. Daniele? Certo *il cielo peripatetico* non dee essere il paradiso delle anime ; che studiando come voi fate, voi non sareste si maninconico. — Daniele : *Ad altro cielo era volto il mio animo, che non è questo d'Aristotile : il qual cielo qualunque volta io' l considero, col suo divino splendore m'empie il petto di quella nobile maraviglia, che voi chiamate maninconia.* — Michele : ... Ma se parlate d'alcuna donna, sia chi si vuol questa cotale, io non v' intendo, senon dell' Obizza [c'est le nom de la dame en question]. — Plus loin un interlocuteur, s'adressant aux dames de la société, leur dit (fol. 39 r°) qu'Amour est le vrai dieu du monde, qu'il habite en leurs visages, et que là « è l'arco, quivi è la face, quivi sono le sue saette : la *vostra fronte è il suo cielo*; & gl' occhi vostri son gli Epicicli, dentro a quali egli volge se stesso, noi ingrati e sconoscenti di tanto bene al paradiso invitando, che voi donne terzo cielo del mondo benignamente solete à chi vi è fedele donare..... etc. »

Que mon Orphée haultement anobly,
Maulgré la Mort, tire son Euridice
Hors des Enfers de l'eternel obly [1].

CCCCXLVI

Rien, ou bien peu, faudroit pour me dissoudre
D'avec son vif ce caducque mortel :
A quoy l'Esprit se veult tresbien resouldre,
Jà prevoyant son corps par la Mort tel,
Qu'avecques luy se fera immortel,
Et qu'il ne peult que pour un temps perir.
Doncques, pour paix a ma guerre acquerir,
Craindray renaistre a vie plus commode ?
Quand sur la nuict le jour vient a mourir,
Le soir d'icy est Aulbe a l'Antipode [2].

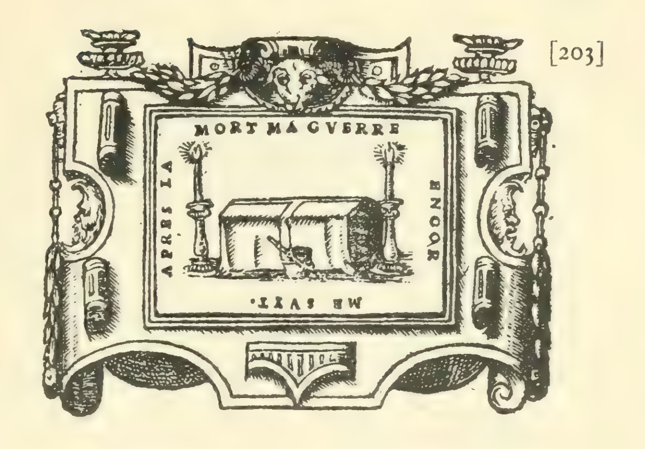
CCCCXLV. — 10. oubly
CCCCXLVI. — 1. fauldroit (T) *et 1564* — dissouldre

1. Cf. Pétrarque, canz. *Mia benigna fortuna...* :
Hor havess' io un si pietoso stile
Che Laura mia potesse torre a morte
Com' Euridice Orfeo sua senza rime.

Mais ce n'est pas Pétrarque que suit ici l'auteur, c'est toujours Speroni, dans les dernières pages de son *Dialogue d'Amour*. Scève résume le passage de façon à le rendre obscur, et emprunte à Speroni le symbole d'Orphée et Eurydice, fol. 33 v° : « Perche, *cosi come nella bellezza del corpo, proprio soggetto degli occhi nostri*, & da noi soli fra tutti gli altri animali considerata & gradita, *pose Amor le faville onde ardesse l'innamorato* : cosi è ragione, che cotal fuoco finalmente salga & risplenda tanto alto, ch'altra vista che l'humana non habbia gratia di rimirarlo... » La beauté féminine est ainsi la source de l'idéal et de la poésie; c'est elle qui inspire le sentiment de la gloire et le désir de l'immortalité; c'est elle qui poussa Orphée à sauver Eurydice des enfers (fol. 34 v°) : « In questo modo, *Orpheo poeta* antichissimo & nobilissimo..... per questa via la *sua amata Euridice dal profondo dell' abisso levata*, *malgrado di morte*, à nuova et gioiosa vita riconduceva... »

2. Inspiré du passage suivant de Speroni, fol. 14 r° : « Com' hora non è giorno per tutt' il mondo, ma il nostro vespro è mezza notte ad altrui, & *la sera di questo hemisperio è l'alba dell' altro...* »

[203]



CCCCXLVII

Si tu t'enquiers pourquoy sur mon tombeau
Lon auroit mys deux elementz contraires,
Comme tu voys estre le feu, & l'eau
Entre elementz les deux plus adversaires :
Je t'advertis, qu'ilz sont tresnecessaires
Pour te monstrer par signes evidentz,
Que si en moy ont esté residentz
Larmes & feu, bataille asprement rude :
Qu'apres ma mort encores cy dedens
Je pleure, & ars pour ton ingratitude [1].

CCCCXLVII. — 2. mis — 5. tres-necessaires

---

1. Cf. Serafino (éd. 1548, fol. 153 r°) : Cenere in terra tornaran mie ossa... — Panfilo Sasso, fol. C 5 :

Se gratia per pietade un morto impetra
O tu che passi al mio sepulchro acanto
Non andar si veloce : ferma alquanto

CCCCXLVIII

Vouloir tousjours, ou le povoir est moindre [1],
Que la fortune, & tousjours persister
Sans au debvoir de la raison se joindre,
Contre lequel on ne peult resister,
Seroit ce pas au danger assister,
Et fabriquer sa declination ? [204]
Seroit ce pas, sans expectation
D'aulcun acquest, mettre honneur a mercy,
Ou bien jouer sa reputation
Pour beaucoup moins, qu'a Charles Landrecy [2] ?

CCCCXLVIII. — 7. Seroit-ce

El passo é batti nela dura pietra
E vedrai fuora de la tomba tetra
Uscir piu fiamme accese.....
Mi strugo et ardo se ben son exangue
Che quel che amor conduce al miser stato
E vivo e morto si consuma e langue.

Les épitaphes de ce genre sont fréquentes chez les pétrarquisants, dont les recueils se terminent presque toujours, à l'imitation de Pétrarque, sur l'idée de la mort et de l'immortalité.

On retrouve l'idée de ce dizain dans le recueil des *Poésies de François Ier* (éd. Champollion-Figeac, 1847, p. 113) :

Le feu & l'eau, par nature eunemys,
Se sont uniz pour conserver ma vie....,

1. Scève se souvient ici d'une pièce de Saint-Gelays parue en 1542 dans la *Fleur de poësie françoyse*, p. 73 (cf. éd. Blanchemain, I, 114) :

Donné me fut des cieulx à ma naissance
Ung tout seul poinct pour me faire douloir :
C'est une basse & petite puissance
En un grand cueur remply de grand vouloir...

2. Paradin (*Histoyre de nostre temps*, Paris, Jean Ruelle, 1561, p. 402-426), fait le récit du siège de Landrecies (1542) par Charles-Quint, qui y compromit sa réputation d'habile homme de guerre, alors que François Ier refit son armée par une sage temporisation. Voir à ce sujet Cl. Chappuys, *L'Aigle qui a faict la poulle devant le coq à Landrecy*, Lyon, Le Prince, s. d., in-16 (Bibl. Nat., Rés. Ye 3704). — Voici le sens : Pour quelque chose qui est pour moi moins important que Landrecies ne l'était pour Charles-Quint.

CCCCXLIX

Flamme si saincte en son cler durera,
Tousjours luysante en publicque apparence,
Tant que ce Monde en soy demeurera,
Et qu'on aura Amour en reverence.
  Aussi je voy bien peu de difference
Entre l'ardeur, qui noz cœurs poursuyvra,
Et la vertu, qui vive nous suyvra
Oultre le Ciel amplement long, & large.
  Nostre Genevre ainsi doncques vivra
Non offensé d'aulcun mortel Letharge[1].

FIN

SOVFFRIR NON SOVFFRIR

1. Le masculin *offensé* ne peut accompagner Genevre que dans le sens de genevrier (ital. *ginepro*). Scève a symbolisé l'immortalité de son amour par cet arbuste toujours vert, comme du Bellay symbolisera le sien par l'olive. Mais, étant donné les habitudes de pensée de notre auteur, nous sommes autorisés à croire que ce nom de Genevre fait allusion aussi aux femmes de ce nom que ses souvenirs lui offraient, et auxquelles il compare *Délie* : la Ginevre de l'Arioste (*Orlando Furioso*, cant. V), cruellement calomniée comme le fut Délie (diz. 85) ; la Genevre de Lancelot du Lac ; et enfin celle du *Peregrin* de Caviceo (*Dialogue tres elegant intitulé le Peregrin...* Paris, 1535). — Cf. Helisenne, *Angoisses*, fol. r. 4 r°) : « Vous fault estre vray imitateur de vertu : à fin que voz vertueuses operations viennent à la notice de vostre dame : laquelle vous en tiendra en plus grande estime, comme faisoit la royne Genevre Lancelot du Lac... » — *Peregrin* (1535, fol. 318) : « Peregrin, congnoys toy

mesmes, regracie le ciel & Genevre, laquelle par ses merites te a ascript a l'immortalité... » (fol. 319) : « Plus de vertus & de prudence estoient en elle encloses qu'en tout le reste du sexe feminin, qui toy en elle & elle en toy rendra immortelle. » — Voir enfin aux dernières pages du *Dialogue d'Amour* de Speroni comment l'amour doit chercher sa fin et son achèvement dans la gloire et l'immortalité (fol. 35 r°) : « Io certo non conosco hoggidì donna bella gentile, il cui valore sia tanto, che amandola il Tasso come ama voi, egli per guadagnare la sua gratia, devesse pure un giorno da poetare astenersi ; molto meno dee egli farlo per vostro amore ; laquale, voi stessa giudice, à meriti suoi tanto ò quanto non v' agguagliate. Voi sete bella, voi virtuosa : ma queste bellezze ò infermità, ò tempo, poco dapoi interromperà ; & le *vostre virtu, Senza il lume de versi suoi, scura notte d'oblivione sepelirebbe.* »

Quant au dernier vers du dizain, c'est un souvenir de Pétrarque, *Trionfo del Tempo :*

> Ma io v'annuntio che voi siete offesi
> Da uno grave e mortifero *lethargo.*

L'ORDRE DES FIGURES ET EMBLEMES

La premiere est

FIN

TABLE ET INDICE

DE TOUS LES DIZAINS

PAR L'ORDRE & MESME NOMBRE D'UNCHASCUN

A

B

C

D

E

F

G

H

I

J

L

M

N

O

P

Q

R

S

T

1. *Cette faute est dans l'éd. de 1544. Lisez* : amer.

1. *Lisez* : presente.
2. *Le texte porte la faute* : avoit.

V

FIN

1. *Le texte porte là faute* : pour.

LEXIQUE

Les chiffres renvoient aux dizains

A

A 1° porte l'accent grave (à) quand il est verbe, et ne porte pas d'accent quand il est préposition.
2° pour, 82.
3° avec, 85, 158, 283.

ABANDONNÉ, attribué, 172.

ABHORRIR, abhorrer, 28.

ABONDER DE, abonder en, 245.

ABORTIVEMENT, de manière à avorter, 137.

ABOUCHEMENT, entrevue, 318.

ABOUCHER, s'aboucher, 28.

ABREGEMENT, abréviation, 218.

ABREGER, diminuer, supprimer, 31.

ABSCONS (adj.), caché, 167.

ABSCONSER (s'), se cacher, 106, 145.

ABSCYNCE (subst. masc.), absinthe, 50.

ACCIDENT, sens scolastique, la qui passe, par opposition à ce substance qui demeure, 68, 337.

ACCOINCTANCE, fréquentation, 431.

ACCOINTEMENT, union, 41.

ACCOINTER (s') DE, s'approcher de, 247.

ACCOMPLISSEMENTS, perfectionnements, 177, 295.

ACCOUP et ACOUP (adv.), tout à coup, 29, 107, 174, 244, 261, 336.

ACCOUSTRER, orner, arranger, 173, 374.

ACCROPPY, accroupi, 129.

ACERTENER, rendre certain, 249.

ACHOISON, occasion, 115.

ACCUP, voir *Accoup*.

ACQUERRE, acquérir, 426.

ADDRESSER, voir *Adresser*.

ADHÉRER A, être attaché à, 65.

ADONC, alors, 113, 159, 171, 268, 321, 354.

ADRESSER, diriger, 90. — *S'addresser vers*, s'adresser à, 332.

ADUSTE (adj.), 369.

ADVENEMENT, arrivée, 28.

AFFAIRE (subst. masc.), situation, 50.

AFFERMER, affermir, 203.

AFFERRER le port, aborder, 39.

AFFIGER, fixer, 4.

AFFIN, proche, parent, 159.

AGRINGENTIN (adj.), agrigentin, 372.

AHONTIR (verbe trans.), faire honte à, 166.

AIGUEMENT (adv.), 24.

AINS, mais, 238 et *passim*.

AINSI.. QUE, de telle sorte que, 298.

AISE, plaisir, 315.

ALBION, l'Angleterre, 85.

ALENTANT (partic.), ralentissant, 256.

ALLAICTER, allaiter, nourrir, 366.

ALLÉGER, soulager, 31.

ALLÉES (subst.), démarches, 64.

ALLOY, qualité, 23.

ALLUMER, exciter, 23.
ALLUYNE, absinthe, 70.
ALTERNER (verbe trans.), chanter tour à tour, 284.
AMARITUDE, amertume, 46.
AMOINDRIR, être diminué, 295.
AMOUR (subst. fém.), 17, 41, 43, 420, etc.
AMYABLE, amical, qui se montre ami, 242, 408.
AMYABLEMENT, en amis, amicalement, 296.
ANGOISSEUX, qui cause de l'angoisse, 306, 329.
ANNELLÉ, bouclé (en parlant des cheveux), 296.
ANTICIPER, prendre d'avance, 209.
ANTIPERISTASE, passage successif d'un état à un autre, 293.
APERTEMENT, APPERTEMENT, ouvertement, 138; évidemment, 65.
APOLLINÉ (adj.), d'Apollon, 102.
APOURIR, faire pourrir, 166.
APPAREILLER, préparer, 270.
APPAROIR, apparaître, 46. — Ind. prés. il *appert*, 49. — Subj. prés. qu'il *appere*, 441.
APPROCHER (trans.) avec un complément de chose, 352, 382.
AQUILIN, d'aigle, 93.
A QUOY, pourquoi, 267, 294.
ARANT (part. prés.), labourant, 407.
ARBALESTIER, arbalétrier, Embl. 39.
ARBRE, mât de navire, 94.
ARCHITECTEUR, architecte, 53.
ARDENT DE, brûlant du désir de, 277.
ARDEUR, chaleur, 26.
ARDRE, brûler, 26, 62 et ARDOIR : 1° brûler, 201, 352, 357, 441; 2° faire rougir, 28. — Indic. prés. j'*ars*, 321, 354, 402, 403, 447, il *ard*, 197, 288 ; imparf. ind. j'*ardois*, 354 ; passé déf. il *ardit*, 391 ; partic. passé, *ars*, 131, 246, 411.
ARGUER, accuser, 191.
AROUSER, arroser, 147, 246, 342.
ARTEMIDE, Diane, 422.
ASCENDANT d'une étoile, 319.
ASCRIRE, attribuer, 139.
ASPIRÉ (part. passé passif), où l'on aspire, 39, 260.
ASSAULX (tu) (verbe, 2e pers. ind. prés.), *tu assailles*, 206.
ASSEMBLEMENT, assemblage, 258.
ASSEURANCE (de quelqu'un), confiance qu'on a en quelqu'un, 45.
ASSEURÉ (en parlant d'une chose), dont on peut être sûr, 233.
ASSEURER (v. trans.), donner confiance à, 45, 320. — *S'asseurer en*, avoir ou prendre confiance en, 84, 189, 193, 207. — *S'asseurer sur* (même sens), 222.
ASSEZ, beaucoup, 102, 110, 367, 420. — *Assez plus*, 58, 65.
ASSIETTE, position où l'on est assis, 350.
ASSISTER, se tenir près de, 346.
ASSUBTILIER, affiner, 402.
ATTENDRE A, faire attention à, 326. — *S'attendre*, attendre pour soi, 440. Scève dans le *Microcosme*, p. 45, emploie *s'attendre à* dans le même sens que *attendre à* :

L'un s'attent à sa main & l'au-
[tre à son charroy.

ATTILTRER, attribuer, 417.
ATTOURNE, arrangé, 131.
ATTRACTIF, doué du pouvoir d'attirer, 37, 150.
ATTRAIRE, attirer, 36, 107, 119, 126, 277, 293, 331.

Attraitz (les), part. passé de *attraire*, employé substantivement, 36.
Attrempant (s'), se modérant, se tempérant, 55.
Attrempé, tempéré, mélangé, 273.
Aucunesfois, quelquefois, 83, 84, etc.
Aulcun, quelque, 218, 252.
Aulcunement, de quelque manière, 17, 341, 357.
Aultez, autels, 194.
Aultour, autour, oiseau de proie, 77.
Aultruy, cas régime, pour *d'autrui*, 34, et pour *à autrui*, 262.
Aure (subst. fém.), souffle, 246, 379.
Aussi, non plus, 74.
Authoriser, donner de l'autorité à, 247.
Authoriser sur, prendre de l'autorité sur, 211.
Autumne, Automne, 37.
Au vray, conformément à la vérité, 160, 165, 341.
Avainir (s'), disparaitre peu à peu, 112.
Aventure (bonne), bonne fortune, 287.
Aveuglé de, 15.
Avolé, envolé, 421.
Avorti, avorté, 415.
Ayser (se), se soulager, 335.

B

Bas (adv.), en bas, 63 (bas et hault). Cf. *Hault*.
Basilisque, basilic, 1, Embl. 21.
Bellissime, très belle, 424.
Bening, bienveillant, 93. — *Benigne*, 123.
Besoing, circonstance difficile, nécessité, 16 et passim.
Bien et beau, bel et bien, 286.
Bienheurer, rendre heureux, 123, 384, 435. — Scève, dans la *Flamete* (fol. F, 2, r°) emploie également *malheurer*.
Blanc, but, 308.
Blandissant a, flattant, 33.
Bouter, mettre, placer, 179, 297. — *Se bouter à*, s'appliquer à, 220, 362.
Bracquemart, épée, 110.
Brandon, torche, 89.
Brasser, préparer, 405.
Bref (en), brièvement, 207.
Brief, bref, ordonnance, 137.
Brief (de bien), très brièvement, 51.
Brouas, brouillard, 95, 124.
Brouillas, brouillard, 128.
Bruyent, ind. prés. 3e pers. pl., bruient, 122.
Bruyne, brume, 70, 95.
Bruyneux, brumeux, 178.
Butte, cible, 86, 348.

C

Calamyte (subst. f.), pierre d'aimant, 190.
Caligineux, brumeux, 178.
Canceller, annuler en barrant (ital.), 198.
Carène, navire, 39.
Caresme (subst. f.), carême, 99.
Cault, prudent, 47.
Cautelle, ruse, 29.
Ceinct (subst. masc.), 172.
Celément, de manière cachée, 86, 428.
Celle, pronom, 272 ; adjectif, 6, 7, 19, 30, 40, 62, 66, 81, 91, 106, 108, 111, 125, 141,

CONFORTER (SE), se réconforter, 350.
CONGRU, convenable, approprié, 113.
CONJOINCT AVEC, joint à, 233.
CONJOINDRE (SE), s'unir, 346.
CONJURÉ, juré, décidé par complot, 70.
CONQUERRE, conquérir, 309.
CONSEIL, sagesse, prudence, 367.
CONSEILLER (SE) AVEC, s'entendre avec, 270.
CONSORT, époux, amant, 156.
CONSPECT, vue, aspect, 1.
CONSPIRÉ ENVERS, qui conspire contre, 260.
CONSTITUER, établir, avec un complément de personne, 1, 36 ; avec un complément de chose, 75. — *Constituer de*, décider de, 330.
CONSTRAINDRE, contraindre, 98.
CONTEMNEMENT, mépris, 28.
CONTENDRE, lutter, 87, 181. — *Contendre contre*, 420 ; s'efforcer, 52.
CONTENTION, lutte, 206.
CONTESTER A, s'opposer à, 225, 337, 430.
CONTOURNEMENT, action de contourner, 376.
CONTREGARDER (SE) DE, se garder de, 23.
CONTRELUSTRE (subst. masc.), chose qui éclipse la lumière, l'éclat de quelque chose, 124,
CONTREMINE, mine de défense, 258.
CONTREMONT (adv.), en amont, en remontant, 17.
CONTREPENSÉE, pensée contraire à une autre, 213.
CONTROVÉ, controuvé, faux, 56.
CONVERSER EN (lat.), se trouver en, vivre dans, 366. — *Converser quelqu'un* (actif), avec quelqu'un, 301.
CONVERTI EN, ramené à, changé en, 20.
CONVERTIR (SE) EN, se changer en, 307.
CONVOITEUX DE, désireux de, 83.
CORALLIN, de corail, 235.
CORDELLE (subst. fém.), lien, domination, 401.
CORDONNÉ, attaché, 172.
CORONNEUR, celui qui couronne, 54.
CORROYE HELIQUE (subst. fém.), spirale, 418.
CORTINE, courtine, 126.
COTERE, cautère, 86.
COTTE, petite jupe, 131.
COULPE, faute, 34, 88, 287, 371.
COURAGE, cœur, 61.
COURIR (trans.), parcourir, 417.
COUSTUME, manière d'être, 23.
COUVERT (AU), à couvert, 170.
COUVERTEMENT, de façon couverte, cachée, 138.
COY, tranquille, 261.
CRAINTIF (subst. masc.), crainte, 8.
CRESPER, friser, flétrir, 310. — *Se cresper*, se rider, 148.
CRESTER (SE), en parlant des arbres, s'élever, grandir, 175.
CREU (ESTANT), ayant crû, 33.
CRISTALLINS (subst. masc.), larmes, 301.
CROÎTRE, accroître, 171, 212, 238, 249, 269.
CURE, souci, 6, 37, 145, 245, 414.
CURIEUX. — *Curieux à*, 110, 202, 342 ; — *Curieux de*, 283.
CUSTODES, courtines de lit, 378.
CUYDER, penser, 21, 38, 55, 83, 120, 155, 213, 215, etc., etc.

DESCREUE (EST), a décrû, 35.
DESDAING, colère, indignation, 31, 215, 315, etc. etc. — Le sens de ce mot à l'époque de Scève s'indique bien dans ce passage de Lemaire de Belges (éd. Stecher, t. III, p. 160):
Elle ha desdain d'un si tres [grand malheur...
Tant est son cœur remply de [dueil & d'ire.
DESDIRE, contredire, 8.
DESGOUTÉMENT, de façon qui dégoûte, 231.
DESHERITER (SE) DE, se détacher de, 353.
DESIRER (QUELQU'UN) A, désirer amener quelqu'un à, 60.
DESJOINDRE, disjoindre, 279.
DES LE POINCT QUE, dès que, 129.
DESOLÉ, dévasté, 20.
DESPARTIR, accorder, 134.
DESPENDRE, dépenser, 239 — *se despendre*, 75, 239.
DESPIT (adj.), qui a du dépit, 422.
DESPITER (v. intrans.), avoir du dépit, 315.
DESPITEUX : 1° triste, dépité, sans pitié, 115, 238, 316; — 2° qui cause du dépit, 67.
DESPLIER, expliquer, 278.
DESPOURVEU (employé absolument), qui n'a pas pris de précaution, 1. — *Au despourveu*, à l'improviste, 86.
DESPUIS, depuis, 39.
DESROMPRE, rompre, 361.
DESSERRER, ouvrir, 126.
DESSOUBZ (préposit.), sous, 139, 247, 282, 296, 328.
DESSUS (préposit.), sur, 115, 119, 158, 217, 226, 234, 297, 350, 368, 385, 386, 418, 436, etc.
DESTENDRE, étendre, 395.
DESTREMPÉ, mêlé, 273.
DESTROICT, passage difficile, difficulté, 185, 354.
DESVIER, dévier, 1.
DETENIR, retenir, 12, 336.
DETERMINÉ, fixé, 137.
DEVAINCRE, vaincre, 14.
DEVOTIEUX, dévot, 242.
DEXTRE (adj.), droit, 296.
DICTAMNUM (subst. masc.), dictame, 422.
DICTYMNE, surnom de Diane, 353.
DICTZ, paroles, 278.
DIFFAME (masc.), déshonneur, honte, 83.
DIFFÉRENT A, différent de, 348.
DIFORME A, différent de forme de, 229.
DIGNE A, digne de, 444. Cf. *Indigne à*.
DISCORD.— 1° (Subst.) désaccord, 17, 121, 243, 337, 392 ; 2° (adj.) qui est en désaccord, 376. Cf. *Concord*.
DISCOURS, action de parcourir, 288.
DISCRÉTION, discernement, 279.
DISPENSÉ A, destiné à, 293, 380. — *Dispensé pour*, même sens, 412.
DISPENSER EN, destiner à, 406.
DISSOULDRE, délier, 135.
DISTANT (subst. masc.), distance, 73.
DISTILLER (v. intrans.), couler goutte à goutte, 331.
DIVERS, opposé, contraire (lat.), 279.
DIVERSEMENT, d'une manière opposée, contraire, 241.
DIVERTIR, détourner, 307.
DIVISER DE, séparer de, 284, 320.
DOLOUREUX, douloureux, 390.

Domestique (adj.), apprivoisé, soumis, 162.
Domestiquer, apprivoiser, 287.
Donc, dont (relatif), 207.
Doncques, donc, *passim*.
Donner quelqu'un de quelque chose (lat.), donner quelque chose à quelqu'un, 40.
Donneur (subst. masc.), 175.
Dont, par suite de quoi, par conséquent, 3, 5, 13, 34, 48, 58, 63, 66, 76, 89, 112, 145, 157, 179, 185, 221, 256, 288, 306, 315, 317, 335, 349, 371, 431, etc.
Dorion, sorte de fruit, 30.
Dormir (se), dormir, 335.
Doubtance, état de doute, 99 — état de celui qui redoute, 431.
Doubte (subst. fém.), 68, 84, 156, 219, 220, 225, 436.
Doubter, se douter, 66. — *Se doubter*, être soupçonné, 61.
Doubteux, rempli de doute, 38, 294.
Douléances, doléances, 70.
Douloir, souffrir, 76, 123, 187. — *Se douloir de*, se plaindre de, 123. 309, 406. — Ind. prés. : *Je me deulx*, 431.
Dresser, relever, lever, 354; ramasser, 332.
Droit (tirer), tirer juste, 5.
Durté, dureté, 45, 114, 185, 239, 402.
Du tout. Voir *Tout (du)*.
Dyaspre (subst. masc.), jaspe, 285.

E

Efficace (subst. fém.), efficacité, 316. 434, 435.
Efforcément, avec effort, 181.
Efforcer (trans.), forcer, contraindre, 194, 227, 329.
Emblée (a l'), à la dérobée, 393.
Embolismal (adj.), intercalaire, 416.
Embouché, qui a reçu des instructions, des ordres, 374.
Emeril, émeri, 415.
Eminent, menaçant, 308.
Emmy (prépos.), au milieu de, 170.
Emolumentz, 242.
Empeinct, poussé vers, 58.
Emperlé, garni de perles, 191.
Empirée, la dernière des sphères célestes, 4.
Empirer (employé transitivement), 4.
Emprise, entreprise, 419.
En (prépos.) : 1° pendant, 31; 2° sur, contre, 59; 3° dans le sens de *in* latin, indiquant destination, 47, 70, 428.
Enaigrir (s'), s'aigrir, 18.
En après, ensuite, 176.
En aultre part, autre part, 334.
Encencier, vase à encens, ou personne qui encense 121.
Encendrir, mettre en cendres, 264.
Enchasser, mettre dans la châsse, ou cercueil, 168.
Encombre, embarras, souffrance, 22, 337.
Encombreux, gênant, douloureux, 129.
Encontre (prépos.), contre, 332, 372, 348.
Enflamber, enflammer, 136, 334, 427.
Enfonser, tendre (un arc), 145.
Enhorter, exhorter, 117, 189.
Enlasser, enlacer, 117 (cf. *Lasser*).
En lieu de, au lieu de, 302. — *En ton lieu*, à ta place, 71.

Ennemy a, ennemi de, 429.
Ennicher (s'), se nicher dans, 30.
Ensuyvre, suivre, 323.
Entailler, sculpter, 23.
Entendre a, prêter attention à, 246.
Entente (venir a son), arriver à son but, 391.
Entreclore, arrêter, 76.
Entrelasser, lier, prendre dans des entrelacs, 101, 163, 285.
Entreposer, interposer, 200.
Entrevenir (s') contre, marcher l'un contre l'autre, 286.
Envielli, vieilli, 317.
Envieux sur, envieux de, 124.
Ephimere (adj.), éphémère, 310.
Eprouver (s') (voir *Esprouver*).
Epygramme (subst. masc.), épigramme, *A sa Delie*.
Equalibre (subst. fém.), équilibre, 419.
Es, en les, 2, 91, 383, 411, 438.
Esbahir (s'), s'étonner, 60.
Esblouissamment, d'une manière éblouissante, 105, 269.
Esbranler a, pousser vers, 15.
Escarmoucher (s'), 237.
Escarté, éloigné, 51.
Eschapper (verbe transitif), échapper à, 308.
Esclarcy de, purifié de, 58.
Escondire, éconduire, 8.
Escu, bouclier, 54.
Esjouir (s'), se réjouir, 102, 186.
Esjouissance, réjouissance, 278.
Esloigner (v. trans.) un lieu, s'éloigner d'un lieu, 382.
Esmerveillable (adj.), digne d'être admiré, 2, 275.
Esmouvoir a, pousser à, 18, 45, 74, 274, 302, 364.
Espamoyable (adj.), qui fait qu'on se pâme, 399.
Espandre, répandre, 115.
Esperdu, affolé, 21.
Espéré a, espéré par, 9.
Esperit, esprit, 267, 317, 379.
Espince (subst. fém.), pince, pincement, 432.
Esprœuve, expérience, 333.
Esprouver, expérimenter, 132. — *S'esprouver*, s'essayer, 67, 98, 233.
Essence, être intime, réel, 141, 144, 264, 332.
Estase, extase, 293.
Estendre, agrandir, accroître, 37, 87.
Estendu en, agrandi en, 13.
Estincelle : *ardentz estincelles, A sa Delie*.
Estonner, frapper comme la foudre, 92, 95.
Estrangement, action de sortir de soi-même, de se modifier, 15.
Estranger (v. trans.), éloigner, mettre hors de, 297. — *S'estranger*, sortir de, 168.
Esvolée, envolée, 421.
Eusse (verbe *avoir*, 3e pers. sing. imparf. subj.), 316.
Examiner, combiner, préparer, 25, 71.
Excellentement (adv.), excellemment, 253.
Exceller (verbe trans.), dépasser, surpasser, 274.
Exciter, éveiller, 90, 106.
Exerciter, faire travailler, 220, 344. — *Exerciter la journée* (lat.), passer la journée, 131. — *S'exerciter*, se donner de la peine, 282.
Expectation, attente, 448.
Expédition, manière de se tirer d'embarras, 326.

EXPERIMENT (subst. masc.), expérience, 437.
EXPERT, qui a été expérimenté, 50. — *Expert à*, expérimenté dans, 38. — *Expert de* (même sens), 6.
EXPUGNER, vaincre, prendre d'assaut, 258, 419.
EXTERMINER, mener à terme, achever, 25.

F

FAICT, action, acte, 4.
FAILLIR : 1° manquer : Indic. prés. *fault*, 397 ; partic. prés. *faillant*, 44 ; 2° tomber : part. passé. *failli*, 148.
FAINCTEMENT (adv.), faussement, 183.
FAINCTZ (part. passé), simulé, faux, 268.
FAINDRE, FEINDRE (suivi de l'infinitif), feindre de, 19, tromper quelqu'un, 38. — *Se faindre*, se montrer trompeur, 130; faire semblant de, 298, 347. —*Se faindre vers* quelqu'un, se montrer trompeur envers quelqu'un, 302. — *Se faindre contre* (même sens), 137.—*Se faindre* avec un compl. direct, s'imaginer, 146. — Part. présent : *faingnant*, 209, 222.
FALLACE (subst. fém.), tromperie, 407.
FALLEBOURDE, flèche de l'amour, 137.
FAME, renommée, 54, 240, 253, 284.
FANTASIE, imagination, 425.
FANTASIER, imaginer, 261.
FAVORISER A, favoriser, 394.
FEAL, fidèle, 414.
FEBRICITANT (part. prés. employé substantivement), qui a la fièvre, 383.
FEINDRE, voir *Faindre*.
FERIR, frapper, 107.
FERRER, garnir de fer, 36.
FERVEMENT (adv.), fervemment, 194.
FIANCE (subst. fém.), confiance, 105.
FIN, cause finale, 137.
FINABLEMENT (adv.), à la fin, 34, 426.
FINER, finir, 151, 181 ; borner, 41.
FLAGRANT (subst. masc.), bonne odeur, 166.
FLAMBANT, enflammé, 195.
FLAMBE, flamme, 121, 207, 391.
FLÉTRISSANT, se flétrissant, 236.
FLOCQUANT (part. prés. de *flocquer*), se disait des rubans formant bouffants et dont les bouts pendaient. Lemaire de Belges (éd. Stecher, t. III, p. 47) emploie pour désigner ces rubans le terme *flocquars*.
FONZ (subst. masc.), fond, 42.
FORBISSEUR, fourbisseur, Embl. 28.
FORCÉ (part. passé), où l'on déploie de la force, 213.
FORCLOS, exclu, 192.
FORJETTER, jeter au dehors, 176.
FORME, beauté, 283.
FORS (prépos.), excepté, 64, 92, 161, 426. — *Fors que*, même sens, 18, 376. — *Fors que*, excepté que, 50.
FOULDROYAMMENT, à la manière de la foudre, 212.
FOY, confiance, 31, 38.
FRIPPERIE, tromperie, 204.
FRISONS (subst. fém.), frissons, 155 (cf. *Cuysons*).
FROIT, froid, 45.

FRUITION, jouissance, 47, 226, 298, 414.
FUEILLER (v. intrans.), former des feuilles, 418.
FULMINATOIRE (adj.), qui frappe comme la foudre, 110.
FUNEBREUX (adj.), funèbre, 355.
FUSER, faire fondre, 81.
FUSSE (3e pers. imparf. subj.), fût, 99.
FUSTE (subst. fém.), bateau à voiles et à rames, 94. Cf. *Le Songe de Poliphile*, Paris, 1546, fol. 111 v°: « Fregates, brigantins & petites fustes d'or. »

G

GAIGNER AUX PIEDS, fuir, 5.
GALLIQUE (adj.), français, 55.
GARDE (SE DONNER) DE, se garder de, 143.
GARDER QUE, se garder que, 67.
GENTE, gentille, 347.
GENTEMENT (adv.), gentiment, 296, 377.
GENTILESSE, noblesse, 429.
GESTE,action, 18.
GIRON, sein, 98, 153.
GIROUETTER (v. intrans.), tourner comme une girouette, 1.
GLUEUX (adj.), qui colle comme de la glu, 276.
GLUS (subst. masc.). Embl. 12.
GRÉ (A), comme on veut, à son gré, 342.
GREIGNEUR (adj. comparatif), plus grand, 19.
GREVER, charger lourdement, 143, 390.
GRIEF (adj.), pénible, 25, 230, 271, etc. — Fém. : *Griefve*, 80.
GRILLET (subst. masc.), cigale, 153.
GRUER (v. intrans.), attendre, 99.
GUERDON (subst. masc.), récompense, 32.
GUERDONNER, récompenser, 205.

H

HABITUDE (TON), l'habitude que j'ai de toi, 12.
HAULT (adv.), en haut, 63 (cf. BAS).
HAULTAIN, haut, élevé, 9, 33, 64, 200.
HAUTESSE, hauteur, grandeur, 175.
HAVRE, port, 260.
HAYANT (part. prés.), haïssant, 391, 401. Sur les formes de ce verbe au XVIe siècle, voir Chamard, édition *de la Deffence et illustration de la langue françoyse*, p. 136, n. 1.
HEBENIN (adj.), d'ébène, 270.
HELIQUE (adj.), voir *Corroye*.
HEMISPERE, hémisphère, 282.
HERISSANT (partic.), qui fait hérisser, 365.
HEUR, bonheur, 54, 136, 251, 330.
HOIR, héritier, 54.
HOROLOGE, horloge, 232. — Embl. 43.
HORS (prépos.), hors de, 112.
HORS MIS, hormis, 72.
HOSTIE, victime, 1.
HUMEUR, eau, larmes, 113.
HURTER, heurter, 185, 402.
HYDRAULE (subst.), horloge à eau, 331.
HYERRE (subst. fém.), lierre. — Embl. 17.

I

IDOLATRER (v. intrans.), être idolâtre, 3.
IDOLE, image, 297.

IDOYNE (adj.), approprié, proportionné à, 308.

IGNORAMMENT (adv.), d'une manière ignorante, 3.

ILLUSIF (adj.), qui cause une illusion, 143.

IMAGINATIVE (subst. fém.), imagination, 288.

IMITATIF DE, imitateur de, 288.

IMPÉRIEUX A, qui commande à, 240.

IMPITEUX (adj.), qui est sans pitié, 316. Cf. *Piteux*.

IMPOLUE (adj. fém.), qui est sans souillure, 255.

IMPOSER (v. trans.) : 1° attribuer (une faute), reprocher, 34; 2° accabler, accuser, 210. Scève emploie encore ce verbe en ce dernier sens dans ce passage de de la *Flamete* (fol. G, 8, v°) : « avecques raison d'aulcune coulpe je te peulx imposer. »

IMPOURVEUE (A L'), à l'improviste, 122.

IMPROPÉRER, reprocher, 83, 362.

INCENSÉ (part. passé), brûlé, 10, 68.

INCITATION, action de pousser vers, 219.

INCITÉ, poussé, 243.

INCITEMENTZ, impulsions, passions, 406.

INCLINÉ, porté à, vers 147.

INCONVINCIBLE (adj.), insurmontable, insatiable, 280, 317.

INDAMNITÉ (subst. fém.), état de ce qui est indemne, 135.

INDIGNE A (adj.), indigne de, 403. Cf. *Digne à*.

INDIGNER (S') A, s'indigner de, 326.

INDISPOS, non dispos, 100.

INDISSOLVABLE, qu'on ne peut délier, 135, 440.

INEXORABLE A, impitoyable pour, 242.

INFAME, sans gloire, 284.

INFAMER, déshonorer, 210.

INFIME (adj.), bas (sens propre), 79.

INFLUER (v. trans.), avoir de l'influence sur, 405.

INFUS, qui coule dans, 22, 181.

INFUSER, verser dans, 144.

INSÉRER A, insérer dans, 398.

INSIGNÉMENT, d'une manière insigne, 21.

INSTANT, immédiat, pressant, 165.

INTENTIF A, attentif à, 297, 414. Pour ce mot, voir Chamard, édition de la *Deffence*, p. 131, n. 6.

INTENTION, attention, 363.

INTENTIVEMENT (adv.), avec attention, 282.

INVENTIF A, inventif pour, 414.

IOTA (sens figuré), petite quantité, 75.

IRE, colère, 195, 215, 244, 374, 396, 412, etc., etc.

J

JA (adv.), déjà, 9, 11, 13, 15, 35, 66, 71, 72, 151, 224, 242, etc., etc. — *Ja longtemps*, depuis longtemps, 325. — *Ja soit ce que*, quoique, 429.

JECTER SES CORNES, briller (en parlant de la lune), 176.

JOINDRE A, atteindre à, 166.

JOUR (d'un miroir), face d'un miroir, 257.

JUREMENT, serment, 380.

JUSCHER (SE), se poser sur un endroit élevé, 21.

JUSQUES CY, jusqu'ici, 39.

L

LABEURE, de *Labourer*, travailler, 185, 238.

M

meilleurer pour améliorer.
MENER, causer, produire, 360.
MENSONGE (subst. fém.), 143, 433.
MENTIR, employé activement, 243 ; au passif, 20.
MERCY (subst. fém.), pitié, grâce, bonne grâce, 18, 29, 154, 192, 246.
MERITOYRE (adj.), qui mérite, 21.
MESAISE, malaise, 178, 350.
MESCONGNOISSANCE, le fait de méconnaître, 19.
MESMEMENT, même, 73. — *Mesmement que*, d'autant plus que, 60, 403.
MESPARTIR, partager, 30, 437.
MESPRENDRE, se tromper, 120.
MEURANT (part. prés. actif), mûrissant, 275. Le sens se justifie par ce passage de la *Tricarite* de Taillemont (1556), p. 66 :

Deçandes donc, è venés cy [*meurer*
Vots crudités en sa benine [Face.

MEURDRIER (subst.), meurtrier, 224. — Adjectif : 25, 307.
MEURDRY (A), a meurtri, 224.
MEURDRYEREMENT, de façon meurtrière, 403.
MIEN, TIEN, SIEN, employés précédés de *ce*, ou *le*, devant un substantif, au lieu de *mon*, *ton*, *son*, 3, 17, 47, 142, 148, 162, 167, 191, 216, etc. — *Tienne*, ta, 3.
MILITER, servir, 65.
MIRABLE, admirable, 7.
MITIGUER, adoucir, 239.
MODE, mesure, 102, cf. *Oultre mode*.
MOLESTE, pénible, 18, 243, 430.
MOLIN, moulin, Embl. 35.
MONTGIBEL (nom propre masc., emprunté à Pétrarque), l'Etna, 111.
MONTJOYE (subst. fém.). Ce mot qui, à l'époque, a le plus souvent le sens de *grande quantité*, a ici le sens de *tertre élevé*. Ce sens est confirmé par les passages suivants : Paradin, *Hist. de nostre temps*, éd. de 1561, Paris, p. 63 : « Aussi à fin que les gens de guerre fissent bouclier des dictes *montjoyes* de terre. — Paradin, *Devises héroïques*, éd. de 1621, p. 206 : « La *montjoye* des Pelerins, en branches nouées de Geneste, ou autre arbre, ou petits moncelets de Pierres, pour remarquer & adresser leurs chemins.. Ceux qui ont esté à S. Jaques & autres lieux, savent que c'est. » — Cf. encore O. de Saint-Gelays, *Sejour d'Honneur* (éd. de 1519, fol. 47 r°. — 58, 156.
MONUMENT, souvenir, 242.
MOUSCHE, jeu de l'époque, 57.
MOUST (subst. masc.), vin nouveau, 285.
MOUVOIR, émouvoir, 2, 27.
MOVENT (subst. masc.), moteur, (en parlant de Dieu), 203.
MOYSTE (adj.), moite, humide, 13.
MUABLE (adj.), changeant, 59.
MUSER, perdre son temps, 276.

N

NATURANT (le), le créateur (terme philos.), 2.
NAVRER, blesser, 140.
NE, ni, 5, 34, 69, 88, 151, etc., etc. — *Ne... ne*, 55, 362, 396. — *Ne.. sinon*, ne..que, 78.

tantôt... tantôt, 195, 203, 222, 271, 279, 295, 344, etc.

ORSE (subst. fém.), la grande ourse, 393.

OTTROY, octroi, 440.

OTTROYER, OULTROYER, octroyer, 374, 427.

OU, tandis que, 26, 45, 52, 98, 131, 175, 221, 236, 257, 263, 295, 311, 323, 326, 387 ; — *la où*, même sens, 358.

OUIR, entendre. — Ind. prés. *tu oys*, 295 ; impératif : *oyez*, 70 ; subj. prés. *que j'oye*, 157, 256, etc. ; part. prés. *oyant*, 129.

OULTRAGE, outrage, 11.

OULTRAGEUX, qui outrage, 123.

OULTRE (prépos.), au delà de, à travers, 449 ; contre, 170 ; excepté, 340.

OULTRECUYDER, sortir des bornes de la raison, 145, 298. — Emploi passif, 260.

OULTREMENT (adv.), de façon outrée, exagérée, 420, 427.

OULTRE MODE, outre mesure, 102.

OULTREPAS (subst. masc.), degré extrême, 49.

OULTREPASSE (subst. fém.), personne que rien n'égale, 230.

OULTREPASSÉ (part. passé), passé au delà des justes limites, 125.

OULTRE PLUS, 212.

OULTRER, exagérer, dépasser les bornes, 173 ; au passif, indigné, 173. — Percer d'outre en outre, 374.

OULTROYER. Voir *Ottroyer*.

OUVERT (sens lat.), découvert, 64.

OUVRER, faire œuvre, 144, 268, 332, 418.

P

PACHE (subst. masc.), pacte, 20.

PAISSANT, repaissant, 204.

PAÎTRE (SE) DE, se repaître de, 141 ; indic. prés. *se paist*, 317.

PANDORA, Pandore, nom propre, 2.

PAONNER (SE), se pavaner, 58, 318.

PAOUR, peur, 1, 10, 225, 262, 271, 362, etc., etc.

PAPEGAULX (subst. masc.), perroquets, 247.

PAR (prépos.), pendant, 112 ; à cause de, 95.

PARAVANT (adv.), auparavant, 354 ; *au paravant*, 354.

PARFAIRE, achever, accomplir, 2, 247, 350. — *Se parfaire*, s'achever, 4.

PARFECTION, perfection, 2, 10, 182, 229, 233, 252, 361, etc., etc.

PAROCISME, paroxysme, 155.

PARQUOY, c'est pourquoi, 27, 32, 63, 117, 132, 141, 192, 223, 227, 234, 243, etc., etc.

PART (subst. fém.), côté, endroit, 363 ; *de sa part*, de son côté, 78.

PARTICIPER DE, participer à, 310.

PARTIE (subst. fém.), époux, amant, épouse, maîtresse, 161. — *Partie*, en partie, 187.

PASSEMENTER, orner de passementeries, 398.

PASSER, surpasser, 52, 259.

PASSIBLE (adj.), susceptible de souffrir, qui subit l'action, 73, 144, 234.

PATENT, évident, 38. — Ouvert, 438.

PATRIE, 20, 54.

PECUNE (subst. fém.), argent, 371.

Peiner (se), se donner de la peine, 102.

Pener, infinitif employé substantivement, souffrance, 249.

Penetramment (adv.), de façon pénétrante, 411.

Pensementz (subst. masc.), pensées, 330, 370, etc.

Penser de, penser à, 138.

Perdition, perte, 72.

Perseveramment, avec persévérance, 373.

Perspicuité (subst. fém.), qualité d'une vue perçante, 166.

Pert (3ᵉ p. ind. de perdre), 44.

Peu (un bien), un tout petit peu, 117, 130.

Phantasme (subst.), vision imaginaire, 56.

Pharetre (subst. fém.), carquois, 321.

Phrenesie, 71, 393, 428.

Phrenetique, 444.

Pie (adj.), pieux, 246.

Pincé, attrapé, bien reproduit, 26.

Pipperie, tromperie, 204.

Piteusement (adv.), comme quelqu'un qui a pitié, 188.

Piteux (adj.), qui a pitié. 8, 82, 115, 130, 241, 440. — *Piteux de*, qui a pitié de, 67. — *Piteux*, qui excite la pitié, 13, 98, 246. — Cf. *Impiteux* et *Despiteux*.

Plainct (subst. masc.), plainte, 44, 242, 251, 257, 345.

Plancien (adj.), de Plancus, 112.

Player, blesser, 21, 311, 313.

Playeux de, blessé par, 112.

Pleige (subst. masc.), gage, 27.

Pleiger, garantir, 27.

Pleuvoir (v. trans.), faire pleuvoir, verser, 93, 113, 170, 252, 293.

Plinte (subst. masc.), plinthe (architect.), 418.

Plonger (se) sur, se plonger dans, 84.

Plorer, pleurer, 441.

Plus (adv.), le plus, 262, 292, 293, 447. — *Le plus de*, la plus grande partie de, 11 ; *le plus du temps*, la plupart du temps, 329, 411. — Employé substantivement, 146, 166, etc., etc.

Poge (subst.), mot de commandement pour laisser arriver sous le vent, 393. On disait « naviger à poge et à ourse » (cf. Lacurne de Sainte-Palaye, *Dict. hist. de l'ancien langage françoys*, t. VIII, p. 353).

Poincture, piqûre, 258.

Poindre, piquer, percer 78, 217, 237, 244, 245, 250, etc. — Part. prés. : *poingnant*, 1, 250, 274.

Poison (susbt. fém.), 115.

Polyment (adv.), au sens propre, 285.

Possible, peut-être, 36, 261.

Pouldre, poussière, 81.

Pour (préposit.), en guise de, au lieu de, 331 ; après le verbe être, employé comme le *pro* latin après *esse*, 179, 408. — Dans le sens de *parce que*, suivi d'une proposition infinitive avec un sujet, 161, 178. — *Pour autant que*, parce que, 178, 433. — *Pour ce que*, parce que, 40, 190, 230, 391.

Pourchas (subst. masc.), poursuite, 379.

Pourchasser (verbe : 1º actif, 195. — 2º Pourchasser vers

(intrans.), se diriger vers, 168.
Pourfile, profil, 233.
Pourmaine (v. trans.), de *pourmener*, promener, 423. — *Se pourmaine*, 226, 360.
Poursuyvir, poursuivre, 322; — examiner, 288. — *Estre poursuyvant de*, 25.
Pourtraicture, portrait, 288.
Pourtraire, portraiturer, 214.
Pousser. — *Pousser hors*, chercher à sortir, 158. — *Se pousser sur*, se jeter sur, 119.
Pouvoir (verbe employé absolument), avoir de la puissance, 371, 405. — Part. prés. *povant*, 321.
Practiquer, fréquenter, 214. — *Practiquer un fleuve*, naviguer sur un fleuve, 208.
Premier, récompenser, 252.
Premier (adj. employé adverbialement), premièrement, 80, 91.
Prendre. — *Se prendre à*, commencer à, 89 ; s'attacher à, 13. *Se prendre*, s'allumer, 63.
Pres que, presque, 289.
Presager (se), pressentir, 193.
Prescrire, fixer ; *prescrire la fin à*, terminer, 76.
Pressif (le), adj. employé substantivement, la contrainte, la pression, 214.
Prestant, ayant de la prestance, 165.
Prétendre : trans., 173, 317, 337, 437 ; intrans., 246, 427. — *Prétendu*, part. passé passif, auquel on prétend, 174, 377.
Preuver. Voir *Prouver*.
Preveoir a, prendre des précautions pour éviter, 3.
Primevere (subst. fém.), printemps, 141, 224.
Prise, Prinse, capture, 173, 221.
Priser, apprécier, 247, 284. — *Se priser*, être apprécié, 173.
Privé (adj.), poli, aimable, 284, 409 ; particulier, intime, familier, 244, 340, 431 ; *l'espoir privé*, l'espoir de la privauté, 340.
Privément (adv.), en particulier, 162, 287.
Procurer a, avoir pour effet de, 266.
Proeuve, preuve, 11.
Prolation, action de proférer, 157.
Prophanement (adv.), en profanant, 21.
Proposer de, se proposer de, 46, 117.
Prospective, perspective, 73, 412.
Prouvable (adj.), qui peut être expérimenté, 135.
Prouver, Preuver, éprouver, 53, 62, 67, 87, 129, 133, 135, 278.
Providence, prévoyance, 69, 362.
Provident (adj.), prévoyant, 203.
Prurison, démangeaison, brûlure, 99.
Prys, prix, 36.
Puis (placé après un participe présent), ensuite, 33.
Purger, expier, 20.
Purité, pureté, 34.
Puys (subst. masc.), puits, 42.
Pyrouetter (v. trans.), lancer, 137.

Q

Quand est de, pour ce qui est de, 364.
Que (relatif), qui, 84, 253, 338.

— Cet emploi de *que* pour *qui* n'est pas rare, au début du XVI[e] siècle. Cf. O. de Saint-Gelays, *Sejour d'Honneur*, fol. 88 v° : Ulixes, que bien souffrit en la mer griefz exces. —

QUE (conjonct.), lorsque, 147, 318.

QUERELLE, plainte, 188.

QUERIR, chercher. Ind. prés. *je quiers*, 341.

QUESTE, recherche, 287.

QUI, ce qui, 61, 84, 347, 432 ; *comme qui*, 15, 186, 252, 306, 307 ; *je... qui...* 354. — *Qui* répété, l'un, l'autre, 18.

QUICONQUE (employé au lieu de *quelque*), 40.

R

RAIZ, RAYS, RAYZ, rayon, 12, 24, 80, 93, 105, 212, 358, 440.

RAMENTOY (JE), ind. prés. de *ramentevoir*, se rappeler, 90.

RAPINE, proie, 251.

RARISSIME (adj. superl.), 424.

RARITEZ, qualités rares, 322.

RAVI DE, ravi par, 13.

RAYANT (LE) (subst.), le rayonnement, 290.

RAYS et RAYZ. Voir *Raiz*.

REBOUCHÉ, émoussé, 374.

REBOURS (LE), le contraire, 38.

RECENTEMENT (adv.), récemment, 432.

RECIPROQUE A, agissant à son tour de manière à, 8.

RECORD, souvenir, 267.

RECOUVRER (SE), rentrer en possession de soi, 50.

RECREER (SE), se ranimer, 141.

RECROÎTRE (v. intrans.), croître de nouveau, 35, 295.

REDONDÉ, devenu abondant, 261.

REFRIGERE (subst. masc.), rafraîchissement, 106.

REGARD (AVOIR) A, s'occuper de, 282.

REJEUNIR, rajeunir, 333.

RELIQUE A (adj.), survivant à, 72.

REMEDIER (v. trans.), 8.

REMOURIR, mourir de nouveau, 300.

RENDU, accordé, exaucé (en parlant d'un vœu), 241.

RENOVELLER (v. trans.), renouveler, 160 ; se renouveler, 300.

RENVOY, remise à plus tard, 51.

REPAÎTRE, se repaître, 266.

REPENTENCE (subst. fém.), repentir, 34, 69, 399.

REPENTIN (adj.), subit, soudain, 398.

REPLIQUER, recommencer 331.

REPOSER, se reposer, 34.

REPRESENTATIF (adj.) qui a la vertu de représenter, 229.

REPRIS A, remplacé par, 187.

REQUIS DE, recherché par, 23.

RESONNER, chanter, dire des vers, 385.

RESOULDRE (verbe employé absolument), prendre une résolution. — *Se résouldre*, se dissiper, 425.

RESOULU DE, résolu à, 255.

RESPECT (AVOIR) A, avoir égard à, 32, 433.

RESSEMBLER quelqu'un, ressembler à, 353.

RESSERRER, enfermer, ranger, 22.

RESTANGNA (3[e] pers. passé défini), reprit l'état stagnant, 58. — Part. prés. *restagnantz*, 373.

RESTRAINDRE, retirer, resserrer, 153.

RETIRÉ (part. passé), peint, portraituré, 277.

RETOURNER (employé absolu-

SILENT (adj.), silencieux; 75, 228.
SINGULARITEZ, beautés remarquables, 321.
SINISTREMENT (adv.), sous de fâcheux auspices, 394.
SOIT.. OU, soit... soit.., 207, 295, 423; *Soit que... ou* (même sens), 211; 263, 275.
SOMME (EN), 113. — Sens très douteux : en sommeil (?)
SOMME (subst. fém.), quantité, 27; fardeau, peine, 112.
SOMMEILLEUX (adj.), qui sommeille, 436.
SOMNUS, le sommeil, 126.
SONGE, invention vaine comme un songe, 85.
SONNER, dire, 335.
SOTTIE, sottise, 387.
SOUBDAINETÉ, 312.
SOUBDAIN QUE, aussitôt que, 124.
SOUBRIRE (SE), sourire, 297.
SOUBZ (prepos.), dans, 6.
SOUEF (adj.), doux, 146.
SOUHAICTER A (suivi de l'infinitif), souhaiter de, 404.
SOULACIEUX (adj.), consolant, 423. — Cf. *Microcosme*, p. 45. Dans la *Flamete* (fol. B, 4, r°) Scève avait employé la forme *Sollacieux*.
SOULAS, soulagement, 146.
SOULOIT (3e pers. imparf. indicat.), avait l'habitude, 266.
SOURGEANTE (part. fém.), surgissant, 307.
SOUSPIRER (verbe trans.), soupirer après, 326.
SOUVENTESFOIS (adv.), souvent, 100, 157.
SPIRAIL, soupirail, 366.
SPIRER, souffler, respirer, 372, 416.
STATURE, taille, 74.
STILLER (SE), se répandre goutte à goutte, 12.
STRIGILE (subst. masc.), étrille, 174.
SUBJECT A, soumis à, 103.
SUBMETTRE, soumettre, 139. — *Submit, 36. — Submis, 53.*
SUCCUMBÉ (avec l'auxiliaire *être*), 398.
SUFFOQUER (SE), s'étreindre, 49.
SUIS (JE) ESTÉ, j'ai été, 367.
SUPPLIR (verbe à l'infinitif), suppléer, 188; — *supplir* à, satisfaire à, 134.
SUR (prépos.), par-dessus, 411.
SURMONTER, dépasser, surpasser, 128, 133, 435.
SURPASSER, (employé absolument), être supérieur, exceller, 101.
SURPRIMER (v. trans.), l'emporter sur, 108.
SUR TOUT, par-dessus tout, 41, 138.
SUS (prépos.), sur, 30, 44; — SUS (adverbe), en haut, 53. *Remettre sus*, relever, 53, 96.
SUSPEND (subst. masc.), hésitation, doute, 220, 312.
SUSPENDRE (v. intrans.), être, rester en suspens, 123.
SUSPECT (adj. employé substantivement), soupçon, 206.
SUSTANTEMENT (subst. masc.), nourriture, ce qui sustente, 248.
SUYVIZ, qui se suivent, 24.
SYMPHONIE (subst. fém.), 196.

T

TAILLOIR (subst. masc.), partie supérieure d'un chapiteau, 418.
TAINCT (part. passé), teint, 73; marqué, 183; employé substantivement, 339, 358.

TANT, devant un adjectif, si, 29, 33, 39, 127, 130, 160, 175, 245, 247, 258, 305, 328, 340, 396, 429, etc. ; devant un adverbe, 144, 250, etc. — *Tant... de*, et l'infinitif, tant.. que, 80. — *Tant... que*, si bien que, 115, 152. — *Tant soit petit*, si petit que ce soit, 29, 316. — *Tant plus* répété, plus répété, 108, 397, 404 ; d'autant plus, 383. — *Tant seulement*, seulement, 238.

TARDIF (adj.), qui va lentement, 308, 310.

TARGUE (subst. fém.), bouclier, Embl. 78.

TASCHER A, s'efforcer d'atteindre, 256. — *Se tascher à*, s'efforcer de, 202.

TEMPESTER (v. trans.), agiter, bouleverser, 348, 425. Emploi passif, 72, 182, 183.

TEMPESTEUX (adj.), tempêtueux, 160.

TENAMMENT (adv.), d'une façon tenace, 428.

TENDRE (verbe), vouloir, prétendre, 296 ; viser, 14.

TENDRESSE, tendreté, 113.

TERMINER, fixer le terme de, 71.

TERRIR, effrayer, 360.

TESMOINGNER (quelque chose à quelqu'un), attester, 412.

THRESOR, lieu où l'on dépose les richesses, 84.

TIRER (verbe intrans.), aller, 64; *tirer vers*, 396 ; *tirer à*, tirer sur, 5 ; tendre vers, 419.

TONNOIRRE, tonnerre, 170.

TOUCHE (subst. fém.), pierre de touche, 233.

TOURNER A, retourner à, 5. — *Se tourner* à, se changer en, 239.

TOURNÉ EN, changé en, 266.

TOURNOYER (trans.), aller autour de, approcher de, chercher à atteindre, 165.

TOUT (DU), tout à fait, 335, 352, 378, 400, etc.

TOY (pron. pers.), forme de génitif, complément déterminatif, 222 ; complément indirect, 194 ; complément direct, 32.

TRANQUILLER (v. trans.), rendre tranquille, 160.

TRANSMUER, transformer, 55, 132.

TRAVAIL, souffrance, peine, 100, 163, 167.

TRAVERSES, adversités, 137.

TRESPERCER, transpercer, 267.

TRESSUER, transpirer, 157, 249, 338 ; *tressuer* à, s'efforcer vers, 405.

TRIUMPHER (SE), triompher, 18.

TROP (devant un comparatif). *Trop meilleur*, 23 ; *trop mieulx*, 154, 165, 303, 434 ; *trop plus*, 9, 12, 47, 123, 144, 197, 245, 348, 351, 372, 444, etc. ; *trop plus de*, 12 ; *trop plus que*, 139, 144, 264 ; *trop plus assez que*, 425.

TROUSSE (subst. fém.), carquois, 94, 119, 131.

TROUVER (SE) POUR, être, 85.

TU (antécédent d'un pronom relatif), 73.

U

ULCERE (subst. fém.), 224.

UMBRAGE, abri, 39. — Sens figuré : ombre vaine, 78.

UNYMENT (adv.), avec union, 344, 346.

USITÉ DE, habitué à, 262.

V

Vacilamment (adv.), de façon vacillante, 204.
Vacquer a, s'occuper de, 229.
Vagant, flottant sur la vague, 164.
Value (subst. fém.), valeur, 275.
Vanter (se) a, se vanter de, 231, 253.
Vefve de (adj. masc.), privé de, 363.
Vener, chasser, 131.
Venir. *Venir à point à* (quelqu'un), être possible à, 154. — *Venir contre à* (quelqu'un), rencontrer, 223.
Ver (subst. masc.), printemps, 148, 171.
Verdoyer, être vert, 175, 417.
Vermeil (adj. employé substantivement), rouge, 28.
Vers (préposit.), envers, 61, 302 ; du côté de, par rapport à, 100.
Vesper (nom propre), Vénus, étoile du soir, 355.
Vespertilion (subst. masc.), chauve-souris, Embl. 42.
Vespre (subst. masc.), soir, 133.
Vif (adj.), vivant, 245, 375, etc. — Substantivement, 424, 446.
Villainie, vilenie, 85.
Vilté (subst. fém.), bassesse, 371, 381, 387.
Violentement (adv.), violemment, 17, 306.
Visée, action de viser, 86.
Viste (adj.), rapide, 336, 340.
Vistement (adv.), rapidement, 63.
Vitupere (subst. masc.), honte, 83, 192, 441.
Vituperable (adj.), qui exprime un blâme, 59.
Voire, Voyre (adv.), même, 2, 58, 92, 216, 264, 291.
Vois (je), je vais, 224, 244, 262, 315, 336, 393, 411, 423 ; — *que je voyse*, subj. prés. 182, 429.
Volenté, Voulenté, volonté, 33, 40, 59, 185, 240, 283, 405, 406, etc.
Volenteux (adj.), volontaire, 33.
Vouer (v. trans.), dévouer, 19 ; faire des vœux, 241.
Voulenté. Voir *Volenté*.
Voultrer se (verbe), se vautrer, 161.
Voyre. Voir *Voire*.
Voyrement (adv.), vraiment, 250.
Voyse. Voyez *Vois* (*je*).
Vueil (subst. masc.), volonté, 33, 169, 174.
Vuyder. 1° trans. : vider, 298 ; 2° intrans. : sortir, couler, 331.

Y

Yraigne, araignée, Embl. 46.
Yssir, sortir, 294. — Part. prés. : *Yssant*, 255.
Yvoirin (adj.), d'ivoire, 235.

TABLE DES MATIÈRES



REPRODUIT PAR LES PROCEDES DOREL
45 RUE DE TOCQUEVILLE — PARIS XVII

Scéve, M.

Delie.

